


LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME



HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE.

SE TROUVE AUSSI :

A Paris, chez A. Cherbuliez, libraire, rue Saint-André des Arcs, n° 68.
— *Strasbourg*, chez Treuttel et Wurtz, libraires.
— *Valence*, chez Marc Aurel frères, libraires.
— *Amsterdam*, chez H. Hoeveker, libraire.
— *Francfort*, chez S. Schmerber, libraire.
— *Londres*, chez Duleau et Cie, libraires.
— *Lausanne*, chez M. Ducloux, libraire.
— *Neuchâtel*, chez J. P. Michaud, libraire.

Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

HISTOIRE

DE LA

RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE,

PAR J. H. MERLE D'AUBIGNÉ.

> J'appelle accessoire, l'estat des affaires de ceste vie caduque et transitoire. J'appelle principal, le gouvernement spirituel auquel reluit souverainement la providence de Dieu.
>
> THÉODORE DE BÈZE.

DEUXIÈME ÉDITION.

Tome Premier.





PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, N° 56;
J. J. RISLER, LIBRAIRE, RUE BASSE DU REMPART, N° 62.
GENÈVE,
MADAME S. GUERS, LIBRAIRE, A LA CITÉ.

M DCCC XXXVIII.

PRÉFACE.

Ce n'est pas l'histoire d'un parti que je me propose d'écrire, c'est celle de l'une des plus grandes révolutions qui se soient opérées dans l'humanité, celle d'une impulsion puissante donnée, il y a trois siècles, au monde, et dont l'influence s'aperçoit encore partout de nos jours. L'histoire de la réformation est autre chose que l'histoire du protestantisme. Dans la première, tout porte la marque d'une régénération de l'humanité, d'une transformation religieuse et sociale qui émane de Dieu. Dans la seconde, on voit trop souvent une dégénération notable des principes primitifs, le jeu des partis, l'esprit de secte, l'empreinte de petites individualités. L'histoire du protestantisme pourrait n'intéresser que les protestants. L'histoire de la réformation est pour tous les chrétiens, ou plutôt pour tous les hommes.

L'historien peut choisir dans le champ qui s'offre à ses travaux; il peut décrire les grands événements qui changent la face d'un peuple ou la face du monde: ou bien il peut raconter ce cours tranquille et progressif ou d'une nation, ou de l'Église, ou de l'huma-

nité, qui succède d'ordinaire à de puissantes mutations sociales. Ces deux champs de l'histoire sont d'une haute importance. Mais l'intérêt a paru se porter de préférence sur ces époques qui, sous le nom de révolutions, enfantent un peuple ou la société tout entière à une nouvelle ère et à une nouvelle vie.

C'est une telle transformation qu'avec de très-petites forces j'essaie de décrire, espérant que la beauté du sujet suppléera à mon insuffisance. Le nom de révolution que je lui donne est discrédité de nos jours auprès de plusieurs, qui le confondent presque avec révolte. C'est à tort. Une révolution est un changement qui s'opère dans les choses du monde. C'est quelque chose de nouveau qui se déroule (*revolvo*) du sein de l'humanité; et même ce mot, avant la fin du dernier siècle, a été pris plus souvent en un bon qu'en un mauvais sens : une heureuse, a-t-on dit, une merveilleuse révolution. La réformation étant le rétablissement des principes du christianisme primitif, est le contraire d'une révolte. Elle a été un mouvement régénérateur pour ce qui devait revivre, mais conservateur pour ce qui doit toujours subsister. Le christianisme et la réformation, tout en établissant le grand principe de l'égalité des âmes devant Dieu, tout en renversant les usurpations d'un sacerdoce superbe qui prétendait s'établir entre le Créateur et sa créature, posent comme principe primitif de l'ordre social, qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et crient à tous les hommes : « Aimez tous « vos frères; craignez Dieu; honorez le roi. »

La réformation se distingue éminemment des révolutions de l'antiquité, et de la plupart de celles des

temps modernes. Dans celles-ci, c'est de changements politiques qu'il est question, c'est d'établir ou de renverser la domination d'un seul ou celle de plusieurs. L'amour de la vérité, de la sainteté, de l'éternité, fut le ressort simple et puissant qui opéra celle que nous avons à décrire. Elle signale une marche progressive dans l'humanité. En effet, si l'homme, au lieu de ne rechercher que des intérêts matériels, temporels, terrestres, se propose un but plus élevé, et recherche des biens immatériels et immortels, il avance, il progresse. La réformation est l'un des plus beaux jours de cette marche glorieuse. Elle est un gage que la lutte nouvelle qui maintenant s'accomplit, se terminera, pour la vérité, par un triomphe plus pur, plus spirituel et plus magnifique encore.

Le christianisme et la réformation sont les deux plus grandes révolutions de l'histoire. Elles ne s'opérèrent pas seulement chez un peuple, comme les divers mouvements politiques que l'histoire nous raconte, mais chez plusieurs peuples, et leurs effets doivent se faire ressentir jusqu'au bout du monde.

Le christianisme et la réformation sont la même révolution, mais opérée à des époques et au milieu de circonstances différentes. Elles sont dissemblables dans des traits secondaires; elles sont une dans les lignes premières et principales. L'une est une répétition de l'autre. L'une finit le monde ancien, l'autre commença le monde nouveau; entre elles est l'âge moyen. L'une est la mère de l'autre, et si la fille, à quelques égards, porte des marques d'infériorité, elle a d'un autre côté des caractères qui lui sont tout à fait propres.

La promptitude de son action est l'un de ces caractères. Les grandes révolutions qui ont amené la chute d'une monarchie, le changement de tout un système politique, ou qui ont lancé l'esprit humain dans une nouvelle carrière de développements, ont été lentement, graduellement préparées; l'ancien pouvoir a été longtemps miné, et l'on en a vu les principaux appuis peu à peu disparaître. Il en fut même ainsi lors de l'introduction du christianisme. Mais la réformation semble au premier coup d'œil nous présenter un autre aspect. L'Église de Rome paraît sous Léon X dans toute sa force et sa gloire. Un moine parle, et dans la moitié de l'Europe, cette puissance et cette gloire s'écroulent. Cette révolution rappelle les paroles par lesquelles le Fils de Dieu annonce son second avénement : « Comme l'éclair sort de l'Orient et se fait voir jusqu'à l'Occident, il en sera de même de l'avénement du Fils de l'homme. »

Cette promptitude est inexplicable pour ceux qui ne voient dans ce grand événement qu'une *réforme*, qui en font simplement un acte de critique, lequel consista à faire un choix parmi les doctrines, à laisser les unes, à garder les autres, et à coordonner celles qu'on avait retenues, de manière à en faire un ensemble nouveau.

Comment tout un peuple, comment plusieurs peuples eussent-ils fait si promptement un si pénible travail? Comment cet examen critique eût-il allumé ce feu de l'enthousiasme, qui est nécessaire à de grandes et surtout à de promptes révolutions? Mais la réformation fut tout autre chose; et c'est ce que son histoire montrera. Elle fut une nouvelle effusion de cette

vie que le christianisme a apportée au monde. Elle fut le triomphe de la plus grande des doctrines, de celle qui anime ceux qui l'embrassent de l'enthousiasme le plus pur et le plus puissant, la doctrine de la foi, la doctrine de la grâce. Si la réformation eût été ce que s'imaginent de nos jours beaucoup de catholiques et beaucoup de protestants; si elle eût été ce système négatif d'une raison négative, qui rejette enfantinement ce qui lui déplaît, et méconnaît les grandes idées et les grandes vérités du christianisme universel, elle n'eût jamais dépassé les limites étroites d'une académie, d'un cloître, d'une cellule. Mais elle n'eut aucun rapport avec ce que la plupart entendent par protestantisme. Loin d'être un corps amaigri, épuisé, elle se leva comme un homme plein de puissance et de feu.

Deux considérations expliquent la promptitude et l'étendue de cette révolution. L'une doit être cherchée en Dieu, et l'autre parmi les hommes. L'impulsion fut donnée par une main invisible et puissante, et le changement qui s'accomplit fut une œuvre de Dieu. Voilà la conclusion à laquelle est nécessairement amené un observateur impartial, attentif, et qui ne s'arrête pas à la superficie. Mais il reste à l'historien un autre travail, car Dieu agit par des causes secondes. Plusieurs circonstances souvent inaperçues préparèrent peu à peu les hommes à la grande transformation du seizième siècle, en sorte que l'esprit humain était mûr quand l'heure de son émancipation sonna.

La tâche de l'historien est de réunir ces deux grands éléments dans le tableau qu'il présente. C'est ce qu'on

a cherché à faire dans cette histoire. On nous comprendra facilement quand nous nous appliquerons à découvrir les causes secondes qui contribuèrent à amener la révolution que nous devons décrire. Plusieurs nous comprendront moins bien peut-être, et seront même tentés de nous taxer de superstition, quand nous attribuerons à Dieu l'accomplissement de cette œuvre. C'est cependant là l'idée qui nous est particulièrement chère. Cette histoire, ainsi que l'indique l'épigraphe que nous lui avons donnée, pose avant tout et en tête ce principe simple et fécond : DIEU DANS L'HISTOIRE. Mais ce principe est généralement négligé et quelquefois contesté. Il nous paraît donc convenable d'exposer sur ce sujet notre manière de voir, et de justifier ainsi la méthode que nous avons suivie.

L'histoire ne saurait plus être de nos jours cette lettre morte des événements, que la plupart des historiens antérieurs se sont bornés à nous faire connaître. On a compris qu'il y a dans l'histoire, comme dans l'homme, deux éléments, la matière et l'esprit. Nos grands écrivains ne pouvant se résigner à produire simplement un récit matériel, qui ne serait qu'une chronique stérile, ont cherché un principe de vie, propre à animer les matériaux des siècles passés.

Les uns ont emprunté à l'art ce principe ; ils ont cherché la naïveté, la vérité, le pittoresque de la description, et ont tâché de faire vivre leur récit de la vie des événements mêmes.

D'autres ont demandé à la philosophie l'esprit qui

devait féconder leurs travaux. Ils ont uni aux événements, des vues, des enseignements, des vérités politiques et philosophiques, et ont animé leurs récits du sens qu'ils en ont fait jaillir, et des idées qu'ils ont su y rattacher.

Ces deux procédés sont bons sans doute, et doivent être employés dans certaines limites. Mais il est une autre source à laquelle il faut avant tout demander l'intelligence, l'esprit et la vie des temps passés : c'est la religion. Il faut que l'histoire vive de la vie qui lui est propre, et cette vie, c'est Dieu. Dieu doit être reconnu, Dieu doit être proclamé dans l'histoire. L'histoire du monde doit être signalée comme les annales du gouvernement du roi souverain.

Je suis descendu dans la lice où m'appelaient les récits de nos historiens. J'y ai vu les actions des hommes et des peuples se développer avec énergie, s'entre-choquer avec violence ; j'ai entendu je ne sais quel cliquetis d'armes; mais on ne m'a montré nulle part la figure majestueuse du juge qui préside au combat.

Et pourtant, il y a un prineipe de vie émanant de Dieu dans tous les mouvements des peuples. Dieu se trouve sur cette vaste scène où viennent successivement s'agiter les générations des hommes. Il y est, il est vrai, un Dieu invisible ; mais si la multitude profane passe devant lui, sans s'en soucier, parce qu'il se cache, les âmes profondes, les esprits qui ont besoin du principe même de leur existence, le cherchent avec d'autant plus d'ardeur, et ne sont satisfaits que lorsqu'ils se sont prosternés à ses pieds. Et leurs recherches sont magnifiquement récompensées. Car

des hauteurs où ils ont dû parvenir pour rencontrer Dieu, l'histoire du monde, au lieu de leur présenter, comme à la foule ignorante, un chaos confus, leur apparaît comme un temple majestueux auquel la main invisible de Dieu même travaille, et qui s'élève à sa gloire sur le roc de l'humanité.

Ne verrons-nous pas Dieu dans ces grandes apparitions, ces grands personnages, ces grands peuples, qui se lèvent, sortent tout à coup, pour ainsi dire, de la poudre de la terre, et donnent à l'humanité une impulsion, une forme, une destinée nouvelle? Ne le verrons-nous pas dans ces héros qui jaillissent de la société, à des époques déterminées, qui déploient une activité et une puissance au-dessus des limites ordinaires de la puissance humaine, et autour desquels se groupent, sans hésiter, comme autour d'un pouvoir supérieur et mystérieux, les individus et les peuples? Qui les a poussées dans l'espace du temps, ces comètes à l'apparence gigantesque, à la queue flamboyante, qui ne paraissent qu'à de longs intervalles, répandant sur la troupe superstitieuse des mortels, ou l'abondance et la joie, ou les fléaux et la terreur? Qui, si ce n'est Dieu? Alexandre cherche son origine dans les demeures de la Divinité. Et dans le siècle le plus irréligieux, il n'est pas de grande gloire qui ne s'efforce de se rattacher de quelque manière au ciel.

Et ces révolutions qui viennent précipiter des races de rois, ou même des peuples tout entiers dans la poussière, ces décombres immenses que l'on rencontre au milieu des sables, ces ruines majestueuses que présente le champ de l'humanité, ne crient-elles pas assez

fort : *Dieu dans l'histoire?* Gibbon assis au milieu des restes du Capitole, et en contemplant les décombres augustes, y reconnaît l'intervention d'un destin supérieur. Il la voit, il la sent; en vain voudrait-il détourner les yeux : cette ombre d'une mystérieuse puissance reparaît derrière chaque ruine, et il conçoit l'idée d'en décrire l'influence, dans l'histoire de la désorganisation, de la décadence et de la corruption de ce pouvoir romain qui avait asservi les peuples. Cette main puissante qu'aperçut à travers les débris épars des monuments de Romulus, des reliefs de Marc-Aurèle, des bustes de Cicéron et de Virgile, des statues de César et d'Auguste, des trophées de Trajan, et des chevaux de Pompée, un homme d'un génie admirable, mais qui n'avait point fléchi le genou devant Jésus-Christ, ne la découvrirons-nous pas au milieu de toutes les ruines, et ne la reconnaîtrons-nous pas pour celle de notre Dieu?

Chose étonnante ! des hommes élevés au milieu des grandes idées du christianisme traitent de superstition cette intervention de Dieu dans les choses humaines, et les païens eux-mêmes l'avaient reconnue !

Le nom que l'antiquité hellénique a donné au Dieu souverain, nous montre qu'elle avait reçu des révélations primitives cette grande vérité d'un Dieu, principe de l'histoire et de la vie des peuples. Elle l'a appelé *Zeus* [1], c'est-à-dire, celui qui donne *la vie* à tout ce qui vit, aux individus et aux nations. C'est à ses autels que les rois et les peuples viennent prêter leurs serments, et c'est de ses mystérieuses inspira-

1. De ζάω,, je vis.

tions que Minos et d'autres législateurs prétendent avoir reçu leurs lois. Il y a plus; cette grande vérité est figurée par l'un des plus beaux mythes de l'antiquité païenne. La mythologie elle-même pourrait enseigner les sages de nos jours : il nous semble que c'est un fait qu'il est permis de constater; et peut-être en est-il qui opposeront moins de préjugés aux instructions du paganisme qu'à celles du christianisme lui-même. Ce Zeus, ce Dieu souverain, cet Esprit éternel, ce Principe de vie, est père de Clio, muse de l'histoire, qui a pour mère Mnémosyne ou la mémoire. L'histoire réunit ainsi, selon l'antiquité, une nature céleste et une nature terrestre. Elle est fille de Dieu et de l'homme. Mais, hélas! la sagesse à courte vue de nos jours orgueilleux est loin de ces hauteurs de la sagesse païenne. On a ôté à l'histoire son divin père, et fille illégitime, aventurière hardie, elle s'en va çà et là dans le monde, sans trop savoir d'où elle vient ni d'où elle sort.

Mais cette divinité de l'antiquité païenne n'est qu'un pâle reflet, une ombre incertaine de l'Éternel, de Jéhovah. Le vrai Dieu que les Hébreux adorent veut imprimer dans l'esprit de tous les peuples qu'il règne perpétuellement sur la terre : et à cet effet, il donne, si je puis ainsi dire, un corps à ce règne au milieu d'Israël. Une théocratie visible dut exister une fois sur la terre, pour rappeler sans cesse cette théocratie invisible qui à jamais gouvernera le monde.

Et quel éclat cette grande vérité : Dieu dans l'histoire, ne reçoit-elle pas sous l'économie chrétienne! Qu'est-ce que Jésus-Christ si ce n'est Dieu dans l'histoire? C'est la découverte de Jésus-Christ qui fit com-

prendre l'histoire au prince des historiens modernes, à Jean de Müller. «L'Évangile, dit-il, est l'accomplis-« sement de toutes les espérances, le point de perfec-« tion de toute la philosophie, l'explication de toutes « les révolutions, la clef de toutes les contradictions « apparentes du monde physique et moral, la vie et « l'immortalité. Depuis que je connais le Sauveur, « tout est clair à mes yeux; avec lui il n'est rien que « je ne puisse résoudre [1]. »

Ainsi parle ce grand historien; et en effet, n'est-ce pas la clef de la voûte, n'est-ce pas le nœud mystérieux qui lie ensemble toutes les choses de la terre et les rattache au ciel, que Dieu a paru dans la nature humaine? Il y a une naissance de Dieu dans l'histoire du monde, et Dieu ne serait pas dans l'histoire! Jésus-Christ est le véritable Dieu de l'histoire des hommes. La petitesse même de son apparence le démontre. Si l'homme veut élever sur la terre un ombrage, un abri, attendez les préparatifs, les matériaux, les échafauds, les ouvriers, les gravois, les fossés, les encombres.... Mais Dieu, s'il veut le faire, prend la plus petite semence que l'enfant qui vient de naître eût enfermée dans sa faible main, il la dépose dans le sein de la terre, et par ce grain, imperceptible dans son commencement, il produit cet arbre immense sous lequel les familles des hommes peuvent trouver leur ombrage. Faire de grandes choses avec d'imperceptibles moyens, voilà la loi de Dieu.

Cette loi trouve en Jésus-Christ son plus magnifique accomplissement. Le christianisme, qui a pris

1 Lettre à Charles Bonnet.

maintenant possession des portes des peuples, qui règne ou qui plane à cette heure sur toutes les tribus de la terre, de l'orient au couchant, et que la philosophie incrédule elle-même est obligée de reconnaître comme la loi spirituelle et sociale de cet univers, le christianisme, ce qu'il y a de plus grand sous la voûte des cieux, que dis-je? dans l'immensité infinie de la création, quel a été son commencement?... Un enfant né dans la plus petite ville de la nation la plus méprisée de la terre, un enfant dont la mère n'a pas eu même ce qu'a la plus indigente, la plus misérable femme de l'une de nos cités, une chambre pour mettre au monde; un enfant né dans une étable, et couché dans une crêche.... O Dieu! je te reconnais là et je t'adore!...

La réformation a connu cette loi de Dieu et a eu la conscience qu'elle l'accomplissait. L'idée que Dieu est dans l'histoire fut souvent émise par les réformateurs. Nous la trouvons en particulier exprimée une fois par Luther, sous l'une de ces figures familières et bizarres, mais non sans quelque grandeur, dont il aimait à se servir pour être compris du peuple. « Le monde, » disait-il un jour dans une conversation de table avec ses amis, « le monde est un vaste « et magnifique jeu de cartes, composé d'empereurs, « de rois, de princes, etc. Le pape, pendant plusieurs « siècles, a vaincu les empereurs, les princes et les « rois. Ils ont plié et sont tombés sous lui. Alors « notre Seigneur Dieu est venu. Il a donné les cartes: « il a pris pour lui la plus petite (Luther), et avec elle « il a battu le pape, ce vainqueur des rois de la terre... « C'est l'as de Dieu. Il a renversé de dessus leurs trônes

« les puissants, et il a élevé les petits, dit Marie[1]. »

L'époque dont je désire retracer l'histoire est importante pour le temps actuel. L'homme, quand il sent sa faiblesse, est généralement porté à chercher son secours dans les institutions qu'il voit debout autour de lui, ou dans des inventions hasardées de son imagination. L'histoire de la réformation montre que l'on ne fait rien de nouveau avec des choses vieilles, et que si, selon la parole du Sauveur, il faut des vaisseaux neufs pour du vin nouveau, il faut aussi du vin nouveau pour des vaisseaux neufs. Elle adresse l'homme à Dieu qui opère tout dans l'histoire; à cette Parole divine, toujours ancienne par l'éternité des vérités qu'elle renferme, toujours nouvelle par l'influence régénératrice qu'elle exerce, qui épura, il y a trois siècles, la société, qui rendit alors la foi en Dieu aux âmes que la superstition avait affaiblies, et qui, à toutes les époques de l'humanité, est la source d'où procède le salut.

Il est singulier de voir un grand nombre des hommes qu'agite à cette heure un besoin vague de croire à quelque chose de fixe, s'adresser maintenant au vieux catholicisme. En un sens, ce mouvement est naturel; la religion est si peu connue, que l'on ne pense pas la trouver ailleurs que là où on la voit affichée en grandes lettres sur une enseigne que le temps a rendue respectable. Nous ne disons pas que tout catholicisme soit incapable de donner à l'homme ce dont il a besoin. Nous croyons qu'il faut distinguer

1 Discours de table, ou Colloquia.

soigneusement le catholicisme de la papauté. La papauté est, selon nous, un système erroné et destructeur; mais nous sommes loin de confondre le catholicisme avec elle. Que d'hommes respectables, que de vrais chrétiens n'a pas renfermés l'Église catholique! Quels services immenses le catholicisme n'a-t-il pas rendus aux peuples actuels, au moment de leur formation, dans un temps où il était encore fortement imprégné d'Évangile, et où la papauté ne se dessinait encore au-dessus de lui que comme une ombre incertaine! Mais nous n'en sommes plus à ces temps. On s'efforce de nos jours de rattacher le catholicisme à la papauté; et si l'on présente des vérités catholiques chrétiennes, ce ne sont guère que des appâts dont on se sert pour attirer dans les filets de la hiérarchie; il n'y a donc rien à attendre de ce côté-là. La papauté a-t-elle renoncé à une de ses pratiques, de ses doctrines, de ses prétentions? Cette religion, qui n'a pu être supportée par d'autres siècles, ne le sera-t-elle pas bien moins encore par le nôtre? Quelle régénération a-t-on jamais vu émaner de Rome? Est-ce de la hiérarchie pontificale, toute remplie de passions terrestres, que peut provenir l'esprit de foi, de charité, d'espérance, qui seul nous sauvera? Est-ce un système épuisé, qui n'a pas de vie pour lui-même, qui lutte partout avec la mort, et qui ne subsiste que par des secours pris en dehors de lui, qui pourra donner de la vie à d'autres, et animer la société chrétienne du souffle céleste dont elle a besoin?

Ce vide du cœur et de l'esprit qui commence à agiter plusieurs de nos contemporains, en portera-t-il d'autres à s'adresser au nouveau protestantisme, qui

en plusieurs lieux a succédé aux puissantes doctrines du temps des apôtres et des réformateurs? Un grand vague de doctrine règne dans plusieurs de ces Églises réformées, dont les membres primitifs ont scellé de leur sang la foi précise et vivante qui les animait. Des hommes remarquables par leurs lumières, sensibles à tout ce que cette terre présente de beau, s'y trouvent emportés dans de singulières aberrations. Une foi générale à la divinité de l'Évangile est le seul étendard que l'on veuille maintenir. Mais qu'est-ce que cet Évangile? C'est là la question essentielle : et pourtant ici l'on se tait, ou bien chacun parle à sa manière. Que sert de savoir qu'il y a au milieu des peuples un vase que Dieu a déposé pour les guérir, si l'on ne se soucie pas de son contenu, si l'on ne s'efforce pas de se l'approprier? Ce système ne peut remplir le vide du temps actuel. Tandis que la foi des apôtres et des réformateurs se montre maintenant partout active et puissante pour la conversion du monde, ce système vague ne fait rien, n'éclaire rien, ne vivifie rien.

Mais ne soyons pas sans espérance. Le catholicisme romain ne confesse-t-il pas les grandes doctrines du christianisme, ce Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, Créateur, Sauveur et Sanctificateur, qui est la vérité? Le protestantisme vague ne tient-il pas en main le Livre de vie qui est suffisant pour enseigner, pour convaincre, pour instruire selon la justice? Et que d'âmes droites, nobles aux yeux des hommes, aimables aux yeux de Dieu, ne se trouvent pas parmi ceux qui sont soumis à ces deux systèmes! Comment ne pas les aimer? comment ne pas désirer ardemment

leur complet affranchissement des éléments humains?
La charité est vaste ; elle embrasse les opinions les plus éloignées, pour les entraîner aux pieds de Jésus-Christ.

Déjà il est des signes qui montrent que ces deux opinions extrêmes sont en marche pour se rapprocher de Jésus-Christ, qui est le centre de la vérité. N'est-il pas quelques églises catholiques-romaines où la lecture de la Bible est recommandée et pratiquée? et quant au rationalisme protestant, que de pas il a déjà faits ! Il n'est point sorti de la réformation, car l'histoire de cette grande révolution prouvera qu'elle fut une époque de foi ; mais ne peut-on pas espérer qu'il s'en rapproche ? La force de la vérité ne sortira-t-elle pas pour lui de la Parole de Dieu, et ne viendra-t-elle pas le transformer ? Déjà l'on voit souvent en lui un sentiment religieux, insuffisant sans doute, mais qui est un mouvement vers la saine doctrine, et qui peut en faire espérer de définitifs.

Mais le nouveau protestantisme, comme le vieux catholicisme, sont, en eux-mêmes, hors de question et hors de combat. Il faut autre chose pour rendre aux hommes de nos jours la puissance qui sauve. Il faut quelque chose qui ne soit pas de l'homme, mais qui vienne de Dieu. « Que l'on me donne, disait « Archimède, un point hors du monde, et je l'enlè« verai de ses pôles. » Le vrai christianisme est ce point hors du monde, qui déplace le cœur de l'homme du double pivot de l'égoïsme et de la sensualité, et qui déplacera un jour le monde tout entier de sa mauvaise voie, et le fera tourner sur un axe nouveau de justice et de paix.

Toutes les fois qu'il a été question de religion, il y a eu trois objets sur lesquels l'attention a été portée : Dieu, l'homme, le prêtre. Il ne peut y avoir que trois espèces de religion sur la terre, suivant que c'est Dieu, l'homme ou le prêtre qui en est l'auteur et le chef. J'appelle religion du prêtre, celle qui est inventée par le prêtre, pour la gloire du prêtre, et où une caste sacerdotale domine. J'appelle religion de l'homme, ces systèmes, ces opinions diverses que se fait la raison humaine, et qui, créés par l'homme malade, sont par conséquent privés de toute force pour le guérir. J'appelle religion de Dieu, la vérité telle que Dieu lui-même l'a donnée, et qui a pour but et pour effet la gloire de Dieu et le salut de l'homme.

Le hiérarchisme ou la religion du prêtre, le christianisme ou la religion de Dieu, le rationalisme ou la religion de l'homme : voilà les trois doctrines qui se partagent de nos jours la chrétienté. Il n'y a aucun salut ni pour l'homme, ni pour la société, soit dans le hiérarchisme, soit dans le rationalisme. Le christianisme seul donnera la vie au monde; et malheureusement des trois systèmes dominants il n'est pas celui qui compte le plus de sectateurs.

Il en a cependant. Le christianisme opère son œuvre de régénération chez beaucoup de catholiques de l'Allemagne, et sans doute d'autres contrées encore. Il l'accomplit avec plus de pureté et de force, selon nous, parmi les chrétiens évangéliques de la Suisse, de la France, de la Grande-Bretagne, des États-Unis, etc. Dieu soit béni de ce que les régénérations individuelles ou sociales que l'Évangile produit ne

sont plus de nos jours de ces raretés qu'il faut aller chercher dans d'antiques annales. Nous avons eu l'occasion de voir un réveil puissant du christianisme commencer, au milieu de luttes et d'épreuves, dans une petite république dont les citoyens vivent heureux et tranquilles au sein des merveilles dont la création les entoure[1]. Ce n'est qu'un commencement, et déjà sortent pour ce peuple, de la corne abondante de l'Évangile, une profession noble, élevée et courageuse des grandes vérités de la religion de Dieu ; une liberté vaste et réelle ; un gouvernement plein de dévouement et de lumière; une affection, trop rare ailleurs, des magistrats pour le peuple, et du peuple pour les magistrats; une impulsion puissante donnée à l'éducation, à l'instruction générale, et qui fera, à cet égard, de cette contrée un pays modèle; une amélioration lente, mais sûre, dans les mœurs; des hommes de talent, tous chrétiens, et qui rivalisent avec les premiers écrivains de notre langue. Toutes ces richesses se développant entre le noir Jura et les grandeurs des Alpes, le long des rivages magnifiques du Léman, doivent frapper le voyageur qu'attirent les merveilles de ces montagnes et de ces vallées, et lui présenter l'une des pages les plus éloquentes que la providence de Dieu ait écrites en faveur de l'Évangile de Jésus-Christ.

C'est l'histoire de la réformation en général que je désire écrire. Je me propose de la suivre chez les divers peuples, de montrer que les mêmes vérités ont

1 Le canton de Vaud, en Suisse.

produit partout les mêmes effets, tout en signalant aussi les diversités qui proviennent du caractère différent des nations. Cependant, c'est surtout en Allemagne que nous reconnaîtrons et étudierons l'histoire de la réforme. C'est là qu'on en trouve le type primitif; c'est là qu'elle présente les développements les plus organiques; c'est là qu'elle porte surtout le caractère d'une révolution qui n'est pas limitée à tel ou tel peuple, mais qui concerne le monde universel. La réformation en Allemagne est la vraie et fondamentale histoire de la réforme; elle est la grande planète, et les autres tournent plus ou moins autour d'elle, comme des satellites entraînés par son mouvement. La réformation en Suisse doit cependant, à quelques égards, faire exception, soit parce qu'elle s'opéra en même temps que la réforme allemande et indépendamment d'elle, soit parce qu'elle présenta, surtout plus tard, quelques-uns de ces grands traits qui se trouvent dans la réformation germanique. Bien que des souvenirs de famille et de refuge, la pensée de combats, de souffrances, d'exils soutenus pour la cause de la réformation en France, prêtent pour moi à la réforme française un attrait particulier, je ne sais si l'on peut la placer tout à fait sur le même rang que celles dont il vient d'être question.

Je crois que la réformation est une œuvre de Dieu; on a pu le voir. Cependant, j'espère être impartial en en retraçant l'histoire. Je pense avoir parlé des principaux acteurs catholiques-romains de ce grand drame, de Léon X, d'Albert de Magdebourg, de Charles-Quint, du docteur Eck, par exemple, d'une manière plus favorable que ne l'ont fait la plupart des histo-

riens. D'un autre côté, je n'ai point voulu cacher les défauts et les fautes des réformateurs.

Dès l'hiver de 1831 à 1832, j'ai fait des lectures publiques sur l'époque de la réformation. Je publiai alors mon discours d'ouverture [1]. Ces cours ont servi de travail préparatoire à l'histoire que je livre maintenant au public.

Cette histoire a été puisée dans les sources avec lesquelles m'ont familiarisé un long séjour en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Suisse, et l'étude dans les langues originales des documents relatifs à l'histoire religieuse de la Grande-Bretagne et de quelques autres contrées encore. On trouve ces sources indiquées en notes dans le cours de l'ouvrage : il est donc inutile de les citer ici.

J'aurais désiré justifier par beaucoup de notes originales les diverses parties de mon récit : j'ai craint que, longues et fréquentes, elles n'interrompissent le cours de la narration d'une manière désagréable pour le lecteur. Je me suis donc borné à quelques passages qui me paraissaient propres à mieux l'initier à l'histoire que je raconte.

Des hommes qui tiennent le premier rang parmi les historiens de notre époque, MM. Michelet et Mignet, s'occupent de travaux qui ont rapport à la réformation. Ils en ont déjà fait connaître oralement quelques fragments, soit dans la faculté des lettres, soit dans une séance de l'Académie des sciences morales et politiques. Mon travail n'a que peu de rap-

1 Discours sur l'étude de l'histoire du christianisme, et son utilité pour l'époque actuelle. Paris, 1832, chez J. J. Risler.

ports avec celui de ces écrivains célèbres. C'est une histoire toute simple, tout ordinaire, sans talent, sans art et sans philosophie, qui rapporte ce qui a été, et qui en indique les principes créateurs; voilà tout. Si MM. Michelet et Mignet publient le résultat de leurs recherches, nous aurons des écrits d'une tout autre catégorie. Leurs lecteurs futurs ne liront pas ces feuilles : accoutumés par ces écrivains à la magie du style, à la nouveauté des vues, ou à cette organisation puissante de l'histoire qui développe les événements sous les yeux du lecteur d'une manière si admirable, que trouveraient-ils dans mon simple récit ? Je l'adresse à ceux qui aiment à voir les choses passées simplement comme elles furent, et non à l'aide de ce verre magique du génie, qui les colore, les agrandit, mais quelquefois aussi les diminue ou les altère[1].

D'ailleurs, on s'apercevra bientôt que c'est dans un tout autre esprit que cette histoire est écrite. Les vues de MM. Michelet et Mignet sur la réformation diffèrent beaucoup entre elles, mais les miennes diffèrent encore plus des leurs. Ce n'est ni la philosophie du dix-huitième siècle, ni le romantisme du dix-neuvième, qui me fourniront mes jugements et mes couleurs; j'écris l'histoire de la réformation dans l'esprit de cette œuvre elle-même. Les principes, a-t-on dit, ne sont pas modestes. Leur nature est de dominer, et ils en revendiquent imperturbablement le bénéfice. Rencontrent-ils sur leur chemin d'autres

1 Depuis que ceci a été écrit, les *Mémoires de Luther* par M. Michelet ont paru.

principes qui veuillent leur contester l'empire, ils leur livrent bataille aussitôt. Un principe ne se repose que lorsqu'il a vaincu. Et il n'en peut être autrement, régner est sa vie; s'il ne règne pas, il est mort. Ainsi, tout en déclarant que je ne puis ni ne veux rivaliser avec les historiens que j'ai nommés, je fais ma réserve pour les principes sur lesquels cette histoire repose, et je maintiens inébranlablement leur supériorité.

Jusqu'à cette heure nous ne possédons pas, ce me semble, en français, une histoire de la mémorable époque qui va m'occuper. Rien n'annonçait qu'une telle lacune dût être remplie quand j'ai commencé cet ouvrage. Cette circonstance seule a pu me porter à l'entreprendre, et je l'allègue ici comme ma justification. La lacune existe encore; et je demande à Celui duquel procède tout ce qui est bon, de faire que ce faible travail ne demeure pas stérile pour quelques-uns de ceux qui le liront.

HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE.

LIVRE PREMIER.

ÉTAT DES CHOSES AVANT LA RÉFORMATION.

I.

Le monde affaibli chancelait sur ses bases quand le christianisme parut. Les religions nationales, qui avaient suffi aux pères, ne satisfaisaient plus les enfants. La nouvelle génération ne pouvait plus se caser dans les anciennes formes. Les dieux de toutes les nations, transportés dans Rome, y avaient perdu leurs oracles, comme les peuples y avaient perdu leur liberté. Mis face à face dans le Capitole, ils s'étaient mutuellement détruits, et leur divinité avait disparu. Un grand vide s'était fait dans la religion du monde.

Un certain déisme, dépourvu d'esprit et de vie, surnagea pendant quelque temps au-dessus de l'abîme où s'étaient englouties les vigoureuses superstitions des anciens. Mais, comme toutes les croyances négatives, il ne pouvait édifier. Les étroites nationalités tombèrent avec leurs dieux. Les peuples se fondirent les uns dans les autres. En Europe, en Asie, en Afrique, il n'y eut plus qu'un empire, et le genre humain commença à sentir son universalité et son unité.

Alors la Parole fut faite chair.

Dieu parut parmi les hommes, et comme un homme, afin de sauver ce qui était perdu. En Jésus de Nazareth habita corporellement toute la plénitude de la Divinité.

C'est ici le plus grand événement des annales du monde. Les temps anciens l'avaient préparé : les nouveaux en découlent. Il est leur centre, leur lien et leur unité.

Dès lors toutes les superstitions des peuples n'eurent plus aucun sens, et les minces débris qu'elles avaient sauvés du grand naufrage de l'incrédulité s'engloutirent devant le soleil majestueux de la vérité éternelle.

Le Fils de l'homme vécut trente-trois années ici-bas, guérissant des malades, instruisant des pécheurs, n'ayant pas un lieu où reposer sa tête, et faisant éclater, au sein de cet abaissement, une grandeur, une sainteté, une puissance, une divinité que le monde n'avait jamais connues. Il souffrit, il mourut, il ressuscita, il monta dans les cieux. Ses disciples, en commençant par Jérusalem,

parcoururent l'Empire et le monde, annonçant partout leur Maître comme « l'auteur du salut éternel. » Du sein d'un peuple qui rejetait tous les peuples sortit la miséricorde qui les appelait et les embrassait tous. Un grand nombre d'Asiates, de Grecs, de Romains, conduits jusqu'alors par des prêtres aux pieds de muettes idoles, crurent à la Parole. Elle éclaira soudain la terre, comme un regard du soleil, dit Eusèbe[1]. Un souffle de vie commença à se mouvoir sur ce vaste champ de la mort. Un nouveau peuple, une nation sainte se forma parmi les hommes; et le monde étonné contempla dans les disciples du Galiléen une pureté, un renoncement, une charité, un héroïsme, dont il avait perdu jusqu'à l'idée.

Deux principes distinguaient surtout la nouvelle religion de tous les systèmes humains qu'elle chassait devant elle. L'un avait rapport aux ministres du culte, l'autre aux doctrines.

Les ministres du paganisme étaient presque les dieux auxquels se rapportaient ces religions humaines. Les prêtres menaient les peuples, aussi longtemps du moins que les yeux des peuples n'étaient pas ouverts. Une vaste et orgueilleuse hiérarchie pesait sur le monde. Jésus-Christ détrôna ces idoles vivantes, détruisit cette hiérarchie superbe, enleva à l'homme ce que l'homme avait enlevé à Dieu, et rétablit l'âme en un contact immédiat avec la source divine de la vérité, en se proclamant seul maître et seul médiateur :

1 Οἷά τις ἡλίου βολή. (Hist. Eccl. II, 3.)

« Christ seul est votre maître, dit-il : pour vous, vous êtes tous frères [1]. »

Quant à la doctrine, les religions humaines avaient enseigné que le salut venait de l'homme. Les religions de la terre avaient fait un salut terrestre. Elles avaient dit à l'homme que le ciel lui serait donné comme un salaire; elles en avaient fixé le prix, et quel prix! La religion de Dieu enseigna que le salut venait de Dieu, qu'il était un don du ciel, qu'il émanait d'une amnistie, d'une grâce du souverain : « Dieu, dit-elle, a donné la vie éternelle [2]. »

Sans doute le christianisme ne peut se résumer dans ces deux points; mais ils semblent dominer le sujet, surtout quand il s'agit d'histoire. Et dans l'impossibilité où nous sommes de suivre l'opposition entre la vérité et l'erreur dans tous ses traits, nous avons dû choisir les plus saillants.

Tels étaient donc deux des principes constitutifs de la religion qui prenait alors possession de l'Empire et du monde. Avec eux on est dans les vrais termes du christianisme, hors d'eux le christianisme s'évanouit. De leur conservation ou de leur perte dépendait sa chute ou sa grandeur. L'un de ces principes devait dominer l'histoire de la religion, l'autre devait en dominer la doctrine. Ils régnèrent au commencement l'un et l'autre. Voyons comment ils se perdirent, et suivons d'abord les destinées du premier.

1 Matth. XXIII, 8.
2 1 Jean V, 11.

L'Église fut au commencement un peuple de frères. Tous ensemble étaient enseignés de Dieu, et chacun avait le droit de venir puiser pour soi-même à la source divine de la lumière [1]. Les Épîtres, qui décidaient alors des grandes questions de doctrine, ne portaient pas le nom pompeux d'un seul homme, d'un chef. Les saintes Écritures nous apprennent qu'on y lisait simplement ces mots : « Les apôtres, les anciens et les frères, à nos frères [2]. »

Mais déjà les écrits mêmes des apôtres nous annoncent que, du milieu de ces frères, s'élèvera un pouvoir qui renversera cet ordre simple et primitif [3].

Contemplons la formation et suivons les développements de ce pouvoir étranger à l'Église.

Paul, de Tarse, l'un des plus grands apôtres de la religion nouvelle, était arrivé à Rome, capitale de l'Empire et du monde, prêchant le salut qui vient de Dieu. Une Église se forma à côté du trône des Césars. Fondée par cet apôtre, elle fut composée d'abord de quelques Juifs convertis, de quelques Grecs et de quelques citoyens de Rome. Elle brilla longtemps comme une lumière pure placée sur une montagne. Sa foi fut partout renommée; mais bientôt elle dévia de son état primitif. Ce fut par de petits commencements que les deux Rome s'acheminèrent à la domination usurpée du monde.

1 Jean VI, 45.
2 Act. XV, 23.
3 2 Thess. II.

Les premiers pasteurs ou évêques de Rome s'occupèrent de bonne heure de la conversion des bourgs et des villes qui environnaient cette cité. La nécessité où se trouvaient les évêques et les pasteurs de la Campagne de Rome, de recourir, dans des cas difficiles, à un guide éclairé, et la reconnaissance qu'ils devaient à l'Église de la métropole, les portèrent à demeurer avec elle dans une étroite union. On vit alors ce qui s'est toujours vu en des circonstances analogues : cette union si naturelle dégénéra bientôt en dépendance. Les évêques de Rome regardèrent comme un droit la supériorité que les Églises voisines leur avaient librement concédée. C'est des empiétements des pouvoirs que se compose en grande partie l'histoire, comme la résistance de ceux dont les droits sont envahis en forme l'autre. La puissance ecclésiastique ne pouvait échapper à l'enivrement qui pousse tous ceux qui sont élevés à vouloir s'élever plus encore. Elle subit cette loi de l'humanité.

Néanmoins, la suprématie de l'évêque romain se bornait alors à inspecter les Églises qui se trouvaient dans le territoire soumis civilement au préfet de Rome [1]. Mais le rang que cette ville des empereurs occupait dans le monde présentait à

1 Suburbicaria loca. — Voyez le 6e canon du concile de Nicée, que Rufin (Hist. ecclés., X, 6) cite ainsi : « Et ut apud « Alexandriam et in urbe Roma, vetusta consuetudo servetur, « ut vel ille Ægypti, vel hic suburbicariarum ecclesiarum sol- « licitudinem gerat, etc. »

l'ambition de son premier pasteur des destinées plus vastes encore. La considération dont jouissaient dans le second siècle les divers évêques de la chrétienté, était proportionnée au rang de la ville où ils résidaient. Or, Rome était la plus grande, la plus riche et la plus puissante cité du monde. Elle était le siége de l'Empire, la mère des peuples : « Tous les habitants de la terre lui appartiennent, » dit Julien [1]; et Claudien la proclame « la source des lois [2]. »

Si Rome est la reine des cités de l'univers, pourquoi son pasteur ne serait-il pas le roi des évêques? Pourquoi l'Église romaine ne serait-elle pas mère de la chrétienté? Pourquoi les peuples ne seraient-ils pas ses enfants, et son autorité, leur loi souveraine? Il était facile au cœur ambitieux de l'homme de faire de tels raisonnements. L'ambitieuse Rome les fit.

Ainsi Rome païenne, en tombant, envoya à l'humble ministre du Dieu de paix, assis au milieu de ses ruines, les titres superbes que son invincible épée avait conquis sur les peuples de la terre.

Les évêques des diverses parties de l'Empire, entraînés par ce charme que Rome exerçait depuis des siècles sur tous les peuples, suivirent l'exemple de la Campagne de Rome, et prêtèrent la main à cette œuvre d'usurpation. Ils se plurent à rendre à l'évêque de Rome quelque chose

1 Julian., Or. I.
2 Claud., in paneg. Stilic., lib. 3.

de l'honneur qui appartenait à la ville reine du monde. Il n'y avait d'abord dans cet honneur aucune dépendance. Ils traitaient le pasteur romain d'égal à égal [1]; mais les pouvoirs usurpés grossissent comme les avalanches. Des avis, d'abord simplement fraternels, devinrent bientôt, dans la bouche du pontife, des commandements obligatoires. Une première place entre des égaux devint à ses yeux un trône.

Les évêques d'Occident favorisèrent l'entreprise des pasteurs de Rome, soit par jalousie envers les évêques d'Orient, soit parce qu'ils préféraient se trouver sous la suprématie d'un pape plutôt que sous la domination d'une puissance temporelle.

D'un autre côté, les partis théologiques qui déchiraient l'Orient, cherchèrent, chacun de leur côté, à intéresser Rome en leur faveur; ils attendaient leur triomphe de l'appui de la principale Église de l'Occident.

Rome enregistrait avec soin ces requêtes, ces intercessions, et souriait en voyant les peuples se jeter d'eux-mêmes dans ses bras. Elle ne laissait passer aucune occasion d'augmenter et d'étendre son pouvoir. Louanges, flatteries, compliments exagérés, consultations des autres Églises, tout devenait à ses yeux et dans ses mains des titres et des documents de son autorité. Tel est l'homme sur le trône; l'encens l'enivre, la tête lui

1 Eusebius, Hist. eccl., l. 5, c. 24; Socrat., Hist. eccl., c. 21; Cyprian., ep. 59, 72, 75.

tourne. Ce qu'il a est à ses yeux un motif pour obtenir davantage encore.

La doctrine de l'Église et de la nécessité de son unité extérieure, qui, déjà au troisième siècle, commençait à s'établir, favorisa les prétentions de Rome. Le grand lien qui unissait primitivement les membres de l'Église était la foi vivante du cœur, par laquelle tous tenaient à Christ comme à leur chef commun. Mais diverses circonstances contribuèrent bientôt à faire naître et à développer l'idée de la nécessité d'une société extérieure. Des hommes accoutumés aux liens et aux formes politiques d'une patrie terrestre transportèrent quelques-unes de leurs vues et de leurs habitudes dans le royaume spirituel et éternel de Jésus-Christ. La persécution, impuissante à détruire et même à ébranler cette société nouvelle, fit qu'elle se sentit davantage elle-même, et qu'elle se forma en une corporation plus compacte. A l'erreur qui naquit dans des écoles théosophiques ou dans des sectes, on opposa la vérité une et universelle reçue des apôtres et conservée dans l'Église. Cela était bien tant que l'Église invisible et spirituelle n'était qu'une avec l'Église visible et extérieure. Mais bientôt un grand divorce commença; les formes et la vie se séparèrent. L'apparence d'une organisation identique et extérieure fut peu à peu substituée à l'unité intérieure et spirituelle qui est l'essence de la religion de Dieu. On délaissa le parfum précieux de la foi, et l'on se prosterna devant le vase vide qui l'avait contenu. La foi du cœur n'unissant plus les

membres de l'Église, on chercha un autre lien, et on les unit à l'aide des évêques, des archevêque, des papes, des mitres, des cérémonies et des canons. L'Église vivante s'étant peu à peu retirée dans le sanctuaire écarté de quelques âmes solitaires, on mit à sa place une Église extérieure que l'on déclara, avec toutes ses formes, d'institution divine. Le salut ne jaillissant plus de la Parole désormais cachée, on établit qu'il était transmis par le moyen des formes qu'on avait inventées, et que personne ne le posséderait, s'il ne le recevait par ce canal. Nul, dit-on, ne peut par sa propre foi parvenir à la vie éternelle. Le Christ a communiqué aux apôtres, les apôtres ont communiqué aux évêques l'onction de l'Esprit saint; et cet Esprit ne se trouve que dans cet ordre-là! Primitivement, quiconque avait l'Esprit de Jésus-Christ était membre de l'Église; maintenant on intervertit les termes, et l'on prétendit que celui-là seul qui était membre de l'Église recevait l'Esprit de Jésus-Christ.

Dès que l'erreur de la nécessité d'une unité visible de l'Église fut ainsi établie, on vit s'élever une autre erreur, celle de la nécessité d'une représentation extérieure de cette unité. Bien que l'on ne trouve nulle part dans l'Évangile les traces d'une prééminence de saint Pierre sur les autres apôtres; bien que l'idée seule de primauté soit contraire aux rapports fraternels qui unissaient les disciples, et à l'esprit même de la dispensation évangélique, qui au contraire appelle tous les enfants du Père à se servir les uns les autres, en ne re-

connaissant qu'un seul docteur et un seul chef; bien que Jésus eût fortement tancé ses disciples, chaque fois que des idées ambitieuses de prééminence étaient sorties de leur cœur charnel, on inventa et l'on appuya sur des passages mal compris une primauté de saint Pierre, puis on salua dans cet apôtre et dans son prétendu successeur à Rome les représentants visibles de l'unité visible, les chefs de l'Église.

La constitution patriarcale contribua aussi à l'exaltation de la papauté romaine. Déjà, dans les trois premiers siècles, les Églises des métropoles avaient joui d'une considération particulière. Le concile de Nicée, dans son sixième canon, signala trois villes dont les Églises avaient, selon lui, une ancienne autorité sur celles des provinces environnantes: c'étaient Alexandrie, Rome et Antioche. L'origine politique de cette distinction se trahit par le nom même que l'on donna d'abord à l'évêque de ces cités : on l'appela *Exarque*, comme le gouverneur politique [1]. Plus tard on lui donna le nom plus ecclésiastique de *Patriarche*. C'est dans le concile de Constantinople que nous trouvons ce nom pour la première fois employé. Ce même concile créa un nouveau patriarcat, celui de Constantinople même, de la nouvelle Rome, de la seconde capitale de l'Empire. Rome partageait alors avec ces trois Églises la suprématie patriarcale. Mais quand l'envahissement de Mahomet

1 Voyez le concile de Chalcédoine, canons 8 et 18, ὁ ἔξαρχος τῆς διοικήσεως.

eut fait disparaître les siéges d'Alexandrie et d'Antioche, quand le siége de Constantinople déchut, et plus tard même se sépara de l'Occident, Rome resta seule, et les circonstances rallièrent tout autour de son siége demeuré dès lors sans rival.

Des complices nouveaux et plus puissants que tous les autres vinrent encore à son aide. L'ignorance et la superstition s'emparèrent de l'Église, et la livrèrent à Rome, un bandeau sur les yeux et les mains dans les fers.

Cependant cette captivité ne s'accomplissait point sans combats. Souvent la voix des Églises proclama leur indépendance. Cette voix courageuse retentit surtout dans l'Afrique proconsulaire et dans l'Orient [1].

Mais Rome trouva, pour étouffer les cris des Églises, de nouveaux alliés. Des princes, que les orages des temps faisaient souvent chanceler sur

1 Cyprien, évêque de Carthage, dit d'Étienne, évêque de Rome : ...... « Magis ac magis ejus *errorem* denotabis, qui hæreticorum causam contra christianos et contra *Ecclesiam Dei* asserrere conatur..... qui unitatem et veritatem de divina lege venientem non tenens....... Consuetudo sine veritate, vetustas erroris est (Epist. 74). » Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce, dit aussi dans la seconde moitié du troisième siècle : « Eos autem qui Romæ sunt, non ea in omnibus observare quæ sunt ab origine tradita et frustra auctoritatem apostolorum prætendere.... Cæterum nos (les évêques des Églises d'Asie, plus anciennes que celles de Rome) veritati et consuetudinem jungimus, et consuetudini Romanorum, consuetudinem sed *veritatis* opponimus; ab initio hoc tenentes quod a Christo et ab apostolo traditum est (Cypr. Ep. 75). Ces témoignages sont d'une grande force.

leur trône, lui offrirent leur appui, si elle voulait, en revanche, les soutenir. Ils lui donnaient de l'autorité spirituelle, pourvu qu'elle le leur rendît en pouvoir séculier. Ils lui firent bon marché des âmes, dans l'espérance qu'elle les aiderait à avoir bon marché de leurs ennemis. Le pouvoir hiérarchique qui montait et le pouvoir impérial qui descendait s'appuyèrent ainsi l'un l'autre, et hâtèrent par cette alliance leur double destinée.

Rome n'y pouvait perdre. Un édit de Théodose II et de Valentinien III proclama l'évêque de Rome recteur de toute l'Église [1]. Justinien rendit une ordonnance semblable. Ces décrets ne contenaient pas tout ce que les papes prétendaient y voir. Mais, dans ces temps d'ignorance, il leur était facile de faire prévaloir l'interprétation qui leur était la plus favorable. La domination des empereurs en Italie devenant toujours plus chancelante, les évêques de Rome surent en profiter pour se soustraire à leur dépendance.

Mais déjà étaient sortis des forêts du Nord les véritables promoteurs de la puissance papale. Les barbares qui avaient envahi l'Occident et y avaient établi leur domicile, tout nouveaux dans la chrétienté, ignorant la nature spirituelle de l'Église, ayant besoin dans la religion d'un certain appareil extérieur, se prosternèrent, à demi sauvages et à demi païens, devant le grand prêtre de Rome. Avec eux l'Occident fut à ses pieds. D'a-

1 Rector totius Ecclesiæ.

bord les Vandales, puis les Ostrogoths, un peu plus tard les Bourguignons et les Alains, ensuite les Visigoths, enfin les Lombards et les Anglo-Saxons vinrent fléchir le genou devant le pontife romain. Ce furent les robustes épaules des enfants du Nord idolâtre qui achevèrent de placer sur le trône suprême de la chrétienté l'un des pasteurs des bords du Tibre.

C'est au commencement du septième siècle que ces choses s'accomplissent en Occident; précisément à la même époque où s'élève en Orient la puissance de Mahomet, prête à envahir aussi une partie de la terre.

Dès lors, le mal ne cesse de croître. On voit, dans le huitième siècle, les évêques de Rome repousser d'une main les empereurs grecs, leurs souverains légitimes, et chercher à les chasser de l'Italie, tandis que de l'autre ils caressent les majordomes de France, et demandent à cette puissance nouvelle, qui commence à grandir en Occident, quelques-uns des débris de l'Empire. Rome établit son autorité usurpée entre l'Orient qu'elle repousse et l'Occident qu'elle appelle. Elle élève son trône entre deux révoltes. Effrayée du cri des Arabes, qui, maîtres de l'Espagne, se vantent d'arriver bientôt en Italie par les portes des Pyrénées et des Alpes, et de faire proclamer sur les sept collines le nom de Mahomet; épouvantée de l'audace d'Aistolphe, qui, à la tête de ses Lombards, fait entendre les rugissements du lion et brandit devant les portes de la cité éternelle son épée, menaçant d'en égorger tous les

Romains [1], Rome, près de sa ruine, porte en son épouvante les regards tout autour d'elle, et se jette dans les bras des Francs. L'usurpateur Pepin lui demande pour sa royauté nouvelle une sanction prétendue; la papauté la lui donne, et obtient, en revanche, qu'il se déclare le défenseur de la « République de Dieu. » Pepin enlève aux Lombards ce qu'ils avaient enlevé à l'Empereur; mais au lieu de le rendre à ce prince, il dépose sur l'autel de saint Pierre les clefs des villes qu'il a conquises, et jurant, la main levée, il déclare que ce n'est pas pour un homme qu'il a pris les armes, mais pour obtenir de Dieu la rémission de ses péchés et faire hommage à saint Pierre de ses conquêtes. Ainsi la France établit la puissance temporelle des papes.

Charlemagne paraît; il monte une première fois à la basilique de Saint-Pierre, en en baisant dévotement les degrés. Il s'y présente une seconde fois, maître de tous les peuples qui formaient l'Empire d'Occident, et de Rome elle-même. Léon III croit devoir donner le titre à celui qui a déjà la puissance, et l'an 800, à la fête de Noël, il pose sur la tête du fils de Pepin la couronne des empereurs de Rome [2]. Dès lors le pape appartient à l'empire des Francs; ses rapports avec

1 Fremens ut leo...... asserens omnes uno gladio jugulari. (Anastasius, Bibl. Vit. Pontif. p. 83.)

2 Visum est et ipsi Apostolico Leoni.... ut ipsum Carolum, imperatorem nominare debuisset, qui ipsam Romam tenebat ubi semper Cæsares sedere soliti erant et reliquas sedes......... (Annalista Lambecianus, ad an. 801.)

l'Orient sont finis. Il se détache d'un arbre pourri qui va tomber, pour se greffer sur un sauvageon vigoureux. Parmi ces races germaniques auxquelles il se donne, l'attend un avenir auquel il n'eût jamais osé prétendre.

Charlemagne ne légua à ses faibles successeurs que des débris de sa puissance. Au neuvième siècle, la désunion affaiblit partout le pouvoir civil. Rome comprit que c'était le moment pour elle de lever la tête. Quand l'Église pouvait-elle mieux se rendre indépendante de l'État qu'à cette époque de décadence, où la couronne que Charles porta se trouvait brisée, et où ses fragments étaient épars sur le sol de son ancien empire?

Ce fut alors que parurent les fausses décrétales d'Isidore. Dans ce recueil de prétendus décrets des papes, les plus anciens évêques, les contemporains de Tacite et de Quintilien, parlaient le latin barbare du neuvième siècle. Les coutumes et les constitutions des Francs étaient gravement attribuées aux Romains du temps des empereurs. Des papes y citaient la Bible dans la traduction latine de saint Jérôme, qui avait vécu un, deux ou trois siècles après eux. Et Victor, évêque de Rome, l'an 192, écrivait à Théophile, qui fut archevêque d'Alexandrie en 385. L'imposteur qui avait fabriqué ce recueil s'efforçait d'établir que tous les évêques tenaient leur autorité de l'évêque de Rome, qui tenait la sienne immédiatement de Jésus-Christ. Non-seulement il enregistrait toutes les conquêtes successives des pontifes, mais encore il les faisait remonter aux temps les plus

anciens. Les papes n'eurent pas honte de s'appuyer de cette invention méprisable. Déjà en 865, Nicolas Ier y choisit des armes [1] pour combattre les princes et les évêques. Cette fable effrontée fut, pendant des siècles, l'arsenal de Rome.

Néanmoins les vices et les crimes des pontifes devaient suspendre pour quelque temps les effets des décrétales. La papauté signale son accès à la table des rois par des libations honteuses. Elle se prend à s'enivrer, et la tête lui tourne au milieu des débauches. C'est vers ces temps que la tradition place sur le trône papal une fille nommée Jeanne, réfugiée à Rome avec son amant, et dont les douleurs de l'enfantement trahirent le sexe au milieu d'une procession solennelle. Mais n'augmentons pas inutilement la honte de la cour des pontifes romains. Des femmes dissolues régnèrent à cette époque dans Rome. Ce trône, qui prétendait s'élever au-dessus de la majesté des rois, s'abaissait sous la fange du vice. Théodora et Marozia installaient et destituaient à leur gré les prétendus maîtres de l'Église de Christ, et plaçaient sur le trône de Pierre leurs amants, leurs fils et leurs petits-fils. Ces scandales trop véritables ont peut-être donné naissance à la tradition de la papesse Jeanne.

Rome devient un vaste théâtre de désordres, dont les plus puissantes familles de l'Italie se disputent la possession. Les comtes de Toscane ont d'ordinaire la victoire. En 1033, cette maison ose

1 Voyez Ep. ad. univer. Episc. Gall. (Mansi XV.)

mettre sur le trône pontifical, sous le nom de Benoît IX, un jeune garçon élevé dans la débauche. Cet enfant de douze ans continue comme pape ses horribles turpitudes [1]. Un parti élit à sa place Sylvestre III. Le pape Benoît, la conscience chargée d'adultères et la main teinte du sang de ses homicides [2], vend enfin la papauté à un ecclésiastique de Rome.

Les empereurs d'Allemagne, indignés de tant de désordres, en nettoyèrent Rome avec l'épée. L'Empire, faisant valoir ses droits suzerains, tira la triple couronne de la fange où elle était tombée, et sauva la papauté avilie, en lui donnant des hommes décents pour chefs. Henri III destitua en 1046 les trois papes, et son doigt, orné de l'anneau des patrices romains, désigna l'évêque auquel les clefs de la confession de saint Pierre devaient être remises. Quatre papes, tous Allemands et nommés par l'Empereur, se succédèrent. Quand le pontife de Rome mourait, les députés de cette Église paraissaient à la cour impériale, comme les envoyés des autres diocèses, pour demander un nouvel évêque. L'Empereur vit même avec joie les papes réformer des abus, fortifier l'Église, tenir des conciles, instituer et

1 « Cujus quidem post adeptum sacerdotium vita quam « turpis, quam fœda, quamque execranda exstiterit, horresco « referre. » (Desidérius, abbé de Cassino, plus tard pape Victor III, De miraculis a S. Benedicto, etc., lib. 3, init.)

2 « Theophylactus ...... cum post multa adulteria et homici- « dia manibus suis perpetrata, etc. » (Bonizo, évêque de Sutri, ensuite de Plaisance, Liber ad amicum.)

destituer des prélats en dépit des monarques étrangers : la papauté, par ces prétentions, ne faisait qu'exalter la puissance de l'Empereur, son seigneur suzerain. Mais c'était s'exposer à de grands périls que de permettre de tels jeux. Les forces que les papes reprenaient ainsi peu à peu pouvaient se tourner tout à coup contre l'Empereur lui-même. Quand la bête aurait crû, elle déchirerait le sein qui l'avait réchauffée. Ce fut ce qui arriva.

Ici commence une nouvelle époque pour la papauté. Elle s'élance de son humiliation, et foule bientôt aux pieds les princes de la terre. L'élever, c'est élever l'Église, c'est agrandir la religion, c'est assurer à l'esprit la victoire sur la chair, à Dieu le triomphe sur le monde. Telles sont ses maximes; l'ambition y trouve son profit, le fanatisme son excuse.

Toute cette nouvelle tendance est personnifiée dans un homme : Hildebrand.

Hildebrand, tour à tour indiscrètement exalté ou injustement dénigré, est la personnification du pontificat romain en sa force et sa gloire. Il est l'une de ces apparitions normales de l'histoire, qui renferment en elles tout un ordre de choses nouvelles, semblables à celles qu'offrirent en d'autres sphères Charlemagne, Luther, Napoléon.

Léon IX prit ce moine en passant à Clugny, et le conduisit à Rome. Dès lors Hildebrand devint l'âme de la papauté, jusqu'à ce qu'il fût devenu la papauté même. Il gouverna l'Église sous le nom de plusieurs pontifes, avant de régner lui-même

sous celui de Grégoire VII. Une grande idée s'est emparée de ce grand génie. Il veut fonder une théocratie visible, dont le pape, comme vicaire de Jésus-Christ, sera le chef. Le souvenir de l'ancienne domination universelle de Rome païenne poursuit son imagination et anime sa ferveur. Il veut rendre à Rome papale ce que la Rome des empereurs a perdu. « Ce que Marius et César, disent ses flatteurs, n'ont pu faire par des torrents de sang, tu l'accomplis par une parole. »

Grégoire VII ne fut point conduit par l'esprit du Seigneur. Cet esprit de vérité, d'humilité, de douceur, lui fut étranger. Il sacrifiait ce qu'il savait être vrai, quand il le jugeait nécessaire à ses desseins. C'est ce qu'il fit en particulier dans l'affaire de Bérenger. Mais un esprit bien supérieur à celui du vulgaire des pontifes, une conviction intime de la justice de sa cause, l'animèrent sans doute. Hardi, ambitieux, inflexible dans ses desseins, il fut en même temps habile et souple dans l'emploi des moyens qui devaient en assurer la réussite.

Son premier travail fut de constituer la milice de l'Église. Il fallait se rendre fort avant que d'attaquer l'Empire. Un concile tenu à Rome enleva les pasteurs à leurs familles, et les obligea d'être tout à la hiérarchie. La loi du célibat, conçue, exécutée sous des papes, moines eux-mêmes, changea le clergé en une espèce d'ordre monastique. Grégoire VII prétendit avoir sur tous les évêques et prêtres de la chrétienté la même puissance qu'un abbé de Clugny exerçait sur l'ordre

qu'il présidait. Les légats d'Hildebrand, qui se comparaient eux-mêmes aux proconsuls de l'ancienne Rome, parcouraient les provinces pour enlever aux pasteurs leurs épouses légitimes, et, s'il le fallait, le pape lui-même soulevait la populace contre les ministres mariés [1].

Mais Grégoire se proposait surtout d'émanciper Rome de l'Empire. Jamais il n'eût osé concevoir un dessein si hardi, si les discordes qui troublaient la minorité de Henri IV, et la révolte des princes allemands contre ce jeune empereur, n'eussent dû en favoriser l'exécution. Le pape était alors comme l'un des magnats de l'Empire. Unissant sa cause à celle des autres grands vassaux, il tire parti de l'intérêt aristocratique, puis il défend à tous les ecclésiastiques, sous peine d'excommunication, de recevoir de l'Empereur l'investiture de leur charge. Il brise les antiques liens qui unissent les Églises et leurs pasteurs à l'autorité du prince, mais c'est pour les rattacher tous au trône pontifical. Il prétend y enchaîner d'une main puissante les prêtres, les rois et les peuples, et faire du pape un monarque universel. C'est Rome seule que tout prêtre doit craindre, c'est en Rome seule qu'il doit espérer. Les royaumes et les principautés de la terre sont son domaine. Tous les rois doivent trembler devant les foudres

1 « Hi quocumque prodeunt, clamores insultantium, di« gitos ostendentium, colaphos pulsantium, perferunt. Alii « membris mutilati; alii per longos cruciatus superbe ne« cati, etc. » (Martène et Durand, Thesaurus nov. Anecd., I, 231.)

que lance le Jupiter de la Rome moderne. Malheur à celui qui résiste! les sujets sont déliés du serment de fidélité; tout le pays est frappé d'interdit; tout culte cesse; les temples sont fermés; les cloches sont muettes; les sacrements ne sont plus administrés, et la parole de malédiction atteint jusqu'aux morts eux-mêmes, auxquels la terre, à la voix d'un pontife superbe, refuse la paix des tombeaux.

Le pape soumis, dès les premiers jours de son existence, d'abord aux empereurs romains, puis aux empereurs francs, enfin aux empereurs germains, fut alors émancipé, et marcha pour la première fois leur égal, si ce n'est même leur maître. Cependant Grégoire VII fut à son tour humilié: Rome fut prise; Hildebrand dut s'enfuir. Il mourut à Salerne en disant: « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité; c'est pourquoi je meurs dans l'exil [1]. » Qui osera accuser d'hypocrisie ces paroles dites aux portes du sépulcre?

Les successeurs de Grégoire, semblables aux soldats qui arrivent après une grande victoire, se jetèrent en vainqueurs sur les Églises asservies. L'Espagne arrachée à l'islamisme, la Prusse enlevée aux idoles, tombèrent dans les bras du prêtre couronné. Les croisades qui s'accomplirent à sa voix, répandirent et accrurent partout son autorité; ces pieux pèlerins, qui avaient cru voir les saints et les anges guider leurs troupes armées,

1 Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio.

qui, entrés humblement, à pieds nus, dans les murs de Jérusalem, brûlèrent les Juifs dans leur synagogue et arrosèrent du sang de plusieurs milliers de Sarrasins les lieux où ils venaient chercher les traces sacrées du Prince de la paix, portèrent dans l'Orient le nom du pape, que l'on n'y connaissait plus, depuis que, pour la suprématie des Francs, il avait abandonné celle des Grecs.

D'un autre côté, ce que les armes de la république romaine et de l'Empire n'avaient pu faire, le pouvoir de l'Église l'accomplit. Les Allemands apportèrent aux pieds d'un évêque les tributs que leurs ancêtres avaient refusés aux plus puissants généraux. Leurs princes, en devenant empereurs, avaient cru recevoir des papes une couronne; mais les papes leur avaient donné un joug. Les royaumes de la chrétienté, déjà soumis à la puissance spirituelle de Rome, devinrent maintenant ses tributaires et ses serfs.

Ainsi tout est changé dans l'Église.

Elle était au commencement un peuple de frères : et maintenant une monarchie absolue s'est établie dans son sein. Tous les chrétiens étaient sacrificateurs du Dieu vivant [1], ayant pour les conduire d'humbles pasteurs. Mais une tête superbe s'est élevée du milieu de ces pasteurs; une bouche mystérieuse prononce des discours pleins d'orgueil; une main de fer contraint tous les hommes, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, à prendre la marque de son pouvoir. La sainte et primitive égalité des âmes devant

1 1. Pierre II, 9.

Dieu s'est perdue. La chrétienté, à la voix d'un homme, s'est partagée en deux camps inégaux : d'un côté une caste de prêtres qui osa usurper le nom d'Église, et qui se prétend revêtue, aux yeux du Seigneur, de grands priviléges ; de l'autre, de serviles troupeaux, réduits à une aveugle et passive soumission, un peuple bâillonné et emmaillotté, livré à une caste superbe. Toute tribu, langue et nation de la chrétienté subit la domination de ce roi spirituel qui a reçu le pouvoir de vaincre.

II.

Mais à côté du principe qui devait dominer l'histoire du christianisme, s'en trouvait un qui devait en dominer la doctrine. C'était la grande idée du christianisme, l'idée de grâce, de pardon, d'amnistie, de don de la vie éternelle. Cette idée supposait dans l'homme un éloignement de Dieu et une impossibilité de rentrer par lui-même en communion avec cet être infiniment saint. L'opposition entre la vraie et la fausse doctrine ne saurait sans doute se résumer tout entière dans la question du salut par la foi et du salut par les œuvres. Néanmoins, c'en est le trait le plus saillant. Il y a plus : le salut, considéré comme venant de l'homme, est le principe créateur de toutes les erreurs et de tous les abus. Ce furent les excès produits par cette erreur fondamentale qui amenèrent la réformation, et ce fut par la profession du principe contraire qu'elle fut opérée. Il faut que ce trait ressorte et soit en saillie dans une introduction à l'histoire de la réforme.

Le salut par grâce, tel était donc le second caractère qui distinguait essentiellement la religion de Dieu de toutes les religions humaines. Qu'était-il devenu? l'Église avait-elle gardé comme un dépôt précieux cette grande et primordiale pensée? Suivons-en l'histoire.

Les habitants de Jérusalem, de l'Asie, de la Grèce et de Rome, au siècle des premiers empereurs, entendirent cette bonne nouvelle : « Vous « êtes sauvés par grâce, par la foi, c'est le don « de Dieu [1]. » Et à cette voix de paix, à cet évangile, à cette parole puissante, beaucoup d'âmes coupables crurent, furent rapprochées de Celui qui est la source de la paix, et de nombreuses Églises chrétiennes se formèrent au milieu des générations abâtardies du siècle.

Mais bientôt on fit une grande méprise sur la nature de la foi qui sauve. La foi, selon saint Paul, est le moyen par lequel tout l'être du croyant, son intelligence, son cœur, sa volonté, entrent en possession du salut, que l'incarnation et la mort du Fils de Dieu lui ont acquis. Jésus-Christ est saisi par la foi, et dès lors il devient tout pour l'homme et dans l'homme. Il communique une vie divine à la nature humaine, et l'homme ainsi renouvelé, dégagé de la puissance de l'égoïsme et du péché, a de nouvelles affections et fait de nouvelles œuvres. La foi, dit la théologie pour exprimer ces idées, est l'appropriation subjective de l'œuvre objective de Christ. Si la foi

1 Éphés. II.

n'est pas une appropriation du salut, elle n'est rien; toute l'économie chrétienne est troublée, les sources de la vie nouvelle sont scellées, le christianisme est renversé par sa base.

Ce fut ce qui arriva. Ce côté pratique de la foi fut peu à peu oublié. Bientôt elle ne fut plus que ce qu'elle est encore pour plusieurs, un acte de l'intelligence, une simple soumission à une autorité supérieure.

De cette première erreur en découla nécessairement une seconde. La foi étant ainsi dépouillée de son caractère pratique, il fut impossible de dire qu'elle sauve seule; les œuvres ne venant plus après elle, force fut de les mettre à côté; et la doctrine que l'homme est justifié par la foi et par les œuvres entra dans l'Église. A l'unité chrétienne, qui renferme sous le même principe la justification et les œuvres, la grâce et la loi, le dogme et le devoir, succéda cette triste dualité, qui fait de la religion et de la morale deux choses tout à fait distinctes, cette funeste erreur, qui, en séparant ce qui, pour vivre, doit être uni, en mettant l'âme d'un côté et le corps de l'autre, cause la mort. La parole de l'apôtre, retentissant à travers tous les siècles, dit : « Vous avez commencé par l'esprit, et vous finissez maintenant « par la chair ! »

Une autre grande erreur vint encore troubler la doctrine de la grâce; ce fut le pélagianisme. Pélage prétendit que la nature humaine n'est point déchue, qu'il n'y a point de corruption héréditaire, et qu'ayant reçu le pouvoir de faire

le bien, l'homme n'a qu'à le vouloir pour l'accomplir[1]. Si le bien consiste en quelques actions extérieures, Pélage a raison. Mais si l'on regarde aux principes d'où ces actes extérieurs proviennent, à l'ensemble de la vie intime de l'homme, alors on retrouve partout dans l'homme l'égoïsme, l'oubli de Dieu, la souillure, l'impuissance. C'est ce qu'Augustin fit sentir. Il montra que pour que l'on pût approuver telle ou telle œuvre, il ne fallait pas seulement qu'elle parût bonne quand on l'envisageait d'une manière extérieure et isolée, mais avant tout que la source qu'elle avait dans l'âme fût sainte. La doctrine pélagienne, repoussée de l'Église par Augustin, quand elle s'était avancée en face, se représenta bientôt de côté, comme semi-pélagianisme et sous le masque de formules augustiniennes. En vain le grand docteur s'y opposa-t-il encore. Bientôt il ne fut plus. L'erreur se répandit avec une rapidité étonnante dans la chrétienté; elle alla de l'Occident jusqu'à l'Orient, et l'Église en est encore troublée et languissante aujourd'hui. Le danger de ce système se manifesta surtout en ce que, mettant le bien au dehors et non au dedans, il fit attacher un grand prix à des œuvres extérieures, à des observances légales, à des actes de pénitence. Plus on faisait de ces pratiques, plus on était saint; avec elles on gagnait le ciel, et bientôt on crut voir des hommes (idée très-étonnante assurément) qui allaient en sainteté au delà du nécessaire.

1 Velle et esse ad hominem referenda sunt, quia de arbitrii fonte descendunt. (Pelagius in Aug. *de Gratia Dei*, cap. 4.)

Ainsi l'orgueil du cœur de l'homme ne voulut pas laisser la gloire à ce Dieu à qui toute gloire appartient. Il prétendit mériter ce que Dieu voulait donner. Il se mit à chercher en lui-même ce salut que le christianisme lui apportait tout accompli du ciel. Il jeta un voile sur cette vérité salutaire d'un salut qui vient de Dieu et non de l'homme, d'un salut que Dieu donne, mais ne vend pas : et dès lors toutes les autres vérités de la religion furent voilées ; les ténèbres s'étendirent sur l'Église, et de cette triste et profonde nuit, on vit sortir l'une après l'autre de nombreuses erreurs.

Et d'abord, les deux grandes classes d'erreurs se trouvèrent ici réunies. Le pélagianisme, en même temps qu'il corrompit la doctrine, fortifia la hiérarchie ; de la même main dont il abaissa la grâce, il éleva l'Église ; car la grâce, c'est Dieu, et l'Église, c'est l'homme.

Dès que le salut fut ôté des mains de Dieu, il tomba dans la main des prêtres. Ceux-ci se mirent à la place du Seigneur ; et les âmes avides de pardon ne durent plus regarder vers le ciel, mais vers l'Église, et surtout vers son prétendu chef. Le pontife de Rome fut en place de Dieu aux esprits aveuglés. De là toute la grandeur et toute l'autorité des papes, de là d'indicibles abus.

Sans doute la doctrine d'un salut par la foi ne fut pas entièrement enlevée à l'Église. On la retrouve dans les Pères les plus célèbres, soit après Constantin, soit dans le moyen âge. On ne nia pas formellement la doctrine ; les conciles et les papes ne lancèrent pas contre elle leurs bulles et

leurs décrets; mais on mit à côté d'elle quelque chose qui l'annulait. Elle subsista pour bien des docteurs, pour bien des âmes humbles et simples; mais la multitude eut tout autre chose. Les hommes avaient inventé tout un système de pardon. La foule s'y porta, s'y attacha, plutôt qu'à la grâce de Jésus-Christ; et le système des hommes étouffa celui de Dieu. Parcourons quelques phases de cette triste métamorphose.

Au temps de Vespasien et de ses fils, celui qui avait été le plus intime ami du Galiléen, le fils de Zébédée, avait dit : « Si nous confessons nos pé« chés à Dieu, il est fidèle et juste pour nous les « pardonner. »

Environ cent vingt ans plus tard, sous Commode et sous Septime-Sévère, un illustre pasteur de Carthage, Tertullien, en parlant du pardon, tient déjà un langage bien différent : « Il faut, dit-il, un « changement dans les habits et dans la nourriture. « Il faut revêtir le sac et la cendre, renoncer à « toute commodité et à tout ornement du corps, « se prosterner devant le prêtre, et supplier tous « nos frères d'intercéder pour nous [1]. » Voilà l'homme détourné de Dieu et retourné sur lui-même.

Les œuvres de la pénitence substituées au salut de Dieu se multiplient dans l'Église, depuis Tertullien jusqu'au treizième siècle. Il faut jeûner, aller pieds nus, ne pas porter de linge, etc.; ou bien quitter sa maison et sa patrie pour des con-

1 Tertull., De pœnit.

trées lointaines ; ou bien encore, renoncer au monde et embrasser l'état monastique.

Dans le onzième siècle, on joint à tout cela les flagellations volontaires ; elles deviennent plus tard dans l'Italie, alors violemment agitée, une vraie manie. Nobles et vilains, jeunes et vieux, et jusqu'à des enfants de cinq ans, vont deux à deux, par centaines, par milliers, et par dizaines de milliers, à travers les villages, les bourgs et les villes, ne portant pour vêtement qu'un tablier lié par le milieu du corps, et visitent en procession les églises au plus fort de l'hiver. Armés d'un fouet, ils se flagellent impitoyablement, et les rues retentissent de cris et de gémissements qui arrachent des larmes à ceux qui les entendent.

Cependant, bien avant que le mal fût venu à un tel degré, les hommes, accablés par les prêtres, avaient soupiré après la délivrance. Les prêtres eux-mêmes avaient compris que, s'ils n'y portaient remède, leur puissance usurpée leur échapperait. Ils inventèrent donc le système d'échange, célèbre sous le nom d'indulgences. C'est sous Jean le Jeûneur, archevêque de Constantinople, que nous en voyons les premiers commencements. Les prêtres dirent : « Vous ne pou- « vez, ô pénitents ! accomplir les tâches qui vous « sont imposées. Eh bien, nous, prêtres de Dieu « et vos pasteurs, nous prendrons sur nous ce « pesant fardeau. Qui jeûnera mieux que nous ? « Qui saura mieux s'agenouiller et dire avec plus « de mérite des psaumes ? » Mais chaque ouvrier est digne de son salaire. « Pour un jeûne de

« sept semaines, dit Regino, abbé de Prum, on « payera, si l'on est riche, vingt sous; si on l'est « moins, dix sous; si l'on est pauvre, trois sous; « ainsi de suite pour autre chose[1]. » Des voix courageuses s'élevèrent contre ce commerce, mais en vain.

Le pape découvrit bientôt les avantages qu'il pouvait tirer de ces indulgences. Son besoin d'argent ne cessait de croître. Voilà une ressource facile qui, sous l'apparence d'une contribution volontaire, remplira ses trésors. Il faut donner de solides bases à une si précieuse découverte. Les chefs de Rome s'y emploient. Le docteur irréfragable, Alexandre de Hales, invente, dans le treizième siècle, une doctrine bien propre à assurer cette vaste ressource de la papauté. Une bulle de Clément VII la déclare article de foi. Les plus saintes doctrines doivent contribuer à affermir cette industrie romaine. Jésus-Christ, dit-on, a fait bien plus qu'il n'était nécessaire pour réconcilier les hommes avec Dieu. Une seule goutte de son sang eût suffi pour cela. Mais il en a beaucoup versé, afin de fonder pour son Église un trésor que l'éternité même ne saurait épuiser. Les mérites surérogatoires des saints, le prix des œuvres qu'ils ont faites au delà de leur obligation, ont encore augmenté ce trésor. La garde et l'administration en ont été confiées au vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Il applique à chaque pécheur, pour les fautes commises après le baptême, ces mérites de

1 Libri duo de ecclesiasticis disciplinis.

Jésus-Christ et des saints, selon la mesure et dans la quantité que ses péchés le rendent nécessaire. Qui oserait attaquer un usage d'une aussi sainte origine?

Bientôt se déploie et se complique cette inconcevable industrie. La taxe imposait dix, vingt années, pour telle ou telle espèce de péché. Ce n'est pas seulement, s'écrièrent les prêtres avides, pour chaque espèce de péché, mais pour chaque acte qu'il faut autant d'années. Et voilà l'homme accablé sous le poids d'une pénitence presque éternelle.

Mais que signifie cette longue pénitence, puisque la vie est si courte? Quand l'accomplira-t-on? Où l'homme en trouvera-t-il le temps? Vous lui imposez plusieurs siècles de pratiques sévères. A la mort, il s'en rira; elle le déchargera de tout son fardeau. Heureuse mort! On y pourvut. Les philosophes d'Alexandrie avaient parlé d'un feu dans lequel les hommes devaient être purifiés. Plusieurs anciens docteurs avaient admis cette idée. Rome déclara doctrine de l'Eglise cette opinion philosophique. Le pape réunit par une bulle le purgatoire à son domaine. Il arrêta que l'homme y expierait ce qu'il n'aurait pu expier ici-bas, mais que les indulgences pourraient délivrer les âmes de cet état intermédiaire où leurs péchés devaient les retenir. Thomas d'Aquin l'exposa dans sa fameuse Somme théologique. On n'épargna rien pour remplir les esprits d'épouvante. L'homme est déjà porté de sa nature à craindre un avenir inconnu et les sombres demeures qu'il voit au

delà du tombeau. Mais on augmenta cette crainte; on peignit avec d'horribles couleurs les tourments que fait endurer le feu purificateur à ceux qui en deviennent la proie. On voit encore de nos jours, dans bien des pays de la catholicité, de ces tableaux exposés dans les temples ou dans les carrefours, où de pauvres âmes, du milieu de flammes ardentes, invoquent avec angoisse quelque secours. Qui eût pu refuser l'argent rédempteur, qui, en tombant dans le trésor de Rome, devait racheter l'âme de tant de souffrances?

On découvrit un nouveau moyen d'augmenter ce trafic. Jusqu'alors on n'avait exploité que les péchés des vivants; on se mit à exploiter aussi ceux des morts. Au treizième siècle on publia que les vivants pouvaient, au moyen de quelques sacrifices, abréger ou finir les peines qu'enduraient dans le purgatoire leurs ancêtres et leurs amis. Aussitôt le cœur compatissant des fidèles offrit aux prêtres de nouveaux trésors.

Peu après, pour régulariser ce trafic, on inventa (ce fut probablement Jean XXII) la fameuse et scandaleuse taxe des indulgences, dont on a plus de quarante éditions. Les oreilles les moins délicates seraient offensées si l'on répétait toutes les horreurs qui s'y trouvent. L'inceste coûtera, s'il n'est pas connu, cinq gros, et s'il est connu, six gros. Tel prix pour le meurtre, tel pour l'infanticide, pour l'adultère, pour le parjure, pour le vol avec effraction, etc. — « O honte de « Rome! » s'écrie Claudius d'Esperse, théologien romain, et nous ajoutons : O honte de l'huma-

nité! car on ne peut rien reprocher à Rome qui ne retombe sur l'homme lui-même. Rome, c'est l'humanité exaltée dans quelques-uns de ses mauvais penchants. Nous disons cela pour être vrai : nous le disons aussi pour être juste.

Boniface VIII, le plus hardi et le plus ambitieux des papes après Grégoire VII, sut faire plus encore que ses devanciers.

Il publia, l'an 1300, une bulle par laquelle il annonça à l'Église, que, tous les cent ans, tous ceux qui se rendraient à Rome, y obtiendraient une indulgence plénière. D'Italie, de Sicile, de Sardaigne, de Corse, de France, d'Espagne, d'Allemagne, de Hongrie, de toutes parts, on accourut. Des vieillards de soixante et de soixante-dix ans se mettaient en chemin; et l'on compta à Rome dans un mois jusqu'à deux cent mille pèlerins. Tous ces étrangers apportaient de riches offrandes. Le pape et les Romains virent se remplir leurs trésors.

Bientôt l'avidité romaine plaça chaque jubilé à cinquante, plus tard à trente-trois, et enfin à vingt-cinq années. Puis, pour la plus grande commodité des acheteurs et le plus grand profit des marchands, on transporta de Rome sur toutes les places de la chrétienté, et le jubilé et ses indulgences. Il n'était plus besoin de sortir de chez soi. Ce que d'autres avaient été chercher au delà des Alpes, chacun pouvait l'acheter à sa porte.

Le mal ne pouvait devenir plus grand.

Alors le réformateur se leva.

Nous avons vu ce qu'était devenu le principe qui devait dominer l'histoire du christianisme; nous venons de voir ce que devint celui qui devait en dominer la doctrine : tous deux s'étaient perdus.

Établir une caste médiatrice entre l'homme et Dieu, et faire acheter par des œuvres, par des pénitences et à prix d'argent, le salut que Dieu donne, voilà la papauté.

Ouvrir à tous, par Jésus-Christ, sans médiateur humain, sans ce pouvoir qui s'appelle l'Église, un accès libre au grand don de la vie éternelle que Dieu fait à l'homme, voilà le christianisme et la réformation.

La papauté est un mur immense, élevé par le travail des siècles entre l'homme et Dieu. Si quelqu'un veut le franchir, qu'il paye ou qu'il souffre. Et encore ne le franchira-t-il pas.

La réformation est la puissance qui a renversé cette muraille, qui a rendu Christ à l'homme, et qui lui a fait ainsi un sentier uni pour venir à son Créateur.

La papauté interpose l'Église entre Dieu et l'homme.

Le christianisme et la réformation font rencontrer Dieu et l'homme face à face.

La papauté les sépare. L'Évangile les unit.

Après avoir ainsi tracé l'histoire de la décadence et de l'anéantissement des deux grands principes qui devaient distinguer la religion de Dieu de toutes les religions des hommes, voyons quels

furent les résultats de cette immense transformation.

Mais rendons d'abord quelque honneur à cette Église du moyen âge, qui succéda à celle des Apôtres et des Pères, et qui précéda celle des réformateurs. L'Église demeura l'Église, bien que déchue et toujours plus captive. C'est dire qu'elle fut toujours l'amie la plus puissante de l'homme. Ses mains, quoique liées, purent encore bénir. De grands serviteurs de Jésus-Christ répandirent, durant ces siècles, une lumière bienfaisante; et dans le plus humble couvent, dans la plus obscure paroisse, il se trouva de pauvres moines et de pauvres prêtres pour soulager de grandes douleurs. L'Église catholique ne fut pas la papauté. Celle-ci eut le rôle d'oppresseur, et celle-là celui d'opprimée. La réformation, qui déclara la guerre à l'une, vint délivrer l'autre. Et, il faut le dire, la papauté elle-même fut quelquefois, dans les mains de Dieu, qui fait sortir le bien du mal, un contre-poids nécessaire à la puissance et à l'ambition des princes.

III.

Maintenant jetons un coup d'œil sur l'état de la chrétienté.

La théologie et la religion étaient alors bien distinctes. La doctrine des docteurs, et la pratique des prêtres, des moines et du peuple, offraient deux sphères très-différentes. Elles influaient pourtant l'une sur l'autre, et la réformation eut

affaire avec l'une et avec l'autre. Parcourons-les toutes deux, et prenons d'abord un aperçu de l'école ou de la théologie.

La théologie se trouvait encore sous l'influence du moyen âge. Le moyen âge s'était réveillé et avait produit de grands docteurs. Mais leur science ne s'était tournée ni vers l'interprétation des saintes Écritures, ni vers l'examen des faits de l'Église. L'exégèse et l'histoire, ces deux grandes sources de la science théologique, continuèrent à dormir.

Une nouvelle science prit leur place : ce fut la dialectique. L'art de raisonner devint la mine féconde de la nouvelle théologie. Le moyen âge fit la découverte d'Aristote. On apprit à le connaître, soit par de vieilles traductions latines, soit par des traductions arabes. Aristote ressuscité apparut dans l'Occident comme un géant, et se soumit les esprits et presque les consciences. Sa méthode philosophique vint fortifier le penchant que cette époque avait pour la dialectique. Cette méthode était très-propre, en effet, à de subtiles recherches et à d'argutieuses distinctions. L'obscurité des traductions du philosophe grec favorisait aussi la subtilité dialectique qui s'était emparée des Occidentaux. L'Église alarmée combattit quelque temps cette tendance nouvelle. Elle craignait que cette humeur raisonneuse n'enfantât des hérésies. Mais la dialectique se montra de bonne composition. Des moines l'employèrent contre les hérétiques, et dès lors son triomphe fut assuré.

Le caractère de cette méthode fut d'inventer

une multitude de questions sur toutes les matières théologiques, et de les décider ensuite par une *résolution*. Souvent ces questions roulaient sur les sujets les plus inutiles. On demandait, par exemple, si toutes les bêtes avaient été dans l'arche de Noé, et si un homme mort peut dire la messe [1]. Mais ne jugeons pas les scolastiques seulement par de tels traits. Souvent, au contraire, nous devons reconnaître la profondeur et l'étendue de leur esprit.

Plusieurs d'entre eux distinguaient les vérités théologiques et les vérités philosophiques, affirmant que quelque chose pouvait être vrai théologiquement et faux philosophiquement. On pensait de cette manière concilier l'incrédulité avec une froide et morte adhésion aux formes de l'Église. Mais d'autres docteurs, et Thomas d'Aquin à leur tête, maintenaient que la doctrine révélée n'était nullement en contradiction avec une raison éclairée, et que de même que la charité dans le christianisme n'anéantit pas les affections naturelles de l'homme, mais les redresse, les sanctifie, les ennoblit et les domine, de même aussi la foi n'anéantit pas la philosophie, mais peut l'employer en la sanctifiant et l'éclairant de sa lumière.

La doctrine de la Trinité exerça fort la dialectique de ces théologiens. A force de distinctions et de raisonnements, on les vit tomber dans des erreurs opposées. Les uns distinguèrent les trois

1 Hottinger, Hist. Ecclés., V.

personnes de manière à en faire trois dieux : c'est ce que firent Roscelin de Compiègne et ses adhérents. Les autres les confondirent de manière à n'en faire qu'une simple distinction d'idées : c'est ce que firent Gilbert de Poitiers et les siens. Mais la doctrine orthodoxe fut maintenue avec force par d'autres docteurs.

La subtilité dialectique de ces temps ne s'en prit pas moins à la doctrine de la volonté divine. Comment mettre en accord la volonté de Dieu avec sa toute-puissance et sa sainteté? Les scolastiques trouvaient là nombre de difficultés, et cherchaient à les faire disparaître par des distinctions dialectiques. « On ne peut dire que Dieu « veuille le mal, disait Pierre Lombard; mais on « ne peut dire non plus qu'il ne le veuille pas. »

La plupart de ces théologiens cherchèrent à affaiblir par leurs travaux dialectiques la doctrine de la prédestination qu'ils trouvèrent dans l'Église. Alexandre de Hales se servit pour cela de cette distinction d'Aristote, que chaque action suppose deux facteurs, savoir : une cause agissante et une matière qui doit recevoir l'action de cette cause. La prédestination divine, dit-il, agit sans doute pour le salut de l'homme; mais il doit aussi se trouver une *réceptibilité* pour cette grâce dans l'âme de l'homme. Sans ce second facteur, le premier ne peut rien; et la prédestination consiste en ce que Dieu, connaissant par sa prescience ceux dans lesquels ce second facteur se trouvera, a arrêté de leur communiquer sa grâce.

Quant à l'état primitif de l'homme, ces théolo-

giens distinguaient les dons naturels et les dons gratuits. Les premiers consistaient dans la pureté des forces primitives de l'âme humaine. Les seconds étaient les dons de la grâce que Dieu accordait à cette âme pour qu'elle pût accomplir le bien. Mais ici ces docteurs se séparaient de nouveau. Les uns prétendaient que l'homme n'avait eu primitivement que les dons naturels, et avait dû, par l'usage qu'il en ferait, mériter ceux de la grâce. Mais Thomas d'Aquin, que l'on trouve en général du côté de la saine doctrine, prétendait que les dons de la grâce avaient été intimement unis, dès le commencement, avec les dons de la nature, puisque le premier homme se trouvait dans une parfaite santé morale. La chute, disaient les premiers, qui inclinaient vers le libre arbitre, a enlevé à l'homme les dons de la grâce, mais elle ne lui a point entièrement ôté les forces primitives de la nature, car toute sanctification eût été impossible, s'il ne se fût plus trouvé en l'homme aucune force morale; tandis que les théologiens les plus stricts pensaient que la chute avait non-seulement ôté la grâce, mais aussi corrompu la nature.

Tous reconnaissaient l'œuvre de réconciliation que Christ a accomplie par ses souffrances et par sa mort. Mais les uns prétendaient que la rédemption ne pouvait virtuellement être opérée que par la satisfaction expiatoire de la mort de Jésus-Christ, tandis que d'autres cherchaient à prouver que Dieu avait simplement attaché à ce prix la rédemption et la grâce. D'autres encore,

et parmi eux Abailard, faisaient consister les suites salutaires de la rédemption en ce qu'elle faisait naître dans le cœur de l'homme la confiance et l'amour de Dieu.

La doctrine de la sanctification ou de la grâce nous manifeste de nouveau, dans toute sa richesse, la subtilité dialectique de ces théologiens. Tous, admettant la distinction d'Aristote dont nous avons parlé, établissent la nécessité de l'existence dans l'homme d'une matière disposée à recevoir la grâce : *materia disposita.* Mais Thomas d'Aquin en attribue la disposition à la grâce même. La grâce, disent-ils, était formatrice pour l'homme avant sa chute : maintenant qu'il y a en lui quelque chose à détruire, elle est grâce réformatrice. Ils distinguent encore la grâce donnée gratuitement, *gratia gratis data*, et la grâce qui rend agréable, *gratia gratum faciens*, et bien d'autres encore.

La doctrine de la pénitence et des indulgences, que nous avons déjà exposée, venait couronner tout ce système et gâter ce qu'il pouvait avoir de bon. Pierre Lombard avait le premier distingué trois genres de pénitence : la pénitence du cœur, ou la componction; la pénitence de la bouche, ou la confession; et la pénitence des œuvres, ou la satisfaction extérieure. Il distingua, il est vrai, une absolution devant Dieu et une absolution devant l'Église. Il dit même que la repentance intérieure suffisait pour procurer le pardon des péchés. Mais il sut rentrer, d'un autre côté, dans l'erreur de l'Église. Il admit que pour les péchés

commis après le baptême, il fallait ou endurer le feu du purgatoire ou se soumettre à la pénitence ecclésiastique, en en exceptant celui qui aurait une repentance intérieure si parfaite, qu'elle pourrait remplacer toutes les autres douleurs. Puis il se pose des questions que, malgré toute sa dialectique, il se trouve embarrassé de résoudre. Si deux hommes égaux dans leur état spirituel, mais l'un pauvre et l'autre riche, meurent à la fois, que l'un n'ait d'autres secours que les prières ordinaires de l'Église, et que pour l'autre, au contraire, on puisse célébrer beaucoup de messes et faire beaucoup d'œuvres, qu'arrivera-t-il? Le scolastique se tourne et retourne de tous côtés; à la fin il dit : Ils auront le même sort, mais non par les mêmes causes. Le riche ne sera pas délivré plus parfaitement du purgatoire, mais il le sera plus promptement.

Voilà quelques traits de la théologie qui régnait dans les écoles à l'époque de la réformation. Des distinctions, des idées quelquefois justes, souvent fausses, mais rien que des idées. La doctrine chrétienne avait perdu ce parfum du ciel, cette force et cette vie pratique qui viennent de Dieu, et qui la caractérisèrent au temps des Apôtres. Elles devaient redescendre d'en haut.

IV.

Cependant la science des écoles était pure, si on la compare à l'état réel de l'Église. La théologie des savants était florissante, si on la compare à

la religion, aux mœurs, à l'instruction des prêtres, des moines et du peuple. Si la science avait besoin d'un renouvellement, l'Église avait encore plus besoin d'une réforme.

Le peuple de la chrétienté, et dans ce peuple il faut à peu près tout comprendre, n'attendait plus d'un Dieu vivant et saint le don gratuit de la vie éternelle. Il devait donc, pour l'obtenir, recourir à tous les moyens que pouvait inventer une imagination superstitieuse, craintive et alarmée. Le ciel se remplit de saints et de médiateurs, qui devaient solliciter cette grâce. La terre se remplit d'œuvres pies, de sacrifices, de pratiques et de cérémonies qui devaient la mériter. Voici le tableau que nous fait de la religion à cette époque un homme qui fut longtemps moine, et plus tard compagnon d'œuvre de Luther, Myconius :

« Les souffrances et les mérites de Christ étaient « traités comme une vaine histoire ou comme les « fables d'Homère. Il n'était pas question de la foi, « par laquelle on s'assure la justice du Sauveur et « l'héritage de la vie éternelle. Christ était un juge « sévère prêt à condamner tous ceux qui ne re- « courraient pas à l'intercession des saints ou aux « indulgences des papes. A sa place figuraient « comme intercesseurs, d'abord la Vierge Marie, « semblable à la Diane du paganisme; et puis des « saints dont les papes augmentaient sans cesse le « catalogue. Ces médiateurs n'accordaient leurs « prières que si l'on avait bien mérité des ordres « fondés par eux. Pour cela il fallait faire, non pas « ce que Dieu commande dans sa Parole, mais un

« grand nombre d'œuvres inventées par les moi-« nes et par les prêtres, et qui rapportaient beau-« coup d'argent. C'étaient des Ave-Maria, des priè-« res de sainte Ursule, de sainte Brigitte. Il fallait « chanter, crier jour et nuit. Il y avait autant de « lieux de pèlerinage que de montagnes, de forêts « ou de vallées. Mais l'on pouvait avec de l'argent « racheter ces peines. On apportait donc aux cou-« vents et aux prêtres de l'argent et tout ce qui « pouvait avoir quelque valeur, des poulets, des « oies, des canards, des œufs, de la cire, du chau-« me, du beurre, du fromage. Alors les chants « retentissaient, les cloches sonnaient, les parfums « remplissaient le sanctuaire, les sacrifices étaient « offerts, les cuisines regorgeaient, les verres se « heurtaient, et les messes terminaient et recou-« vraient toutes ces œuvres pies. Les évêques ne « prêchaient pas, mais ils consacraient les prêtres, « les cloches, les moines, les églises, les chapel-« les, les images, les livres, les cimetières ; et « tout cela fournissait de grands revenus. Des os, « des bras, des pieds étaient conservés dans des « boîtes d'argent ou d'or : on les donnait à baiser « pendant la messe; et cela aussi rapportait un « grand profit.

« Tous ces gens maintenaient que le pape, étant « à la place de Dieu [1], ne pouvait se tromper, et « ils ne souffraient aucune contradiction [2]. »

A l'église de tous les saints, à Wittemberg, on

1 2 Thess. II, 4.

2 Myconius, Hist. de la réform.; et Seckendorf, Hist. du luthéranisme.

trouvait un morceau de l'arche de Noé, un peu de suie provenant de la fournaise des trois jeunes hommes, un morceau de bois de la crèche de Jésus-Christ, des cheveux de la barbe du grand Christophe, et dix-neuf mille autres reliques de plus ou moins grand prix. A Schaffouse, on montrait l'haleine de saint Joseph que Nicodème avait reçue dans son gant. Dans le Wurtemberg on rencontrait un vendeur d'indulgences débitant sa marchandise, la tête ornée d'une grande plume tirée de l'aile de l'archange Michel [1]. Mais il n'était pas nécessaire d'aller chercher au loin ces précieux trésors. Des fermiers de reliques parcouraient le pays. Ils les colportaient dans les campagnes, comme on l'a fait plus tard des saintes Écritures, et les apportaient aux fidèles dans leurs maisons, pour leur épargner les frais et la peine du pèlerinage. On les exposait avec pompe dans les églises. Ces colporteurs errants payaient une certaine somme aux propriétaires des reliques, et leur donnaient tant pour cent de leurs profits.... Le royaume des cieux avait disparu, et les hommes avaient élevé à sa place sur la terre un honteux marché.

Aussi un esprit profane avait-il envahi la religion; et les souvenirs les plus sacrés de l'Église, les temps qui appelaient le plus les fidèles au recueillement et à l'amour, étaient déshonorés par des bouffonneries et des profanations toutes païennes. Les « rires de Pâques » tenaient une grande place dans les actes de l'Église. La fête de la résurrec-

1 Müller's Reliquien, 3e vol., p. 22.

tion de Jésus-Christ devant être célébrée avec joie, on recherchait dans les sermons tout ce qui pouvait exciter les rires du peuple. Tel prédicateur chantait comme un coucou; tel autre sifflait comme une oie. L'un traînait à l'autel un laïque revêtu d'un froc; un second récitait les histoires les plus indécentes; un troisième racontait les tours de l'apôtre Saint-Pierre, entre autres comment au cabaret il avait trompé son hôte en ne payant pas son écot[1]. Le bas clergé profitait de l'occasion pour tourner en ridicule ses supérieurs. Les temples étaient changés en tréteaux et les prêtres en bateleurs.

Si telle était la religion, que devaient être les mœurs?

Sans doute la corruption n'était pas alors universelle. Il ne faut point l'oublier; l'équité le demande. On vit jaillir, de la réformation même, une abondance de piété, de justice et de force. L'action spontanée de la puissance de Dieu en fut la cause. Mais comment nier qu'il avait à l'avance déposé les germes de cette vie nouvelle dans le sein de l'Église? Si, de nos jours, on rassemblait toutes les immoralités, toutes les turpitudes qui se commettent dans un seul pays, cette masse de corruption nous effrayerait sans doute encore. Néanmoins le mal eut à cette époque des caractères, une généralité qu'il n'a pas eus depuis lors. Et surtout, l'abomination désolait les lieux saints, comme il ne lui a plus été donné de le faire depuis les jours de la réformation.

1 Œcolam p., De risu paschali.

La vie avait déchu avec la foi. La nouvelle du don de la vie éternelle est la puissance de Dieu pour régénérer les hommes. Otez le salut que Dieu donne, vous ôtez la sanctification et les œuvres. Ce fut ce qui arriva.

La doctrine et le débit des indulgences provoquaient puissamment au mal un peuple ignorant. Il est vrai que, selon l'Église, les indulgences ne pouvaient être utiles qu'à ceux qui promettaient de se corriger et qui tenaient leur parole. Mais qu'attendre d'une doctrine inventée en vue du profit qu'on espérait en retirer? Les vendeurs d'indulgences étaient naturellement tentés, afin de mieux débiter leur marchandise, de présenter la chose au peuple de la manière la plus propre à l'attirer et à le séduire. Les savants eux-mêmes ne comprenaient pas trop cette doctrine. Tout ce que la multitude y voyait, c'est que les indulgences permettaient de pécher : et les marchands ne s'empressaient pas de dissiper une erreur si favorable à la vente.

Que de désordres et de crimes dans ces siècles ténébreux, où l'impunité s'acquérait à prix d'argent! Que pouvait-on craindre, quand une petite contribution pour bâtir une église délivrait des vengeances du monde à venir? Quel espoir de renouvellement, quand il n'y avait plus communication entre Dieu et l'homme, et que l'homme, éloigné du Dieu qui est esprit et vie, ne se mouvait plus qu'au milieu de petites cérémonies, de grossières pratiques, dans une atmosphère de mort?

Les prêtres étaient les premiers soumis à cette influence corruptrice. En voulant s'élever, ils s'étaient abaissés. Ils avaient voulu ravir à Dieu un rayon de sa gloire et le placer dans leur sein; mais leur tentative avait été vaine, et ils n'y avaient caché qu'un levain de corruption dérobé à la puissance du mal. Les annales du temps fourmillent de scandales. En plusieurs lieux, on aimait à voir un prêtre entretenir une femme, afin que les femmes mariées fussent en sûreté contre leurs séductions [1]. Que de scènes humiliantes présentait alors la maison d'un pasteur! Le malheureux soutenait la mère et les enfants qu'elle lui avait donnés avec la dîme et les aumônes [2]. Sa conscience était troublée, il rougissait devant le peuple, devant ses domestiques, devant Dieu. La mère craignant, si le prêtre venait à mourir, de tomber dans le dénûment, se pourvoyait à l'avance : elle volait dans sa maison. Son honneur était perdu. Ses enfants étaient pour elle une accusation toujours vivante. Méprisés de tous, ils se jetaient dans les querelles et dans les débauches. Voilà la maison d'un prêtre.... Ces scènes affreuses étaient une instruction dont le peuple savait profiter [3].

Les campagnes étaient le théâtre de nombreux excès. Les lieux où résidaient les ecclésiastiques étaient souvent des repaires de dissolution. Corneille Adrien à Bruges [4], l'abbé Trinkler à Cappel [5],

1 Nicol. De Clemangis, de præsulib. simoniacis.
2 Paroles de Seb. Stor, pasteur de Lichtstall en 1524.
3 Füsslin Beytræge, II, 224.
4 Metern. Nederl. Hist. VIII.
5 Hottinger, Hist. Eccl. IX, 305.

imitaient les mœurs de l'Orient : ils avaient aussi leurs harems. Des prêtres, s'associant à de méchantes gens, fréquentaient les cabarets, jouaient aux dés, et couronnaient leurs orgies par les querelles et le blasphème[1].

Le conseil de Schaffouse leur défendit la danse publique excepté en cas de noces, et le port de deux espèces d'armes; il ordonna aussi qu'on dépouillât de leurs habits ceux que l'on trouverait dans une maison de mauvaises mœurs[2]. Dans l'archevêché de Mayence, ils sautaient durant la nuit par-dessus les murailles, ils faisaient du bruit et toutes sortes de désordres dans les auberges et dans les cabarets, et ils brisaient les portes et les serrures[3]. En plusieurs lieux, le prêtre payait à l'évêque une certaine taxe pour la femme avec laquelle il vivait, et par chaque enfant qu'il avait d'elle. Un évêque allemand, se trouvant un jour à un grand festin, dit publiquement que dans une année onze mille prêtres s'étaient présentés chez lui à cet effet. Érasme le rapporte[4].

Si l'on montait dans l'ordre hiérarchique, la corruption n'était pas moins grande. Les dignitaires de l'Église préféraient le tumulte des camps aux chants des autels. Savoir, la lance à la main, con-

1 Mandement du 3 mars 1517, de Hugo, évêque de Constance.

2 Müller's Reliq., III, 251.

3 Steubing, Gesch. der Nass. Oran. Lande.

4 « Uno anno ad se delata undecim millia sacerdotum palam concubinariorum. » (Erasmi Opp., tom. IX, p. 401.)

traindre ceux qui les entouraient à l'obéissance, était l'une des premières qualités des évêques. Baudouin, archevêque de Trèves, sans cesse en guerre avec ses voisins et ses vassaux, rasait leurs châteaux, bâtissait des forts, et ne pensait qu'à agrandir son territoire. Certain évêque d'Eichstadt, lorsqu'il rendait la justice, portait sous son habit une cotte de mailles, et tenait en main une grande épée. Il avait coutume de dire qu'il défiait cinq Bavarois, pourvu qu'ils l'attaquassent sans fraude[1]. Partout les évêques étaient en guerre continuelle avec leurs villes. Les bourgeois demandaient la liberté, les évêques voulaient une obéissance absolue. Si ceux-ci remportaient la victoire, ils punissaient la révolte en immolant à leur vengeance de nombreuses victimes; mais la flamme de l'insurrection brillait au moment même où l'on pensait l'avoir étouffée.

Et quel spectacle offrait le trône pontifical aux temps qui précédèrent immédiatement la réformation! Rome, il faut le dire, ne vit pas souvent tant de honte.

Rodrigue Borgia, après avoir vécu avec une dame romaine, avait continué le même commerce illégitime avec une fille de cette dame, Roza Vanozza, et en avait eu cinq enfants. Il était à Rome cardinal, archevêque, vivant avec Vanozza, avec d'autres encore, fréquentant les églises et les hôpitaux, quand la mort d'Innocent VIII rendit vacant le siége pontifical. Il sut l'obtenir en achetant

1 Schmidt, Gesch. der Deutschen, tom. IV.

chaque cardinal à un certain prix. Quatre mulets chargés d'argent entrèrent publiquement dans le palais du plus influent de tous, du cardinal Sforza. Borgia fut fait pape sous le nom d'Alexandre VI, et se réjouit d'être ainsi parvenu au faîte des plaisirs.

Le jour de son couronnement, il fit son fils César, jeune homme de mœurs féroces et dissolues, archevêque de Valence et évêque de Pampelune. Puis il célébra dans le Vatican les noces de sa fille Lucrèce par des fêtes, auxquelles assista sa maîtresse Julia Bella, et qu'égayèrent des comédies et des chansons déshonnêtes. «Tous « les ecclésiastiques, dit un historien [1], avaient « des maîtresses, et tous les couvents de la capi- « tale étaient des maisons de mauvaise vie.» César Borgia épousa le parti des Guelfes; et quand, avec leur aide, il eut anéanti les Gibelins, il se tourna contre les Guelfes eux-mêmes et les engloutit à leur tour. Mais il voulait être seul à partager toutes ces dépouilles. L'an 1497, Alexandre donna à son fils aîné le duché de Bénévent. Le duc disparut. Un marchand de bois des bords du Tibre, George Schiavoni, avait vu, pendant la nuit, jeter un cadavre dans le fleuve; mais il n'avait rien dit : c'était chose ordinaire. On retrouva le cadavre du duc. Son frère César avait été l'auteur de sa mort [2]. Ce n'était pas

1 Infessura.

2 Amazzò il fratello ducha di Gandia e lo fa butar nel Tevere. (M. S. C. de Capello, ambassadeur à Rome en 1500, extrait par Ranke.)

assez : un beau-frère l'offusquait encore ; un jour, César le fit frapper sur l'escalier même du palais pontifical. On le transporta ensanglanté dans ses appartements. Sa femme et sa sœur ne le quittaient pas, et craignant le poison de César, elles lui préparaient de leurs propres mains ses aliments. Alexandre plaça des gardes à sa porte; mais César se moquait de ces précautions, et comme le pape allait voir son gendre : « Ce qui ne se « fait pas à dîner, se fera à souper, » lui dit César. Un jour, en effet, il pénétra dans la chambre du convalescent, en chassa sa femme et sa sœur, appela son bourreau Michilotto, le seul homme auquel il témoignât quelque confiance, et fit étrangler son beau-frère sous ses yeux [1]. Alexandre avait un favori, Peroto, dont la faveur importunait aussi le jeune duc. Il le poursuivit; Peroto se réfugia sous le manteau pontifical, et enlaça le pape de ses bras. César le frappa, et le sang de la victime rejaillit sur le visage du pontife [2]. « Le pape, « ajoute le témoin contemporain de ces scènes, « aime son fils le duc et en a grande peur. » César fut l'homme le plus beau et le plus fort de son siècle. Six taureaux sauvages tombaient facilement sous ses coups dans un combat. Chaque matin on trouvait dans Rome des gens assassinés pendant la nuit. Le poison consumait ceux que le glaive ne pouvait atteindre. Nul n'osait se mou-

1 Intrò in camera.... fe ussir la moglie e sorella..... estrangolò dito zovene. (Ibid.)

2 Adeo il sangue li saltò in la faza del papa. (Ibid.)

voir ni respirer dans Rome, tremblant que son tour ne vînt. César Borgia a été le héros du crime. Le lieu sur la terre où l'iniquité a atteint de telles hauteurs, c'est le trône des pontifes. Quand l'homme s'est livré aux puissances du mal, plus il prétend être élevé devant Dieu, plus il s'enfonce dans les abîmes de l'enfer. Les fêtes dissolues que le pape, son fils César et sa fille Lucrèce se donnaient dans le palais pontifical, ne peuvent se décrire, et l'on ne peut y penser sans horreur. Les bocages impurs de l'antiquité n'en virent peut-être pas de semblables. Des historiens ont accusé Alexandre et Lucrèce d'inceste; mais ce fait ne paraît pas suffisamment prouvé. Le pape ayant préparé des poisons à un riche cardinal dans une petite boîte de confitures qui devait être servie après un somptueux repas, le cardinal averti gagna le maître d'hôtel, et la boîte empoisonnée ayant été placée devant Alexandre, il en mangea et mourut [1]. « La ville entière accourut « et ne put se rassasier de contempler cette vipère « morte [2]. »

Tel était l'homme qui occupait le siége pontifical au commencement du siècle dans lequel la réformation éclata.

Ainsi le clergé avait déconsidéré et la religion et lui-même. Aussi une voix puissante pouvait-elle s'écrier : « L'état ecclésiastique est opposé à Dieu « et à sa gloire. Le peuple le sait bien, et c'est ce

1 E messe la scutola venenata avante il papa. (Sanuto.)
2 Gordon, Tomasi, Infessura, Guicciardini, etc.

« que ne montrent que trop tant de chansons, de « proverbes et de moqueries contre les prêtres, « qui ont cours parmi les gens du commun, et « toutes ces peintures de moines et de prêtres que « l'on voit sur toutes les murailles et jusque sur « les cartes à jeu : chacun éprouve du dégoût lors- « qu'il aperçoit ou qu'il entend de loin un ecclé- « siastique. » C'est Luther qui parle ainsi [1].

Le mal s'était répandu dans tous les rangs : une efficace d'erreur avait été envoyée aux hommes; la corruption des mœurs répondait à la corruption de la foi; un mystère d'iniquité pesait sur l'Église asservie de Jésus-Christ.

Une autre conséquence découlait nécessairement de l'oubli dans lequel était tombée la doctrine fondamentale de l'Évangile. L'ignorance de l'esprit était la compagne de la corruption du cœur. Les prêtres ayant pris en leurs mains la distribution d'un salut qui n'appartient qu'à Dieu, avaient un titre suffisant au respect des peuples. Qu'avaient-ils besoin d'étudier les saintes lettres? Il ne s'agissait plus d'expliquer les Écritures, mais de donner des diplômes d'indulgence; et il n'était pas besoin pour ce ministère d'avoir acquis avec peine beaucoup de savoir.

On choisissait pour prédicateurs dans les campagnes, dit Wimpheling, des misérables que l'on avait auparavant enlevés à la mendicité, et qui avaient

1 Da man an alle Wände, auf allerley Zeddel, zuletzt auch auf den Kartenspielen, Pfaffen und Münche malete. (L. Epp. II, 674.)

été cuisiniers, musiciens, chasseurs, garçons d'écurie, et pis encore[1].

Le haut clergé lui-même était souvent plongé dans une grande ignorance. Un évêque de Dunfeld s'estimait heureux de n'avoir jamais appris ni le grec ni l'hébreu. Les moines prétendaient que toutes les hérésies provenaient de ces langues, et surtout du grec. « Le Nouveau-Testa-« ment, disait l'un d'eux, est un livre rempli de « serpents et d'épines. Le grec, continuait-il, est « une nouvelle langue récemment inventée, et « dont il faut bien se garder. Quant à l'hébreu, « mes chers frères, il est certain que tous ceux « qui l'apprennent deviennent juifs à l'instant « même. » Heresbach, ami d'Érasme, écrivain respectable, rapporte ces paroles. Thomas Linacer, savant et célèbre ecclésiastique, n'avait jamais lu le Nouveau-Testament. Dans ses derniers jours (en 1524), il s'en fit apporter un exemplaire; mais aussitôt il le jeta loin de lui avec un jurement, parce qu'en l'ouvrant il était tombé sur ces paroles : « Mais moi je vous dis, ne jurez en « aucune manière. » Or, il était grand jureur. « Ou bien ceci n'est pas l'Évangile, dit-il, ou bien « nous ne sommes pas chrétiens[2] ! » La faculté de théologie de Paris elle-même ne craignait pas de dire alors devant le parlement : « C'en est fait de « la religion, si l'on permet l'étude du grec et de « l'hébreu. »

1 Apologia pro Rep. Christ.
2 Müller's Reliq., tom. III, p. 253.

S'il y avait çà et là, parmi les ecclésiastiques, quelques connaissances, ce n'était pas dans les saintes lettres. Les Cicéroniens d'Italie affectaient un grand mépris pour la Bible à cause de son style; de prétendus prêtres de l'Église de Jésus-Christ traduisaient les écrits des saints hommes inspirés par l'Esprit de Dieu en style de Virgile et d'Horace, afin de rendre leurs paroles agréables aux oreilles de la bonne société. Le cardinal Bembus, au lieu du *Saint-Esprit*, écrivait *le souffle du Zéphire céleste;* au lieu de *remettre les péchés, fléchir les mânes et les dieux souverains*, et au lieu de *Christ, fils de Dieu, Minerve sortie du front de Jupiter.* Ayant trouvé un jour le respectable Sadolet occupé d'une traduction de l'Épître aux Romains : « Laisse-là ces enfantillages, lui dit-il; de « telles inepties ne conviennent pas à un homme « grave[1]. »

Voilà quelques-unes des conséquences du système qui pesait alors sur la chrétienté. Ce tableau rend évidentes sans doute, et la corruption de l'Église et la nécessité d'une réformation. C'est ce que nous nous sommes proposé en l'esquissant. Les doctrines vitales du christianisme avaient presque entièrement disparu, et, avec elles, la vie et la lumière qui constituent l'essence de la religion de Dieu. Les forces du corps de l'Église s'étaient dissipées. Le corps était affaibli, épuisé, et se trouvait étendu, presque sans vie, sur cette partie du monde que l'Empire romain avait occupée.

1 Felleri, Mon. ined., p. 400.

Qui lui rendra la vie? d'où le remède à tant de maux viendra-t-il?

V.

Depuis des siècles, un cri universel demandait une réforme dans l'Église, et toutes les puissances humaines s'y étaient essayées. Mais Dieu seul pouvait l'opérer. Il commença donc par humilier toutes les puissances d'hommes, afin de mettre en évidence leur incapacité. Nous les voyons échouer successivement et se briser aux pieds du colosse qu'elles prétendaient abattre.

Les princes de la terre luttèrent d'abord avec Rome. Toute la puissance des Hohenstaufen, ces héros dont la couronne impériale ceint la tête, semble engagée à abaisser, à réformer Rome, à délivrer les peuples, et l'Allemagne en particulier, de sa tyrannie. Mais le château de Canosse nous révèle ce que peut le pouvoir de l'Empire contre le chef usurpateur de l'Église. Un prince redoutable, l'empereur Henri IV, après avoir longtemps et inutilement lutté contre Rome, est réduit à passer trois jours et trois nuits dans les fossés de cette forteresse italienne, exposé à tous les frimas de l'hiver, dépouillé de ses vêtements impériaux, sans souliers, recouvert d'un peu de laine, implorant, avec des cris qu'étouffent ses larmes, la pitié d'Hildebrand, devant lequel il se prosterne, et qui veut bien à la fin, après trois lamentables nuits, se laisser fléchir et faire grâce au suppliant [1]. Voilà la puissance des grands de

1 Voici comment le pape Hildebrand raconte lui-même

la terre, des rois et des empereurs du monde contre Rome !

Vinrent ensuite des adversaires plus à craindre peut-être, les hommes du génie et du savoir. Les lettres se réveillent en Italie, et leur réveil est une énergique protestation contre la papauté. Le Dante, ce père de la poésie italienne, place hardiment dans son enfer les papes les plus puissants : il entend dans le ciel l'apôtre Pierre prononcer les paroles les plus dures et les plus humiliantes contre ses indignes successeurs, et il fait les plus horribles descriptions des moines et du clergé. Pétrarque, ce grand génie, d'un esprit si supérieur à tous les empereurs et à tous les papes de son temps, demande avec hardiesse le rétablissement de la constitution primitive de l'Église. Il invoque à cette fin le secours de son siècle et le pouvoir de l'empereur Charles IV. Laurent Valla, l'un des plus illustres savants de l'Italie, attaque avec une grande énergie les prétentions des papes, et le prétendu héritage qu'ils tiennent de

cet événement : « Tandem rex ad oppidum Canusii in quo « morati sumus, cum paucis advenit, ibique per triduum ante « portam, deposito omni regio cultu, miserabiliter, utpote « discalceatus et laneis inductus, persistens, non prius cum « multo fletu apostolicæ miserationis auxilium, et consolatio- « nem implorare destitit, quam omnes qui ibi aderant, ad « tantam pietatem et compassionis misericordiam movit, ut « pro eo multis precibus et lacrymis intercedentes, omnes qui- « dem insolitam nostræ mentis duritiam mirarentur, nonnulli « vero non apostolicæ severitatis gravitatem, sed quasi tyran- « nicæ feritatis crudelitatem esse clamarent. » (Lib. IV, ep. 12, ad Germanos.)

Constantin. Une légion de poëtes, de savants et de philosophes marchent sur leurs traces. Le flambeau des lettres s'est partout rallumé, et prétend réduire en poudre cet échafaudage romain qui l'offusque. Maïs tous ces efforts sont inutiles. Le pape Léon X engage parmi les soutiens et les officiers de sa cour, la littérature, la poésie, les sciences et les arts, qui viennent baiser humblement les pieds d'un pouvoir que, dans leur superbe enfantine, ils avaient prétendu détruire.... Voilà la puissance des lettres et de la philosophie contre Rome!

Enfin parut un adversaire qui semblait devoir être plus capable de réformer l'Église : ce fut l'Église elle-même. Aux cris de réforme, répétés de toutes parts, et qui retentissent depuis des siècles, se réunit la plus imposante des assemblées ecclésiastiques, le concile de Constance. Un nombre immense de cardinaux, d'archevêques, d'évêques, dix-huit cents prêtres et docteurs en théologie, l'Empereur avec une suite de mille personnes, l'électeur de Saxe, l'électeur Palatin, les ducs de Bavière et d'Autriche, des ambassadeurs de toutes les puissances, donnent à cette assemblée une autorité telle, qu'il n'y en avait jamais eu de semblable dans la chrétienté. Pardessus tout, il faut signaler les illustres et immortels docteurs de l'université de Paris, les d'Ailly les Gerson, les Clémangis, ces hommes pieux savants et forts, qui, par la vérité de leurs écrits et la puissance de leurs paroles, donnaient au concile une énergique et salutaire impulsion. Tout

plia devant cette assemblée : d'une main elle renversa trois papes à la fois, tandis que de l'autre elle livra Jean Hus aux flammes. Une commission, composée de députés de toutes nations, est nommée pour proposer une réforme fondamentale. L'empereur Sigismond appuie ce dessein de tout le poids de son pouvoir. Il n'y a qu'une voix dans le concile. Tous les cardinaux jurent que celui d'entre eux qui sera élu pape ne congédiera pas l'assemblée, et ne quittera point Constance, avant que la réforme tant demandée soit accomplie. Colonne est choisi, sous le nom de Martin V. Voici le moment qui va décider de la réformation de l'Église. Tous les prélats, l'Empereur, tous les princes et les peuples de la chrétienté l'attendent avec un inconcevable désir....

« Le concile est clos, » s'écrie Martin V, dès qu'il a posé la tiare sur sa tête. Sigismond et l'Église poussent un cri de surprise, d'indignation et de douleur; mais ce cri s'évanouit dans les airs. Et le 16 mai 1418, couvert de tous les ornements pontificaux, le pape monte sur une mule richement caparaçonnée. L'Empereur est à sa droite, l'électeur de Brandebourg est à sa gauche, tenant chacun les rênes de son coursier; quatre comtes élèvent sur la tête papale un dais magnifique; plusieurs princes tout à l'entour soutiennent le caparaçon ; une suite à cheval de quarante mille personnes, dit un historien, composée de nobles, de chevaliers, d'ecclésiastiques de tout rang, accompagne solennellement le pontife hors des murs de Constance. Et Rome, seule, sur sa mule, se

moque intérieurement de la chrétienté qui l'entoure, et lui apprend que son charme est tel, qu'il faut, pour la vaincre, un autre pouvoir que des empereurs, des rois, des évêques, des docteurs, toute la science et toute la puissance de ce siècle et de l'Église.

Comment ce qui devait être réformé eût-il pu devenir réformateur? Comment la plaie eût-elle pu trouver la guérison en elle-même?

Néanmoins, les moyens employés pour réformer l'Église, et que l'événement accusa d'impuissance, contribuèrent à affaiblir les obstacles, et préparèrent le terrain aux réformateurs.

VI.

Les maux qui affligeaient alors la chrétienté, savoir, la superstition, l'incrédulité, l'ignorance, de vaines spéculations et la corruption des mœurs, fruits naturels du cœur de l'homme, n'étaient pas nouveaux sur la terre. Souvent ils avaient figuré dans l'histoire des peuples. Ils avaient attaqué, surtout dans l'Orient, diverses religions, qui avaient eu leurs jours de gloire. Ces religions énervées avaient succombé à ces maux, étaient tombées sous ces coups, et aucune ne s'en était jamais relevée.

Le christianisme doit-il maintenant subir le même sort? Se perdra-t-il comme ces antiques religions des peuples? Le coup qui leur donna la mort, sera-t-il assez puissant pour lui ôter la vie? N'y aura-t-il rien qui le sauve? Ces forces ennemies qui l'accablent, et qui ont déjà renversé

tant de cultes divers, pourront-elles bien s'asseoir sans contradiction sur les ruines de l'Église de Jésus-Christ?

Non. Il y a dans le christianisme ce qui n'était dans aucune des religions des peuples. Il ne présente pas, comme elles, certaines idées générales, mêlées de traditions et de fables, destinées à succomber tôt ou tard sous les attaques de la raison humaine; il renferme une vérité pure, fondée sur des faits capables de soutenir l'examen de tout esprit droit et éclairé. Le christianisme ne se propose pas seulement d'exciter dans l'homme certains sentiments religieux vagues, dont le prestige, une fois dissipé, ne saurait plus renaître; il a pour but de satisfaire, et il satisfait réellement, tous les besoins religieux de la nature humaine, quel que soit le degré de développement auquel elle soit parvenue. Il n'est pas l'œuvre de l'homme, dont le travail passe et s'efface; il est l'œuvre de Dieu qui maintient ce qu'il crée; et il a pour gage de sa durée les promesses de son divin chef.

Il est impossible que l'humanité se mette jamais au-dessus du christianisme. Et si même pendant quelque temps elle a cru pouvoir se passer de lui, il lui apparaît bientôt avec une nouvelle jeunesse et une nouvelle vie, comme le seul moyen de guérison pour les âmes; les peuples dégénérés se retournent alors, avec une ardeur toute nouvelle, vers ces vérités antiques, simples et puissantes, qu'ils ont dédaignées à l'heure de leur étourdissement.

Le christianisme déploya en effet au seizième siècle le même pouvoir régénérateur qu'il avait exercé au premier. Après quinze siècles, les mêmes vérités produisirent les mêmes effets. Aux jours de la réformation, comme au temps de Paul et de Pierre, l'Évangile, avec une force invincible, renversa d'immenses obstacles. Sa puissance souveraine manifesta son efficace du nord jusqu'au midi, parmi les nations les plus diverses quant à leurs mœurs, à leur caractère, à leur développement intellectuel. Alors, comme au temps d'Étienne et de Jacques, il alluma le feu de l'enthousiasme et du sacrifice dans des nations éteintes, et les éleva jusqu'au martyre.

Comment cette vivification de l'Église et du monde s'accomplit-elle?

On put observer alors deux lois, par lesquelles Dieu gouverne en tout temps le monde.

D'abord il prépare lentement et de loin ce qu'il veut accomplir. Il a les siècles pour le faire.

Ensuite, quand le temps est venu, il opère les plus grandes choses par les plus petits moyens. Il agit ainsi dans la nature et dans l'histoire. Quand il veut faire croître un arbre immense, il dépose un petit grain dans la terre; quand il veut renouveler son Église, il se sert du plus chétif instrument pour accomplir ce que les empereurs, les savants et les hommes éminents de l'Église n'ont pu faire. Bientôt nous chercherons et nous découvrirons cette petite semence, qu'une main divine plaça dans la terre aux jours de la réforme. Nous devons maintenant discerner et reconnaître

les divers moyens par lesquels Dieu prépara cette grande révolution.

Jetons d'abord un coup d'œil sur l'état de la papauté elle-même ; nous passerons ensuite en revue les diverses influences que Dieu fit concourir à ses desseins.

A l'époque où la réformation était près d'éclater, Rome paraissait en paix et en sûreté. On eût dit que rien ne pouvait plus la troubler dans son triomphe ; de grandes victoires avaient été remportées par elle. Les conciles généraux, ces chambres hautes et basses de la catholicité, avaient été soumis. Les Vaudois, les Hussites avaient été comprimés. Aucune université, excepté peut-être celle de Paris, qui élevait quelquefois la voix quand ses rois lui en donnaient le signal, ne doutait de l'infaillibilité des oracles de Rome. Chacun semblait avoir pris son parti de sa puissance. Le haut clergé préférait donner à un chef éloigné la dixième partie de ses revenus, et consommer tranquillement les neuf autres, plutôt que de tout hasarder pour une indépendance qui lui coûterait cher et lui rapporterait peu. Le bas clergé, amorcé par la perspective de places brillantes que l'ambition lui faisait imaginer et découvrir dans le lointain, achetait volontiers par un peu d'esclavage l'attente flatteuse qu'il chérissait. D'ailleurs, il était presque partout tellement opprimé par les chefs de la hiérarchie, qu'il pouvait à peine se débattre sous leurs mains puissantes, et bien moins encore se relever hardiment et leur tenir tête. Le peuple

fléchissait le genou devant l'autel romain ; et les rois eux-mêmes, qui commençaient en secret à mépriser l'évêque de Rome, n'eussent osé porter sur son pouvoir une main que le siècle eût appelée sacrilége.

Mais si l'opposition semblait au dehors s'être ralentie, ou même avoir cessé, quand la réformation éclata, sa force avait crû intérieurement. Si nous considérons de plus près l'édifice, nous découvrons plus d'un symptôme qui en présageait la ruine. Les conciles généraux, en tombant, avaient répandu leurs principes dans l'Église et porté la division dans le camp de leurs adversaires. Les défenseurs de la hiérarchie s'étaient partagés en deux partis : ceux qui soutenaient le système de la domination papale absolue, d'après les principes d'Hildebrand, et ceux qui voulaient un gouvernement papal constitutionnel, offrant des garanties et des libertés aux Églises.

Mais il y avait plus encore : dans tous les partis, la foi à l'infaillibilité de l'évêque romain était fortement ébranlée. Si nulle voix ne s'élevait pour l'attaquer, c'est que chacun cherchait plutôt à retenir avec anxiété le peu de foi qu'il avait encore. On craignait la moindre secousse, parce qu'elle devait renverser l'édifice. La chrétienté retenait son souffle ; mais c'était pour prévenir un désastre, au milieu duquel elle eût craint de périr. Dès le moment où l'homme tremble d'abandonner une persuasion longtemps vénérée, c'est que déjà il ne la possède plus. Et il ne gardera pas longtemps encore l'apparence même qu'il veut maintenir.

Voyons ce qui avait amené ce singulier état de choses.

L'Église en était elle-même la première cause. Les erreurs et les superstitions qu'elle avait introduites dans le christianisme, n'étaient pas proprement ce qui lui avait porté un coup fatal. Il eût fallu que la chrétienté fût placée au-dessus de l'Église, quant au développement intellectuel et religieux, pour pouvoir la juger à cet égard. Mais il y avait un ordre de choses qui se trouvait à la portée des laïques, et ce fut là que l'Église fut jugée. Elle était devenue terrestre. Cet empire sacerdotal qui dominait les peuples, et qui ne pouvait subsister qu'au moyen des illusions de ses sujets, et en ayant pour couronne une auréole, avait oublié sa nature, laissé le ciel et ses sphères de lumière et de gloire, pour se plonger dans les vulgaires intérêts des bourgeois et des princes. Représentants nés de l'esprit, les prêtres l'avaient échangé pour la chair. Ils avaient abandonné les trésors de la science et la puissance spirituelle de la parole, pour la force brutale et le clinquant du siècle.

La chose s'était passée assez naturellement. C'était bien l'ordre spirituel que l'Église avait d'abord prétendu défendre. Mais pour le protéger contre la résistance et les attaques des peuples, elle avait eu recours aux moyens terrestres, aux armes vulgaires, dont une fausse prudence l'avait portée à s'emparer. Quand une fois l'Église s'était mise à manier de telles armes, c'en avait été fait de sa spiritualité. Son bras n'avait pu devenir

temporel, sans que son cœur le devînt aussi. Bientôt on vit en apparence l'inverse de ce qui avait été d'abord. Après avoir voulu employer la terre pour défendre le ciel, elle employa le ciel pour défendre la terre. Les formes théocratiques ne furent plus dans ses mains que des moyens d'accomplir des entreprises mondaines. Les offrandes que les peuples venaient déposer devant le souverain pontife de la chrétienté, servaient à entretenir le luxe de sa cour et les soldats de ses armées. Sa puissance spirituelle lui servait d'échelons pour mettre sous ses pieds les rois et les peuples de la terre. Le charme tomba, et la puissance de l'Église fut perdue, dès que les hommes du siècle purent dire d'elle : « Elle est devenue comme nous. »

Les grands furent les premiers à examiner les titres de cette puissance imaginaire [1]. Cet examen eût peut-être suffi pour renverser Rome. Mais, par bonheur pour elle, l'éducation des princes se trouvait partout dans les mains de ses adeptes. Ceux-ci inspiraient à leurs augustes élèves des sentiments de vénération pour le pontife romain. Les chefs des peuples croissaient dans le sanctuaire de l'Église. Les princes d'une portée ordinaire ne savaient jamais en sortir entièrement. Plusieurs n'aspiraient même qu'à s'y retrouver au moment de leur mort. On aimait mieux mourir sous un froc que sous une couronne.

1 Adrien Baillet, Histoire des démêlés de Boniface VIII avec Philippe le Bel. (Paris, 1708.)

L'Italie, cette pomme de discorde de l'Europe, fut peut-être ce qui contribua le plus à éclairer les rois. Ils durent entrer avec les papes dans des alliances qui concernaient le prince temporel de l'État de l'Église, et non l'évêque des évêques. Les rois furent très-étonnés de voir les papes prêts à sacrifier les droits qui appartenaient au pontife, pour conserver quelques avantages du prince. Ils aperçurent que ces prétendus organes de la vérité avaient recours à toutes les petites ruses de la politique, à la tromperie, à la dissimulation, au parjure [1]. Alors tomba le bandeau que l'éducation avait attaché sur les yeux des princes. Alors l'adroit Ferdinand d'Aragon essaya ruse contre ruse. Alors l'impétueux Louis XII fit frapper une médaille avec cette légende : *Perdam Babylonis nomen* [2]. Et l'honnête Maximilien d'Autriche, pénétré de douleur en apprenant la trahison de Léon X, disait ouvertement : « Ce pape aussi n'est « plus pour moi qu'un scélérat. Maintenant je puis « dire qu'aucun pape, dans toute ma vie, ne m'a « tenu sa foi et sa parole... J'espère, si Dieu le « veut, que celui-ci sera le dernier [3]. »

De telles découvertes, faites par les rois, agissaient peu à peu sur les peuples. Plusieurs autres causes avaient ouvert les yeux de la chrétienté, fermés pendant tant de siècles. Les plus sages commencèrent à s'habituer à l'idée que l'évêque de Rome était un homme, et même quelquefois un

1 Guicciardini, Histoire d'Italie.

2 Je perdrai le nom de Babylone.

3 Scultet. Annal. ad. an. 1520.

très-méchant homme. Le peuple se prit à soupçonner qu'il n'était pas beaucoup plus saint que ses évêques dont la réputation était très-équivoque. Mais les papes eux-mêmes contribuèrent plus que toute autre chose à se déshonorer. Libres de toute contrainte, après le concile de Bâle, ils se livrèrent à cette licence sans frein qu'engendre d'ordinaire une victoire. Les dissolus Romains eux-mêmes en frémirent. Le bruit de ces débordements se répandait dans tous les pays de la chrétienté. Les peuples, incapables d'arrêter le torrent qui entraînait leurs trésors dans ce gouffre de dissolution, cherchaient leurs dédommagements dans la haine [1].

Tandis que bien des circonstances concouraient à saper ce qui existait alors, il en était d'autres qui tendaient à produire quelque chose de nouveau.

Le singulier système de théologie qui s'était établi dans l'Église, devait contribuer puissamment à ouvrir les yeux de la nouvelle génération. Fait pour un siècle de ténèbres, comme s'il eût dû subsister éternellement, ce système devait être dépassé et déchiré de toutes parts, dès que le siècle grandirait. C'est ce qui arriva. Les papes avaient ajouté tantôt ceci, tantôt cela, à la doctrine chrétienne. Ils n'avaient changé ou ôté que ce qui ne pouvait cadrer avec leur hiérarchie ;

1 « Odium romani nominis penitus infixum esse multarum « gentium animis opinor, ob ea, quæ vulgo de moribus ejus « urbis jactantur. » (Erasmi Epist. lib. XII, p. 634.)

mitivement construit. Plusieurs institutions qui dataient des beaux temps de l'Église, subsistaient encore, et ne pouvaient manquer de faire naître dans bien des âmes des sentiments évangéliques opposés à la superstition dominante. Les hommes inspirés, les anciens docteurs de l'Église, dont les écrits se trouvaient déposés dans plusieurs bibliothèques, faisaient entendre çà et là une voix solitaire. Elle fut, on peut l'espérer, écoutée en silence par plus d'une oreille attentive. Les chrétiens, n'en doutons pas, et que cette pensée est douce! eurent bien des frères et des sœurs dans ces monastères, où trop facilement l'on ne voit autre chose que l'hypocrisie et la dissolution.

Ce n'étaient pas seulement des choses anciennes qui préparaient le réveil religieux; il y avait quelque chose de nouveau qui devait puissamment le favoriser. L'esprit humain croissait. Ce seul fait devait amener son affranchissement. L'arbuste en grandissant renverse les murailles près desquelles il avait été planté, et substitue son ombrage au leur. Le pontife de Rome s'était fait le tuteur des peuples. Sa supériorité d'intelligence le lui avait rendu facile. Longtemps il les tint dans un état de minorité, et sut les maintenir sous son obéissance. Mais ils grandissaient et le débordaient de toutes parts. Cette tutelle vénérable, qui avait pour cause première les principes de vie éternelle et de civilisation que Rome avait communiqués aux nations barbares, ne pouvait plus s'exercer sans opposition. Un redoutable adversaire s'était posé vis-à-vis d'elle pour la contrôler. La tendance

naturelle de l'esprit humain à se développer, à examiner, à connaître, avait donné naissance à ce nouveau pouvoir. Les yeux de l'homme s'ouvraient : il demandait compte de chaque pas à ce conducteur longtemps respecté, sous la direction duquel on l'avait vu marcher sans mot dire, tant que ses yeux avaient été fermés. L'âge de l'enfance était passé pour les peuples de la nouvelle Europe : l'âge mûr commençait. A la naïve simplicité, disposée à tout croire, avaient succédé un esprit curieux, une raison impatiente de connaître les fondements des choses. On se demandait dans quel but Dieu avait parlé au monde, et si des hommes avaient le droit de s'établir médiateurs entre Dieu et leurs frères.

Une seule chose aurait pu sauver l'Église : c'était de s'élever encore plus haut que les peuples. Marcher à leur niveau n'était pas assez. Mais il se trouva, au contraire, qu'elle leur fut grandement inférieure. Elle se mit à descendre, en même temps qu'ils se mirent à monter. Quand les hommes commencèrent à s'élever vers le domaine de l'intelligence, le sacerdoce se trouva absorbé dans des poursuites terrestres et des intérêts humains. C'est un phénomène qui s'est souvent renouvelé dans l'histoire. Les ailes avaient crû à l'aiglon ; et il n'y eut personne qui eût la main assez haute pour l'empêcher de prendre son vol.

Tandis que la lumière sortait en Europe des prisons où elle avait été retenue captive, l'Orient envoyait à l'Occident de nouvelles lueurs. L'étendard des Osmanlis, planté en 1453 sur les murs

de Constantinople, en avait fait fuir les savants. Ils avaient transporté en Italie les lettres de la Grèce. Le flambeau des anciens ralluma les esprits éteints depuis tant de siècles. L'imprimerie, récemment inventée, multipliait les voix énergiques qui réclamaient contre la corruption de l'Église, et celles non moins puissantes qui appelaient l'esprit humain dans de nouveaux sentiers. Il y eut alors comme un grand jet de lumière. Les erreurs et les vaines pratiques furent manifestées. Mais cette lumière, propre à détruire, ne l'était pas à édifier. Ce n'est ni à Homère ni à Virgile qu'il pouvait être donné de sauver l'Église.

Le réveil des lettres, des sciences et des arts, ne fut point le principe de la réformation. Le paganisme des poëtes, en reparaissant en Italie, ramena plutôt le paganisme du cœur. De futiles superstitions étaient attaquées; mais c'était l'incrédulité, au ris dédaigneux et moqueur, qui s'établissait à leur place. Se rire de tout, même de ce qu'il y a de plus saint, était de mode et la marque d'un esprit fort. On ne voyait dans la religion qu'un moyen de gouverner le peuple. «J'ai une crainte, s'écriait Érasme en 1516, c'est « qu'avec l'étude de la littérature ancienne, ne re« paraisse le paganisme ancien.»

On vit alors, il est vrai, comme après les moqueries du temps d'Auguste, et comme, de nos jours, après celles du siècle dernier, percer et paraître une nouvelle philosophie platonicienne, qui attaqua cette impudente incrédulité, et chercha, comme la philosophie actuelle, à inspirer quelque

respect pour le christianisme, et à ranimer dans les cœurs le sentiment religieux. Les Médicis favorisèrent à Florence ces efforts des Platoniciens. Mais ce ne sera jamais une religion philosophique qui régénérera l'Église et le monde. Orgueilleuse, dédaignant la prédication de la croix, prétendant ne voir dans les dogmes chrétiens que des figures et des symboles, incompréhensible pour la majorité des hommes, elle pourra se perdre dans un enthousiasme mystique, mais elle sera toujours impuissante pour réformer et pour sauver.

Que fût-il donc arrivé si le vrai christianisme n'eût pas reparu dans le monde, et si la foi n'eût pas rempli de nouveau les cœurs de sa force et de sa sainteté? La réformation sauva la religion et avec elle la société. Si l'Église de Rome avait eu à cœur la gloire de Dieu et la prospérité des peuples, elle eût accueilli la réformation avec joie. Mais que faisait cela à un Léon X?

L'étude de la littérature ancienne eut, en Allemagne, des effets tout différents de ceux qu'elle eut en Italie et en France. Cette étude y fut mêlée avec la foi. Ce qui n'avait produit chez les uns qu'un certain raffinement d'esprit, minutieux et stérile, pénétra toute la vie des autres, échauffa leurs cœurs, et les prépara à une meilleure lumière. Les premiers restaurateurs des lettres, en Italie et en France, se signalèrent par une conduite légère, souvent même immorale. En Allemagne, leurs successeurs, animés d'un esprit grave, recherchèrent avec zèle tout ce qui est vrai. L'Italie, offrant son encens à la littérature et

à la science profanes, vit naître une opposition incrédule. L'Allemagne, occupée d'une profonde théologie et repliée sur elle-même, vit naître une opposition pleine de foi. Là on sapait les fondements de l'Église, ici on les rétablissait. Il se forma dans l'Empire une réunion remarquable d'hommes libres, savants et généreux, au milieu desquels brillaient des princes, et qui s'efforçaient de rendre la science utile à la religion. Les uns apportaient à l'étude la foi humble des enfants; d'autres un esprit éclairé, pénétrant, disposé peut-être à dépasser les bornes d'une liberté et d'une critique légitimes; mais les uns et les autres contribuèrent à déblayer les parvis du temple obstrués par tant de superstitions.

Les théologiens moines s'aperçurent du danger, et se mirent à pousser des clameurs contre ces mêmes études qu'ils avaient tolérées en Italie et en France, parce qu'elles y marchaient unies à la légèreté et à la dissolution. Il se forma parmi eux une conjuration contre les langues et les sciences; car derrière elles ils avaient aperçu la foi. Un moine mettait quelqu'un en garde contre les hérésies d'Érasme. « En quoi, lui demanda-t-on, con« sistent-elles? » Il avoua qu'il n'avait pas lu l'ouvrage dont il parlait, et ne sut alléguer qu'une chose, savoir : « qu'il était écrit en trop bon « latin. »

VII.

Cependant toutes ces causes extérieures eussent été insuffisantes pour préparer le renouvellement de l'Église.

Le christianisme était déchu, parce qu'on avait abandonné les deux grands dogmes de l'alliance nouvelle. Le premier, opposé à l'autorité de l'Église, est le contact immédiat de toute âme avec la source divine de la vérité; le second, opposé au mérite des œuvres humaines, est la doctrine du salut par grâce. De ces deux principes, immuables, immortels, qui n'avaient cessé d'exister, bien que méconnus et altérés, lequel devait prendre l'initiative et donner l'impulsion régénératrice? Était-ce le premier, l'idée ecclésiastique? Était-ce le second, l'idée spirituelle? De nos jours, on prétend aller de l'état social à l'âme, de l'humanité à l'individu. On pensera donc que c'était l'idée ecclésiastique qui devait marcher la première. L'histoire a démontré le contraire; elle a prouvé que c'est par l'action individuelle que l'on agit sur l'ensemble et que pour régénérer l'état social, il faut régénérer l'âme tout premièrement. Tous les essais de réforme que le moyen âge nous présente, se rattachent à quelque vue de religion: on ne vient à la question d'autorité, que lorsqu'on y est contraint pour soutenir contre la hiérarchie la vérité qu'on a découverte. Ainsi en fut-il plus tard de Luther lui-même. Quand on voit, d'un côté, la vérité qui sauve, avec l'autorité de la Parole de Dieu pour elle, et de l'autre côté, l'erreur qui perd, avec l'autorité de la hiérarchie romaine en sa faveur, on ne balance pas longtemps, et malgré les sophismes les plus spécieux, les preuves en apparence les plus évidentes, la question d'autorité est bientôt vidée.

L'Église était tombée, parce que la grande doctrine de la justification par la foi au Sauveur lui avait été enlevée. Il fallait donc que cette doctrine lui fût rendue, pour qu'elle se relevât. Dès que cette vérité fondamentale était rétablie dans la chrétienté, toutes les erreurs et les pratiques qui avaient pris sa place, toute cette multitude de saints, d'œuvres pies, de pénitences, de messes, d'indulgences, etc., devaient disparaître. Aussitôt qu'on reconnaissait le seul médiateur et son seul sacrifice, tous les autres médiateurs et les autres sacrifices s'effaçaient. « Cet article de la justifica-« tion, dit un homme qu'on peut regarder comme « éclairé sur la matière [1], est ce qui crée l'Église, « la nourrit, l'édifie, la conserve et la défend. « Personne ne peut bien enseigner dans l'Église, « ni résister avec succès à un adversaire, s'il ne « demeure pas attaché à cette vérité. C'est là, « ajoute l'écrivain que nous citons, en faisant al-« lusion à la première prophétie, c'est là le talon « qui écrase la tête du serpent. »

Dieu, qui préparait son œuvre, suscita, pendant tout le cours des siècles, une longue suite de témoins de la vérité. Mais cette vérité, à laquelle ces hommes généreux rendaient témoignage, ils n'en eurent pas une connaissance assez claire, ou du moins ils ne surent pas l'exposer d'une manière assez distincte. Incapables d'accomplir l'œuvre, ils furent ce qu'ils devaient être pour la préparer. Ajoutons cependant que s'ils

1 Luther à Brentius.

n'étaient pas prêts pour l'œuvre, l'œuvre aussi n'était pas prête pour eux. La mesure n'était pas encore comblée; les siècles n'avaient point encore accompli le cours qui leur était prescrit; le besoin du vrai remède n'était point encore assez généralement senti.

En effet, au lieu d'abattre l'arbre par la racine, en prêchant principalement et à voix élevée la doctrine du salut par grâce, ils s'occupèrent des cérémonies, du gouvernement de l'Église, de l'ordre du culte, de l'adoration des saints et de leurs images, de la transsubstantiation, etc. S'attachant aux branches de l'arbre, ils purent parvenir quelquefois à l'émonder çà et là, mais ils le laissèrent debout. Pour qu'il y ait une salutaire réformation au dehors, il faut qu'il y ait une véritable réformation au dedans. Or, c'est la foi seule qui l'opère.

A peine Rome eut-elle usurpé le pouvoir, qu'il se forma contre elle une puissante opposition qui traversa le moyen âge.

L'archevêque Claude de Turin, dans le neuvième siècle; Pierre de Bruys, son disciple Henri, Arnold de Bresce, dans le douzième siècle, en France et en Italie, cherchent à rétablir l'adoration de Dieu en esprit et en vérité : mais ils cherchent trop cette adoration dans l'absence des images et des pratiques extérieures.

Les mystiques, qui ont existé dans presque tous les âges, recherchant en silence la sainteté du cœur, la justice de la vie et une tranquille communion avec Dieu, jettent des regards de tristesse et d'effroi sur les désolations de l'Église. Ils s'abstiennent

avec soin des querelles de l'école et des discussions inutiles, sous lesquelles la véritable piété avait été ensevelie. Ils tâchent de détourner les hommes du vain mécanisme du culte extérieur, du bruit et de l'éclat des cérémonies, pour les amener à ce repos intime d'une âme qui cherche tout son bonheur en Dieu. Ils ne peuvent le faire sans heurter de toutes parts les opinions accréditées, et sans dévoiler la plaie de l'Église. Mais en même temps ils n'ont point une vue claire de la doctrine de la justification par la foi.

Bien supérieurs aux mystiques pour la pureté de la doctrine, les Vaudois forment une longue chaîne de témoins de la vérité. Des hommes plus libres que le reste de l'Église paraissent avoir dès les temps anciens habité les sommités des Alpes du Piémont; leur nombre fut accru et leur doctrine fut épurée par les disciples de Valdo. Du haut de leurs montagnes, les Vaudois protestent, pendant une suite de siècles, contre les superstitions de Rome [1]. « Ils combattent pour l'espé« rance vivante qu'ils ont en Dieu par Christ, pour « la régénération et le renouvellement intérieur « par la foi, l'espérance et la charité, pour les « mérites de Jésus-Christ et la toute-suffisance de « sa grâce et de sa justice [2]. »

Cependant cette vérité première de la justification du pécheur, cette doctrine capitale, qui devait surgir du milieu de leurs doctrines comme

1 Nobla Leyçon.

2 Traité de l'Antechrist, contemporain de la Noble Leçon.

le Mont-Blanc du sein des Alpes, ne domine pas assez tout leur système. La cime n'en est pas assez élevée.

Pierre Vaud ou Valdo, riche négociant de Lyon (1170), vend tous ses biens et les donne aux pauvres. Il semble, ainsi que ses amis, avoir eu pour but de rétablir dans la vie la perfection du christianisme primitif. Il commence donc aussi par les branches et non par les racines. Néanmoins, sa parole est puissante, parce qu'il en appelle à l'Écriture, et elle ébranle la hiérarchie romaine jusque dans ses fondements.

Wicleff paraît en 1360 en Angleterre, et en appelle du pape à la Parole de Dieu : mais la véritable plaie intérieure du corps de l'Église n'est à ses yeux que l'un des nombreux symptômes de son mal.

Jean Hus parle en Bohême, un siècle avant que Luther ne parle en Saxe. Il semble pénétrer plus avant que ses devanciers dans l'essence de la vérité chrétienne. Il demande à Christ de lui faire la grâce de ne se glorifier que dans sa croix et dans l'opprobre inappréciable de ses souffrances. Mais il attaque moins les erreurs de l'Église romaine que la vie scandaleuse du clergé. Néanmoins il fut, si l'on peut ainsi dire, le Jean-Baptiste de la réformation. Les flammes de son bûcher allumèrent dans l'Église un feu qui répandit au milieu des ténèbres un éclat immense, et dont les lueurs ne devaient pas si promptement s'éteindre.

Jean Hus fit plus : des paroles prophétiques sortirent du fond de son cachot. Il pressentit qu'une

véritable réformation de l'Église était imminente. Déjà quand, chassé de Prague, il avait été obligé d'errer dans les champs de la Bohême, où une foule immense, avide de ses paroles, suivait ses pas, il s'était écrié : « Les méchants ont commencé par « préparer à l'oie [1] de perfides filets. Mais si l'oie « même, qui n'est qu'un oiseau domestique, un « animal paisible, et que son vol ne porte pas « bien haut dans les airs, a pourtant rompu leurs « lacs, d'autres oiseaux, dont le vol s'élèvera har- « diment vers les cieux, les rompront avec bien « plus de force encore. Au lieu d'une oie débile, « la vérité enverra des aigles et des faucons au « regard perçant [2]. » Les réformateurs accomplirent cette prédiction.

Et quand le vénérable prêtre eut été appelé par ordre de Sigismond devant le concile de Constance, quand il eut été jeté en prison, la chapelle de Bethléhem où il avait annoncé l'Évangile, et les triomphes futurs du Christ, l'occupèrent davantage que sa défense. Une nuit, le saint martyr crut voir, du fond de son cachot, les images de Jésus-Christ qu'il avait fait peindre sur les murs de son oratoire, effacées par le pape et par les évêques. Ce songe l'afflige; mais le lendemain il voit plusieurs peintres occupés à rétablir les images en plus grand nombre et avec plus d'éclat. Ce travail achevé, les peintres, entourés d'un grand peuple, s'écrient : « Que maintenant viennent papes et

1 Hüss signifie *oie* en langue bohème.

2 Epist. J. Hüss, tempore anathematis scriptæ.

« évêques! ils ne les effaceront plus jamais. » Et plusieurs peuples se réjouissaient dans Bethléhem, et moi avec eux, ajoute Jean Hus. — « Occupez-« vous de votre défense plutôt que de rêves, » lui dit son fidèle ami, le chevalier de Chlum, auquel il avait communiqué ce songe. — « Je ne suis pas « un rêveur, répondit Hus; mais je tiens ceci pour « certain, que l'image de Christ ne sera jamais effa-« cée. Ils ont voulu la détruire; mais elle sera peinte « de nouveau dans les cœurs par des prédicateurs « qui vaudront mieux que moi. La nation qui aime « Christ s'en réjouira. Et moi, me réveillant d'entre « les morts, et ressuscitant pour ainsi dire du sé-« pulcre, je tressaillirai d'une grande joie [1]. »

Un siècle s'écoula; et le flambeau de l'Évangile, rallumé par les réformateurs, éclaira en effet plusieurs peuples qui se réjouirent de sa lumière.

Mais ce n'est pas seulement parmi ceux que l'Église de Rome regarde comme ses adversaires, que se fait entendre en ces siècles une parole de vie. La catholicité elle-même, disons-le pour notre consolation, compte dans son sein de nombreux témoins de la vérité. L'édifice primitif a été consumé; mais un feu généreux couve sous ses cendres, et l'on voit de temps en temps de brillantes étincelles s'en échapper.

Anselme de Canterbury, dans un écrit où il enseigne à mourir, dit au mourant: « Regarde uni-« quement au mérite de Jésus-Christ. »

Un moine, nommé Arnoldi, fait chaque jour

1 Hüss Epp. sub temp. concilii scriptæ.

dans sa tranquille cellule cette fervente prière : « O « mon Seigneur Jésus-Christ ! je crois que tu es « seul ma rédemption et ma justice [1]. »

Un pieux évêque de Bâle, Christophe de Utenheim, fait écrire son nom sur un tableau peint sur verre, qui est encore à Bâle, et l'entoure de cette devise qu'il veut toujours avoir sous les yeux : « Mon espérance c'est la croix de Christ; je « cherche la grâce et non les œuvres [2]. »

Un pauvre chartreux, le frère Martin, écrit une touchante confession dans laquelle il dit : « O Dieu « très-charitable ! je sais que je ne puis être sauvé « et satisfaire ta justice autrement que par le « mérite, la passion très-innocente et la mort de « ton Fils bien-aimé... Pieux Jésus ! tout mon salut « est dans tes mains. Tu ne peux détourner de moi « les mains de ton amour, car elles m'ont créé, « m'ont formé, m'ont racheté. Tu as inscrit mon « nom d'un style de fer, avec une grande miséri- « corde et d'une manière ineffaçable, sur ton côté, « sur tes mains et sur tes pieds, etc., etc. » Puis le bon chartreux place sa confession dans une boîte de bois, et renferme la boîte dans un trou qu'il fait à la muraille de sa cellule [3].

La piété de frère Martin n'aurait jamais été con-

1 « Credo quod tu, mi Domine Jesu-Christe, solus es mea justitia et redemptio..... » (Leibnitz script. Brunsw., III, 396.)

2 « Spes mea crux Christi ; gratiam, non opera quæro. »

3 « Sciens posse me aliter non salvari et tibi satisfacere nisi « per meritum, etc. » (Voyez, pour ces citations et d'autres semblables, Flacius, Catal. Test. Veritatis ; Wolfii Lect. memorabiles ; Müller's Reliquien, etc., etc.)

nue, si l'on n'eût trouvé sa boîte le 21 décembre 1776, en abattant un vieux corps de logis qui avait fait partie du couvent des chartreux de Bâle. Que de couvents ont recélé de tels trésors!

Mais ces saints hommes n'avaient que pour eux-mêmes cette foi si touchante, et ils ne savaient pas la communiquer à d'autres. Vivant dans la retraite, ils pouvaient dire plus ou moins ce que le bon frère Martin écrivit dans sa boîte : « *Et si hæc prædicta confiteri non possim lingua, confiteor tamen corde et scripto.* Si je ne puis confesser ces choses de la langue, je les confesse du moins de la plume et du cœur. » La parole de la vérité était dans le sanctuaire de quelques âmes pieuses; mais, pour nous servir d'une expression de l'Évangile, elle ne courait pas dans le monde.

Cependant, si l'on ne confessait pas hautement la doctrine du salut, on ne craignait pas du moins, dans le sein même de l'Église de Rome, de se prononcer ouvertement contre les abus qui la déshonoraient. L'Italie elle-même eut alors ses témoins contre le sacerdoce. Le dominicain Savonarola s'éleva à Florence, en 1498, contre les vices insupportables de Rome. Mais la torture, le bûcher et l'inquisition en firent justice.

Geiler de Kaisersberg fut pendant trente-trois ans le grand prédicateur de l'Allemagne. Il attaqua avec force le clergé. « Les feuilles jaunissantes « d'un arbre, disait-il, indiquent que la racine « est malade : ainsi un peuple déréglé annonce « un sacerdoce corrompu. » « Si un homme dissolu « ne doit pas lire la messe, disait-il à son évêque,

« chassez tous les prêtres de votre diocèse. » Le peuple, en entendant ce ministre courageux, s'accoutumait à voir soulever dans le sanctuaire même le voile qui couvrait les turpitudes de ses conducteurs.

Cet état de choses dans l'Église est important à signaler. Quand la sagesse d'en haut recommencera à proférer ses enseignements, il y aura partout des intelligences et des cœurs pour la comprendre. Quand le semeur sortira de nouveau pour semer, il se trouvera de la terre préparée à recevoir la semence. Quand la parole de la vérité viendra à retentir, elle rencontrera des échos. Quand la trompette fera entendre un son éclatant dans l'Église, plusieurs de ses enfants se prépareront au combat.

VIII.

Nous sommes arrivés près de la scène sur laquelle Luther parut. Avant de commencer l'histoire de cette grande commotion qui fit jaillir dans tout son éclat la lumière de la vérité si longtemps cachée, qui, en renouvelant l'Église, renouvela tant de peuples, donna l'existence à d'autres, et créa une nouvelle Europe et une nouvelle chrétienté, jetons un coup d'œil sur ce qu'étaient alors les diverses nations au milieu desquelles s'accomplit cette révolution religieuse.

L'Empire était une confédération de divers états, qui avaient à leur tête un empereur. Chacun de ces états exerçait la souveraineté sur son propre territoire. La Diète impériale, composée de tous

les princes ou états souverains, exerçait le pouvoir législatif pour l'ensemble du corps germanique. L'Empereur devait ratifier les lois, décrets ou recez de cette assemblée, et était chargé de leur publication et de leur exécution. Les sept princes les plus puissants avaient, sous le titre d'électeurs, le privilége de décerner la couronne impériale.

Les princes et états de la confédération germanique avaient été anciennement sujets des empereurs et tenaient d'eux leurs terres. Mais, à l'époque de l'avénement au trône de Rodolphe de Habsbourg (1273), avait commencé une période de troubles, pendant laquelle les princes, les villes libres, les évêques avaient acquis une grande indépendance aux dépens de la souveraineté impériale.

Le nord de l'Allemagne, habité principalement par l'ancienne race saxonne, avait acquis le plus de liberté. L'Empereur, sans cesse attaqué par les Turcs dans ses possessions héréditaires, devait ménager ces princes et ces peuples courageux, qui lui étaient alors nécessaires. Des villes libres, au nord, à l'ouest, au sud de l'Empire, étaient parvenues par leur commerce, leurs manufactures, leurs travaux en tous genres, à un haut degré de prospérité, et par cela même d'indépendance. La puissante maison d'Autriche, qui portait la couronne impériale, tenait sous sa main la plupart des états du midi de l'Allemagne, et surveillait de près tous leurs mouvements. Elle s'apprêtait à étendre sa domination sur tout l'Empire, et plus

loin encore, quand la réformation vint mettre à ses envahissements une digue puissante et sauva l'indépendance européenne.

Si, aux temps de Paul, ou aux temps d'Ambroise, d'Augustin et de Chrysostôme, ou même aux temps d'Anselme et de Bernard, on eût demandé quel serait le peuple dont Dieu se servirait pour réformer l'Église, on aurait pensé peut-être aux contrées apostoliques, si illustres dans l'histoire du christianisme, à l'Asie, à la Grèce ou à Rome; peut-être aussi à cette Grande-Bretagne ou à cette France, où de grands docteurs avaient fait entendre leurs voix; mais les regards ne se fussent point portés sur les barbares Germains. Toutes les contrées chrétiennes avaient brillé à leur tour dans l'Église; l'Allemagne seule était restée sans éclat. Ce fut elle pourtant qui fut choisie.

Dieu, qui prépara pendant quatre mille ans la venue de son Messie, et qui fit passer par diverses dispensations, durant plusieurs siècles, le peuple où il devait naître, préparait aussi l'Allemagne, à l'insu des autres nations, et sans qu'elle s'en doutât elle-même, à devenir le berceau de la régénération religieuse, qui réveillerait plus tard les divers peuples de la chrétienté.

Comme la Judée, où le christianisme naquit, se trouvait au milieu de l'ancien monde, ainsi l'Allemagne était au centre de la chrétienté. Elle se présentait à la fois aux Pays-Bas, à l'Angleterre, à la France, à la Suisse, à l'Italie, à la Hongrie, à la Bohême, à la Pologne, au Danemarck et à tout le Nord. C'était dans le cœur de l'Europe que devait

se développer le principe de la vie, et c'étaient ses battements qui devaient faire circuler à travers toutes les artères de ce grand corps le sang généreux destiné à en vivifier tous les membres.

La constitution particulière que l'Empire avait reçue, conformément aux dispensations de la Providence, favorisait la propagation d'idées nouvelles. Si l'Allemagne avait été une monarchie proprement dite, telle que la France ou l'Angleterre, la volonté arbitraire du souverain eût suffi pour arrêter longtemps les progrès de l'Évangile. Mais elle était une confédération. La vérité combattue dans un état pouvait être reçue avec faveur dans un autre. De puissants foyers de lumière, qui sauraient peu à peu percer les ténèbres et éclairer les peuples tout à l'entour, pouvaient se former en peu de temps et sur divers points de l'Empire.

La paix intérieure que Maximilien venait d'assurer à l'Empire, n'était pas moins favorable à la réformation. Longtemps les nombreux membres du corps germanique s'étaient plu à s'entre-déchirer. On n'avait vu que troubles, discordes, guerres sans cesse renaissantes, voisins contre voisins, villes contre villes, seigneurs contre seigneurs. Maximilien avait donné de solides bases à l'ordre public, en instituant la chambre impériale, appelée à juger tous les différends entre les divers états. Les peuples germaniques, après tant de troubles et d'inquiétudes, voyaient commencer une ère nouvelle de sûreté et de repos. Cet état de choses contribua puissamment à adoucir et à civiliser l'esprit national. On

put, dans les cités et les campagnes pacifiées des Germains, rechercher et adopter des améliorations, que les discordes en eussent bannies. D'ailleurs, c'est au sein de la paix que l'Évangile aime à remporter ses triomphes. Ainsi Dieu avait voulu, quinze siècles auparavant, qu'Auguste présentât la terre pacifiée aux conquêtes bienfaisantes de la religion de Jésus-Christ. Néanmoins, la réformation joua un double rôle dans cette paix qui commença alors pour l'Empire. Elle en fut la cause aussi bien que l'effet. L'Allemagne, quand Luther parut, offrait encore à l'œil observateur ce mouvement qui agite la mer après un temps prolongé d'orages. Le calme n'était pas assuré. Le premier souffle pouvait faire éclater de nouveau la tempête. Nous en verrons plus d'un exemple. La réformation, en imprimant une impulsion toute nouvelle aux peuples germaniques, détruisit pour toujours les anciennes causes d'agitation. Elle mit fin au système de barbarie qui avait dominé jusqu'alors, et donna à l'Europe un système nouveau.

En même temps la religion de Jésus-Christ avait exercé sur l'Allemagne une influence qui lui est propre. Le tiers-état y avait pris de rapides développements. On voyait dans les diverses contrées de l'Empire, dans les villes libres en particulier, de nombreuses institutions propres à développer cette masse imposante du peuple. Les arts y fleurissaient. La bourgeoisie se livrait en sécurité aux tranquilles travaux et aux douces relations de la vie sociale. Elle devenait de plus en plus accessible aux lumières. Elle acquérait ainsi toujours plus

de considération et d'autorité. Ce n'étaient pas des magistrats appelés souvent à faire plier leur conduite à des exigences politiques, ou des nobles, amateurs avant tout de la gloire des armes, ou un clergé avide et ambitieux, exploitant la religion comme sa propriété exclusive, qui devaient fonder en Allemagne la réformation. Elle devait être l'affaire de la bourgeoisie, du peuple, de la nation tout entière.

Le caractère particulier des Allemands devait se prêter spécialement à une réformation religieuse. Une fausse civilisation ne l'avait pas délavé. Les semences précieuses que la crainte de Dieu dépose dans un peuple, n'avaient point été jetées au vent. Les mœurs antiques subsistaient encore. On retrouvait en Allemagne cette droiture, cette fidélité, cet amour du travail, cette persévérance, cette disposition religieuse, qu'on y reconnaît encore, et qui présage à l'Évangile plus de succès que le caractère léger, moqueur ou grossier d'autres peuples de notre Europe.

Une autre circonstance contribuait peut-être aussi à rendre l'Allemagne un sol plus favorable que beaucoup d'autres pays au renouvellement du christianisme. Dieu l'avait gardée. Il lui avait conservé ses forces pour le jour de l'enfantement. On ne l'avait pas vue déchoir quant à la foi, après une époque de force spirituelle, comme cela avait été le cas des nations de l'Asie, de la Grèce, de l'Italie, de la France et de la Grande-Bretagne. Jamais l'Évangile n'avait été apporté à la Germanie dans sa pureté primitive : ses premiers mis-

sionnaires lui transmirent déjà une religion viciée à plus d'un égard. C'était une loi ecclésiastique, c'était une discipline spirituelle, que Boniface et ses successeurs avaient apportées aux Frisons, aux Saxons et aux autres peuples germains. La foi à la bonne nouvelle, cette foi qui réjouit le cœur de l'homme et le rend véritablement libre, leur était demeurée inconnue. Au lieu de se corrompre, la religion des Allemands s'était plutôt épurée; au lieu de déchoir, elle s'était relevée. On devait s'attendre à trouver chez ce peuple plus de vie, plus de force spirituelle, que chez ces nations déchues de la chrétienté, où de profondes ténèbres avaient succédé à la lumière de la vérité, et une corruption presque universelle à la sainteté des temps primitifs.

On peut faire une remarque analogue quant aux rapports extérieurs de la nation germanique avec l'Église. Les peuples allemands avaient reçu de Rome le grand élément de la civilisation moderne, la foi. Culture, connaissances, législation, tout, sauf leur courage et leurs armes, leur était venu de la ville sacerdotale. Des liens étroits avaient attaché dès lors l'Allemagne à la papauté. La première était comme une conquête spirituelle de la seconde, et l'on sait ce que Rome a toujours su faire de ses conquêtes. Les autres peuples, qui avaient possédé la foi et la civilisation avant que le pontife romain n'existât, étaient demeurés vis-à-vis de lui dans une plus grande indépendance. Mais cet assujettissement des Germains ne devait servir qu'à rendre la réaction plus puissante au moment

du réveil. Quand les yeux de l'Allemagne s'ouvriront, elle déchirera avec indignation les langes dans lesquels on l'a tenue si longtemps captive. L'asservissement qu'elle a eu à subir lui donnera un plus grand besoin de délivrance et de liberté, et de robustes champions de la vérité sortiront de cette maison de force et de discipline, où, depuis des siècles, tout son peuple est renfermé.

Si nous nous rapprochons plus particulièrement du temps de la réforme, nous trouvons dans le gouvernement de l'Allemagne de nouvelles raisons d'admirer la sagesse de Celui par lequel les rois règnent et les gouvernements sont élevés. Il y avait alors quelque chose qui ressemblait assez à ce que la politique de nos jours a appelé « un « système de bascule. » Quand le chef de l'Empire était d'un caractère fort, sa puissance augmentait; quand au contraire il était faible, l'influence et l'autorité des princes et des électeurs croissaient. On remarqua surtout sous Maximilien, prédécesseur de Charles-Quint, cette espèce de hausse et de baisse, qui donnait l'avantage tantôt à l'un, tantôt aux autres. Elle fut alors tout au désavantage de l'Empereur. Les princes avaient souvent formé entre eux d'étroites alliances. Les empereurs eux-mêmes les en avaient sollicités dans le dessein de combattre avec eux quelque ennemi commun. Mais la force que ces alliances donnaient aux princes pour résister à un danger passager, pouvait se tourner plus tard contre les empiétements et la puissance de l'Empereur. C'est ce qui alors arriva. Jamais les électeurs ne s'étaient sentis plus forts

contre leur chef qu'à l'époque de la réformation. Et le chef ayant pris parti contre elle, on comprend combien cette circonstance fut favorable à la propagation de l'Évangile.

De plus, l'Allemagne s'était lassée de ce que Rome appelait, par dérision, « la patience des Ger« mains. » Ceux-ci avaient, en effet, montré beaucoup de patience depuis les temps de Louis de Bavière. Dès lors les empereurs avaient posé les armes, et la tiare s'était placée sans contradiction au-dessus de la couronne des Césars. Mais le combat n'avait guère fait que se déplacer. Il était descendu de quelques étages. Ces mêmes luttes, dont les empereurs et les papes avaient donné le spectacle au monde, se renouvelèrent bientôt en petit dans toutes les villes de l'Allemagne entre les évêques et les magistrats. La bourgeoisie avait ramassé le glaive qu'avaient laissé tomber les chefs de l'Empire. Déjà en 1329, les bourgeois de Francfort-sur-l'Oder avaient tenu tête avec intrépidité à tous leurs supérieurs ecclésiastiques; excommuniés pour être demeurés fidèles au margrave Louis, ils étaient restés vingt-huit ans sans messe, sans baptême, sans mariage, sans sépulture sacerdotale. Lors de la rentrée des moines et des prêtres, ils en avaient ri comme d'une farce et d'une comédie. Tristes écarts sans doute, mais dont le clergé était lui-même la cause. A l'époque de la réformation, l'opposition entre les magistrats et les ecclésiastiques s'était accrue. A tout moment les priviléges et les prétentions temporelles du clergé amenaient entre ces deux corps des frottements

et des chocs. Si les magistrats ne voulaient point céder, les évêques et les prêtres recouraient imprudemment aux moyens extrêmes dont ils disposaient. Quelquefois le pape intervenait, et c'était pour donner l'exemple de la plus choquante partialité, ou pour subir l'humiliante nécessité de laisser la victoire à une bourgeoisie opiniâtre et décidée à maintenir son droit. Ces luttes continuelles avaient rempli les villes de haine et de mépris pour le pape, les évêques et les prêtres.

Mais ce n'était pas seulement parmi les bourg mestres, les conseillers et les secrétaires de villes, que Rome et le clergé trouvaient des adversaires; ils en avaient aussi au-dessus et au-dessous des classes moyennes de la société. Dès le commencement du seizième siècle, la Diète impériale déploya envers les envoyés du pape une inébranlable fermeté. En mai 1510, les États, assemblés à Augsbourg, remirent à l'Empereur une liste des dix principaux griefs qu'ils avaient contre le pape et le clergé de Rome. Vers le même temps la colère fermentait dans le peuple. Elle éclata, en 1512, dans les contrées du Rhin, et les paysans, indignés du joug qu'appesantissaient sur eux leurs souverains ecclésiastiques, formèrent alors entre eux ce qu'on a nommé l'alliance des souliers.

Ainsi partout, en haut et en bas, retentissait un bruit sourd, précurseur de la foudre qui allait bientôt éclater. L'Allemagne paraissait mûre pour l'œuvre dont le seizième siècle avait reçu la tâche. La Providence, qui marche lentement, avait tout préparé; et les passions mêmes que Dieu condamne,

devaient être tournées par sa main puissante à l'accomplissement de ses desseins.

Voyons ce qu'étaient les autres peuples.

Treize petites républiques, placées avec leurs alliés au centre de l'Europe, dans des montagnes qui en sont comme la citadelle, formaient un peuple simple et courageux. Qui eût été chercher dans ces obscures vallées ceux que Dieu choisirait pour être, avec des enfants des Germains, les libérateurs de l'Église? Qui eût pensé que de petites villes inconnues, sortant à peine de la barbarie, cachées derrière des monts inaccessibles, aux extrémités de lacs qui n'avaient aucun nom dans l'histoire, passeraient, en fait de christianisme, avant Jérusalem, Antioche, Éphèse, Corinthe et Rome? Néanmoins il en fut ainsi. Ainsi le voulut Celui qui fait pleuvoir sur une ville, et qui ne fait point pleuvoir sur une autre; qui veut qu'une pièce de terre soit arrosée de pluie, et qu'une autre pièce, sur laquelle il n'a point plu, demeure desséchée[1].

D'autres circonstances encore paraissaient devoir entourer de nombreux écueils la marche de la réformation au sein des populations helvétiques. Si dans une monarchie on avait à redouter les empêchements du pouvoir, on avait à craindre dans une démocratie la précipitation du peuple. Cette réforme, qui dans les états de l'Empire devait s'avancer lentement, marcher pas à pas, pouvait, il est vrai, se décider en un jour dans les conseils

[1] Amos [illegible]

souverains des républiques suisses; toutefois, il fallait se garder d'une hâte imprudente, qui, ne pouvant attendre le moment favorable, introduirait brusquement des innovations, utiles d'ailleurs, et compromettrait ainsi la paix publique, la constitution de l'État, et l'avenir même de la réformation.

Mais la Suisse avait eu aussi ses préparations. C'était un arbre sauvage, mais généreux, qui avait été gardé au fond des vallées, pour y greffer un jour un fruit d'une grande valeur. La Providence avait répandu parmi ce peuple nouveau des principes de courage, d'indépendance et de liberté, destinés à développer tout leur pouvoir, quand l'heure de la lutte avec Rome sonnerait. Le pape avait donné aux Suisses le titre de protecteurs de la liberté de l'Église. Mais ils semblent avoir pris cette dénomination d'honneur dans un tout autre sens que le pontife. Si leurs soldats gardaient le pape près de l'ancien Capitole, leurs citoyens, au sein des Alpes, gardaient avec soin leurs libertés religieuses contre les atteintes du pape et du clergé. Il était défendu aux ecclésiastiques d'avoir recours à une juridiction étrangère. La « lettre des prêtres » (Pfaffenbrief 1370) était une énergique protestation de la liberté suisse contre les abus et la puissance du clergé. Zurich se distinguait entre tous ces états par son opposition courageuse aux prétentions de Rome. Genève, à l'autre extrémité de la Suisse, luttait avec son évêque. Sans doute l'amour de l'indépendance politique pouvait faire oublier à plusieurs de ses

citoyens la liberté véritable; mais Dieu voulut que cet amour en portât d'autres à recevoir une doctrine qui affranchirait la nation. Ces deux villes se signalèrent entre toutes dans la grande lutte que nous avons entrepris de décrire.

Mais si les villes helvétiques, accessibles à toute amélioration, devaient être entraînées des premières dans le mouvement de la réforme, il ne devait pas en être ainsi des peuples des montagnes. On eût pu croire que ces peuplades, plus simples et plus énergiques encore que leurs confédérés des villes, auraient embrassé avec ardeur une doctrine dont la simplicité et la force sont les caractères essentiels; mais Celui qui a dit : *Alors deux hommes seront dans un champ, l'un sera pris, et l'autre laissé*[1], laissa les hommes des montagnes, en prenant ceux de la plaine. Peut-être un observateur attentif eût-il su discerner quelques symptômes de cette différence qui allait se prononcer entre les habitants des villes et ceux du haut pays. Les lumières n'étaient pas parvenues jusque-là. Ces cantons, fondateurs de la liberté suisse, fiers du rôle qu'ils avaient rempli dans la grande lutte de l'indépendance, n'étaient pas disposés à imiter facilement leurs cadets de la plaine. Pourquoi changer cette foi avec laquelle ils avaient chassé l'Autriche et qui avait consacré par des autels toutes les places de leurs triomphes? Leurs prêtres étaient les seuls conducteurs éclairés auxquels ils pussent avoir recours; leur culte, leurs fêtes, fai-

1 S. Matth., XXIV.

saient diversion à la monotonie de leur vie tranquille, et rompaient agréablement le silence de leurs paisibles retraites. Ils demeurèrent fermés aux innovations religieuses.

En passant les Alpes, nous nous trouvons dans cette Italie qui était, aux yeux du grand nombre, la terre sainte de la chrétienté. D'où l'Europe eût-elle attendu le bien de l'Église, si ce n'est de l'Italie, si ce n'est de Rome? La puissance qui amenait tour à tour sur le siége pontifical tant de caractères divers, ne pouvait-elle pas un jour y placer un pontife qui devînt un instrument de bénédictions pour les héritages du Seigneur? Si même on devait désespérer des pontifes, n'y avait-il pas là des évêques, des conciles, qui réformeraient l'Église? Il ne sort rien de bon de Nazareth: mais de Jérusalem, mais de Rome!... Telles pouvaient être les pensées des hommes; mais Dieu pensa tout autrement. Il dit : *Que celui qui est souillé, se souille encore* [1], et il abandonna l'Italie à ses injustices. Des causes nombreuses devaient contribuer à priver ce malheureux pays de la lumière de l'Évangile. Ses divers états, toujours rivaux, souvent ennemis, se heurtaient violemment, quand quelque commotion venait les ébranler. Cette terre d'une antique gloire était tour à tour en proie à des guerres intestines et à des invasions étrangères. Les ruses de la politique, la violence des factions, l'agitation des armes paraissaient devoir seules y dominer, et sem-

1 Apoc., XXII.

blaient en bannir pour longtemps l'Évangile et sa paix.

D'ailleurs, l'Italie brisée, hachée, sans unité, paraissait peu propre à recevoir une impulsion commune. Chaque frontière était une barrière nouvelle où la vérité serait arrêtée, s'il lui prenait envie de traverser les Alpes ou d'aborder sur ses riantes rives. La papauté, il est vrai, rêvait alors une unité italienne. Elle eût voulu, comme le disait le pape Jules, chasser les *barbares*, c'est-à-dire les princes étrangers; et elle planait, comme un oiseau de proie, sur les membres tronqués et palpitants du corps de l'ancienne Italie. Si elle fût parvenue à ses fins, on peut croire que la réformation n'en eût pas été plus facile.

Et si la vérité devait venir du Nord, comment les Italiens, si éclairés, d'un goût si raffiné, et d'une vie sociale à leurs yeux si exquise, eussent-ils pu condescendre à recevoir quelque chose des barbares Germains? Leur orgueil élevait entre eux et la réformation une barrière plus haute que les Alpes. Mais la culture même de leur esprit était un obstacle encore plus grand que la présomption de leur cœur. Des hommes qui admiraient l'élégance d'un sonnet bien cadencé plus que la majesté et la simplicité des Écritures, étaient-ils un sol propice à la semence de la Parole de Dieu? Une fausse civilisation est, de tous les divers états des peuples, celui qui répugne le plus à l'Évangile.

Enfin, quoi qu'il en fût, Rome demeurait Rome pour l'Italie. Non-seulement la puissance tempo-

relle des papes portait les divers partis italiens à rechercher à tout prix leur alliance et leur faveur; mais encore la domination universelle de Rome offrait plus d'un avantage à l'avarice et à la vanité des autres états ultramontains. Dès qu'il s'agissait d'émanciper de Rome le reste du monde, l'Italie redeviendrait l'Italie; les querelles domestiques ne prévaudraient pas en faveur du système étranger; et il suffirait d'atteintes portées au chef de la famille péninsulaire, pour ranimer aussitôt les affections et les intérêts communs longtemps assoupis.

La réformation avait donc peu de chances de ce côté-là. Néanmoins il se trouva aussi au delà des monts des âmes préparées pour recevoir la lumière évangélique, et l'Italie ne fut pas alors entièrement déshéritée.

L'Espagne avait ce que n'avait pas l'Italie, un peuple sérieux, noble, dont l'esprit religieux a résisté même à l'épreuve décisive du dix-huitième siècle et de la révolution, et s'est conservé jusqu'à nos jours. De tout temps ce peuple a compté parmi les membres de son clergé des hommes de piété et de science, et il était assez éloigné de Rome pour pouvoir facilement secouer son joug. Il est peu de nations où l'on pût espérer plus raisonnablement un renouvellement de ce christianisme primitif, que l'Espagne avait peut-être reçu de Saint-Paul lui-même. Et pourtant l'Espagne ne se leva point parmi les peuples. Elle fut destinée à accomplir cette parole de la sagesse divine : *Les premiers seront les derniers*. Di-

verses circonstances préparaient ce triste avenir.

L'Espagne, vu sa position isolée et son éloignement de l'Allemagne, ne devait ressentir que de faibles secousses de ce grand tremblement de terre qui agita si violemment l'Empire. Elle avait d'ailleurs à s'occuper de trésors bien différents de ceux que la Parole de Dieu présentait alors aux peuples. Le Nouveau-Monde éclipsa le monde éternel. Une terre toute neuve, et qui semblait être d'argent et d'or, enflammait toutes les imaginations. Un désir ardent de s'enrichir ne laissait pas de place dans un cœur espagnol à de plus nobles pensées. Un clergé puissant, ayant à sa disposition des échafauds et des trésors, dominait dans la péninsule. L'Espagnol rendait volontiers à ses prêtres une servile obéissance, qui, le déchargeant de toute préoccupation spirituelle, le laissait libre de se livrer à ses passions et de courir le chemin des richesses, des découvertes et des continents nouveaux. Victorieuse des Maures, elle avait, au prix du sang le plus noble, fait tomber le croissant des murs de Grenade et de beaucoup d'autres cités, et planté à sa place la croix de Jésus-Christ. Ce grand zèle pour le christianisme, qui paraissait devoir donner de vives espérances, tourna contre la vérité. Comment l'Espagne catholique, qui avait vaincu l'infidélité, ne s'opposerait-elle pas à l'hérésie? Comment ceux qui avaient chassé Mahomet de leurs belles contrées, y laisseraient-ils pénétrer Luther? Leurs rois firent même davantage: ils armèrent des flottes contre la réformation; ils allèrent, pour la vaincre, la chercher en Hollande

et en Angleterre. Mais ces attaques firent grandir les nations assaillies; et bientôt leur puissance écrasa l'Espagne. Ainsi ces régions catholiques perdirent par la réformation cette prospérité temporelle même, qui leur avait fait primitivement rejeter la liberté spirituelle de l'Évangile. Néanmoins, c'était un peuple généreux et fort que celui qui habitait au delà des Pyrénées. Plusieurs de ses nobles enfants, avec la même ardeur, mais avec plus de lumière que ceux qui avaient livré leur sang au fer des Arabes, vinrent déposer l'offrande de leur vie sur les bûchers de l'Inquisition.

Il en était à peu près du Portugal comme de l'Espagne : Emmanuel-l'Heureux lui donnait un « siècle d'or, » qui devait le rendre peu propre au renoncement que l'Évangile exige. La nation portugaise, se précipitant sur les routes récemment découvertes des Indes orientales et du Brésil, tournait le dos à l'Europe et à la réformation.

Peu de pays semblaient devoir être plus disposés que la France à recevoir la doctrine évangélique. Toute la vie intellectuelle et spirituelle du moyen âge s'était presque concentrée en elle. On eût dit que les sentiers y étaient partout battus pour une grande manifestation de la vérité. Les hommes les plus opposés, et dont l'influence avait été la plus puissante sur les peuples français, se trouvaient avoir quelque affinité avec la réformation. Saint Bernard avait donné l'exemple de cette foi du cœur, de cette piété intérieure, qui est le plus beau trait de la réforme. Abélard avait porté dans l'étude de la théologie ce principe rationnel qui,

incapable de construire ce qui est vrai, est puissant pour détruire ce qui est faux. De nombreux prétendus hérétiques avaient ravivé dans les provinces françaises les flammes de la Parole de Dieu. L'université de Paris s'était posée en face de l'Église, et n'avait pas craint de la combattre. Au commencement du quinzième siècle, les Clémangis et les Gerson avaient parlé avec hardiesse. La pragmatique - sanction avait été un grand acte d'indépendance et paraissait devoir être le palladium des libertés gallicanes. Les nobles français, si nombreux, si jaloux de leur prééminence, et qui, à cette époque, venaient de se voir enlever peu à peu leurs priviléges au profit de la puissance royale, devaient se trouver disposés en faveur d'une révolution religieuse qui pouvait leur rendre un peu de l'indépendance qu'ils avaient perdue. Le peuple, vif, intelligent, susceptible d'émotions généreuses, était accessible, autant ou plus que tout autre, à la vérité. Il semblait que la réformation dût être, en ces contrées, comme l'enfantement qui couronnerait le long travail de plusieurs siècles. Mais le char de la France, qui, depuis tant de générations, semblait se précipiter dans le même sens, tourna brusquement au moment de la réforme, et prit une direction toute contraire. Ainsi le voulut Celui qui conduit les nations et leurs chefs. Le prince qui était alors assis sur le char, qui tenait les rênes, et qui, amateur des lettres, semblait, entre tous les chefs de la catholicité, devoir être le premier à seconder la réforme, jeta son peuple dans une autre voie. Les symp-

tômes de plusieurs siècles furent trompeurs, et l'élan imprimé à la France vint échouer contre l'ambition et le fanatisme de ses rois. Les Valois la privèrent de ce qui devait lui appartenir. Peut-être, si elle avait reçu l'Évangile, fût-elle devenue trop puissante. Dieu voulut prendre des peuples plus faibles, et des peuples qui n'étaient pas encore, pour en faire les dépositaires de la vérité. La France, après avoir été presque réformée, se retrouva finalement catholique-romaine. L'épée des princes, mise dans la balance, la fit pencher vers Rome. Hélas! un autre glaive, celui des réformés eux-mêmes, assura la perte de la réformation. Les mains qui s'habituèrent à l'épée se désapprirent de prier. C'est par le sang de ses confesseurs, et non par celui de ses adversaires, que l'Évangile triomphe. Le sang, répandu par l'épée de ses défenseurs, éteint ses flammes et l'étouffe. François Ier se hâta, dès le commencement de son règne, de sacrifier à la papauté la pragmatique-sanction, et de lui substituer un concordat qui était tout au détriment de la France et à l'avantage de la couronne et du pape. Le glaive avec lequel il soutenait les droits des protestants allemands en guerre contre son rival, ce « père des sciences » le plongeait en même temps jusqu'à la poignée dans le cœur de ses sujets réformés. Ses successeurs firent par fanatisme, par faiblesse, ou pour apaiser le cri de leur conscience coupable, ce qu'il avait fait par ambition. Ils rencontrèrent une résistance puissante; mais ce ne fut pas toujours celle que les martyrs des premiers siècles avaient oppo-

sée aux païens. La force des protestants fut leur faiblesse; leur triomphe amena leur chute.

Les Pays-Bas étaient alors une des contrées les plus florissantes de l'Europe. On y trouvait un peuple industrieux, éclairé par les nombreux rapports qu'il soutenait avec les diverses parties du monde, plein de courage, passionné pour son indépendance, ses priviléges et sa liberté. Aux portes de l'Allemagne, il devait être l'un des premiers à entendre le bruit de la réformation : il était capable de la recevoir; mais tous ne la reçurent pas. La vérité fut donnée aux plus pauvres. Ceux qui avaient faim furent remplis de biens, et les riches furent renvoyés à vide. Les Pays-Bas, qui avaient toujours été dans des rapports plus ou moins intimes avec l'Empire, étaient devenus depuis quarante ans la possession de l'Autriche, et échurent, après Charles-Quint, à la branche espagnole, au farouche Philippe. Les princes et les gouverneurs de ce malheureux pays y écrasèrent l'Évangile sous leurs pieds et y marchèrent dans le sang des martyrs. Deux parties bien distinctes composaient ces provinces. L'une, plus au sud, regorgeait de richesses; elle céda. Comment toutes ces manufactures portées à la plus haute perfection, comment cet immense commerce par terre et par mer, comment Bruges, ce grand entrepôt du négoce du Nord, Anvers, cette reine des cités commerçantes, eussent-ils pu s'accommoder d'une lutte longue et sanglante pour des questions de foi? Au contraire, les provinces septentrionales, défendues par leurs dunes, la mer, leurs eaux in-

térieures, et plus encore par la simplicité de leurs mœurs, et la résolution de tout perdre plutôt que l'Évangile, non-seulement sauvèrent leurs franchises, leurs priviléges et leur foi, mais encore conquirent leur indépendance et une glorieuse nationalité.

L'Angleterre ne semblait guère promettre ce qu'elle a tenu depuis. Refoulée du continent, où elle s'était longtemps obstinée à conquérir la France, elle commençait à porter ses regards vers l'Océan, comme vers le royaume qui devait être le vrai but de ses conquêtes, et dont l'héritage lui était réservé. Convertie à deux reprises au christianisme, une fois sous les anciens Bretons, une seconde fois sous les Anglo-Saxons, elle payait alors très-dévotement à Rome le denier annuel de Saint-Pierre. Cependant elle était réservée à de hautes destinées. Maîtresse de l'Océan, et présente à la fois dans toutes les parties du globe, elle devait être un jour, avec un peuple qu'elle enfanterait, la main de Dieu pour répandre les semences de la vie dans les îles les plus lointaines et sur les plus vastes continents. Déjà quelques circonstances préludaient à ses destinées; de grandes lumières avaient brillé dans les îles britanniques, et il en restait quelques lueurs. Une foule d'étrangers, artistes, négociants, ouvriers, venus des Pays-Bas, de l'Allemagne, et d'autres contrées encore, remplissaient leurs cités et leurs ports. Les nouvelles idées religieuses y seraient donc facilement et promptement transportées. Enfin l'Angleterre avait alors pour roi un prince bizarre, qui, doué

de quelques connaissances et de beaucoup de courage, changeait à tout moment de projets et d'idées, et tournait de côté et d'autre, suivant la direction dans laquelle soufflaient ses violentes passions. Il se pouvait que l'une des inconséquences de Henri VIII fût un jour favorable à la réforme.

L'Écosse était alors agitée par les partis. Un roi de cinq ans, une reine régente, des grands ambitieux, un clergé influent, tiraillaient en tous sens cette nation courageuse. Elle devait néanmoins briller un jour au premier rang parmi celles qui recevraient la réformation.

Les trois royaumes du nord, le Danemarck, la Suède et la Norwège, étaient unis sous un sceptre commun. Ces peuples rudes et amateurs des armes semblaient avoir peu de rapports avec la doctrine de l'amour et de la paix. Cependant, par leur énergie même, ils étaient peut-être plus disposés que les peuples du midi à recevoir la force de la doctrine évangélique. Mais, fils de guerriers et de pirates, ils apportèrent, ce semble, un caractère trop belliqueux dans la cause protestante : leur épée la défendit plus tard avec héroïsme.

La Russie, acculée à l'extrémité de l'Europe, n'avait que peu de relations avec les autres états. D'ailleurs, elle appartenait à la communion grecque. La réformation qui s'accomplit dans l'Église d'Occident, n'exerça que peu ou point d'influence sur celle d'Orient.

La Pologne semblait bien préparée à une réforme. Le voisinage des chrétiens de la Bohême et de la Moravie l'avait disposée à recevoir l'impulsion

évangélique, que le voisinage de l'Allemagne devait promptement lui communiquer. Déjà en 1500, la noblesse de la grande Pologne avait demandé la coupe pour le peuple, en en appelant aux usages de l'Église primitive. La liberté dont on jouissait dans ses villes, l'indépendance de ses seigneurs, en faisaient un refuge assuré pour des chrétiens persécutés dans leur patrie. La vérité qu'ils y apportaient y fut reçue avec joie par un grand nombre de ses habitants. C'est un des pays où, de nos jours, elle a le moins de confesseurs.

La flamme de réformation qui, depuis longtemps, avait lui en Bohême, y avait été presque éteinte dans le sang. Néanmoins, de tristes débris, échappés au carnage, subsistaient encore pour voir le jour que Hüs avait pressenti.

La Hongrie avait été déchirée par des guerres intestines, sous le gouvernement de princes sans caractère et sans expérience, qui avaient fini par attacher à l'Autriche le sort de leur peuple, en plaçant cette maison puissante parmi les héritiers de leur couronne.

Tel était l'état de l'Europe au commencement du seizième siècle, qui devait opérer une si puissante transformation dans la société chrétienne.

IX.

Mais, nous l'avons dit, c'est sur le vaste plateau de l'Allemagne, et particulièrement dans Wittemberg, cette ville centrale de l'Empire, que doit commencer le grand drame de la réformation.

Voyons quels furent les personnages qui en

formèrent comme le prologue, qui préparèrent l'œuvre dont Luther devait être dans la main de Dieu le héros, ou qui même en aidèrent les premiers efforts.

De tous les électeurs de l'Empire, le plus puissant était alors Frédéric de Saxe, surnommé le Sage. L'autorité dont il jouissait, ses richesses, sa libéralité, sa magnificence l'élevaient au-dessus de ses égaux[1]. Dieu le choisit pour être comme un arbre à l'abri duquel la semence de la vérité pût pousser son premier jet, sans être déracinée par les tempêtes du dehors.

Né à Torgau, en 1463, il montra dès sa jeunesse beaucoup d'amour pour les sciences, la philosophie et la piété. Parvenu en 1487, avec son frère Jean, au gouvernement des états héréditaires de sa famille, il reçut alors de l'empereur Frédéric III la dignité électorale. En 1493, il entreprit un pèlerinage à Jérusalem. Henri de Schaumbourg l'arma dans ce lieu vénéré « chevalier du saint-sépulcre. » Il revint en Saxe, dans le milieu de l'année suivante. En 1502, il fonda l'université de Wittemberg, qui devait être la pépinière de la réformation.

Quand la lumière parut, Frédéric n'embrassa aucun parti, mais il se trouva là pour la garantir. Nul n'était plus propre à le faire; il possédait l'estime générale et avait en particulier toute la confiance de l'Empereur. Il le remplaçait même,

1 Qui præ multis pollebat principibus aliis, auctoritate, opibus, potentia, liberalitate et magnificentia. (Cochlœus. Acta Lutheri, p. 3.)

quand Maximilien était absent de l'Empire. Sa sagesse ne consistait pas dans les pratiques habiles d'une politique rusée, mais dans une prudence éclairée et prévoyante, dont la première loi était de ne jamais porter atteinte par intérêt aux lois de l'honneur et de la religion.

En même temps, il sentait en son cœur la puissance de la Parole de Dieu. Un jour que le vicaire-général Staupitz se trouvait avec lui, la conversation tomba sur ceux qui font entendre au peuple de vaines déclamations : « Tous les discours, dit « l'Électeur, qui ne sont remplis que de subtilités « et de traditions humaines, sont admirablement « froids, sans nerf et sans force, puisque l'on ne « peut rien avancer de subtil qu'une autre subti- « lité ne puisse détruire. L'Écriture sainte seule est « revêtue de tant de puissance et de majesté, que, « détruisant toutes nos savantes machines à raison- « nement, elle nous presse et nous oblige à dire : « Jamais homme n'a ainsi parlé. » Staupitz ayant témoigné qu'il se rangeait tout à fait à cet avis, l'Électeur lui tendit cordialement la main, et lui dit : « Promettez-moi que vous penserez toujours de « même [1]. »

Frédéric était précisément le prince qu'il fallait au commencement de la réformation. Trop de faiblesse de la part des amis de cette œuvre eût permis de l'étouffer. Trop de précipitation eût fait trop tôt éclater l'orage, qui, dès son origine, commença sourdement à se former contre elle. Fré-

1 Luth. Epp.

déric fut modéré, mais fort. Il eut cette vertu chrétienne, que Dieu a demandée de tout temps à ceux qui adorent ses voies. Il attendit Dieu. Il mit en pratique le sage avis de Gamaliel : *Si ce dessein est un ouvrage des hommes, il se détruira de lui-même. S'il vient de Dieu, vous ne pourrez le détruire* [1]. « Les choses, disait ce prince à l'un des « hommes les plus éclairés de son temps, à Spen- « gler de Nuremberg, en sont venues à un tel « point, que les hommes ne peuvent plus rien y « faire; Dieu seul doit agir. C'est pourquoi nous « remettons en ses mains puissantes ces grands « événements, qui sont trop difficiles pour nous. » La Providence fut admirable dans le choix qu'elle fit d'un tel prince pour protéger son œuvre naissante.

Maximilien Ier, qui porta la couronne impériale de 1493 à 1519, peut être placé au nombre de ceux qui contribuèrent à préparer la réformation. Il donna aux autres princes de l'Empire et à toute l'Allemagne l'exemple de l'enthousiasme pour les lettres et pour les sciences. Il fut moins que tout autre amateur des papes, et eut même pendant quelque temps l'idée d'accaparer la papauté. On ne peut dire ce qu'elle fût devenue en ses mains ; mais on peut au moins supposer, d'après ce trait, qu'une puissance rivale du pape, telle que la réformation, n'eût pas compté l'Empereur d'Allemagne parmi ses adversaires les plus acharnés.

1 Actes V.

Même parmi les princes de l'Église romaine se trouvaient des hommes vénérables que de saintes études et une sincère piété avaient préparés à l'œuvre divine qui allait se faire dans le monde. Christophe de Stadion, évêque d'Augsbourg, connaissait et aimait la vérité; mais il eût dû tout sacrifier pour en faire une profession courageuse.... Laurent de Bibra, évêque de Wurzbourg, homme honnête, pieux et sage, honoré de l'Empereur et des princes, parlait franchement contre la corruption de l'Église; mais il mourut en 1519, trop tôt pour la réformation. Jean VI, évêque de Meissen, avait coutume de dire : « Toutes les fois que je lis « la Bible, j'y trouve une autre religion que celle « qu'on nous enseigne. » Jean Thurzo, évêque de Breslau, fut appelé par Luther « le meilleur de tous les évêques de son siècle [1]. » Mais il mourut en 1520. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, contribua puissamment à la réformation de la France. Qui peut dire à quel point la piété éclairée de ces évêques et de beaucoup d'autres aida à préparer dans leur diocèse, et plus loin encore, la grande œuvre de la réforme?

Toutefois il était réservé à des hommes moins puissants d'être les principaux instruments de la Providence de Dieu, pour préparer la réformation. Ce furent les lettrés et les savants nommés les *humanistes*, qui exercèrent sur leur siècle la plus grande influence.

Il y avait alors guerre ouverte entre ces disci-

1 Luth. Epp. I, p. 524.

ples des lettres et les théologiens scolastiques. Ceux-ci voyaient avec effroi le mouvement qui s'opérait dans le domaine de l'intelligence, et pensaient que l'immobilité et les ténèbres seraient la garde la plus sûre de l'Église. C'était pour sauver Rome qu'ils combattaient la renaissance des lettres; mais ils contribuèrent ainsi à la perdre. Rome y fut pour beaucoup. Un instant égarée sous le pontificat de Léon X, elle abandonna ses vieux amis et serra dans ses bras ses jeunes adversaires. La papauté et les lettres formèrent un accord qui semblait devoir rompre l'antique alliance du monachisme et de la papauté. Les papes ne s'aperçurent pas au premier abord que ce qu'ils avaient pris pour un jouet était un glaive qui pouvait leur donner la mort. De même, dans le siècle dernier, on vit des princes accueillir à leur cour une politique et une philosophie qui, s'ils en eussent subi toute l'influence, auraient renversé leurs trônes. L'alliance ne dura pas longtemps. Les lettres avancèrent, sans se soucier nullement de ce qui pouvait porter atteinte à la puissance de leur patron. Les moines et les scolastiques comprirent qu'abandonner le pape c'était s'abandonner eux-mêmes. Et le pape, malgré le patronage passager qu'il accorda aux beaux-arts, n'en prit pas moins, quand il en eut le désir, les mesures les plus opposées à l'esprit du temps.

C'était un spectacle plein de vie que celui que présentait alors la renaissance des lettres. Esquissons quelques traits de ce tableau, et choisissons ceux qui se trouvent dans le rapport le plus intime avec la renaissance de la foi.

Pour que la vérité triomphât, il fallait d'abord que les armes par lesquelles elle devait vaincre, fussent sorties des arsenaux où depuis des siècles elles étaient enfouies. Ces armes, c'étaient les saintes écritures du Vieux et du Nouveau-Testament. Il fallait ranimer dans la chrétienté l'amour et l'étude des saintes lettres grecques et hébraïques. L'homme que la Providence de Dieu choisit pour cette œuvre, se nommait Jean Reuchlin.

Une très-belle voix d'enfant se faisait remarquer dans le chœur de l'église de Pforzheim. Elle attira l'attention du margrave de Bade. C'était celle de Jean Reuchlin, jeune garçon, de manières agréables et d'un caractère enjoué, fils d'un honnête bourgeois du lieu. Le margrave lui accorda bientôt toute sa faveur, et le choisit en 1473 pour accompagner son fils Frédéric à l'université de Paris.

Le fils de l'huissier de Pforzheim arriva avec le prince, le cœur transporté de joie, dans cette école, la plus célèbre de tout l'Occident. Il y trouva le Spartiate Hermonymos, Jean Weissel, surnommé *la lumière du monde*, et il eut ainsi l'occasion d'étudier sous des maîtres habiles le grec et l'hébreu, dont il n'y avait alors aucun professeur en Allemagne, et dont un jour il devait être le restaurateur dans la patrie de la réformation. Le jeune et pauvre Allemand copiait pour des étudiants riches les chants d'Homère, les discours d'Isocrate, et il gagnait ainsi de quoi continuer ses études et s'acheter des livres.

Mais voici d'autres choses qu'il entend de la bouche de Weissel, et qui font sur son esprit une im-

pression puissante : « Les papes peuvent se tromper. Toutes satisfactions d'hommes sont un blasphème contre Christ, qui a réconcilié et justifié parfaitement l'espèce humaine. A Dieu seul appartient le pouvoir de donner une entière absolution. Il n'est pas nécessaire de confesser ses péchés aux prêtres. Il n'y a point de purgatoire, à moins que ce ne soit Dieu lui-même, qui est un feu dévorant et qui purifie de toute souillure. »

A peine âgé de vingt ans, Reuchlin enseigne à Bâle la philosophie, le grec et le latin ; et l'on entend, ce qui était alors un prodige, un Allemand parler grec.

Les partisans de Rome commencent à s'inquiéter, en voyant des esprits généreux fouiller dans ces antiques trésors. « Les Romains font la moue, disait Reuchlin, et poussent des cris, prétendant que tous ces travaux littéraires sont contraires à la piété romaine, puisque les Grecs sont schismatiques. Oh ! que de peines, que de souffrances à endurer, pour ramener enfin l'Allemagne à la sagesse et à la science ! »

Bientôt après, Eberhard de Wurtemberg appela Reuchlin à Tubingue, pour être l'ornement de cette université naissante. En 1487, il le mena avec lui en Italie. Chalkonydas, Aurispa, Jean Pic de la Mirandole, devinrent à Florence ses compagnons et ses amis. A Rome, lorsque Eberhard reçut du pape, entouré de ses cardinaux, une audience solennelle, Reuchlin prononça un discours d'une latinité si pure et si élégante, que

l'assemblée, qui n'attendait rien de pareil d'un barbare Germain, fut dans le plus grand étonnement, et que le pape s'écria : « Certainement cet « homme mérite d'être mis à côté des meilleurs « orateurs de la France et de l'Italie. »

Dix ans plus tard, Reuchlin fut obligé de se réfugier à Heidelberg, à la cour de l'électeur Philippe, pour échapper à la vengeance du successeur d'Eberhard. Philippe, d'accord avec Jean de Dalberg, évêque de Worms, son ami et son chancelier, s'efforçait de répandre les lumières, qui commençaient à poindre de toutes parts en Allemagne. Dalberg avait fondé une bibliothèque, dont l'usage était permis à tous les savants. Reuchlin fit sur ce nouveau théâtre de grands efforts pour détruire la barbarie de son peuple.

Envoyé à Rome par l'Électeur, en 1498, pour une importante mission, il profita de tout le temps et de tout l'argent qui lui restèrent, soit pour faire de nouveaux progrès dans la langue hébraïque, auprès du savant israélite Abdias Sphorne, soit pour acheter tout ce qu'il put trouver de manuscrits hébreux et grecs, avec le dessein de s'en servir, comme d'autant de flambeaux, pour accroître dans sa patrie le jour qui commençait à paraître.

Un Grec illustre, Argyropylos, expliquait dans cette métropole à un auditoire nombreux les antiques merveilles de la littérature de son peuple. Le savant ambassadeur se rend avec sa suite à la salle où ce docteur enseignait, et au moment où il y entre il salue le maître, et déplore le malheur de la Grèce expirante sous les coups des Ottomans.

L'Hellène étonné demande à l'Allemand : « D'où « es-tu, et comprends-tu le grec? » Reuchlin répond : « Je suis un Germain, et je n'ignore pas entiè« rement ta langue. » Sur la demande d'Argyropylos, il lit et explique un morceau de Thucydide, que le professeur avait en ce moment sous les yeux. Alors Argyropylos, saisi d'étonnement et de douleur, s'écrie : « Hélas! hélas! la Grèce chassée « et fugitive est allée se cacher au-delà des « Alpes ! »

C'est ainsi que les fils de la rude Germanie et ceux de l'antique et savante Grèce se rencontraient dans les palais de Rome, que l'Orient et l'Occident se donnaient la main dans ce rendez-vous du monde, et que l'un versait dans les bras de l'autre ces trésors intellectuels qu'il avait sauvés en toute hâte de la barbarie des Ottomans. Dieu, quand ses desseins le demandent, rapproche en un instant par quelque grande catastrophe ce qui semblait devoir demeurer toujours éloigné.

A son retour en Allemagne, Reuchlin put rentrer en Wurtemberg. C'est alors surtout qu'il accomplit ces travaux qui furent si utiles à Luther et à la réformation. Il traduisit et expliqua les psaumes pénitentiaux, il corrigea la Vulgate et, ce qui fit surtout son mérite et sa gloire, il publia, le premier en Allemagne, une grammaire et un dictionnaire hébraïques; Reuchlin rouvrit par ce travail les livres si longtemps fermés de l'Ancien-Testament, et éleva ainsi un monument, comme il le dit lui-même, « plus durable que l'airain. »

Mais ce n'était pas seulement par ses écrits, c'était aussi par sa vie que Reuchlin cherchait à avancer le règne de la vérité. Son influence sur la jeunesse était grande, et qui peut mesurer à cet égard tout ce que lui doit la réformation? Nous n'en citerons qu'un exemple. Un jeune homme, son cousin, fils d'un artiste, célèbre comme fabricant d'armes, nommé *Schwarzerd*, vint loger chez sa sœur Élisabeth, afin d'étudier sous sa direction. Reuchlin, rempli de joie en voyant le génie et l'application du jeune disciple, l'adopta. Conseils, présents de livres, exemples, il n'épargna rien pour faire de son parent un homme utile à l'Église et à la patrie. Il se réjouissait de voir son œuvre prospérer sous ses yeux, et trouvant le nom allemand de *Schwarzerd* trop barbare, il le traduisit en grec, selon la coutume du temps, et nomma le jeune étudiant *Melanchton*. C'est l'illustre ami de Luther.

Bientôt le pacifique Reuchlin se trouva entraîné, bien malgré lui, dans une guerre violente, qui fut un des préludes de la réformation.

Il y avait à Cologne un Juif baptisé, nommé Pfefferkorn, intimement lié avec l'inquisiteur Hochstraten. Cet homme et les dominicains sollicitèrent et obtinrent de l'empereur Maximilien, peut-être dans de bonnes intentions, un ordre en vertu duquel les Juifs devaient apporter tous leurs livres hébreux (la Bible exceptée), à la maison de ville du lieu où ils résidaient. Là ces écrits devaient être brûlés. On alléguait pour motif qu'ils étaient remplis de blasphèmes contre Jésus-Christ. Il faut

avouer qu'ils étaient au moins pleins d'inepties, et que les Juifs eux-mêmes n'eussent pas perdu grand'chose à l'exécution qu'on préméditait. Cependant ils ne pensaient pas ainsi, et nul n'avait le droit de leur enlever des ouvrages qui étaient à leurs yeux d'un grand prix. D'ailleurs, les dominicains pouvaient bien avoir d'autres raisons que leur zèle pour l'Évangile. Il est probable qu'ils espéraient extorquer ainsi des Juifs de fortes rançons.

L'Empereur invita Reuchlin à donner son avis sur ces ouvrages. Le savant docteur désigna expressément les livres écrits contre le christianisme, les livrant au sort qu'on leur destinait; mais il chercha à sauver les autres : « Le meilleur moyen « de convertir les Israélites, ajouta-t-il, serait d'é« tablir dans chaque université deux maîtres de « langue hébraïque, qui enseignassent aux théolo« giens à lire la Bible en hébreu et à réfuter ainsi « les docteurs de ce peuple. » Les Juifs obtinrent par suite de cet avis qu'on leur restituât leurs livres.

Le prosélyte et l'inquisiteur, semblables à des corbeaux affamés qui voient échapper leur proie, poussèrent alors des cris de fureur. Ils choisirent divers passages de l'écrit de Reuchlin, en dénaturèrent le sens, proclamèrent l'auteur hérétique, l'accusèrent d'avoir une inclination secrète pour le judaïsme, et le menacèrent des chaînes de l'Inquisition. Reuchlin se laissa d'abord épouvanter. Mais ces hommes devenant toujours plus orgueilleux et lui prescrivant des conditions honteuses, il publia en 1513 une « Défense contre « ses détracteurs de Cologne, » dans laquelle il

dépeignit tout ce parti sous de vives couleurs.

Les dominicains jurent d'en tirer vengeance. Hochstraten dresse à Mayence un tribunal contre Reuchlin. Les écrits du savant sont condamnés aux flammes. Reuchlin en appelle à Léon X. Ce pape, qui n'aimait pas beaucoup ces moines ignorants et fanatiques, remet toute l'affaire à l'évêque de Spire; celui-ci déclare Reuchlin innocent, et condamne les moines aux frais du procès.

Cette affaire eut une grande importance et beaucoup de retentissement en Allemagne. Elle fit paraître sous le jour le plus odieux la classe nombreuse des moines théologiens. Elle unit d'une alliance plus intime tous les amis des sciences, appelés alors Reuchlinistes, du nom de leur illustre chef. Cette lutte fut un combat d'avant-poste, qui eut de l'influence sur la bataille générale que le courage héroïque de Luther livra bientôt après à l'erreur.

L'union des lettres avec la foi forme un des traits de la réformation, et la distingue, soit de l'établissement du christianisme, soit du renouvellement religieux des jours actuels. Les chrétiens contemporains des apôtres eurent contre eux la culture de leur siècle; et, à quelques exceptions près, il en est de même pour ceux de notre temps. La majorité des hommes lettrés fut avec les réformateurs. L'opinion même leur fut favorable. L'œuvre y gagna en étendue : peut-être y perdit-elle en profondeur.

Luther, reconnaissant tout ce qu'avait fait Reuchlin, lui écrivit, peu après sa victoire sur les domi-

nicains : « Le Seigneur a agi en toi, afin que la lu-
« mière de l'Écriture sainte commençât à reluire
« dans cette Germanie, où, depuis tant de siècles,
« hélas! elle était non-seulement étouffée, mais
« tout à fait éteinte [1]. »

X.

Reuchlin n'avait pas encore douze ans, quand naquit l'un des plus grands génies de ce siècle. Un homme plein de vivacité et d'esprit, appelé Gérard, natif de Gouda dans les Pays-Bas, aimait la fille d'un médecin, nommée Marguerite. Les principes du christianisme ne dirigeaient point sa vie, ou tout au moins la passion les fit taire. Ses parents et neuf frères voulaient le contraindre à embrasser l'état ecclésiastique. Il s'enfuit, laissant celle qu'il aimait sur le point de devenir mère, et se rendit à Rome. La coupable Marguerite mit au monde un fils. Gérard n'en apprit rien, et, quelque temps après, il reçut de ses parents la nouvelle que celle qu'il avait aimée n'était plus. Saisi de douleur, il se fit prêtre et se consacra entièrement au service de Dieu. Il revint en Hollande. Elle vivait encore! Marguerite ne voulut pas se marier à un autre. Gérard resta fidèle à ses vœux sacerdotaux. Leur affection se concentra sur leur jeune fils. La mère en avait pris le soin le plus tendre. Le père, après son retour, l'envoya à l'école, quoiqu'il n'eût alors que quatre ans. Il n'en avait pas treize, lorsque son maître Sinthemius de De-

1 Maï Vita J. Reuchlin. (Francf., 1687.) Mayerhoff, J. Reuchlin und seine Zeit. (Berlin, 1830.)

venter, l'embrassant un jour plein de joie, s'écria : « Cet enfant atteindra les plus hautes sommités de « la science! » C'était Érasme, de Rotterdam.

Vers ce temps, sa mère mourut, et peu après, son père, accablé de douleur, la suivit dans la tombe.

Le jeune Érasme[1], demeuré seul au monde, témoigna une vive aversion pour la vie monacale, que ses tuteurs voulaient le contraindre à embrasser. A la fin, un ami lui persuada d'entrer dans un couvent de chanoines réguliers, ce qu'il pouvait faire sans prendre les ordres. Nous le trouvons bientôt à la cour de l'archevêque de Cambrai, et plus tard à l'université de Paris. Il y poursuivit ses études dans une grande misère, mais avec l'application la plus infatigable. Dès qu'il pouvait se procurer quelque argent, il l'employait à acheter, d'abord des auteurs grecs, et ensuite des habits. Souvent le pauvre Hollandais recourait en vain à la générosité de ses protecteurs : aussi, plus tard, sa plus grande joie fut-elle de soutenir des jeunes gens studieux mais pauvres. Appliqué sans relâche à la recherche de la vérité et de la science, il reculait cependant devant l'étude de la théologie, craignant d'y découvrir quelques erreurs, et d'être alors dénoncé comme hérétique.

L'habitude du travail, qu'il contracta à cette époque, lui demeura toute la vie ; même dans ses

1 Il s'appelait proprement *Gerhard*, comme son père. Il traduisit ce nom hollandais en latin (*Didier*, Désiré), et en grec (*Érasme*).

voyages, qu'il faisait ordinairement à cheval, il n'était point oisif. Il composait en route, en chevauchant à travers les campagnes, et, arrivé à l'hôtellerie, il couchait par écrit ses pensées. C'est ainsi qu'il fit son fameux *Éloge de la folie*[1] dans un voyage d'Italie en Angleterre.

Érasme s'acquit de bonne heure une grande réputation parmi les savants. Mais les moines, irrités de son *Éloge de la folie*, où il s'était moqué de la leur, lui vouèrent une haine violente. Recherché des princes, il était inépuisable, lorsqu'il s'agissait de trouver des excuses pour échapper à leurs invitations. Il aimait mieux gagner sa vie avec l'imprimeur Frobenius, en corrigeant des livres, que de se trouver, entouré de luxe et de faveurs, aux cours magnifiques de Charles-Quint, de Henri VIII, de François Ier, ou que de ceindre sa tête du chapeau de cardinal qui lui fut offert[2].

Depuis 1509 il enseigna à Oxford. Il vint en 1516 à Bâle; il s'y fixa en 1521.

Quelle a été son influence sur la réformation?

Elle a été trop exaltée d'un côté, et trop dépréciée de l'autre. Érasme n'a jamais été et n'eût jamais pu être un réformateur; mais il a préparé les voies à d'autres. Non-seulement il répandit dans son siècle l'amour de la science et un esprit de recherche et d'examen qui en mena d'autres bien plus loin qu'il n'alla lui-même; mais encore il sut,

1 'Εγκώμιον μωρίας. Sept éditions de cet écrit furent enlevées en peu de mois.

2 A principibus facile mihi contingeret fortuna, nisi mihi nimium dulcis esset libertas. (Epist. ad Pirck.)

protégé par de grands prélats et par de puissants princes, dévoiler et combattre les vices de l'Église par les plus piquantes satires.

Érasme fit plus : non content d'attaquer les abus, il chercha à ramener les théologiens, de l'étude des scolastiques à l'étude de l'Écriture sainte. «Le but le plus élevé du renouvellement « des études philosophiques, dit-il, sera d'apprendre « à connaître le simple et pur christianisme dans « la Bible. » Belle parole! et plût à Dieu que les organes de la philosophie de nos jours comprissent aussi bien leur mission! «Je suis ferme- « ment résolu, disait-il encore, à mourir sur l'étude « de l'Écriture : en elle est ma joie et ma paix. [1] » « Le sommaire de toute la philosophie chrétienne « se réduit à ceci, dit-il ailleurs : Placer toute notre « espérance en Dieu qui, sans notre mérite, par « grâce, nous donne tout par Jésus-Christ; savoir « que nous sommes rachetés par la mort de son « Fils ; mourir aux convoitises mondaines et mar- « cher d'une manière conforme à sa doctrine et « à son exemple, non-seulement sans nuire à « personne, mais encore en faisant du bien à tous; « supporter patiemment l'épreuve dans l'espérance « de la rémunération future; enfin, ne nous « attribuer aucun honneur à cause de nos ver- « tus, mais rendre grâces à Dieu pour toutes « nos forces et pour toutes nos œuvres. Voilà « ce dont il faut pénétrer l'homme, jusqu'à ce

1 Ad Servatium.

« que cela soit devenu pour lui une seconde na-
« ture [1]. »

Mais Érasme ne se contenta pas de faire une si franche profession de la doctrine évangélique; ses travaux firent plus que ses paroles. Il rendit surtout à la vérité un important service par la publication de son édition critique du Nouveau-Testament, qui fut la première et longtemps la seule; elle parut en 1516 à Bâle, un an avant que la réformation ne commençât. Il l'accompagna d'une traduction latine où il corrigeait hardiment la Vulgate, et de remarques justificatives. Érasme fit ainsi pour le Nouveau-Testament ce que Reuchlin avait fait pour l'Ancien.

Les théologiens purent dès lors lire la Parole de Dieu dans les langues originales, et plus tard reconnaître la pureté de la doctrine des réformateurs. « Plût à Dieu, dit Érasme en publiant son ouvrage, « qu'il porte autant de fruit pour le christia-« nisme, qu'il m'a coûté de peine et d'application! » Ce vœu fut accompli. Les moines s'écrièrent en vain : « Il veut corriger le Saint-Esprit! » Le Nouveau-Testament d'Érasme fit jaillir une vive lumière. Ce grand homme répandit encore le goût de la Parole de Dieu par ses paraphrases de l'Épître aux Romains. L'effet de ses travaux dépassa ses intentions mêmes. Reuchlin et Érasme rendi-

1 Ad Joh. Slechtam 1519. Hæc sunt animis hominum inculcanda, sic, ut velut in naturam transeant. (Er. Epp. I, p. 680.)

rent la Bible aux savants; Luther la rendit au peuple.

Érasme fut pour plusieurs comme un pont de passage. Bien des hommes qui auraient été effrayés par les vérités évangéliques présentées dans toute leur force et leur pureté, se laissèrent attirer par lui, et devinrent plus tard les fauteurs les plus zélés de la réformation.

Mais par cela même qu'il était bon pour préparer, il ne l'eût pas été pour accomplir. « Érasme « sait très-bien signaler les erreurs, dit Luther, « mais il ne sait pas enseigner la vérité. » L'Évangile de Christ ne fut pas le foyer où s'alluma et s'entretint sa vie, le centre autour duquel rayonna son activité. Il était avant tout savant, et seulement ensuite chrétien. La vanité exerçait sur lui trop de pouvoir pour qu'il eût sur son siècle une influence décisive. Il calculait avec anxiété les suites que chacune de ses démarches pourrait avoir pour sa réputation. Il n'y avait rien dont il aimât autant à parler que de lui-même et de sa gloire. « Le pape, » écrivait-il à un ami intime avec une vanité puérile, à l'époque où il se déclara l'adversaire de Luther, « le pape m'a envoyé « un diplôme plein de bienveillance et de témoi- « gnages d'honneur. Son secrétaire me jure que « c'est quelque chose d'inouï, et que le pape l'a « dicté lui-même mot à mot. »

Érasme et Luther sont les représentants de deux grandes idées quant à une réforme, de deux grands partis dans leur siècle et dans tous les siècles. L'un se compose des hommes d'une

prudence craintive; l'autre des hommes de résolution et de courage. Ces deux partis existaient à cette époque, et ils se personnifièrent dans ces illustres chefs. Les hommes de prudence croyaient que la culture des sciences théologiques amènerait peu à peu et sans déchirement une réformation de l'Église. Les hommes d'action pensaient que des idées plus justes répandues parmi les savants ne feraient point cesser les superstitions du peuple, et que corriger tel ou tel abus était peu de chose, si toute la vie de l'Église n'était pas renouvelée.

« Une paix désavantageuse, disait Érasme, vaut « mieux encore que la plus juste des guerres [1]. » Il pensait (et que d'Érasmes n'ont pas vécu dès lors et ne vivent pas de nos jours!), il pensait qu'une réformation qui ébranlerait l'Église courrait risque de la renverser; il voyait avec effroi les passions excitées, le mal se mêlant partout au peu de bien que l'on pourrait faire, les institutions existantes détruites, sans que d'autres pussent être mises à leur place, et le vaisseau de l'Église, faisant eau de toutes parts, englouti au milieu de la tempête. « Ceux qui font entrer la mer « dans de nouvelles lagunes, disait-il, font souvent « une œuvre qui les trompe; car l'élément re« doutable, une fois introduit, ne se porte pas « là où l'on voulait l'avoir, mais il se jette où il

1 Malo hunc, qualisqualis est, rerum humanarum statum quàm novos excitari tumultus, disait-il encore. (Erasm. Epp. I, p. 953.)

« lui plaît, et cause de grandes dévastation [1]. »

Mais les courageux d'entre ses contemporains avaient de quoi lui répondre. L'histoire avait suffisamment démontré qu'une exposition franche de la vérité et un combat décidé contre le mensonge pouvaient seuls assurer la victoire. Si l'on eût usé de ménagement, les artifices de la politique, les ruses de la cour papale auraient éteint la lumière dans ses premières lueurs. N'avait-on pas depuis des siècles employé tous les moyens de douceur? n'avait-on pas vu conciles sur conciles convoqués dans le dessein de réformer l'Église? Tout avait été inutile. Pourquoi prétendre faire de nouveau une expérience si souvent déçue?

Sans doute, une réforme fondamentale ne pouvait s'opérer sans déchirements. Mais quand a-t-il paru quelque chose de grand et de bon parmi les hommes, qui n'ait causé quelque agitation? Cette crainte de voir le mal se mêler au bien, si elle était légitime, n'arrêterait-elle pas précisément les entreprises les plus nobles et les plus saintes? Il ne faut pas craindre le mal qui peut surgir d'une grande agitation, mais il faut se fortifier pour le combattre et le détruire.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une différence totale entre la commotion qu'impriment les passions humaines et celle qui émane de l'Esprit de Dieu? L'une ébranle la société, mais l'autre la raffermit. Quelle erreur que de s'imaginer, comme Érasme,

1 Semel admissum non ea fertur, quà destinarat admissor..... (Erasm. Epp. I, p. 953.)

que dans l'état où se trouvait alors la chrétienté, avec ce mélange d'éléments contraires, de vérité et de mensonge, de mort et de vie, on pouvait encore prévenir de violentes secousses ! Cherchez à fermer le cratère du Vésuve quand les éléments irrités s'agitent déjà dans son sein! Le moyen âge avait vu plus d'une commotion violente, avec une atmosphère moins grosse d'orages que ne l'était celle du temps de la réformation. Ce n'est pas à arrêter et à comprimer qu'il faut penser alors, mais à diriger et à conduire.

Si la réformation n'eût pas éclaté, qui peut dire l'épouvantable ruine qui l'eût remplacée? La société, en proie à mille éléments de destruction, sans éléments régénérateurs et conservateurs, eût été effroyablement bouleversée. Certes, c'eût bien été une réforme à la manière d'Érasme, et telle que la rêvent encore de nos jours beaucoup d'hommes modérés, mais timides, qui eût renversé la société chrétienne. Le peuple, dépourvu de cette lumière et de cette piété que la réformation fit descendre jusque dans les rangs les plus obscurs, abandonné à ses passions violentes et à un esprit inquiet de révolte, se fût déchaîné comme l'animal furieux que des provocations excitent et dont aucun frein ne retient plus la colère.

La réformation ne fut autre chose qu'une intervention de l'Esprit de Dieu parmi les hommes, un règlement que Dieu mit en la terre. Elle put, il est vrai, remuer les éléments de fermentation qui sont cachés dans le cœur humain; mais Dieu

vainquit. La doctrine évangélique, la vérité de Dieu, pénétrant dans la masse des peuples, détruisit ce qui devait périr, mais affermit partout ce qui devait être maintenu. La réformation a édifié dans le monde. La prévention seule a pu dire qu'elle avait abattu. « Le soc de la charrue, « a-t-on dit avec raison, en parlant de l'œuvre « de la réforme, pourrait aussi penser qu'il nuit « à la terre, parce qu'il la déchire; il ne fait que « la féconder. »

Le grand principe d'Érasme était : « Éclaire, « et les ténèbres disparaîtront d'elles-mêmes. » Ce principe est bon, et Luther le suivit. Mais quand les ennemis de la lumière s'efforcent de l'éteindre ou d'enlever le flambeau de la main qui le porte, faudra-t-il, pour l'amour de la paix, les laisser faire? faudra-t-il ne pas résister aux méchants?

Le courage manqua à Érasme. Or, il en faut pour opérer une réformation, aussi bien que pour prendre une ville. Il y avait beaucoup de timidité dans son caractère. Dès sa jeunesse, le nom seul de la mort le faisait trembler. Il prenait pour sa santé des soins inouïs. Nul sacrifice ne lui eût coûté pour s'enfuir loin d'un lieu où régnait une maladie contagieuse. Le désir de jouir des commodités de la vie surpassait sa vanité même, et ce fut cette raison qui lui fit rejeter plus d'une offre brillante.

Aussi ne prétendit-il pas au rôle de réformateur. « Si les mœurs corrompues de la cour de « Rome demandent quelque grand et prompt

« remède, disait-il, ce n'est ni mon affaire, ni « celle de ceux qui me ressemblent[1]. » Il n'avait point cette force de la foi qui animait Luther. Tandis que celui-ci était toujours prêt à laisser sa vie pour la vérité, Érasme disait ingénument : « Que d'autres prétendent au martyre : pour moi, « je ne me crois pas digne de cet honneur[2]. Je « crains que, s'il s'élevait quelque tumulte, je n'i- « mitasse Pierre dans sa chute. »

Par ses écrits, par ses paroles, Érasme, plus que tout autre, avait préparé la réformation ; et puis, quand il vit arriver la tempête qu'il avait lui-même suscitée, il trembla. Il eût tout donné pour ramener le calme d'autrefois, même avec ses pesantes vapeurs. Mais il n'était plus temps, la digue était rompue. On ne pouvait arrêter le fleuve qui devait à la fois nettoyer et fertiliser le monde. Érasme fut puissant comme instrument de Dieu : quand il cessa de l'être, il ne fut plus rien.

A la fin Érasme ne savait plus pour quel parti se déclarer. Aucun ne lui plaisait, et il les craignait tous. « Il est dangereux de parler, disait-il, « et il est dangereux de se taire. » Dans tous les grands mouvements religieux, il y a de ces caractères indécis, respectables à quelques égards, mais qui nuisent à la vérité, et qui, en ne voulant déplaire à personne, déplaisent à tout le monde.

1 Ingens aliquod et præsens remedium, certe meum non est. (Er. Epp. I, p. 653.)

2 Ego me non arbitror hoc honore dignum. (*Ibid.*)

Que deviendrait la vérité, si Dieu ne suscitait pas pour elle des champions plus courageux? Voici le conseil qu'Érasme donna à Viglius Zuichem, depuis président de la Cour supérieure à Bruxelles, sur la manière dont il devait se comporter vis-à-vis des sectaires (car c'est ainsi qu'il appelait déjà les réformateurs) : « Mon amitié « pour toi me fait désirer que tu te tiennes bien « loin de la contagion des sectes, et que tu ne « leur fournisses aucune occasion de dire que « Zuichem est des leurs. Si tu approuves leur « doctrine, au moins dissimule, et surtout ne « dispute point avec eux. Un jurisconsulte doit « finasser avec ces gens, comme certain mourant « avec le diable. Le diable lui demanda: Que crois- « tu? Le mourant craignant, s'il confessait sa foi, « d'être surpris dans quelque hérésie, répondit : « Ce que croit l'Église. Le premier insista : Que « croit l'Église? L'autre répondit : Ce que je crois. « Le diable encore une fois : Et que crois-tu « donc? Et le mourant de nouveau : Ce que croit « l'Église [1]. » Aussi le duc George de Saxe, ennemi mortel de Luther, ayant reçu d'Érasme une réponse équivoque à une question qu'il lui avait adressée, disait : « Cher Érasme! lave-moi la « fourrure et ne la mouille pas. » Second Curio, dans un de ses ouvrages, décrit deux cieux : le ciel papiste et le ciel chrétien. Il ne trouve Érasme ni dans l'un, ni dans l'autre, mais il le découvre se

1 Érasm. Epp. 374.

mouvant sans cesse entre eux dans des cercles sans fin.

Tel fut Érasme. Il lui manqua cet affranchissement intérieur, qui rend véritablement libre. Qu'il eût été différent, s'il s'était abandonné lui-même, pour se donner à la vérité! Mais après avoir cherché à opérer quelques réformes avec l'approbation des chefs de l'Église, après avoir pour Rome abandonné la réformation, quand il vit que ces deux choses ne pouvaient marcher ensemble, il se perdit auprès de tous. D'un côté, ses palinodies ne purent comprimer la colère des partisans fanatiques de la papauté. Ils sentaient le mal qu'il leur avait fait, et ne le lui pardonnaient pas. Des moines impétueux l'accablaient d'injures du haut des chaires. Ils l'appelaient un second Lucien, un renard qui avait dévasté la vigne du Seigneur. Un docteur de Constance avait suspendu le portrait d'Érasme dans son cabinet, afin de pouvoir à chaque instant lui cracher au visage. Mais de l'autre côté, Érasme, abandonnant l'étendard de l'Évangile, se vit privé de l'affection et de l'estime des hommes les plus généreux du temps où il vécut, et dut renoncer sans doute à ces consolations célestes que Dieu répand dans les cœurs de ceux qui se comportent en bons soldats de Jésus-Christ. C'est au moins ce que semblent indiquer ces larmes amères, ces veilles pénibles, ce sommeil troublé, ces aliments qui lui deviennent insipides, ce dégoût pour l'étude des muses, autrefois sa seule consolation, ce front

chagrin, ce visage pâle, ces regards tristes et abattus, cette haine d'une vie qu'il appelle cruelle, et ces soupirs après la mort, dont il parle à ses amis[1]. Pauvre Érasme!

Les ennemis d'Érasme allèrent, ce nous semble, un peu au delà de la vérité, quand ils s'écrièrent, au moment où Luther parut : « Érasme a pondu « l'œuf et Luther l'a couvé[2]. »

XII.

Ces mêmes symptômes de régénération que l'on voyait parmi les princes, les évêques et les savants, se trouvaient parmi les hommes du monde, les seigneurs, les chevaliers et les gens de guerre. La noblesse allemande joua un rôle important dans la réformation. Plusieurs des plus illustres fils de l'Allemagne formèrent une alliance étroite avec les lettrés, et, enflammés d'un zèle ardent, quelquefois emporté, s'efforcèrent de délivrer leur peuple du joug de Rome.

Diverses causes devaient contribuer à donner

1 ..... Vigiliæ molestæ, somnus irrequietus, cibus insipidus omnis, ipsum quoque musarum studium........ ipsa frontis meæ mœstitia, vultus palor, oculorum subtristis dejectio..... (Erasm. Epp. I, p. 1380.)

2 Les Œuvres d'Érasme ont été publiées par Jean Le Clerc à Liége, 1703, en dix volumes in-folio. Pour sa vie, voyez Burigny, Vie d'Érasme, Paris, 1757; A. Müller, Leben des Erasmus, Hamb., 1828; et la Biographie insérée par Le Clerc dans sa Bibliothèque choisie. Voyez aussi le beau et consciencieux travail de M. Nisard (Revue des deux mondes), qui me paraît pourtant s'être trompé dans son appréciation d'Érasme et de Luther.

des amis à la réformation dans les rangs des nobles. Les uns, ayant fréquenté les universités, y avaient reçu dans leur cœur ce feu qui animait les savants. D'autres, élevés dans des sentiments généreux, avaient l'âme ouverte à la belle doctrine de l'Évangile. Plusieurs trouvaient à la réformation je ne sais quoi de chevaleresque qui les séduisait et les entraînait après elle. D'autres enfin, il faut bien le dire, en voulaient au clergé, qui avait puissamment contribué, sous le règne de Maximilien, à leur enlever leur antique indépendance et à les assujettir aux princes. Remplis d'enthousiasme, ils considéraient la réformation comme le prélude d'un grand renouvellement politique; ils croyaient voir l'Empire sortir de cette crise avec une splendeur toute nouvelle, et un état meilleur, brillant de la gloire la plus pure, s'établir dans le monde, par l'épée des chevaliers, non moins que par la Parole de Dieu[1].

Ulrich de Hütten, que l'on a surnommé le Démosthène de l'Allemagne, à cause de ses philippiques contre la papauté, forme comme l'anneau qui unit alors les chevaliers et les gens de lettres. Il brilla par ses écrits non moins que par son épée. Issu d'une ancienne famille de Franconie, il fut envoyé à onze ans au couvent de Foulda, où il devait devenir moine. Mais Ulrich, qui ne se sen-

1 « Animus ingens et ferox, viribus pollens.... Nam si con« silia et conatus Hutteni non defecissent, quasi nervi copiarum, « atque potentiæ, jam mutatio omnium rerum exstitisset, et « quasi orbis status publici fuisset conversus. » (Camer., Vita Melanchtonis.)

tait point de penchant pour cet état, s'enfuit à seize ans du couvent, et se rendit à l'université de Cologne, où il se livra à l'étude des langues et de la poésie. Il mena plus tard une vie errante, se trouva en 1513 au siége de Padoue comme simple soldat, vit Rome dans tous ses scandales, et aiguisa là ces traits qu'il lança plus tard contre elle.

De retour en Allemagne, Hütten composa contre Rome un écrit intitulé : *La trinité romaine*. Il y dévoile tous les désordres de cette cour, et montre la nécessité de mettre fin par la force à sa tyrannie. « Il y a, dit un voyageur nommé « *Vadiscus*, qui figure dans cet écrit, trois « choses que l'on rapporte ordinairement de « Rome : une mauvaise conscience, un estomac « gâté et une bourse vide. Il y a trois choses que « Rome ne croit pas : l'immortalité de l'âme, la « résurrection des morts et l'enfer. Il y a trois « choses dont Rome fait commerce : la grâce de « Christ, les dignités ecclésiastiques et les fem- « mes. » La publication de cet écrit obligea Hütten à quitter la cour de l'archevêque de Mayence, où il se trouvait quand il le composa.

Lorsque l'affaire de Reuchlin avec les dominicains éclata, Hütten prit fait et cause pour le savant docteur. Un ami qu'il avait connu à l'université, Crotus Robianus, et d'autres Allemands composèrent alors la fameuse satire intitulée : *Lettres de quelques hommes obscurs*, qui parut en 1516, un an avant les thèses de Luther. Ce fut surtout à Hütten qu'on attribua cet écrit, et il est bien probable qu'il y eut une grande part. Les

moines adversaires de Reuchlin, auteurs supposés de ces lettres, s'y entretiennent des affaires du temps et des sujets théologiques, à leur manière et dans leur barbare latin. Ils adressent à leur correspondant, Ératius, professeur à Cologne, les questions les plus niaises et les plus inutiles; ils lui donnent les marques les plus naïves de leur grossière ignorance, de leur incrédulité, de leur superstition, de leur esprit bas et vulgaire, et en même temps de leur orgueil et de leur zèle fanatique et persécuteur. Ils lui racontent plusieurs de leurs aventures burlesques, de leurs excès, de leur dissolution, et divers scandales de la vie d'Hochstraten, de Pfefferkorn et d'autres chefs de leur parti. Le ton, tantôt hypocrite, tantôt niais, de ces lettres en rend la lecture très-comique. Et le tout est si naturel, que les dominicains et les franciscains d'Angleterre reçurent cet écrit avec grande approbation, et crurent qu'il était vraiment composé dans les principes de leur ordre et pour sa défense. Un prieur du Brabant, dans sa crédule simplicité, en fit même acheter un grand nombre d'exemplaires, et les envoya en présent aux plus distingués d'entre les dominicains. Les moines, toujours plus irrités, sollicitèrent du pape une bulle sévère contre tous ceux qui oseraient lire ces épîtres; mais Léon X s'y refusa. Ils durent supporter la risée générale et dévorer leur colère. Aucun ouvrage ne porta à ces colonnes du papisme un coup plus terrible. Mais ce n'était pas avec des moqueries et des satires que l'Évangile devait triompher. Si l'on eût continué à marcher

dans cette voie, si la réformation, au lieu d'attaquer l'erreur avec les armes de Dieu, avait eu recours à l'esprit moqueur du monde, sa cause était perdue. Luther condamna hautement ces satires. Un de ses amis lui en ayant envoyé une, intitulée : *La teneur de la supplication de Pasquin,* il lui répondit : « Ces inepties que tu m'as envoyées « me paraissent avoir été composées par un esprit « sans retenue. Je les ai communiquées à une « réunion d'amis, et tous en ont porté le même « jugement [1]. » Et en parlant du même ouvrage, il écrit à un autre de ses correspondants : « Cette « supplication me paraît avoir pour auteur le « même historien qui a composé les *Lettres des « hommes obscurs*. J'approuve ses désirs, mais je « n'approuve pas son ouvrage ; car il ne s'abstient « point des injures et des outrages [2]. » Ce jugement est sévère, mais il montre quel esprit se trouvait en Luther, et combien il était au-dessus de ses contemporains. Il faut ajouter cependant qu'il ne suivit pas toujours de si sages maximes.

Ulrich ayant dû renoncer à la protection de l'archevêque de Mayence, rechercha celle de Charles-Quint, qui était alors brouillé avec le pape. Il se rendit en conséquence à Bruxelles, où Charles tenait sa cour. Mais loin de rien obtenir, il apprit que le pape avait demandé à l'Empereur de l'envoyer à Rome pieds et mains liés. L'inquisiteur Hochstraten, persécuteur de Reuchlin, était un de ceux que Rome avait chargés de le poursuivre.

1 L. Epp. I, p. 37.
2 Ibid., p. 38.

Indigné qu'on eût osé faire une telle demande à l'Empereur, Ulrich quitta le Brabant. Sorti de Bruxelles, il rencontra Hochstraten sur le grand chemin. L'inquisiteur, effrayé, tombe à genoux et recommande son âme à Dieu et aux saints. « Non! « dit le chevalier, je ne souille pas mon glaive de « ton sang! » Il lui donna quelques coups du plat de son épée, et le laissa aller en paix.

Hütten se réfugia dans le château d'Ébernbourg, où François de Sickingen offrait un asile à tous ceux qui étaient persécutés par les ultramontains. C'est là que son zèle brûlant pour l'affranchissement de sa nation lui dicta ces lettres si remarquables qu'il adressa à Charles-Quint, à Frédéric, électeur de Saxe, à Albert, archevêque de Mayence, aux princes et à la noblesse, et qui le mettent au premier rang des écrivains. C'est là qu'il composa tous ces ouvrages destinés à être lus et compris par le peuple, et qui répandirent dans toutes les contrées germaniques l'horreur de Rome et l'amour de la liberté. Dévoué à la cause du réformateur, son dessein était de porter la noblesse à prendre les armes en faveur de l'Évangile, et à fondre avec le glaive sur cette Rome que Luther ne voulait détruire que par la Parole et par la force invincible de la vérité.

Cependant, au milieu de toute cette exaltation guerrière, on aime à retrouver chez Hütten des sentiments tendres et délicats. Lorsque ses parents moururent, il céda à ses frères tous les biens de la famille, quoiqu'il fût l'aîné, et il les pria même de ne point lui écrire et de ne lui envoyer aucun

argent, de peur que, malgré leur innocence, ils n'eussent à souffrir de ses ennemis et ne tombassent avec lui dans la fosse.

Si la vérité ne peut reconnaître en Hütten un de ses enfants, car elle ne marche jamais sans la sainteté de la vie et la charité du cœur, elle lui accordera du moins une mention honorable comme à l'un des plus redoutables adversaires de l'erreur [1].

On peut en dire autant de François de Sickingen, son illustre ami et son protecteur. Ce noble chevalier, que plusieurs de ses contemporains estimaient digne de la couronne impériale, brille au premier rang parmi les guerriers qui furent les antagonistes de Rome. Tout en se plaisant au bruit des armes, il était rempli d'ardeur pour les sciences et de vénération pour ceux qui les professaient. A la tête d'une armée qui menaçait le Wurtemberg, il ordonna, dans le cas où l'on prendrait Stuttgard d'assaut, d'épargner les biens et la maison du grand littérateur Jean Reuchlin. Il le fit ensuite appeler dans son camp, l'embrassa, et lui offrit son secours dans la querelle qu'il avait avec les moines de Cologne. Longtemps la chevalerie s'était fait gloire de mépriser les lettres. L'époque que nous retraçons nous présente un spectacle nouveau. Sous la pesante cuirasse des Sickingen et des Hütten, on aperçoit ce mouvement des intelligences, qui commence partout à

1 Les Œuvres de Hütten ont été publiées à Berlin par Munchen, 1822 à 1825, en cinq volumes in-8°.

se faire sentir. La réformation donne au monde, pour ses prémices, des guerriers amis des arts de la paix.

Hütten, réfugié, à son retour de Bruxelles, dans le château de Sickingen, invita le valeureux chevalier à étudier la doctrine évangélique, et lui expliqua les fondements sur lesquels elle repose. « Et il y a quelqu'un, s'écria Sickingen tout étonné, « qui ose essayer de renverser un tel édifice!... « Qui le pourrait?... »

Plusieurs hommes, célèbres ensuite comme réformateurs, trouvèrent un refuge dans son château; entre autres Martin Bucer, Aquila, Schwebel, Œcolampade, en sorte que Hütten appelait avec raison Ébernbourg « l'hôtellerie des justes. » Œcolampade devait prêcher chaque jour au château. Cependant les guerriers qui y étaient réunis finissaient par s'ennuyer d'entendre tant parler des douces vertus du christianisme; les sermons leur paraissaient trop longs, quelque bref qu'Œcolampade s'efforçât d'être. Ils se rendaient, il est vrai, presque tous les jours à l'église, mais ce n'était guère que pour entendre la bénédiction et faire une courte prière, en sorte qu'Œcolampade s'écriait : « Hélas! la Parole est semée ici sur des « rochers! »

Bientôt Sickingen, voulant servir à sa manière la cause de la vérité, déclara la guerre à l'archevêque de Trèves, « afin, disait-il, d'ouvrir une « porte à l'Évangile. » En vain Luther, qui avait déjà paru, l'en dissuada-t-il : il attaqua Trèves avec cinq mille cavaliers et mille fantassins. Le

courageux archevêque, aidé de l'Électeur palatin et du landgrave de Hesse, le força à la retraite. Au printemps suivant, les princes alliés l'attaquèrent dans son château de Landstein. Après un sanglant assaut, Sickingen fut contraint de se rendre; il avait été blessé mortellement. Les trois princes pénètrent dans la forteresse, la parcourent, et trouvent enfin l'indomptable chevalier dans un souterrain, couché sur son lit de mort. Il tend la main à l'Électeur palatin sans paraître faire attention aux princes qui l'accompagnent; mais ceux-ci l'accablent de demandes et de reproches : « Laissez-moi en repos, leur dit-il, « car il faut maintenant que je me prépare à ré- « pondre à un seigneur plus grand que vous!... » Lorsque Luther apprit sa mort, il s'écria : « Le « Seigneur est juste, mais admirable! Ce n'est « pas avec le glaive qu'il veut répandre son Évan- « gile. »

Telle fut la triste fin d'un guerrier qui, comme empereur ou électeur, eût élevé peut-être l'Allemagne à un haut degré de gloire, mais qui, réduit à un cercle restreint, dépensa inutilement les grandes forces dont il était doué. Ce n'était pas dans l'esprit tumultueux de ces guerriers que la vérité divine, descendue du ciel, était venue établir sa demeure. Ce n'était pas par leurs armes qu'elle devait vaincre; et Dieu, en frappant de néant les projets insensés de Sickingen, mit de nouveau en évidence cette parole de Saint-Paul : *Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles; mais elles sont puissantes par la vertu de Dieu.*

Un autre chevalier, Harmut de Cronberg, ami de Hütten et de Sickingen, paraît avoir eu plus de sagesse et de connaissance de la vérité. Il écrivit avec beaucoup de modestie à Léon X, l'invitant à remettre sa puissance temporelle à celui à qui elle appartenait, à savoir à l'Empereur. S'adressant à ses sujets comme un père, il chercha à leur faire comprendre la doctrine de l'Évangile, et les exhorta à la foi, à l'obéissance et à la confiance en Jésus-Christ, « qui, ajoutait-il, est le seigneur souverain « de nous tous. » Il résigna entre les mains de l'Empereur une pension de deux cents ducats, « parce que, disait-il, il ne voulait plus servir celui « qui prêtait l'oreille aux ennemis de la vérité. » Nous trouvons quelque part de lui cette parole, qui nous semble le placer bien au-dessus de Hütten et de Sickingen : « Notre docteur céleste, le « Saint-Esprit, peut, quand il le veut, enseigner « dans une heure bien plus de la foi qui est en « Christ, que l'on n'en apprendrait dans dix ans « à l'université de Paris. »

Ceux qui ne cherchent que sur les degrés des trones [1], ou dans les cathédrales et les académies, des amis de la réformation, et qui prétendent qu'il n'y en eut pas parmi le peuple, sont dans une grave erreur. Dieu, qui préparait le cœur des sages et des puissants, préparait aussi dans les retraites du peuple beaucoup d'hommes simples et humbles, qui devaient devenir un jour les serviteurs de sa Parole. L'histoire du temps nous montre la

1 Voyez Châteaubriand, Études historiques.

fermentation qui animait alors les classes inférieures. Non-seulement on vit des jeunes gens sortir de ces rangs, pour occuper ensuite les premières places dans l'Église, mais on vit aussi des hommes qui restèrent toute leur vie adonnés aux professions les plus humbles, contribuer puissamment au grand réveil de la chrétienté. Nous rappellerons quelques traits de la vie de l'un d'eux.

Un fils naquit, le 5 novembre 1494, à un tailleur de Nuremberg, appelé Hans Sachs. Ce fils, nommé Hans (Jean), comme son père, après avoir fait quelques études, auxquelles une forte maladie l'obligea de renoncer, embrassa l'état de cordonnier. Le jeune Hans profita de la liberté que cette humble profession laissait à son esprit, pour pénétrer dans ce monde supérieur qui plaisait à son âme. Depuis que les chants avaient cessé dans les châteaux des preux, ils semblaient avoir cherché et trouvé un asile parmi les bourgeois des joyeuses cités de l'Allemagne. Une école de chant se tenait dans l'église de Nuremberg. Ces exercices, auxquels le jeune garçon venait mêler sa voix, ouvrirent le cœur de Hans aux impressions religieuses, et contribuèrent à exciter en lui le goût de la poésie et de la musique. Cependant le génie du jeune homme ne pouvait longtemps rester renfermé dans les murs de son atelier. Il voulait voir par lui-même ce monde, dont il avait lu dans les livres tant de choses, dont ses camarades lui faisaient tant de récits, et que son imagination peuplait de merveilles. En 1511, il se charge de quelques effets, et part, se dirigeant vers le sud.

Bientôt le jeune voyageur, qui rencontre sur sa route de joyeux camarades, des étudiants courant le pays, et bien des dangereux attraits, sent commencer au dedans de lui un redoutable combat. Les convoitises de la vie et ses saintes résolutions se trouvent en présence. Tremblant pour l'issue, il prend la fuite et va se cacher dans la petite ville de Wels, en Autriche (1513), où il vit dans la retraite et se livrant à la culture des beaux-arts. L'empereur Maximilien vient à passer par cette ville avec une suite brillante. Le jeune poëte se laisse entraîner par l'éclat de cette cour. Le prince le reçoit dans sa vénerie, et Hans s'oublie de nouveau sous les voûtes bruyantes du palais d'Insbrück. Mais sa conscience crie encore une fois avec force. Aussitôt le jeune veneur quitte son brillant uniforme de chasse, il part, il arrive à Schwatz, puis à Munich. Ce fut là qu'en 1514, à l'âge de vingt ans, il chanta son premier hymne « à l'honneur de Dieu, » sur un air remarquable. Il fut couvert d'applaudissements. Partout dans ses voyages il avait occasion de remarquer de nombreuses et tristes preuves des abus sous lesquels la religion était étouffée.

De retour à Nuremberg, Hans s'établit, se marie, devient père de famille. Lorsque la réformation éclate, il prête l'oreille. Il saisit cette sainte Écriture qui lui était déjà devenue chère comme poëte, et dans laquelle maintenant il cherche, non plus des images et des chants, mais la lumière de la vérité. Bientôt c'est à cette vérité qu'il consacre sa lyre. D'un humble atelier, situé devant

l'une des portes de la ville impériale de Nuremberg, sortent des accents qui retentissent dans toute l'Allemagne, qui préparent les esprits à une ère nouvelle, et qui rendent partout chère au peuple la grande révolution qui s'accomplit. Les cantiques spirituels de Hans Sachs, et sa Bible mise en vers, aidèrent puissamment cette œuvre. Il serait peut-être difficile de dire qui a fait le plus pour elle du prince électeur de Saxe, administrateur de l'Empire, ou du cordonnier de Nuremberg.

Ainsi donc il y avait alors quelque chose dans toutes les classes qui annonçait une réformation. De tous côtés on voyait paraître des signes et se presser des événements qui menaçaient de renverser l'œuvre des siècles de ténèbres, et d'amener pour les hommes « un temps nouveau. » Les lumières dont le siècle venait de faire la découverte, avaient répandu dans tous les pays, avec une inconcevable rapidité, une multitude d'idées nouvelles. Les esprits des hommes, qui avaient dormi depuis tant de siècles, semblaient vouloir racheter par leur activité tout le temps qu'ils avaient perdu. Les laisser oisifs, sans nourriture, ou ne leur présenter d'autres aliments que ceux qui avaient longtemps entretenu leur languissante vie, eût été méconnaître la nature de l'homme. Déjà l'esprit humain voyait clairement ce qui était et ce qui devait être, et il mesurait d'un regard hardi l'immense abîme qui séparait ces deux mondes. De grands princes siégeaient sur le trône; l'antique colosse de Rome chancelait sous son poids; l'an-

cien esprit de chevalerie quittait la terre, faisant place à un esprit nouveau, qui soufflait à la fois des sanctuaires du savoir et des demeures des petits. La parole imprimée avait pris des ailes qui la portaient, comme le vent porte certaines semences, jusque dans les lieux les plus éloignés. La découverte des deux Indes élargissait le monde..... Tout annonçait une grande révolution.

Mais d'où viendra le coup qui fera crouler l'antique édifice, et sortir de ses ruines un édifice nouveau? Personne ne le savait. Qui eut plus de sagesse que Frédéric? qui eut plus de science que Reuchlin? qui eut plus de talent qu'Érasme? qui eut plus d'esprit et de verve que Hütten? qui eut plus de valeur que Sickingen? qui fut plus vertueux que Cronberg? Et pourtant ni Frédéric, ni Reuchlin, ni Érasme, ni Sickingen, ni Hütten, ni Cronberg..... Les savants, les princes, les guerriers, l'Église elle-même, tous avaient miné quelques fondements; mais on en était resté là : et nulle part on ne voyait paraître la main puissante qui devait être la main de Dieu.

Cependant tous avaient le sentiment qu'elle devait bientôt se montrer. Quelques-uns prétendaient en avoir trouvé dans les étoiles les indices assurés. Ceux-ci, voyant l'état misérable de la religion, annonçaient l'avénement prochain de l'Antechrist. Ceux-là, au contraire, présageaient une réformation imminente. Le monde attendait. — Luther parut.

LIVRE II.

JEUNESSE, CONVERSION ET PREMIERS TRAVAUX DE LUTHER.

1483 — 1517.

I.

Tout était prêt. Dieu, qui prépare son œuvre pendant des siècles, l'accomplit, quand l'heure est venue, par les plus faibles instruments. Faire de grandes choses avec les plus petits moyens, telle est la loi de Dieu. Cette loi, qui se voit partout dans la nature, se retrouve aussi dans l'histoire. Dieu prit les réformateurs de l'Église là où il en avait pris les apôtres. Il les choisit dans cette classe pauvre, qui, sans être le bas peuple, est à peine la bourgeoisie. Tout doit manifester au monde que l'œuvre est, non de l'homme, mais de Dieu. Le réformateur Zwingle sortit de la cabane d'un berger des Alpes; Mélanchton, le théologien de la réformation, de la boutique d'un armurier; et Luther, de la chaumière d'un pauvre mineur.

La première époque de la vie de l'homme, celle où il se forme et se développe sous la main de Dieu, est toujours importante. Elle l'est surtout dans la carrière de Luther. Toute la réformation est déjà là. Les diverses phases de cette œuvre se succédèrent dans l'âme de celui qui en fut l'instru-

ment, avant de s'accomplir dans le monde. La connaissance de la réformation qui s'opéra dans le cœur de Luther donne seule la clef de la réformation de l'Église. Ce n'est que par l'étude de l'œuvre particulière qu'on peut avoir l'intelligence de l'œuvre générale. Ceux qui négligent la première ne connaîtront de la seconde que les formes et les dehors. Ils pourront savoir certains événements et certains résultats, mais ils ne connaîtront pas la nature intrinsèque de ce renouvellement, parce que le principe de vie qui en fut l'âme, leur demeurera caché. Étudions donc la réformation dans Luther, avant de l'étudier dans les faits qui changèrent la chrétienté.

Jean Luther, fils d'un paysan du village de Mora, près d'Isenac, dans le comté de Mansfeld, en Thuringe, issu d'une famille de simples bourgeois, ancienne et nombreuse [1], épousa la fille d'un habitant de Neustadt, dans l'évêché de Würzbourg, Marguerite Lindemann. Les deux époux quittèrent les campagnes d'Isenac et vinrent s'établir dans la petite ville d'Eisleben en Saxe.

Seckendorff rapporte, sur le témoignage de Rebhan, surintendant à Isenac en 1601, que la mère de Luther, croyant son terme encore éloigné, s'était rendue à la foire d'Eisleben, et que contre son attente elle y accoucha d'un fils. Malgré toute la confiance que Seckendorff mérite, ce récit ne paraît pas exact; en effet, aucun des plus anciens

1 Vetus familia est et late propagata mediocrium hominum. (Melancht., Vit. Luth.)

historiens de Luther n'en a fait mention; de plus, il y a près de vingt-quatre lieues de Mora à Eisleben, et l'on ne se décide pas facilement, dans l'état où se trouvait la mère de Luther, à franchir une telle distance, *pour aller à la foire;* enfin, le témoignage de Luther lui-même paraît tout à fait opposé à cette assertion [1].

Jean Luther était un homme droit, ardent au travail, ouvert, et poussant la fermeté de caractère jusqu'à l'opiniâtreté. D'une culture d'esprit plus relevée que la plupart des hommes de sa classe, il lisait beaucoup. Les livres étaient rares alors; mais Jean ne laissait passer aucune occasion de s'en procurer. Ils étaient ses délassements dans les intervalles de repos que lui laissait un travail rude et assidu. Marguerite possédait les vertus qui parent les femmes honnêtes et pieuses. On remarquait surtout sa pudeur, sa crainte de Dieu et son esprit de prière. Elle était regardée par les mères de famille de l'endroit comme un modèle qu'elles devaient s'appliquer à suivre [2].

On ne sait pas d'une manière précise depuis combien de temps les deux époux étaient établis à Eisleben, lorsque, le 10 novembre, une heure avant minuit, Marguerite donna le jour à un fils. Melanchton interrogea souvent la mère de son ami sur l'époque de la naissance de celui-ci : « Je

1 Ego natus sum in Eisleben, baptisatusque apud Sanctum-Petrum ibidem. Parentes mei de prope Isenaco illuc migrarunt. (L. Epp. I, p. 390.)

2 Intuebanturque in eam cæteræ honestæ mulieres, ut in exemplar virtutum. (Melancht., Vita Lutheri.)

« me rappelle très-bien le jour et l'heure, répon« dait-elle; mais pour l'année je n'en suis pas cer« taine. » Mais Jacques, frère de Luther, homme honnête et intègre, a rapporté que, selon l'opinion de toute la famille, Martin naquit l'an de Christ 1483, le 10 novembre, veille de la Saint-Martin [1]. La première pensée des pieux parents fut de consacrer à Dieu par le saint baptême l'enfant qu'il venait de leur accorder. Dès le lendemain, qui se trouvait être un mardi, le père porta son fils avec reconnaissance et joie à l'église de Saint-Pierre; ce fut là qu'il reçut le sceau de sa consécration au Seigneur. On l'appela Martin en mémoire de ce jour.

Le jeune Martin n'avait pas encore six mois, lorsque ses parents quittèrent Eisleben, pour se rendre à Mansfeld, qui n'en est éloigné que de cinq lieues. Les mines de Mansfeld étaient alors très-célèbres. Jean Luther, homme laborieux, sentant qu'il serait peut-être appelé à élever une famille nombreuse, espérait y gagner plus facilement son pain et celui de ses enfants. C'est dans cette ville que l'intelligence et les forces du jeune Luther reçurent leur premier développement; c'est là que son activité commença à se montrer, que son caractère se prononça dans ses paroles et dans ses actions. Les plaines de Mansfeld, les bords du Wipper, furent le théâtre de ses premiers ébats avec les enfants du voisinage.

Les commencements du séjour à Mansfeld fu-

1 Melancht., Vita Lutheri.

rent pénibles pour l'honnête Jean et pour sa femme. Ils y vécurent d'abord dans une grande pauvreté. « Mes parents, dit le réformateur, ont été très-« pauvres. Mon père était un pauvre bûcheron, et « ma mère a souvent porté son bois sur le dos, « afin d'avoir de quoi nous élever, nous autres « enfants. Ils ont supporté pour nous des travaux « rudes jusqu'au sang. » L'exemple de parents qu'il respectait, les habitudes qu'ils lui inspirèrent, accoutumèrent de bonne heure Luther au travail et à la frugalité. Que de fois sans doute il accompagna sa mère dans le bois, pour y ramasser aussi son petit fagot!

Il y a des promesses faites au travail du juste, et Jean Luther en éprouva la réalité. Ayant acquis un peu plus d'aisance, il établit à Mansfeld deux fourneaux de forge. Ce fut autour de ces fourneaux que grandit le jeune Martin, et ce fut du produit de ce travail que son père pourvut plus tard à ses études. « C'était d'une famille de mi-« neurs, dit le bon Mathesius, que devait sortir « le fondeur spirituel de la chrétienté. Image de « ce que Dieu voulait faire en nettoyant par lui « les fils de Lévi et en les épurant dans ses four-« neaux, comme l'or [1]. » Respecté de tous pour sa droiture, sa vie sans taches et son bon sens, Jean Luther fut fait conseiller de Mansfeld, capitale du comté de ce nom. Une trop grande misère eût pu appesantir l'esprit de l'enfant; l'aisance de la

1 Drumb musste dieser geistliche Schmelzer.... (Mathesius, Historien. 1565, p. 3.)

maison paternelle dilata son cœur et éleva son caractère.

Jean profita de sa nouvelle situation pour rechercher la société qu'il préférait. Il faisait grand cas des hommes instruits, et il invitait souvent à sa table les ecclésiastiques et les maîtres d'école du lieu. Sa maison offrait le spectacle de ces sociétés de simples bourgeois qui honoraient l'Allemagne au commencement du seizième siècle. C'était un miroir où venaient se réfléchir les nombreuses images qui se succédaient sur la scène agitée de ce temps-là. L'enfant en profita. Sans doute, la vue de ces hommes, auxquels on témoignait tant d'égards dans la maison de son père, excita plus d'une fois dans le cœur du jeune Martin le désir ambitieux de devenir lui-même un jour maître d'école ou savant.

Dès qu'il fut en âge de recevoir quelque enseignement, ses parents cherchèrent à lui donner la connaissance de Dieu, à lui en inspirer la crainte, et à le former aux vertus chrétiennes. Ils mettaient tous leurs soins à cette première éducation domestique [1]. Cependant ce ne fut pas à cela que se borna leur tendre sollicitude.

Son père, désireux de lui voir acquérir les éléments des connaissances pour lesquelles il avait tant d'estime, invoqua sur lui la bénédiction de Dieu et l'envoya à l'école. Martin était encore très-petit. Son père, ou un jeune homme de Mansfeld,

1 « Ad agnitionem et timorem Dei... domestica institutione « diligenter adsuefecerunt. » (Melancht., Vit. Luth.)

Nicolas Emler, le portaient souvent dans leurs bras à la maison de George Émile, et retournaient ensuite l'y chercher. Emler épousa plus tard une sœur de Luther. Cinquante ans après, le réformateur rappelait au vieux Nicolas cette marque touchante d'affection, reçue dans les premières années de son enfance, et la retraçait sur les premières feuilles d'un livre dont il faisait présent à cet ancien ami[1].

La piété de ses parents, leur activité, leur vertu austère, donnèrent au jeune garçon une impulsion heureuse et formèrent en lui un esprit attentif et grave. Un système qui employait pour principaux mobiles les châtiments et la crainte, prévalait alors dans l'éducation. Marguerite, tout en approuvant quelquefois la conduite trop sévère de son mari, ouvrit souvent à Martin ses bras maternels, pour le consoler au milieu de ses larmes. Cependant elle-même dépassait aussi les préceptes de cette sagesse qui nous dit : *Celui qui aime son fils se hâte de le châtier.* Le caractère impétueux de l'enfant donnait lieu à bien des corrections et des réprimandes. « Mes parents, dit « plus tard Luther, m'ont traité durement, ce qui « m'a rendu très-craintif. Ma mère me châtia un « jour si fort pour une noisette, que le sang en « coula. Ils croyaient de tout leur cœur bien faire; « mais ils ne savaient pas discerner les esprits, ce « qui est cependant nécessaire pour savoir quand,

1 Walther's Nachrichten.

« à qui et comment les punitions doivent être in-
« fligées [1]. »

Le pauvre enfant endurait à l'école des traitements non moins sévères. Son maître le fustigea quinze fois de suite dans une matinée. « Il faut, « disait Luther en rapportant ce fait, fouetter les « enfants, mais il faut en même temps les aimer. » Avec une telle éducation, Luther apprit de bonne heure à mépriser les agréments d'une vie sensuelle. « Ce qui doit devenir grand, doit commencer pe« titement, » remarque avec justesse l'un de ses plus anciens historiens, « et si les enfants sont « élevés dès leur jeunesse avec trop de délicatesse « et de prévenances, on leur nuit par là pour toute « leur vie [2]. »

Martin apprit quelque chose à l'école. On lui enseigna les chapitres du catéchisme, les dix commandements, le symbole des apôtres, l'oraison dominicale, des cantiques, des formules de prières, le *donat*, grammaire latine composée dans le quatrième siècle par Donatus, maître de saint Jérôme, et qui, perfectionnée dans le onzième siècle par un moine français nommé Remigius, fut longtemps en grande réputation dans toutes les écoles; il étudia de plus le Cisio-Janus, calendrier très-singulier, composé dans le dixième ou le on-

1 Sed non poterant discernere ingenia, secundum quæ essent temperandæ correctiones. (L. Opp. W. XXII, p. 1785.)

2 Was gross soll werden, muss klein angehen. (Mathesius, Hist., p. 3.)

zième siècle; enfin on lui apprit tout ce qu'on savait dans l'école latine de Mansfeld.

Mais l'enfant ne paraît point y avoir été conduit à Dieu. Le seul sentiment religieux qu'on pouvait alors découvrir en lui était celui de la crainte. Chaque fois qu'il entendait parler de Jésus-Christ, il pâlissait d'épouvante; car on ne le lui avait représenté que comme un juge irrité. Cette crainte servile, qui est si éloignée de la vraie religion, le prépara peut-être à la bonne nouvelle de l'Évangile, et à cette joie qu'il ressentit plus tard, quand il apprit à connaître celui qui était doux et humble de cœur.

Jean Luther voulait faire de son fils un savant. Le jour nouveau qui commençait partout à rayonner, pénétrait jusque dans la maison du mineur de Mansfeld, et y excitait des pensées d'ambition. Les dispositions remarquables, l'application persévérante de son fils, faisaient concevoir à Jean les plus belles espérances. Aussi, lorsque Martin eut atteint, en 1497, l'âge de quatorze ans, son père prit-il la résolution de se séparer de lui, pour l'envoyer à Magdebourg, à l'école des Franciscains. Marguerite dut y consentir, et Martin se prépara à quitter le toit paternel.

Parmi les jeunes gens qu'il rencontra à Mansfeld, était le fils d'un bon bourgeois, Jean Reinecke. Martin et Jean, camarades d'école dans leur enfance, s'étaient liés d'une étroite amitié qui dura toute leur vie. Les deux jeunes garçons partirent ensemble pour Magdebourg. Là, éloignés

de leurs familles, ils s'attachèrent encore plus l'un à l'autre.

Magdebourg fut pour Martin comme un monde nouveau. Au milieu de nombreuses privations (car il avait à peine de quoi vivre), il examinait, il écoutait. Andreas Proles, provincial de l'ordre des Augustins, prêchait alors avec beaucoup de chaleur la nécessité de réformer la religion et l'Église. Peut-être ces discours déposèrent-ils dans l'âme du jeune homme le premier germe des idées qui s'y développèrent plus tard.

C'était pour Luther le temps d'un rude apprentissage. Lancé dans le monde à quatorze ans, sans amis et sans protecteurs, il tremblait devant ses maîtres, et, dans les heures de récréation, il cherchait péniblement sa nourriture avec des enfants aussi pauvres que lui. « Je quêtais, dit-il, « avec mes camarades quelque peu d'aliments, afin « d'avoir de quoi pourvoir à nos besoins. Un jour, « dans le temps où l'Église célèbre la fête de la « naissance de Jésus-Christ, nous parcourions en- « semble les villages voisins, allant de maison en « maison et chantant à quatre voix les cantiques or- « dinaires sur le petit enfant Jésus, né à Bethléhem. « Nous nous arrêtâmes devant une demeure de « paysan, isolée, au bout d'un village. Le paysan, « nous entendant chanter nos hymnes de Noël, « sortit avec quelques provisions qu'il voulait nous « donner, et demanda d'une grosse voix et d'un « ton rude : Où êtes-vous, garçons? Épouvantés à « ces paroles, nous nous sauvâmes à toutes jam-

« bes. Nous n'avions aucune raison de nous ef-
« frayer, car le paysan nous offrait de bon cœur
« cette assistance; mais nos cœurs sans doute
« étaient rendus craintifs par les menaces et la ty-
« rannie dont les maîtres accablaient alors les
« écoliers, en sorte qu'un subit effroi nous avait
« saisis. A la fin, cependant, le paysan nous ap-
« pelant toujours, nous nous arrêtâmes, nous lais-
« sâmes nos craintes, nous courûmes vers lui, et
« nous reçûmes de sa main la nourriture qu'il
« nous destinait. C'est ainsi, ajoute Luther, que
« nous avons coutume de trembler et de nous en-
« fuir, quand notre conscience est coupable et
« effrayée. Alors nous avons peur même d'un se-
« cours qu'on nous offre, et de ceux qui sont
« nos amis et qui veulent nous faire toute sorte de
« bien[1]. »

Un an s'était à peine écoulé, lorsque Jean et Marguerite, apprenant combien leur fils trouvait de difficulté à vivre à Magdebourg, l'envoyèrent à Isenac, où se trouvait une école célèbre et où ils avaient plusieurs parents[2]. Ils avaient d'autres enfants; et bien que leur aisance se fût accrue, ils ne pouvaient entretenir leur fils dans une ville étrangère. Les fourneaux et les veilles de Jean Luther ne faisaient vivre que la famille de Mansfeld. Il espérait que Martin, arrivé à Isenac, y trouverait plus facilement de quoi subsister. Mais il n'y fut pas plus heureux. Ceux de ses parents qui

1 Lutheri Opera. (Walch.), II, 2347.

2 Isenacum enim pene totam parentelam meam habet. (L. Epp. I, p. 390.)

habitaient cette ville ne se soucièrent pas de lui, ou peut-être que très-pauvres eux-mêmes, ils ne pouvaient lui être d'aucun secours.

Quand l'écolier était pressé par la faim, il devait, comme à Magdebourg, se joindre à ses camarades d'études, et chanter avec eux devant les maisons pour obtenir un morceau de pain. Cette habitude du temps de Luther s'est conservée jusqu'à nos jours dans plusieurs villes d'Allemagne; quelquefois les voix des jeunes garçons y forment un chant plein d'harmonie. Souvent le pauvre et modeste Martin ne recevait, au lieu de pain, que de dures paroles. Alors, accablé de tristesse, il versait en secret bien des larmes, et ne pensait qu'en tremblant à l'avenir.

Un jour, entre autres, on l'avait déjà repoussé de trois maisons, et il se disposait à retourner à jeun à son gîte, lorsque, parvenu sur la place Saint-George, il s'arrêta, immobile et plongé dans de tristes réflexions, devant la maison d'un honnête bourgeois. Faudra-t-il, faute de pain, qu'il renonce aux études et qu'il aille travailler avec son père dans les mines de Mansfeld?...... Tout à coup une porte s'ouvre; une femme paraît sur le seuil : c'est l'épouse de Conrad Cotta, la fille du bourgmestre d'Ilefeld [1]. Elle s'appelait Ursule. Les chroniques d'Isenac l'appellent « la pieuse *Sunamite*, » en souvenir de celle qui retint avec tant d'instances le prophète Élisée à manger du pain chez elle. La Sunamite chrétienne avait déjà

1 Lingk's Reisegesch. Luth.

remarqué plus d'une fois le jeune Martin dans les assemblées des fidèles; elle avait été touchée de la douceur de son chant et de sa dévotion [1]. Elle venait d'entendre les paroles dures qu'on avait adressées au pauvre écolier, et le voyant tout triste devant sa porte, elle vint à son aide, lui fit signe d'entrer, et lui servit de quoi apaiser sa faim.

Conrad approuva la bienfaisance de sa femme; il trouva même tant d'agrément dans la société du jeune Luther, que, quelques jours après, il le prit entièrement dans sa maison. Dès ce moment ses études sont assurées. Il n'est pas obligé de retourner aux mines de Mansfeld et d'enfouir le talent que Dieu lui a confié. Lorsqu'il ne savait plus que devenir, Dieu lui a ouvert le cœur et la porte d'une famille chrétienne. Cet événement disposa son âme à cette confiance en Dieu, que les plus fortes tempêtes ne purent dans la suite ébranler.

Luther trouva dans la maison de Cotta une vie bien différente de celle qu'il avait jusqu'alors connue. Il y eut une existence douce, exempte de soucis et de besoins; son esprit devint plus serein, son caractère plus gai, son cœur plus ouvert. Tout son être se réveilla aux doux rayons de la charité, et commença à s'ébattre, de vie, de joie, de bonheur. Ses prières furent plus ardentes, sa soif de savoir plus grande; il fit de rapides progrès.

Aux lettres et aux sciences il ajouta le charme

1 Dieweil sie umb seines Singen und herzlichen Gebets willen..... (Mathesius, p. 3.)

des arts; car les arts aussi grandissaient en Allemagne. Les hommes que Dieu destine à agir sur leurs contemporains, sont d'abord eux-mêmes saisis et entraînés par toutes les tendances de leur siècle. Luther apprit à jouer de la flûte et du luth. Il accompagnait souvent de ce dernier instrument sa belle voix d'alto : il égayait ainsi son cœur dans ses moments de tristesse. Il se plaisait aussi à témoigner par ses accords sa vive reconnaissance à sa mère adoptive, qui aimait beaucoup la musique. Il a lui-même aimé cet art jusqu'à sa vieillesse, et a composé les paroles et le chant de quelques-uns des plus beaux cantiques que l'Allemagne possède. Plusieurs même ont passé dans notre langue.

Temps heureux pour le jeune homme! Luther se le rappela toujours avec émotion. Un fils de Conrad étant venu, bien des années après, étudier à Wittemberg, lorsque le pauvre écolier d'Isenac était devenu le docteur de son siècle, il le reçut avec joie à sa table et sous son toit. Il voulait rendre en partie au fils ce qu'il avait reçu du père et de la mère. C'est en se souvenant de la femme chrétienne qui lui avait donné du pain quand tout le monde le repoussait, qu'il dit cette belle parole : « Il n'y a rien sur la terre de plus « doux que le cœur d'une femme où la piété habite. »

Jamais Luther n'eut honte des jours où, pressé par la faim, il mendiait tristement le pain nécessaire à ses études et à sa vie. Bien loin de là, il pensait avec reconnaissance à cette grande pauvreté de sa jeunesse. Il la regardait comme un des moyens dont Dieu s'était servi pour faire de

lui ce qu'il devint plus tard, et il lui en rendait grâces. Les pauvres enfants qui étaient obligés de suivre la même vie, touchaient son cœur. « Ne « méprisez pas, disait-il, les garçons qui cherchent, « en chantant devant les portes, *panem propter* « *Deum,* du pain pour l'amour de Dieu; moi aussi, « j'ai fait de même. Il est vrai que plus tard mon « père m'a entretenu avec beaucoup d'amour et « de bonté à l'université d'Erfurt, m'y soutenant « à la sueur de son front; toutefois j'ai été un « pauvre quêteur. Et maintenant, au moyen de ma « plume, je suis venu si loin, que je ne voudrais « pas changer de fortune avec le Grand-Turc lui-« même. Bien plus, quand on entasserait les uns « sur les autres tous les biens de la terre, je ne « les prendrais pas en échange de ce que j'ai. Et « cependant je n'en serais pas au point où je me « trouve, si je n'avais été à l'école et si je n'avais « appris à écrire. » Ainsi le grand homme trouve dans ces premiers et humbles commencements, l'origine de sa gloire. Il ne craint pas de rappeler que cette voix, dont les accents firent tressaillir l'Empire et le monde, sollicitait naguère un morceau de pain dans les rues d'une pauvre cité. Le chrétien se complaît dans ces souvenirs, parce qu'ils lui rappellent que c'est en Dieu qu'il doit se glorifier.

La force de son intelligence, la vivacité de son imagination, l'excellence de sa mémoire, lui firent bientôt devancer tous ses compagnons d'études[1].

1 Cumque et vis ingenii acerrima esset, et imprimis ad

Il fit surtout de rapides progrès dans les langues anciennes, dans l'éloquence et dans la poésie. Il écrivait des discours, il faisait des vers. Gai, complaisant, ayant ce qu'on appelle un bon cœur, il était chéri de ses maîtres et de ses camarades.

Parmi ses professeurs, il s'attacha particulièrement à Jean Trébonius, homme savant, d'un débit agréable, et qui avait ces égards pour la jeunesse, qui sont si propres à l'encourager. Martin avait remarqué que lorsque Trébonius entrait dans la classe, il se découvrait la tête pour saluer les écoliers. Grande condescendance en ces temps pédantesques! Cela avait plu au jeune homme. Il avait compris qu'il valait aussi quelque chose. Le respect du maître avait rehaussé l'élève à ses propres yeux. Les collègues de Trébonius, qui n'avaient pas la même habitude, lui ayant un jour témoigné leur étonnement de cette extrême condescendance, il leur répondit, et ceci ne frappa pas moins le jeune Luther : « Il y a parmi ces « jeunes garçons des hommes dont Dieu fera, un « jour, des bourgmestres, des chanceliers, des doc« teurs, des magistrats. Quand même vous ne les « voyez pas encore avec les signes de leurs digni« tés, il est juste pourtant que vous ayez pour « eux du respect. » Sans doute le jeune écolier écouta avec plaisir ces paroles, et peut-être se vit-il déjà alors un bonnet de docteur sur la tête.

eloquentiam idonea, celeriter æqualibus suis præcurrit. (Melancht., Vita Luth.)

II.

Luther avait atteint sa dix-huitième année. Il avait goûté la douceur des lettres. Il brûlait du désir d'apprendre. Il soupirait après une université. Il souhaitait de se rendre à l'une de ces sources de toutes les sciences, où il pourrait étancher sa soif de savoir[1]. Son père exigeait qu'il étudiât le droit. Plein d'espérance dans les talents de son fils, il voulait qu'il les cultivât et qu'il les fît paraître au grand jour. Il le voyait déjà remplir des fonctions honorables parmi ses concitoyens, gagner la faveur des princes et briller sur la scène du monde. Il fut arrêté que le jeune homme se rendrait à Erfurt.

Luther arriva dans cette université, l'an 1501. Jodocus, surnommé le docteur d'Isenac, y professait la philosophie scolastique avec beaucoup de succès. Melanchton regrette que l'on n'enseignât alors à Erfurt qu'une dialectique hérissée de difficultés. Il pense que si Luther y avait trouvé d'autres professeurs, si on lui avait enseigné les disciplines plus douces et plus tranquilles de la vraie philosophie, cela eût pu modérer et adoucir la véhémence de sa nature[2]. Le nouveau disciple se mit donc à étudier la philosophie du moyen âge dans les écrits d'Occam, de Scot, de Bonaventure et de Thomas d'Aquin. Plus tard, toute cette scolastique lui fut en horreur. Il tremblait d'in-

1 Degustata igitur litterarum dulcedine, natura flagrans cupiditate discendi, appetit academiam. » (Mel., Vit. Luth.)

2 Et fortassis ad leniendam vehementiam naturæ mitiora studia veræ philosophiæ.... (Ibid.)

dignation lorsqu'on prononçait en sa présence le nom d'Aristote; et il alla jusqu'à dire que si Aristote n'était pas un homme, il ne craindrait pas de le prendre pour le diable. Mais son esprit avide de doctrine avait besoin de meilleurs aliments; il se mit à étudier les beaux monuments de l'antiquité, les écrits de Cicéron, de Virgile et des autres classiques. Il ne se contentait pas, comme le vulgaire des étudiants, d'apprendre par cœur les productions de ces écrivains; il cherchait surtout à approfondir leurs pensées, à se pénétrer de l'esprit qui les animait, à s'approprier leur sagesse, à comprendre le but de leurs écrits, et à enrichir son intelligence de leurs graves sentences et de leurs brillantes images. Il interrogeait souvent ses professeurs, et dépassa bientôt ses condisciples[1]. Doué d'une mémoire facile et d'une imagination puissante, tout ce qu'il lisait ou entendait lui restait toujours présent à l'esprit; c'était comme s'il l'eût vu lui-même. « Ainsi brillait Luther dès sa jeunesse. Toute l'université, dit Mélanchton, admirait son génie[2]. »

Mais déjà à cette époque, le jeune homme de dix-huit ans ne travaillait pas uniquement à cultiver son intelligence; il avait cette pensée sérieuse, ce cœur porté en haut, que Dieu donne à ceux dont il veut faire ses plus zélés serviteurs. Luther sentait qu'il dépendait de Dieu: simple et puis-

1 Et quidem inter primos, ut ingenio studioque multos coæqualium antecellebat. (Cochlœus, Acta Lutheri, p. 1.)

2 Sic igitur in juventute eminebat, ut toti academiæ Lutheri ingenium admirationi esset. (Vita Luth.)

sante conviction, qui est à la fois la source d'une profonde humilité et de grandes actions. Il invoquait avec ferveur la bénédiction divine sur ses travaux. Chaque matin il commençait la journée par la prière; puis il se rendait à l'église; ensuite il se mettait à l'étude, et il ne perdait pas un moment dans tout le cours de la journée. « Bien prier, « avait-il coutume de dire, est plus qu'à moitié « étudier [1]. »

Le jeune étudiant passait à la bibliothèque de l'université tous les moments qu'il pouvait enlever à ses travaux académiques. Les livres étaient encore rares, et c'était pour lui un grand privilége de pouvoir profiter des trésors réunis dans cette vaste collection. Un jour (il y avait alors deux ans qu'il était à Erfurt, et il avait vingt ans), il ouvre l'un après l'autre plusieurs des livres de la bibliothèque, afin d'en connaître les auteurs. Un volume qu'il a ouvert à son tour frappe son attention. Il n'en a point vu de semblable jusqu'à cette heure. Il lit le titre... c'est une Bible ! livre rare, inconnu dans ce temps-là [2]. Son intérêt est vivement excité; il se sent tout rempli d'admiration de trouver autre chose dans ce volume que ces fragments d'évangiles et d'épîtres que l'Église a choisis pour les lire au peuple dans les temples, chaque dimanche de l'année. Il avait cru jusqu'alors que c'était là toute la Parole de Dieu. Et voilà

1 Fleissig gebet, ist uber die Helfft studirt. (Mathes., 3.)

2 Auff ein Zeyt, wie er die Bücher fein nacheinander besieht....... kombt er über die lateinische Biblia..... (Mathes. 3.)

tant de pages, tant de chapitres, tant de livres, dont il n'avait aucune idée! Son cœur bat en tenant en ses mains toute cette Écriture qui est divinement inspirée. Il parcourt avec avidité et avec des sentiments indicibles toutes ces feuilles de Dieu. La première page sur laquelle se fixe son attention lui raconte l'histoire d'Anne et du jeune Samuel. Il lit, et son âme peut à peine contenir la joie dont elle est pénétrée. Cet enfant que ses parents prêtent à l'Éternel pour tous les jours de sa vie; le cantique d'Anne, où elle déclare que l'Éternel élève le pauvre de la poudre et tire l'indigent de la boue pour le faire asseoir avec les principaux; ce jeune garçon Samuel qui grandit dans le temple en la présence de l'Éternel; toute cette histoire, toute cette parole qu'il a découverte, lui font éprouver quelque chose qu'il n'a jamais connu. Il retourne chez lui le cœur plein. « Oh! pense-t-il, si Dieu voulait une fois me donner « en propre un tel livre [1]! » Luther ne savait encore ni le grec ni l'hébreu. Il est peu probable qu'il ait étudié ces langues pendant les deux ou trois premières années de son séjour à l'université. C'était en latin qu'était cette Bible qui l'avait transporté de joie. Il revint bientôt à la bibliothèque pour y retrouver son trésor. Il lut et relut, et puis, dans son étonnement et sa joie, il revint lire encore. Les premières lueurs d'une vérité nouvelle se levaient alors pour lui.

1 Avide percurrit, cœpitque optare ut olim talem librum et ipse nancisci posset..... (M. Adami Vit. Luth., p. 103.)

Ainsi Dieu lui a fait trouver sa Parole. Il a découvert le livre dont il doit un jour donner à son peuple cette traduction admirable, dans laquelle l'Allemagne, depuis trois siècles, lit les oracles de Dieu. Pour la première fois peut-être une main a sorti ce volume précieux de la place qu'il occupait dans la bibliothèque d'Erfurt. Ce livre, déposé sur les rayons inconnus d'une salle obscure, va devenir pour tout un peuple le livre de vie. La réformation était cachée dans cette Bible-là.

Ce fut dans la même année que Luther obtint le premier grade académique, celui de bachelier.

Les travaux excessifs auxquels il s'était livré pour soutenir ses examens, le firent tomber dangereusement malade. La mort sembla s'approcher de lui. De graves pensées occupaient son esprit. Il croyait que son existence terrestre allait finir. On plaignait le jeune homme. Il était dommage, pensait-on, de voir tant d'espérances si promptement éteintes. Plusieurs amis venaient le visiter sur son lit de maladie. Dans leur nombre se trouva un prêtre, vieillard vénérable, qui avait suivi avec intérêt l'étudiant de Mansfeld dans ses travaux et dans sa vie académique. Luther ne put lui cacher la pensée dont il était frappé. « Bientôt, dit-il, je serai rappelé de ce monde. » Mais le vieillard lui répondit avec bonté : « Mon cher « bachelier, ayez bon courage! vous ne mourrez « pas de cette maladie. Notre Dieu fera encore de « vous un homme qui, à son tour, en consolera

« plusieurs [1]. Car Dieu charge de sa croix celui « qu'il aime, et ceux qui la portent avec patience « acquièrent beaucoup de sagesse. » Ces mots frappèrent le jeune malade. C'est quand il est si près de la mort qu'il entend la bouche d'un prêtre lui rappeler que Dieu, comme l'avait dit la mère de Samuel, élève le misérable. Le vieillard a répandu une douce consolation dans son cœur; il a ranimé ses esprits; il ne l'oubliera jamais. « C'est là la première prédiction que M. le docteur « ait entendue, » dit Mathesius, l'ami de Luther, qui nous rapporte ce fait, « et il l'a souvent rap« pelée. » On comprend aisément dans quel sens Mathesius appelle cette parole une prédiction.

Lorsque Luther fut guéri, quelque chose était changé en lui. La Bible, sa maladie, les paroles du vieux prêtre, semblaient lui avoir adressé un nouvel appel. Il n'y avait cependant encore rien d'arrêté en son esprit. Il continua ses études. En 1505 il fut fait maître-ès-arts ou docteur en philosophie. L'université d'Erfurt était alors la plus célèbre de l'Allemagne. Les autres n'étaient en comparaison que des écoles inférieures. La cérémonie se fit, selon la coutume, avec pompe. Une procession avec des flambeaux vint rendre hommage à Luther [2]. La fête fut superbe. Tous étaient dans la joie. Luther, encouragé peut-être par ces honneurs, se disposa à se consacrer entièrement au droit, conformément à la volonté de son père.

1 Deus te virum faciet qui alios multos iterum consolabitur. (M. Adami Vit. Luth., p. 103.)

2 L. Opp. W. XXII, p. 2229.

Mais Dieu avait une volonté différente. Tandis que Luther s'occupait d'études diverses, tandis qu'il commençait à enseigner la physique et l'éthique d'Aristote, et d'autres branches de la philosophie, son cœur ne cessait de lui crier que la piété était la seule chose nécessaire, et qu'avant tout il devait être sûr de son salut. Il savait le déplaisir que Dieu témoigne contre le péché; il se rappelait les peines que sa Parole dénonce au pécheur; et il se demandait avec crainte, s'il était sûr de posséder la faveur divine. Sa conscience lui criait: Non. Son caractère était prompt et décidé : il résolut de faire tout ce qui pourrait lui assurer une espérance ferme de l'immortalité. Deux événements vinrent l'un après l'autre ébranler son âme et précipiter sa détermination.

Parmi ses amis d'université s'en trouvait un, nommé Alexis, avec lequel il était étroitement lié. Un matin, le bruit se répand dans Erfurt qu'Alexis a été assassiné. Luther s'assure en toute hâte de la vérité de ce rapport. Cette perte si subite de son ami l'émeut, et la question qu'il s'adresse : Que deviendrais-je, si j'étais ainsi soudainement appelé? remplit son âme des plus vives terreurs [1].

C'était pendant l'été de l'an 1505. Luther, que les vacances ordinaires de l'université laissaient libre, forma la résolution de faire un voyage à Mansfeld, pour revoir les lieux chéris de son enfance, et pour embrasser ses parents. Peut-être aussi voulait-il ouvrir son cœur à son père, le

1 Interitu sodalis sui constritatus. (Cochlœus, p. 1.)

sonder sur le dessein qui commençait à se former dans son esprit, et avoir son aveu pour embrasser une autre vocation. Il prévoyait toutes les difficultés qui l'attendaient. La vie paresseuse de la majorité des prêtres déplaisait à l'actif mineur de Mansfeld. Les ecclésiastiques étaient d'ailleurs peu estimés dans le monde; ils ne jouissaient la plupart que d'un chétif revenu; et le père, qui avait fait beaucoup de sacrifices pour entretenir son fils à l'université, qui le voyait enseigner publiquement, dès sa vingtième année, dans une école célèbre, n'était pas disposé à renoncer aux espérances dont se nourrissait son orgueil.

Nous ignorons ce qui se passa pendant le séjour de Luther à Mansfeld. Peut-être la volonté prononcée de son père lui fit-elle craindre de lui ouvrir son cœur. Il quitta de nouveau la maison paternelle pour aller s'asseoir sur les bancs de l'académie. Il n'était plus qu'à une petite distance d'Erfurt, quand il fut surpris par un violent orage. La foudre éclate et tombe à ses côtés. Luther se jette à genoux. Son heure est peut-être venue. La mort, le jugement, l'éternité l'entourent de toutes leurs terreurs, et lui font entendre une voix à laquelle il ne peut plus résister. « Enveloppé des angoisses et de l'épouvante de la mort, » comme il le dit lui-même [1], il fait vœu, si le Seigneur le tire de ce danger, d'abandonner le monde et de se donner entièrement à Dieu. Après s'être relevé de terre,

1 Mit Erschrecken und Angst des Todes umgeben. (L. Epp. II, 101.)

voyant toujours devant lui cette mort qui doit un jour l'atteindre, il s'examine sérieusement et se demande ce qu'il doit faire [1]. Les pensées qui l'ont agité naguère se représentent avec plus de force. Il a cherché, il est vrai, à remplir tous ses devoirs. Mais dans quel état se trouve son âme? Peut-il, avec un cœur souillé, paraître devant le tribunal d'un Dieu si redoutable? Il faut qu'il devienne saint. Il a soif maintenant de sainteté, comme il avait soif de science. Mais où la trouver? comment l'acquérir? L'université lui a fourni les moyens de satisfaire ses premiers désirs. Qui éteindra cette angoisse, cette ardeur qui le consume? A quelle école de sainteté portera-t-il ses pas?— Il ira dans un cloître; la vie monastique le sauvera. Que de fois il en a entendu raconter la puissance pour transformer un cœur, pour sanctifier un pécheur, pour rendre un homme parfait! Il entrera dans un ordre monastique. Il y deviendra saint. Il s'assurera ainsi la vie éternelle [2].

Tel fut l'événement qui changea la vocation et toutes les destinées de Luther. On reconnaît ici le doigt de Dieu. Ce fut sa main puissante qui renversa sur un grand chemin le jeune maître-ès-arts, l'aspirant au barreau, le futur jurisconsulte, pour donner à sa vie une direction toute nouvelle. Rubianus, l'un des amis de Luther à l'université d'Erfurt, lui écrivait plus tard: «La Providence

1 Cum esset in campo, fulminis ictu territus. (Cochlœus, 1.)

2 Occasio autem fuit ingrediendi illud vitæ genus, quod pietati et studiis doctrinæ de Deo, existimavit esse convenientius. (Mel., Vit. Luth.)

« divine regardait à ce que tu devais un jour deve-
« nir, lorsqu'à ton retour de chez tes parents, le « feu du ciel te fit tomber par terre, comme un « autre Paul, près de la ville d'Erfurt, et t'enle- « vant à notre société, te poussa dans la secte « d'Augustin. » Des circonstances analogues ont signalé la conversion des deux plus grands organes dont la Providence divine se soit servie dans les deux plus grandes révolutions qu'elle ait opérées sur la terre : Saint-Paul et Luther [1].

Luther rentre à Erfurt. Sa résolution est inébranlable. Toutefois, ce n'est pas sans peine qu'il va briser des liens qui lui sont chers. Il ne communique à personne son dessein. Mais, un soir, il invite ses amis d'université à un joyeux et frugal repas. La musique égaye encore une fois leur réunion intime. Ce sont les adieux que Luther fait au monde. Désormais, au lieu de ces aimables compagnons de plaisir et de travail, des moines ; au lieu de ces entretiens gais et spirituels, le silence du cloître ; au lieu de ces chants joyeux, les graves accords de la tranquille chapelle. Dieu le demande : il faut tout immoler. Cependant, une dernière fois encore, les joies de sa jeunesse ! La collation excite ses amis. Luther lui-même les anime. Mais au moment où ils se livrent avec abandon à leur

1 Quelques historiens disent qu'Alexis fut tué par le coup de tonnerre qui épouvanta Luther ; mais deux contemporains, Mathesius (p. 4) et Selneccer (in Orat. de Luth.), distinguent ces deux événements ; on pourrait même joindre à leur témoignage celui de Mélanchton, qui dit : « Sodalem nescio quo « casu interfectum. » (Vita Luth.)

gaieté, le jeune homme ne peut retenir plus longtemps les pensées sérieuses qui occupent son cœur. Il parle... Il découvre son dessein à ses amis étonnés. Ceux-ci cherchent à le combattre, mais en vain. Et la nuit même, Luther, craignant peut-être des sollicitations importunes, quitte sa chambre. Il y laisse tous ses effets et tous ses livres, ne prenant avec lui que Virgile et Plaute (il n'avait point encore de Bible). Virgile et Plaute! l'épopée et la comédie! singulière représentation de l'esprit de Luther! Il y a eu, en effet, en lui toute une épopée, un beau, un grand, un sublime poëme; mais, d'un caractère enclin à la gaieté, à la plaisanterie, à la bouffonnerie, il mêla plus d'un trait familier au fond grave et magnifique de sa vie.

Muni de ces deux livres, il se rend seul, dans les ténèbres, au couvent des Ermites de Saint-Augustin. Il demande qu'on l'y reçoive. La porte s'ouvre et se referme. Le voilà séparé pour toujours de ses parents, de ses compagnons d'étude et du monde! C'était le 17 août 1505. Luther avait alors vingt et un ans et neuf mois.

III.

Enfin il était avec Dieu. Son âme était en sûreté. Cette sainteté tant désirée, il allait donc la trouver. A la vue de ce jeune docteur, les moines étaient dans l'admiration, et exaltaient son courage et son mépris du siècle[1]. Luther n'oublia ce-

1 Hujus mundi contemptu, ingressus est repente, multis admirantibus, monasterium..... (Cochlœus, 1.)

pendant pas ses amis. Il leur écrivit pour prendre congé d'eux et du monde; et le lendemain, il leur envoya ces lettres, avec les habits qu'il avait portés jusqu'alors, et son anneau de maître-ès-arts, qu'il remit à l'université, pour que rien ne lui rappelât plus ce monde qu'il abandonnait.

Ses amis d'Erfurt furent consternés. Faut-il qu'un génie si éminent aille se cacher dans cette vie monastique qui est une demi-mort[1]? Remplis d'une vive douleur, ils se hâtèrent de se rendre au couvent, dans l'espérance de faire revenir Luther sur une démarche si affligeante; mais tout fut inutile. Les portes leur furent fermées. Tout un mois se passa sans que personne pût voir le nouveau moine, ni lui parler.

Luther s'était aussi empressé de communiquer à ses parents le grand changement qui venait de s'opérer dans sa vie. Son père en fut consterné. Il tremblait pour son fils, nous apprend Luther lui-même, dans la dédicace de son livre sur les vœux monastiques, adressée à son père. Sa faiblesse, sa jeunesse, l'ardeur de ses passions, tout lui faisait craindre qu'après le premier moment d'enthousiasme, l'oisiveté du cloître ne fît tomber le jeune homme, ou dans le désespoir, ou dans de grandes fautes. Il savait que ce genre de vie en avait déjà perdu plusieurs. D'ailleurs, le conseiller-mineur de Mansfeld avait de tout autres desseins pour son fils. Il se proposait de lui faire contracter un mariage riche et honorable. Et voi-

1 In vita semi-mortua. (Melch. Adami, V. L., p. 102.)

là tous ses ambitieux projets renversés en une nuit, par cette action imprudente.

Jean écrivit à son fils une lettre pleine d'irritation, dans laquelle il le tutoyait, nous dit encore celui-ci, tandis qu'il l'avait vousoyé depuis qu'il avait reçu le grade de maître-ès-arts. Il lui retirait toute sa faveur, et le déclarait déshérité de l'affection paternelle. En vain les amis de Jean Luther, et sans doute sa femme, cherchèrent-ils à l'adoucir, en vain lui dirent-ils: «Si vous voulez sacrifier « quelque chose à Dieu, que ce soit ce que vous « avez de meilleur et de plus cher, votre fils, « votre Isaac; » l'inexorable conseiller de Mansfeld ne voulait rien entendre.

Quelque temps après, cependant (c'est encore Luther qui le raconte dans un sermon prononcé à Wittemberg le 20 janvier 1544), la peste survint, et enleva à Jean Luther deux de ses fils. Sur ces entrefaites, quelqu'un vint dire au père, dont l'âme était déchirée par la douleur : Le moine d'Erfurt est mort aussi!... On saisit cette occasion pour rendre au novice le cœur de son père. «Si c'est une fausse alarme, lui dirent ses amis, « sanctifiez du moins votre affliction en consen-« tant de bon cœur à ce que votre fils soit moi-« ne!...» — « A la bonne heure! » répondit Jean Luther d'un cœur brisé et encore à moitié rebelle, « et que Dieu donne qu'il réussisse!» Plus tard, lorsque Luther, réconcilié avec son père, lui raconta l'événement qui l'avait porté à se jeter dans les ordres monastiques : « Dieu fasse, » répondit l'honnête mineur, «que vous n'ayez pas pris pour

« un signe du ciel ce qui n'était qu'un fantôme « du diable[1] ! »

Il n'y avait pas alors dans Luther ce qui devait en faire plus tard le réformateur de l'Église. Son entrée dans le couvent en est la preuve. C'était une action conforme à la tendance du siècle dont il allait bientôt contribuer à faire sortir l'Église. Celui qui devait devenir le Docteur du monde, en était encore le servile imitateur. Une pierre nouvelle était apportée à l'édifice des superstitions par celui-là même qui devait bientôt le renverser. Luther cherchait son salut en lui-même, en des pratiques et en des observances humaines : il ignorait que le salut vient tout entier de Dieu. Il voulait sa propre justice et sa propre gloire, méconnaissant la justice et la gloire du Seigneur. Mais ce qu'il ignorait encore, il l'apprit peu après. Ce fut dans le cloître d'Erfurt que s'opéra cet immense changement qui substitua dans son cœur Dieu et sa sagesse au monde et à ses traditions, et qui prépara la révolution puissante dont il fut le plus illustre instrument.

Martin Luther, en entrant dans le couvent, changea de nom, et se fit appeler Augustin. « Quoi « de plus insensé et de plus impie, » disait-il en rapportant cette circonstance, « que de rejeter le « nom de son baptême pour l'amour du capu- « chon ! C'est ainsi que les papes ont honte du « nom qu'ils ont reçu dans le baptême, et mon-

1 Gott geb dass es nicht ein Betrug und teuflisch Gespenst sey! (L. Epp. II, p. 101.)

« trent de cette manière qu'ils sont déserteurs de « Jésus-Christ [1].»

Les moines l'avaient accueilli avec joie. Ce n'était pas pour leur amour-propre une petite satisfaction que de voir l'université abandonnée pour une maison de leur ordre par l'un des docteurs les plus estimés. Néanmoins, ils le traitèrent durement, et lui imposèrent les travaux les plus bas. On voulait humilier le docteur en philosophie, et lui apprendre que sa science ne l'élevait pas au-dessus de ses confrères. On pensait d'ailleurs l'empêcher ainsi de se livrer à ses études, dont le couvent n'aurait retiré aucun profit. L'ancien maître-ès-arts devait faire les fonctions de gardien, ouvrir et fermer les portes, remonter l'horloge, balayer l'église, nettoyer les chambres [2]. Puis, quand le pauvre moine, à la fois portier, sacristain et domestique du cloître, avait fini son travail : *Cum sacco per civitatem!* Avec le sac par la ville! s'écriaient les frères; et, chargé de son sac à pain, il allait dans toutes les rues d'Erfurt, mendiant de maison en maison, obligé peut-être de se présenter à la porte de ceux qui avaient été ses amis ou ses inférieurs. Mais il supportait tout. Porté par son caractère à se consacrer entièrement à ce qu'il entreprenait, c'était de toute son âme qu'il était devenu moine. Comment d'ailleurs aurait-il songé à épargner son corps, ou eu égard à ce qui pouvait satisfaire sa chair? Ce n'est pas ainsi qu'il

1 Sur Genèse, XXXIV, 3.

2 Loca immunda purgare coactus fuit. (M. Adami, Vit. Luth., p. 103.)

eût pu acquérir cette humilité, cette sainteté, qu'il était venu chercher dans les murs du cloître!

Le pauvre moine, accablé de peine, s'empressait de mettre à profit pour la science chaque instant qu'il pouvait dérober à ses viles occupations. Il se retirait volontiers à part pour se livrer à ses études chéries; mais bientôt les frères le découvraient, l'entouraient, murmuraient contre lui, et l'arrachaient à ses travaux en lui disant : «Allons! « allons! ce n'est pas en étudiant, mais en mendiant « du pain, du blé, des œufs, des poissons, de la « viande et de l'argent, que l'on se rend utile au cloître [1]. » Luther se soumettait, il posait ses livres et reprenait son sac. Loin de se repentir d'avoir accepté un tel joug, il veut mener à bonne fin cette œuvre. Ce fut alors que commença à se développer dans son âme l'inflexible persévérance avec laquelle il poursuivit en tout temps les résolutions qu'il avait une fois formées. La résistance qu'il apportait à de rudes assauts donna une forte trempe à sa volonté. Dieu l'exerçait dans de petites choses, pour qu'il apprît à demeurer ferme dans les grandes. D'ailleurs, pour pouvoir délivrer son siècle des misérables superstitions sous lesquelles il gémissait, il fallait qu'il en portât le poids. Pour vider la coupe, il fallait qu'il en bût la lie.

Ce rude apprentissage ne fut pourtant pas aussi long que Luther eût pu le craindre. Le prieur du couvent, sur l'intercession de l'université dont Luther était membre, le déchargea des basses fonc-

1 Selnecceri Orat. de Luth. (Mathesius, p. 5.)

tions qu'on lui avait imposées. Le jeune moine se mit alors à l'étude avec un nouveau zèle. Les œuvres des Pères de l'Église, surtout celles d'Augustin, attirèrent son attention. L'exposition que cet illustre docteur a faite des Psaumes, et son livre *De la Lettre et de l'Esprit*, étaient ses écrits favoris. Rien ne le frappait davantage que les sentiments de ce Père sur la corruption de la volonté de l'homme et sur la grâce divine. Il sentait par sa propre expérience la réalité de cette corruption et la nécessité de cette grâce. Les paroles d'Augustin répondaient à son cœur : s'il eût pu être d'une autre école que de celle de Jésus-Christ, c'eût été sans doute de celle du docteur d'Hippone. Il savait presque par cœur les œuvres de Pierre d'Ailly et de Gabriel Biel. Il fut frappé de ce que dit le premier, que si l'Église ne s'était pas décidée pour le contraire, il serait bien préférable d'admettre que l'on reçoit vraiment dans la sainte cène du pain et du vin, et non de simples accidents.

Il étudia aussi avec soin les théologiens Occam et Gerson, qui s'expriment l'un et l'autre si librement sur l'autorité des papes. A ces lectures il joignait d'autres exercices. On l'entendait, dans des disputes publiques, débrouiller les raisonnements les plus compliqués, et se tirer de labyrinthes dont d'autres que lui ne pouvaient trouver l'issue. Tous les auditeurs en étaient dans l'admiration[1].

1 In disputationibus publicis labyrinthos aliis inextricabiles, diserte multis admirantibus explicabat. (Melancht., Vit. Luth.)

Mais ce n'était pas pour acquérir la réputation d'un grand génie qu'il était entré dans le cloître : c'était pour y chercher les aliments de la piété [1]. Aussi ne regardait-il ces travaux que comme des hors-d'œuvre.

Il aimait, par-dessus tout, à puiser la sagesse à la source pure de la Parole de Dieu. Il trouva dans le couvent une Bible attachée à une chaîne, et il retournait sans cesse à cette Bible enchaînée. Il comprenait peu la Parole; mais elle était pourtant sa plus douce lecture. Il lui arrivait quelquefois de passer un jour entier à méditer sur un seul passage. D'autres fois il apprenait par cœur des fragments des prophètes. Il désirait surtout que les écrits des apôtres et des prophètes servissent à lui faire bien connaître la volonté de Dieu, à augmenter la crainte qu'il avait de son nom, et à nourrir sa foi par les fermes témoignages de la Parole [2].

Ce fut, à ce qu'il paraît, à cette époque qu'il commença à étudier les Écritures dans les langues originales, et à jeter ainsi le fondement de la plus parfaite et de la plus utile de ses œuvres, la traduction de la Bible. Il se servait d'un lexique hébraïque de Reuchlin, qui venait de paraître. Un frère du couvent, versé dans le grec et l'hébreu, et avec lequel il demeura toujours intimement lié, Jean Lange, lui donna probablement les premières

1 In eo vitæ genere non famam ingenii, sed alimenta pietatis quærebat. (Melancht., Vit. Luth.)

2 Et firmis testimoniis aleret timorem et fidem. (Ibid.)

directions[1]. Il faisait aussi un grand usage des savants commentaires de Nicolas Lyra, mort en 1340. C'est ce qui faisait dire à Pflug, qui fut plus tard évêque de Naumbourg : « Si Lyra n'eût joué de la « lyre, Luther n'eût jamais sauté. *Si Lyra non ly-* « *rasset, Lutherus non saltasset.* »

Le jeune moine étudiait avec tant d'application et de zèle, qu'il lui arriva souvent, pendant deux ou trois semaines, de ne pas dire ses heures. Mais bientôt il s'effrayait à la pensée qu'il avait transgressé les règles de son ordre. Il s'enfermait alors pour réparer sa négligence. Il se mettait à répéter consciencieusement toutes les heures omises, sans penser à manger ni à boire. Une fois même il en perdit le sommeil pendant sept semaines.

Brûlant du désir d'atteindre cette sainteté qu'il était venu chercher dans le cloître, Luther se livrait à toute la rigidité de la vie ascétique. Il cherchait à crucifier la chair par les jeûnes, les macérations et les veilles[2]. Renfermé dans sa cellule comme en une prison, il luttait sans relâche contre les mauvaises pensées et les mauvais penchants de son cœur. Un peu de pain et un maigre hareng étaient souvent sa seule nourriture. Du reste, il était naturellement d'une grande sobriété. Aussi ses amis le virent-ils bien des fois, même lorsqu'il ne pensait plus à acheter le ciel par ses abstinences, se contenter des plus chétifs aliments, et res-

1 Gesch. d. deutsch. Bibelübersetzung.

2 Summa disciplinæ severitate se ipse regit, et omnibus exercitiis lectionum, disputationum, jejuniorum, precum, omnes longe superat. (Melancht., Vita Luth.)

ter même quatre jours de suite sans manger et sans boire[1]. C'est un témoin digne d'être cru, c'est Mélanchton qui le rapporte; on peut juger par là du cas que l'on doit faire des fables que l'ignorance et la prévention ont débitées sur l'intempérance de Luther. Rien ne lui coûtait, à l'époque qui nous occupe, pour devenir saint, pour acquérir le ciel. Jamais l'Église romaine ne posséda un moine plus pieux. Jamais cloître ne vit un travail plus sincère et plus infatigable pour acheter le bonheur éternel[2]. Quand Luther, devenu réformateur, dit que le ciel ne s'achetait pas, il savait bien ce qu'il disait. « Vraiment, écrivait-« il au duc George de Saxe, j'ai été un moine « pieux, et j'ai suivi les règles de mon ordre plus « sévèrement que je ne saurais l'exprimer. Si « jamais moine était entré dans le ciel par sa moi-« nerie, certes j'y serais entré. C'est ce dont peu-« vent rendre témoignage tous les religieux qui « m'ont connu. Si cela eût dû durer longtemps en-« core, je me serais martyrisé jusqu'à la mort, à « force de veilles, de prières, de lectures et d'au-« tres travaux[3]. »

Nous touchons à l'époque qui fit de Luther un homme nouveau, et qui, en lui révélant l'immen-

1 Erat enim natura, valde modici cibi et potus; vidi continuis quatuor diebus, cum quidem recte valeret, prorsus nihil edentem aut bibentem. (Melancht., Vita Luth.)

2 Strenue in studiis et exercitiis spiritualibus, militavit ibi Deo annis quatuor. (Cochlœus, 1.)

3 L. Opp. (W.), XIX, 2299.

sité de l'amour de Dieu, le mit en état de l'annoncer au monde.

Luther ne trouvait point, dans la tranquillité du cloître et dans la perfection monacale, cette paix qu'il y était venu chercher. Il voulait avoir l'assurance de son salut : c'était le grand besoin de son âme. Sans cela point de repos pour lui. Or, les craintes qui l'avaient agité dans le monde, le poursuivaient dans sa cellule. Bien plus, elles y augmentaient : le moindre cri de son cœur retentissait avec force sous les voûtes silencieuses du cloître. Dieu l'y avait amené pour qu'il apprît à se connaître lui-même, et à désespérer de ses propres forces et de sa propre vertu. Sa conscience, éclairée par la Parole divine, lui disait ce que c'était que d'être saint; mais il était rempli d'effroi, en ne retrouvant, ni dans son cœur ni dans sa vie, cette image de sainteté qu'il avait contemplée avec admiration dans la Parole de Dieu. Triste découverte que fait tout homme sincère! Point de justice au dedans, point de justice au dehors; partout omission, péché, souillure. .... Plus le caractère naturel de Luther était ardent, plus aussi cette résistance secrète et constante que la nature de l'homme oppose au bien était forte en lui et le jetait dans le désespoir.

Les moines et les théologiens du temps l'invitaient à faire des œuvres, pour satisfaire la justice divine. Mais quelles œuvres, pensait-il, pourraient sortir d'un cœur tel que le mien? Comment pourrais-je, avec des œuvres souillées dans leur principe même, subsister devant la sainteté de mon

juge? « Je me trouvais devant Dieu un grand pé-« cheur, dit-il, et je ne pensais pas qu'il me fût « possible de l'apaiser par mes mérites. »

Il était agité et pourtant morne, fuyant les conversations futiles et grossières des moines. Ceux-ci, ne pouvant comprendre les orages qui remuaient son âme, le considéraient avec étonnement[1], et lui reprochaient son air sombre et son silence. Un jour, raconte Cochlœus, qu'on disait la messe dans la chapelle, Luther y avait porté ses soupirs, et se trouvait dans le chœur, au milieu des frères, triste et angoissé. Déjà le prêtre s'était prosterné, l'autel avait été encensé, le *Gloria* était chanté et l'on lisait l'Évangile, quand le pauvre moine, ne pouvant plus contenir son tourment, s'écria d'un ton lamentable, en se jetant à genoux : « Ce n'est pas moi! ce n'est pas moi[2]! » Chacun resta stupéfait, et la solennité fut un instant interrompue. Peut-être Luther pensait-il entendre quelque reproche dont il se savait innocent; peut-être se déclarait-il indigne d'être l'un de ceux auxquels la mort du Christ apportait la vie éternelle. Cochlœus dit qu'on lisait alors l'histoire de l'homme muet dont Jésus chassa un démon. Il se peut que le cri de Luther, si l'histoire est vraie, se rapportât à cette circonstance, et que, muet comme cet homme, il protestât par ce cri que son silence venait d'une autre cause

1. Visus est fratribus non nihil singularitatis habere. (Cochlœus, 1.)

2 Cum.... repente ceciderit vociferans : « Non sum! non sum! » (Ib.)

que d'une possession du diable. En effet, Cochlœus nous apprend que les moines attribuaient quelquefois les angoisses de leur confrère à un commerce occulte avec le démon, et cet écrivain lui-même partage cette opinion [1].

Une conscience délicate portait Luther à regarder la moindre faute comme un grand péché. A peine l'avait-il découverte, qu'il s'efforçait de l'expier par les plus sévères mortifications; et cela ne servait qu'à lui faire reconnaître l'inutilité de tous les remèdes humains. « Je me suis tourmenté, « dit-il, jusqu'à la mort, afin de procurer à mon « cœur troublé, à ma conscience agitée, la paix « avec Dieu; mais, entouré d'horribles ténèbres, « je ne trouvais la paix nulle part. »

Les pratiques de la sainteté monacale, qui endormaient tant de consciences, et auxquelles, dans son angoisse, il avait lui-même eu recours, ne parurent bientôt à Luther que les inutiles remèdes d'une religion d'empirique et de charlatan. « Lorsqu'étant encore moine, je sentais quelque « tentation m'assaillir : Je suis perdu !... me disais- « je. Aussitôt je recourais à mille moyens pour « apaiser les cris de mon cœur. Je me confessais « tous les jours; mais cela ne me servait à rien. « Alors, accablé de tristesse, je me tourmentais « par la multitude de mes pensées. Regarde ! m'é- « criais-je, te voilà encore envieux, impatient, « colère !... Il ne te sert donc de rien, ô malheu- « reux, d'être entré dans cet ordre sacré... »

1 Ex occulto aliquo cum sermone cominario. (Cochlœus, I.)

Et pourtant, Luther, imbu des préjugés de son temps, avait, dès sa jeunesse, considéré les pratiques dont il éprouvait maintenant l'impuissance, comme des remèdes assurés pour les âmes malades. Que penser de l'étrange découverte qu'il venait de faire dans la solitude du cloître? On peut donc habiter dans le sanctuaire et porter au-dedans de soi un homme de péché!... Il a reçu un autre vêtement, mais non un autre cœur. Ses espérances sont déçues. A quoi s'arrêtera-t-il? Toutes ces règles et ces observances ne seraient-elles que des inventions d'hommes? Une telle supposition lui paraît tantôt une séduction du diable, et tantôt une irrésistible vérité. En lutte tour à tour avec la voix sainte qui parlait à son cœur, et avec les institutions vénérables que des siècles avaient sanctionnées, Luther passait sa vie dans un continuel combat. Le jeune moine, semblable à une ombre, se traînait dans les longs corridors du cloître, en les faisant retentir de ses tristes gémissements. Son corps s'usait, ses forces l'abandonnaient; il lui arrivait quelquefois de rester comme mort [1].

Un jour, accablé de tristesse, il s'enferma dans sa cellule, et, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, il ne permit à personne de l'approcher. Un de ses amis, Lucas Edemberger, inquiet sur le malheureux moine, et ayant quelque pressentiment de l'état dans lequel il se trouvait, prit avec lui

1 Sæpe eum cogitantem attentius de ira Dei, aut de mirandis pœnarum exemplis, subito tanti terrores concutiebant, ut pene exanimaretur. (Melanchton, Vita Luth.)

quelques jeunes garçons accoutumés à chanter dans les chœurs, et vint heurter à la porte de la cellule. Personne n'ouvre ni ne répond. Le bon Edemberger, encore plus effrayé, enfonce la porte. Luther est étendu sur le plancher sans connaissance et ne donnant aucun signe de vie. Son ami cherche en vain à rappeler ses sens : même immobilité. Alors les jeunes garçons commencent à chanter un doux cantique. Leurs voix pures agissent comme un charme sur le pauvre moine, dont la musique fut toujours une des plus grandes joies; peu à peu il reprend ses forces, la connaissance et la vie [1]. Mais si la musique pouvait, pour quelques instants, lui rendre un peu de sérénité, il fallait un autre et plus puissant remède pour le guérir réellement; il fallait ce son doux et subtil de l'Évangile, qui est la voix de Dieu même. Il le comprenait bien. Aussi ses douleurs et ses épouvantes le portaient-elles à étudier avec un zèle nouveau les écrits des apôtres et des prophètes [2].

IV.

Luther n'était pas le premier moine qui eût passé par de pareils combats. Les cloîtres enveloppaient souvent de l'obscurité de leurs murs des vices abominables, qui eussent fait frémir toute âme honnête, si on les avait mis à découvert; mais souvent aussi ils cachaient des vertus chrétiennes qui s'y développaient dans le silence, et

1 Seckend., p. 53.

2 Hoc studium ut magis expeteret, illis suis doloribus et pavoribus movebatur. (Melancht., Vita Luth.)

qui, exposées aux regards du monde, en eussent fait l'admiration. Ceux qui possédaient ces vertus, ne vivant qu'avec eux-mêmes et avec Dieu, n'excitaient pas l'attention et étaient souvent même ignorés du modeste couvent où ils étaient renfermés: leur vie n'était connue que de Dieu. Quelquefois ces humbles solitaires tombaient dans cette théologie mystique, triste maladie des esprits les plus nobles, qui fit autrefois les délices des premiers moines sur les bords du Nil, et qui consume inutilement les âmes dont elle s'empare.

Cependant, si l'un de ces hommes se trouvait appelé à une place éminente, il y déployait des vertus dont l'influence salutaire se faisait ressentir longtemps et au loin. La chandelle était mise sur le chandelier, et elle éclairait toute la maison. Plusieurs étaient réveillés par cette lumière. Ainsi ces âmes pieuses se propageaient de génération en génération; on les vit briller comme des flambeaux isolés, dans les temps mêmes où les cloîtres n'étaient souvent que les impurs réceptacles des plus profondes ténèbres.

Un jeune homme s'était ainsi fait remarquer dans l'un des couvents de l'Allemagne. Il se nommait Jean Staupitz et était issu d'une famille noble de la Misnie. Il avait eu dès sa plus tendre jeunesse le goût de la science et l'amour de la vertu[1]. Il sentit le besoin de la retraite pour s'adonner

1 A teneris unguiculis, generoso animi impetu, ad virtutem et eruditam doctrinam contendit. (Melch. Adam. Vita Staupizii.)

aux lettres. Bientôt il trouva que la philosophie et l'étude de la nature ne pouvaient pas grand'-chose pour le salut éternel. Il se mit donc à étudier la théologie. Mais il s'appliquait surtout à joindre la pratique à la science. Car, dit l'un de ses biographes, c'est en vain qu'on se pare du nom de théologien, si l'on ne confirme pas ce beau nom par sa vie [1]. L'étude de la Bible et de la théologie de saint Augustin, la connaissance de soi-même, les combats qu'il eut à livrer, comme Luther, contre les ruses et les convoitises de son cœur, l'amenèrent au Rédempteur. Il trouva dans la foi en Christ la paix de son âme. La doctrine de l'élection de grâce s'était surtout emparée de son esprit. La justice de la vie, la profondeur de la science, l'éloquence de la parole, non moins qu'un extérieur distingué et des manières pleines de dignité [2], le recommandaient à ses contemporains. L'électeur de Saxe, Frédéric-le-Sage, en fit son ami; il l'employa dans diverses ambassades, et fonda sous sa direction l'université de Wittemberg. Ce disciple de saint Paul et de saint Augustin fut le premier doyen de la faculté de théologie de cette école, d'où la lumière devait un jour jaillir pour éclairer les écoles et les églises de tant de peuples. Il assista au concile de Latran, au nom de l'archevêque de Salzbourg, devint provincial de son ordre en Thuringe et en Saxe, et plus tard vicaire général des Augustins pour toute l'Allemagne.

1 Melch. Adam. Vita Staupizii.

2 Corporis forma atque statura conspicuus. (Cochl. 3.)

Staupitz gémissait de la corruption des mœurs et des erreurs de doctrine qui désolaient l'Église. Ses écrits sur l'amour de Dieu, sur la foi chrétienne, sur la ressemblance avec la mort de Christ, et le témoignage de Luther en font foi. Mais il regardait le premier de ces maux comme beaucoup plus grand que le dernier. D'ailleurs, la douceur et l'indécision de son caractère, son désir de ne point sortir du cercle d'action qu'il se croyait assigné, le rendaient plus propre à être le restaurateur d'un couvent que le réformateur de l'Église. Il eût voulu n'élever à des charges de quelque importance que des hommes distingués ; mais n'en trouvant pas, il se résignait à en employer d'autres. « Il faut labourer, disait-il, avec « les chevaux que l'on trouve, et si l'on n'a pas « de chevaux, labourer avec des bœufs[1]. »

Nous avons vu les angoisses et les luttes intérieures auxquelles Luther était en proie dans son couvent d'Erfurt. A cette époque on annonça la visite du vicaire général. Staupitz arriva en effet pour faire son inspection ordinaire. L'ami de Frédéric, le fondateur de l'université de Wittemberg, le chef des Augustins, témoigna de la bienveillance à ces moines soumis à son autorité. Bientôt l'un des frères attira son attention. C'était un jeune homme d'une stature moyenne, que l'étude, l'abstinence et les veilles avaient amaigri, en sorte que l'on pouvait compter tous ses os[2]. Ses yeux,

1 L. Opp. (W.) V. 2189.
2 P. Mosellani Epist.

que l'on compara plus tard à ceux du faucon, étaient abattus; sa démarche était triste, son regard décelait une âme agitée, en proie à mille combats, mais forte pourtant et portée à la résistance. Il y avait dans tout son être quelque chose de grave, de mélancolique et de solennel. Staupitz, dont une longue expérience avait exercé le discernement, découvrit aisément ce qui se passait dans cette âme, et distingua ce jeune frère entre tous ceux qui l'entouraient. Il se sentit attiré vers lui, pressentit ses grandes destinées, et éprouva pour son subordonné un intérêt tout paternel. Il avait eu à lutter comme Luther, il pouvait donc le comprendre. Il pouvait surtout lui montrer le chemin de la paix qu'il avait lui-même trouvé. Ce qu'il apprit des circonstances qui avaient amené dans le couvent le jeune Augustin, augmenta encore sa sympathie. Il invita le prieur à le traiter avec plus de douceur, et il profita des occasions que sa charge lui offrait pour gagner la confiance du jeune frère. S'approchant de lui avec affection, il chercha de toutes manières à dissiper sa timidité, augmentée encore par le respect et la crainte qu'un homme d'un rang aussi élevé que Staupitz devait lui inspirer.

Le cœur de Luther, que des traitements durs avaient jusqu'alors fermé, s'ouvrit enfin et se dilata aux doux rayons de la charité. *Comme dans l'eau le visage répond au visage, ainsi le cœur d'un homme répond à celui d'un autre homme*[1].

1 Proverbes. XXVII. 9.

Le cœur de Staupitz répondit au cœur de Luther. Le vicaire général le comprit, et le moine sentit pour lui une confiance qu'il n'avait encore éprouvée pour personne. Il lui révéla la cause de sa tristesse, il lui dépeignit les horribles pensées qui l'agitaient, et alors commencèrent dans le cloître d'Erfurt des entretiens pleins de sagesse et d'instruction.

« C'est en vain, dit avec abattement Luther à « Staupitz, que je fais des promesses à Dieu; le « péché est toujours le plus fort.

—« O mon ami!» lui répondit le vicaire général, en faisant un retour sur lui-même, «j'ai juré « plus de mille fois à notre Dieu saint, de vivre « pieusement, et je ne l'ai jamais tenu. Maintenant « je ne veux plus le jurer, car je sais que je ne le « tiendrai pas. Si Dieu ne veut pas user de grâce « envers moi pour l'amour de Christ, et m'accor« der un heureux départ, quand je devrai quitter « cette terre, je ne pourrai, avec tous mes vœux « et toutes mes bonnes œuvres, subsister devant « lui. Il faudra que je périsse [1].»

Le jeune moine s'effraie à la pensée de la justice divine. Il expose au vicaire général toutes ses craintes. La sainteté ineffable de Dieu, sa majesté souveraine l'épouvantent. Qui pourra soutenir le jour de sa venue? qui pourra subsister quand il paraîtra?

Staupitz reprend la parole. Il sait où il a trouvé la paix; il l'enseignera au jeune homme. «Pour-

1 L. Opp. (W.) VIII, 2725.

« quoi, lui dit-il, te tourmentes-tu de toutes ces « spéculations et de ces hautes pensées?... Re- « garde aux plaies de Jésus-Christ, au sang qu'il « a répandu pour toi : c'est là que la grâce de Dieu « t'apparaîtra. Au lieu de te martyriser pour tes « fautes, jette-toi dans les bras du Rédempteur. « Confie-toi en lui, en la justice de sa vie, en « l'expiation de sa mort. Ne recule pas; Dieu n'est « pas irrité contre toi, c'est toi qui es irrité contre « Dieu. Écoute le Fils de Dieu. Il est devenu « homme pour te donner l'assurance de la faveur « divine. Il te dit : Tu es ma brebis ; tu entends « ma voix; personne ne te ravira de ma main [1].»

Mais Luther ne trouve point en lui la repentance qu'il croit nécessaire au salut : il répond, et c'est la réponse ordinaire des âmes angoissées et craintives : « Comment oser croire à la faveur « de Dieu, tant qu'il n'y a point en moi une véri- « table conversion? Il faut que je change pour « qu'il m'accepte. »

Son vénérable guide lui montre qu'il ne peut y avoir de véritable conversion, aussi longtemps que l'homme craint Dieu comme un juge sévère. — « Que direz-vous donc, s'écrie Luther, à tant « de consciences auxquelles on prescrit mille « ordonnances insupportables pour gagner le « ciel? »

Alors il entend cette réponse du vicaire général, ou plutôt il ne croit pas qu'elle vienne d'un homme, il lui semble que c'est une voix qui

1 L. Opp. (W.) II. 264.

retentit du ciel[1] : « Il n'y a, dit Staupitz, de re-« pentance véritable que celle qui commence par « l'amour de Dieu et de la justice[2]. Ce que les « autres s'imaginent être la fin et l'accomplisse-« ment de la repentance, n'en est au contraire « que le commencement. Pour que tu sois rempli « d'amour pour le bien, il faut avant tout que « tu sois rempli d'amour pour Dieu. Si tu veux « te convertir, ne recherche pas toutes ces macé-« rations et tous ces martyres. Aime celui qui t'a « aimé le premier! »

Luther écoute, il écoute encore. Ces consolations le remplissent d'une joie inconnue et lui donnent une lumière nouvelle. « C'est Jésus-Christ, « pense-t-il en son cœur, oui, c'est Jésus-Christ « lui-même qui me console si admirablement par « ces douces et salutaires paroles[3]. »

Ces paroles, en effet, pénétrèrent au fond du cœur du jeune moine comme la flèche aiguë d'un homme puissant[4]. Pour se repentir, il faut aimer Dieu! Éclairé de cette lumière nouvelle, il se met à conférer les Écritures. Il recherche tous les passages où elles parlent de repentance, de conversion. Ces mots, si redoutés jusqu'alors, pour

1 Te velut e cœlo sonantem accepimus. (L. Epp. I, 115, ad Staupitzium, du 30 mai 1518.)

2 Pœnitentia verò non est, nisi quæ ab amore justitiæ et Dei incipit, etc. (Ibid.)

3 Memini inter jucundissimas et salutares fabulas tuas, quibus me solet Dominus Jesus mirifice consolari. (Ibid.)

4 Hæsit hoc verbum tuum in me, sicut sagitta potentis acuta. (Ibid.)

employer ses propres expressions, «sont devenus « pour lui un jeu agréable et la plus douce des « récréations. Tous les passages de l'Écriture qui « l'effrayaient, lui semblent maintenant accourir « de toutes parts, sourire, sauter autour de lui, « et jouer avec lui[1].»

« Auparavant, s'écrie-t-il, quoique je dissimu- « lasse avec soin devant Dieu l'état de mon cœur, « et que je m'efforçasse de lui exprimer un amour « qui n'était qu'une contrainte et une fiction, il « n'y avait pour moi dans l'Écriture aucune parole « plus amère que celle de *repentance*. Mais main- « tenant il n'en est point qui me soit plus douce « et plus agréable[2]. Oh! que les préceptes de « Dieu sont doux, quand on ne les lit pas seu- « lement dans les livres, mais aussi dans les plaies « précieuses du Sauveur[3].»

Cependant Luther, consolé par les paroles de Staupitz, retombait quelquefois dans l'abattement. Le péché se faisait de nouveau sentir à sa con- science craintive, et alors à la joie du salut suc- cédait tout son ancien désespoir. « O mon péché! « mon péché! mon péché! » s'écria un jour le jeune moine en présence du vicaire général,

1 Ecce jucundissimum ludum, verba undique mihi collu- debant, planeque huic sententiæ arridebant et assultabant. (L. Epp. I, 115.)

2 Nunc nihil dulcius aut gratius mihi sonet quàm pœniten- tia, etc. (Ibid.)

3 Ita enim dulcescunt præcepta Dei, quando non in libris tantum, sed in vulneribus dulcissimi Salvatoris legenda intel- ligimus. (Ibid.)

avec l'accent de la plus vive douleur. — « Eh! « voudrais-tu n'être qu'en peinture un pécheur, « répliqua celui-ci, et n'avoir aussi qu'un Sauveur « en peinture? » Puis Staupitz ajouta avec autorité : « Sache que Jésus-Christ est Sauveur, même « de ceux qui sont de grands, de vrais pécheurs, « et dignes d'une entière condamnation. »

Ce qui agitait Luther, ce n'était pas seulement le péché qu'il trouvait dans son cœur : aux troubles de la conscience venaient se joindre ceux de la raison. Si les saints préceptes de la Bible l'effrayaient, telle des doctrines du divin Livre augmentait encore ses tourments. La vérité, qui est le grand moyen par lequel Dieu donne la paix à l'homme, doit nécessairement commencer par lui enlever la fausse sécurité qui le perd. La doctrine de l'élection troublait surtout le jeune homme, et le lançait dans un champ difficile à parcourir. Devait-il croire que c'était l'homme qui le premier choisissait Dieu pour sa part? ou que c'était Dieu qui le premier choisissait l'homme? La Bible, l'histoire, l'expérience journalière, les écrits d'Augustin, tout lui avait montré qu'il fallait toujours et en toute chose remonter en dernière fin à cette volonté souveraine par laquelle tout existe, et de laquelle tout dépend. Mais son esprit ardent eût voulu aller plus loin. Il eût voulu pénétrer dans le conseil secret de Dieu, en dévoiler les mystères, voir l'invisible et comprendre l'incompréhensible. Staupitz l'arrêta. Il l'invita à ne pas prétendre sonder le Dieu caché, mais à s'en tenir à ce qui nous en est manifesté en Christ. « Re-

« garde les plaies de Christ, lui dit-il, et tu y « verras reluire avec clarté le conseil de Dieu en« vers les hommes. On ne peut comprendre Dieu « hors de Jésus-Christ. En Christ vous trouverez « ce que je suis et ce que je demande, a dit le « Seigneur. Vous ne le trouverez nulle part ail« leurs, ni dans le ciel, ni sur la terre[1]. »

Le vicaire général fit plus encore. Il fit reconnaître à Luther le dessein paternel de la Providence de Dieu, en permettant ces tentations et ces combats divers que son âme devait soutenir. Il les lui fit envisager sous un jour bien propre à ranimer son courage. Dieu se prépare par de telles épreuves les âmes qu'il destine à quelque œuvre importante. Il faut éprouver le navire, avant de le lancer sur la vaste mer. S'il est une éducation nécessaire à tout homme, il en est une particulière pour ceux qui doivent agir sur leur génération. C'est ce que Staupitz représenta au moine d'Erfurt. « Ce n'est pas en vain, lui dit-il, « que Dieu t'exerce par tant de combats : tu le « verras, il se servira de toi dans de grandes « choses comme de son ministre. »

Ces paroles, que Luther écoute avec étonnement et avec humilité, le remplissent de courage, et lui font reconnaître en lui des forces qu'il n'avait pas même soupçonnées. La sagesse et la prudence d'un ami éclairé révèlent peu à peu l'homme fort à lui-même. Staupitz n'en reste pas là. Il lui donne pour ses études de précieuses directions. Il

1 L. Opp. (W.) XXII, p. 489.

l'exhorte à puiser désormais toute sa théologie dans la Bible, en laissant de côté les systèmes des écoles. « Que l'étude des Écritures, lui dit-il, soit « votre occupation favorite. » Jamais meilleur conseil ne fut mieux suivi. Mais ce qui réjouit surtout Luther, c'est le présent d'une Bible que Staupitz lui fait. Enfin il possède lui-même ce trésor qu'il a dû chercher jusqu'à cette heure ou dans la bibliothèque de l'université, ou à la chaîne du couvent, ou dans la cellule d'un ami. Dès lors il étudie l'Écriture, et surtout les Épîtres de saint Paul, avec un zèle toujours croissant. Il ne joint plus à l'étude de la Bible que celle de saint Augustin. Tout ce qu'il lit s'imprime avec force dans son âme. Les combats ont préparé son cœur à comprendre la Parole. Le sol a été labouré très-profond ; la semence incorruptible le pénètre avec puissance. Quand Staupitz quitta Erfurt, un nouveau jour s'était levé pour Luther.

Néanmoins, l'œuvre n'était pas finie. Le vicaire général l'avait préparée : Dieu réservait à un instrument plus humble de l'accomplir. La conscience du jeune Augustin n'avait pas encore trouvé le repos. Son corps succomba enfin sous les efforts et sous la tension de son âme. Il fut atteint d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. C'était alors la seconde année de son séjour au couvent. Toutes ses angoisses et ses terreurs se réveillèrent à l'approche de la mort. Ses souillures et la sainteté de Dieu troublèrent de nouveau son âme. Un jour que le désespoir l'accablait, un vieux moine entra dans sa cellule et lui adressa

quelques paroles consolantes. Luther lui ouvrit son cœur et lui fit connaître les craintes qui l'agitaient. Le respectable vieillard était incapable de suivre cette âme dans tous ses doutes, comme l'avait fait Staupitz; mais il savait son *Credo*, et il y avait trouvé de quoi consoler son cœur. Il appliquera donc au jeune frère ce même remède. Le ramenant à ce symbole des apôtres, que Luther avait appris dans sa première enfance à l'école de Mansfeld, le vieux moine prononça avec bonhomie cet article : *Je crois la rémission des péchés*. Ces simples paroles, que le pieux frère récita avec candeur, dans ce moment décisif, répandirent une grande consolation dans l'âme de Luther. « Je crois, répéta-t-il bientôt en lui-« même sur son lit de douleur, je crois la ré-« mission des péchés ! » — « Ah, dit le moine, « il ne faut pas seulement croire que les pé-« chés sont remis à David ou à Pierre : c'est « là ce que croient les démons. Le comman-« dement de Dieu est que nous croyions qu'ils « nous sont remis à nous-mêmes [1]. » Que ce commandement parut doux au pauvre Luther ! « Voici ce que dit saint Bernard dans son discours « sur l'annonciation, ajouta le vieux frère : Le té-« moignage que le Saint-Esprit rend dans ton « cœur est celui-ci : Tes péchés te sont remis. »

Dès ce moment la lumière jaillit dans le cœur du jeune moine d'Erfurt. La parole de la grâce a

1 Davidi aut Petro..... Sed mandatum Dei esse, ut singuli homines nobis remitti peccata credamus. (Melancht., Vit. L.)

été prononcée, il l'a crue. Il renonce à mériter le salut et s'abandonne avec confiance à la grâce de Dieu en Jésus-Christ. Il ne saisit point les conséquences du principe qu'il a admis; il est encore sincère dans son attachement à l'Église, et cependant il n'a plus besoin d'elle; car il a reçu le salut immédiatement de Dieu même, et dès lors le catholicisme romain est virtuellement détruit en lui. Il avance, il recherche dans les écrits des apôtres et des prophètes tout ce qui peut fortifier l'espérance qui remplit son cœur. Chaque jour il invoque le secours d'en haut, et chaque jour aussi la lumière croît dans son âme.

La santé qu'avait trouvée son esprit rendit la santé à son corps. Il se releva promptement de son lit de maladie. Il avait reçu doublement une vie nouvelle. Les fêtes de Noël, qui arrivèrent bientôt, lui firent goûter en abondance toutes les consolations de la foi. Il prit part avec une douce émotion à ces saintes solennités; et lorsqu'au milieu des pompes de ce jour, il dut chanter ces paroles : *O beata culpa quæ talem meruisti Redemptorem* [1] *!* tout son être dit *Amen*, et tressaillit de joie.

Luther était depuis deux ans dans le cloître. Il devait être consacré prêtre. Il avait beaucoup reçu, et il entrevoyait avec joie la perspective que lui offrait le sacerdoce, de donner gratuitement ce qu'il avait reçu gratuitement. Il voulut profi-

1 O faute bienheureuse, qui as mérité un tel Rédempteur! (Mathesius, p. 5.)

ter de la cérémonie qui allait avoir lieu pour se réconcilier pleinement avec son père. Il l'invita à y assister, et lui demanda même d'en fixer le jour. Jean Luther, qui n'était point encore entièrement apaisé envers son fils, accepta néanmoins cette invitation, et indiqua le dimanche 2 mai 1507.

Au nombre des amis de Luther, se trouvait le vicaire d'Isenac, Jean Braun, qui avait été pour lui un conseiller fidèle pendant son séjour dans cette ville. Luther lui écrivit le 22 avril; c'est la plus ancienne lettre du réformateur. Elle porte l'adresse suivante : « A Jean Braun, saint et vénéra-« ble prêtre de Christ et de Marie. » Ce n'est que dans les deux premières lettres de Luther que le nom de Marie se trouve :

« Le Dieu qui est glorieux et saint dans toutes « ses œuvres, dit le candidat à la prêtrise, ayant « daigné m'élever magnifiquement, moi malheu-« reux et de toute manière indigne pécheur, « et m'appeler, par sa seule et très-libérale misé-« ricorde, à son sublime ministère, je dois, pour « témoigner ma reconnaissance d'une bonté si di-« vine et si magnifique (autant du moins que la « poudre peut le faire), remplir de tout mon cœur « l'office qui m'est confié.

« C'est pourquoi, très-cher père, seigneur et « frère, je viens vous demander, si le temps et vos « affaires ecclésiastiques et domestiques le per-« mettent, de daigner me secourir de votre pré-« sence et de vos prières, afin que mon sacrifice « soit agréable devant la face de Dieu.

« Mais je vous avertis que vous devez venir di-

« rectement à notre monastère, et y habiter « quelque temps avec nous, sans chercher au « dehors dans les carrefours une autre hôtellerie. « Il faut que vous deveniez un habitant de nos « cellules. »

Enfin le jour arriva. Le mineur de Mansfeld ne manqua pas à la consécration de son fils. Il lui donna même une marque non équivoque de son affection et de sa générosité, en lui faisant, à cette occasion, un cadeau de vingt florins.

La cérémonie eut lieu. C'était Jérôme, évêque de Brandebourg, qui officiait. Au moment où il conféra à Luther la puissance de célébrer la messe, il lui mit en main le calice, et lui dit ces paroles solennelles : « *Accipe potestatem sacrificandi pro vi-* « *vis et mortuis.* Reçois la puissance de sacrifier « pour les vivants et pour les morts. » Luther écouta alors tranquillement ces paroles, qui lui accordaient le pouvoir de faire l'œuvre même du Fils de Dieu; mais il en frémit plus tard. « Si la « terre ne nous a pas alors engloutis tous deux, « dit-il, ce fut à tort et par la grande patience et « longanimité du Seigneur[1]. »

Le père dîna ensuite au couvent avec son fils, les amis du jeune prêtre et les moines. La conversation tomba sur l'entrée de Martin dans le cloître. Les frères l'exaltaient fort, comme une œuvre des plus méritoires. Alors, l'inflexible Jean, se tournant vers son fils, lui dit : « N'as-tu pas lu « dans l'Écriture qu'on doit obéir à son père et à

1 L. Opp. XVI. (W.) 1144.

« sa mère [1] ? » Ces paroles frappèrent Luther ; elles lui présentèrent sous un tout autre aspect l'action qui l'avait amené dans le sein du couvent, et elles retentirent encore longtemps dans son cœur.

Luther, d'après le conseil de Staupitz, fit, peu après sa consécration, de petites courses à pied dans les cures et les couvents des environs, soit pour se distraire et procurer à son corps l'exercice nécessaire, soit pour s'habituer à la prédication.

La Fête-Dieu devait être célébrée avec pompe à Eisleben. Le vicaire général devait s'y trouver. Luther s'y rendit : il avait encore besoin de Staupitz et il recherchait chaque occasion de se rencontrer avec ce conducteur éclairé qui guidait son âme dans le chemin de la vie. La procession fut nombreuse et brillante. Staupitz lui-même portait le saint-sacrement. Luther suivait, revêtu de l'habit sacerdotal. La pensée que c'était Jésus-Christ lui-même que portait le vicaire général, l'idée que le Seigneur était en personne là devant lui, vint tout à coup frapper l'imagination de Luther, et le remplit d'une telle épouvante, qu'il pouvait à peine avancer ; la sueur lui coulait goutte à goutte ; il chancelait, et il crut qu'il allait mourir d'angoisse et d'effroi. Enfin la procession finit. Ce sacrement, qui avait réveillé toutes les craintes du moine, fut déposé solennellement dans le

1 Ei, hast du nicht auch gehört dass man Eltern soll gehorsam seyn. (L. Epp. II, 101.)

sanctuaire, et Luther se trouvant seul avec Staupitz, se jeta dans ses bras, et lui confessa son épouvante. Alors le bon vicaire général, qui connaissait depuis longtemps ce bon Sauveur qui ne brise pas le roseau à moitié cassé, lui dit avec douceur : « Ce n'était pas Jésus-Christ, mon frère ; « Jésus-Christ n'épouvante pas : il console seule« ment[1]. »

Luther ne devait pas demeurer caché dans un obscur couvent. Le temps était venu pour lui d'être transporté sur un plus grand théâtre. Staupitz, avec qui il resta toujours dans des relations suivies, sentait bien qu'il y avait dans le jeune moine une âme trop active pour qu'elle fût renfermée dans un cercle si étroit. Il parla de lui à Frédéric, électeur de Saxe ; et ce prince éclairé appela Luther, en 1508, probablement vers la fin de l'année, comme professeur à l'université de Wittemberg. Wittemberg était un champ sur lequel il devait livrer de rudes combats. Luther sentit que là se trouvait sa vocation. On lui demandait de se rendre promptement à son nouveau poste. Il répondit sans délai à l'appel, et dans la précipitation de son déplacement, il n'eut pas même le temps d'écrire à celui qu'il nommait son maître et son père bien-aimé, au curé d'Isenac, Jean Braun. Il le fit quelques mois plus tard. « Mon départ a été si subit, lui écrivit-il, que ceux « avec lesquels je vivais l'ont presque ignoré. Je « suis éloigné, je l'avoue ; mais la meilleure partie

1 Es ist nicht Christus, denn Christus schreckt nicht, sondern tröstet nur. (L. Opp. (W.) XXII, p. 513 et 724.)

« de moi-même est restée près de toi[1]. » Luther avait été trois ans dans le cloître d'Erfurt.

V.

Arrivé à Wittemberg, il se rendit au couvent des Augustins, où une cellule lui fut assignée ; car, quoique professeur, il ne cessa pas d'être moine. Il était appelé à enseigner la physique et la dialectique. On avait eu égard sans doute, en lui assignant ces fonctions, aux études philosophiques qu'il avait faites à Erfurt, et au grade de maître-ès-arts dont il était revêtu. Ainsi Luther, qui avait alors faim et soif de la Parole de Dieu, se voyait obligé de se livrer presque exclusivement à l'étude de la philosophie scolastique d'Aristote. Il avait besoin du pain de vie que Dieu donne au monde, et il devait s'occuper de subtilités humaines. Quelle contrainte ! que de soupirs ne poussa-t-il pas ! « Je suis bien, par la grâce de Dieu, « écrit-il à Braun, si ce n'est que je dois étudier « de toutes mes forces la philosophie. J'ai désiré « vivement, dès mon arrivée à Wittemberg, d'é- « changer cette étude contre celle de la théolo- « gie ; mais, » ajouta-t-il, pour que l'on ne crût pas que c'était de la théologie du temps qu'il était question, « c'est de cette théologie qui recherche « le fruit de la noix, la pulpe du froment, et la « moelle des os, que je parle[2]. Quoi qu'il en soit,

1 L. Epp. I, p. 5 (du 17 mars 1509.)

2 ...,. Theologia quæ nucleum nucis et medullam tritici et medullam ossium scrutatur. (L. Epp., I. 6.)

« Dieu est Dieu, continue-t-il avec cette confiance « qui fut l'âme de sa vie : l'homme se trompe pres- « que toujours dans ses jugements; mais celui-ci « est notre Dieu. Il nous conduira avec bonté aux « siècles des siècles. » Les travaux que Luther fut alors obligé de faire, lui furent d'une grande utilité pour combattre plus tard les erreurs des scolastiques.

Il ne pouvait s'en tenir là. Le désir de son cœur devait s'accomplir. Cette même puissance qui, quelques années auparavant, avait poussé Luther du barreau vers la vie religieuse, le poussait maintenant de la philosophie vers la Bible. Il se mit avec zèle à l'étude des langues anciennes, et surtout du grec et de l'hébreu, afin de puiser la science et la doctrine dans les sources mêmes d'où elles jaillissent. Il fut toute sa vie infatigable au travail [1]. Quelques mois après son arrivée à l'université, il demanda le grade de bachelier en théologie. Il l'obtint, à la fin de mars 1509, avec la vocation particulière de se livrer à la théologie biblique, *ad Biblia*.

Tous les jours, à une heure après midi, Luther était appelé à parler sur la Bible : heure précieuse pour le professeur et pour les disciples, et qui les faisait pénétrer toujours plus avant dans le sens divin de ces révélations longtemps perdues pour le peuple et pour l'école!

Il commença ses leçons par l'explication des

1 In studiis litterarum, corpore ac mente indefessus, (Pallavicini Hist. Conc. Trid. I, 16.)

psaumes, et en vint bientôt à l'Épître aux Romains. Ce fut surtout en la méditant, que la lumière de la vérité entra dans son cœur. Retiré dans sa tranquille cellule, il consacrait des heures à l'étude de la Parole divine, l'Épître de saint Paul ouverte devant lui. Un jour, parvenu au dix-septième verset du premier chapitre, il y lut ce passage du prophète Habacuc : *Le juste vivra par la foi.* Cet enseignement le frappe. Il y a donc pour le juste une autre vie que celle du reste des hommes : et cette vie, c'est la foi qui la donne. Cette parole qu'il reçoit dans son cœur comme si Dieu même l'y déposait, lui dévoile le mystère de la vie chrétienne et augmente en lui cette vie. Longtemps après, au milieu de ses nombreux travaux, il croyait encore entendre cette voix : « Le juste vivra par la foi [1]. »

Les leçons de Luther, ainsi préparées, ressemblaient peu à ce qu'on avait entendu jusqu'alors. Ce n'était pas un rhéteur disert ou un scolastique pédant qui parlait; c'était un chrétien qui avait éprouvé la puissance des vérités révélées, qui les tirait de la Bible, qui les sortait du trésor de son cœur, et les présentait toutes pleines de vie à ses auditeurs étonnés. Ce n'était pas un enseignement d'homme, c'était un enseignement de Dieu.

Cette exposition toute nouvelle de la vérité fit du bruit; la nouvelle s'en répandit au loin, et attira à l'université récemment fondée une foule de jeunes étudiants étrangers. Plusieurs professeurs

1 Seckend., p. 55.

même assistaient aux leçons de Luther, entre autres le célèbre Martin Pollich de Mellerstadt, docteur en médecine, en droit et en philosophie, qui avait organisé avec Staupitz l'université de Wittemberg, et en avait été le premier recteur. Mellerstadt, appelé souvent *la lumière du monde*, se mêlait modestement aux disciples du nouveau professeur. « Ce moine, disait-il, déroutera tous les « docteurs ; il introduira une nouvelle doctrine et « réformera toute l'Église ; car il se fonde sur la « Parole de Christ, et personne au monde ne peut « ni combattre, ni renverser cette Parole, quand « même il l'attaquerait avec toutes les armes de « la philosophie, des sophistes, des scotistes, des « albertistes, des thomistes, et avec tout le far- « taret[1] ! »

Staupitz, qui était la main de la Providence pour développer les dons et les trésors cachés dans Luther, l'invita à prêcher dans l'église des Augustins. A cette proposition, le jeune professeur recula. Il voulait se borner aux fonctions académiques. Il tremblait à la pensée d'y ajouter celles de la prédication. En vain Staupitz le sollicitait : « Non, « non, répondait-il, ce n'est pas une petite chose « que de parler aux hommes à la place de Dieu[2]. » Touchante humilité dans ce grand réformateur de l'Église ! Staupitz insista. Mais l'ingénieux Luther trouvait, dit un de ses historiens, quinze arguments, prétextes et défaites pour se défendre de

1 Melch. Adam. Vita Lutheri, p. 104.
2 Fabricius centifol. Lutheri, p. 33.— Mathesius, p. 6.

cette vocation. Enfin le chef des Augustins continuant toujours son attaque : « Ah ! monsieur le « docteur, dit Luther, en faisant cela vous m'ôtez « la vie. Je ne pourrai pas y tenir trois mois. » — « A « la bonne heure, répondit le vicaire général; « qu'il en soit ainsi au nom de Dieu! Car notre « Seigneur Dieu a aussi besoin là-haut d'hommes « dévoués et habiles. » Luther dut se rendre.

Au milieu de la place de Wittemberg se trouvait une vieille chapelle en bois, de trente pieds de long sur vingt de large, dont les cloisons, soutenues de tous côtés, tombaient en ruine. Une vieille chaire, faite de planches et haute de trois pieds, recevait le prédicateur. C'est dans cette misérable chapelle que commença la prédication de la réforme. Dieu voulut que ce qui devait rétablir sa gloire eût les commencements les plus humbles. On venait seulement de poser les fondements de l'église des Augustins, et en attendant qu'elle fût achevée, on se servait de ce temple chétif. « Ce « bâtiment, ajoute le contemporain de Luther, « qui nous rapporte ces circonstances[1], peut bien « être comparé à l'étable où Christ naquit. C'est « dans cette misérable enceinte que Dieu a voulu, « pour ainsi dire, faire naître une seconde fois son « Fils bien-aimé. Parmi ces milliers de cathédrales « et d'églises paroissiales, dont le monde est rempli, « il n'y en eut alors aucune que Dieu choisit pour « la prédication glorieuse de la vie éternelle. »

Luther prêche : tout frappe dans le nouveau pré-

1 Myconius.

dicateur. Sa figure pleine d'expression, son air noble, sa voix pure et sonore, captivent les auditeurs. Avant lui, la plupart des prédicateurs avaient cherché plutôt ce qui pouvait amuser leur auditoire que ce qui pouvait le convertir. Le grand sérieux qui domine dans les prédications de Luther, et la joie dont la connaissance de l'Évangile a rempli son cœur, donnent à la fois à son éloquence une autorité, une chaleur et une onction que n'eurent point ses devanciers. « Doué d'un esprit prompt « et vif, dit l'un de ses adversaires[1], d'une mé« moire heureuse, et se servant avec une facilité « remarquable de sa langue maternelle, Luther ne « le céda en éloquence à aucun de son âge. Dis« courant du haut de la chaire comme s'il eût été « agité de quelque forte passion, accommodant « son action à ses paroles, il frappait d'une ma« nière surprenante les esprits de ses auditeurs, et « comme un torrent il les entraînait où il voulait. « Tant de force, de grâce et d'éloquence ne se « voient que rarement chez les peuples du nord.» — « Il avait, dit Bossuet, une éloquence vive et « impétueuse, qui entraînait les peuples et les ra« vissait[2]. »

Bientôt la petite chapelle ne put plus contenir les auditeurs qui s'y pressaient en foule. Le conseil de Wittemberg choisit alors Luther pour son prédicateur, et l'appela à prêcher dans l'église de la ville. L'impression qu'il y produisit fut encore

1 Florimond Raymond. Hist. hæres., cap. 5.

2 Hist. des variat., l. Ier.

plus grande. La force de son génie, l'éloquence de sa diction et l'excellence des doctrines qu'il annonçait, étonnaient également ses auditeurs. Sa réputation se répandit au loin, et Frédéric-le-Sage vint lui-même une fois à Wittemberg pour l'entendre.

Une vie nouvelle avait commencé pour Luther. A l'inutilité du cloître avait succédé une grande activité. La liberté, le travail, l'action vive et constante à laquelle il pouvait se livrer à Wittemberg, achevèrent de rétablir en lui l'harmonie et la paix. Maintenant il était à sa place, et l'œuvre de Dieu devait développer bientôt sa marche majestueuse.

VI.

Luther enseignait à la fois dans la salle académique et dans le temple, lorsqu'il fut arrêté dans ces travaux. En 1510, selon quelques-uns seulement en 1511 ou 1512, on l'envoya à Rome. Sept couvents de son ordre étaient, sur certains points, d'un autre avis que le vicaire général[1]. La vivacité d'esprit de Luther, la puissance de sa parole, son talent pour la discussion, le firent choisir pour être auprès du pape l'agent de ces sept monastères[2]. Cette dispensation divine était nécessaire à Luther. Il fallait qu'il connût Rome. Plein des préjugés et des illusions du cloître, il se l'était toujours représentée comme le siége de la sainteté.

1 Quod septem conventus a vicario in quibusdam dissentirent. (Cochlœus, 2.)

2 Quod esset acer ingenio et ad contradicendum audax et vehemens. (Ibid.)

Il partit. Il traversa les Alpes. Mais à peine était-il descendu dans les plaines de la riche et voluptueuse Italie, qu'il trouva sur tous ses pas des sujets d'étonnement et de scandale. Le pauvre moine allemand fut reçu dans un riche couvent des Bénédictins, situé sur le Pô, en Lombardie. Ce couvent avait trente-six mille ducats de rente; douze mille ducats étaient consacrés à la table, douze mille aux édifices, et douze mille aux autres besoins des moines[1]. La richesse des appartements, la beauté des habits, la recherche des mets frappèrent également Luther. Le marbre, la soie, le luxe sous toutes ses formes, quel nouveau spectacle pour l'humble frère du pauvre couvent de Wittemberg! Il s'étonna et se tut; mais le vendredi étant arrivé, quelle surprise! des viandes abondantes couvraient encore la table des Bénédictins. Alors il se résolut à parler. — « L'Église, leur dit-il, et le pape défendent de telles « choses. » Les Bénédictins s'indignèrent de cette réprimande du grossier Germain. Mais Luther ayant insisté et les ayant peut-être menacés de faire connaître leurs désordres, quelques-uns crurent que le plus simple était de se défaire de leur hôte importun. Le portier du couvent l'avertit qu'il courait des dangers en restant davantage. Il se sauva donc de ce monastère épicurien, et arriva à Bologne, où il tomba dangereusement malade[2]. On a voulu voir dans cette maladie les

1 L. Opp. (W.) XXII, p. 1468.
2 Matth. Dresser. Hist. Lutheri.

suites d'un empoisonnement. Il est plus simple de supposer que le changement de vie affecta le frugal moine de Wittemberg, accoutumé à avoir pour principale nourriture des harengs et du pain. Cette maladie ne devait point être à la mort, mais à la gloire de Dieu. La tristesse, l'accablement qui lui étaient naturels, s'emparèrent de lui. Mourir ainsi, loin de l'Allemagne, sous ce ciel brûlant, en la terre étrangère, quel sort! Les angoisses qu'il avait ressenties à Erfurt, se réveillèrent avec puissance. Le sentiment de ses péchés le troubla, la perspective du jugement de Dieu l'épouvanta. Mais au moment où ces terreurs avaient atteint le plus haut degré, cette parole de saint Paul, qui l'avait déjà frappé à Wittemberg: *Le juste vivra par la foi.* (Rom. I. v. 17.), se présenta avec force à son esprit, et vint éclairer son âme comme un rayon du ciel. Restauré, consolé, il recouvra bientôt la santé, et il se remit en route pour Rome, s'attendant à y trouver une tout autre vie que celle des couvents lombards, et impatient d'effacer par la vue de la sainteté romaine les tristes impressions qu'avait laissées dans son esprit son séjour sur le Pô.

Enfin, après un pénible voyage sous le soleil brûlant de l'Italie, au commencement de l'été, il approchait de la ville aux sept montagnes. Son cœur était ému : ses yeux cherchaient la reine du monde et de l'Église. Dès qu'il découvrit de loin la cité éternelle, la ville de Saint-Pierre et de Saint-Paul, la métropole de la catholicité, il se pros-

terna en terre en s'écriant : « Rome sainte, je te « salue. »

Luther est dans Rome; le professeur de Wittemberg est au milieu des ruines éloquentes de la Rome des consuls et des empereurs, de la Rome des confesseurs de Jésus-Christ et des martyrs. Là se sont trouvés ce Plaute et ce Virgile dont il avait emporté les œuvres dans son cloître, et tous ces grands hommes dont l'histoire a si souvent fait battre son cœur. Il retrouve leurs statues, les décombres des monuments qui attestent leur gloire. Mais toute cette gloire, toute cette puissance a passé : il en foule aux pieds la poussière. Il se rappelle à chaque pas les tristes pressentiments de Scipion, versant des larmes à la vue de Carthage en ruine, de ses palais brûlés, de ses murs détruits, et s'écriant : Il en sera de même de Rome! « Et en effet, dit Luther, la « Rome des Scipion et des César a été changée en « un cadavre. Il y a tant de décombres, que les fon« dements des maisons reposent à cette heure où « se trouvaient jadis les toits. C'est là, ajoutait-il, « en jetant un regard mélancolique sur ces rui« nes, c'est là qu'ont été les richesses et les trésors « du monde [1]. » Tous ces débris contre lesquels ses pas viennent se heurter disent à Luther, dans les murs de Rome même, que ce qui est le plus fort aux yeux des hommes, peut être facilement détruit par le souffle du Seigneur.

Mais à des cendres profanes se mêlent des cen-

1 L. Opp. (W.) XXII, p. 2374 et 2377.

dres saintes : il s'en souvient. Le lieu de sépulture des martyrs n'est pas loin de celui des généraux de Rome et de ses triomphateurs. Rome chrétienne avec ses douleurs a plus de puissance sur le cœur du moine saxon que Rome païenne avec sa gloire. C'est ici qu'arriva cette lettre où Paul écrivait : *Le juste est justifié par la foi.* Il n'est pas loin du marché d'Appius et des trois Hôtelleries. Là était cette maison de Narcisse, ici ce palais de César, où le Seigneur délivra l'apôtre de la gueule du lion. Oh! combien ces souvenirs fortifient le cœur du moine de Wittemberg!

Rome présentait alors un tout autre aspect. Le belliqueux Jules II occupait le siége pontifical, et non Léon X, comme l'ont dit sans doute par inattention quelques historiens distingués de l'Allemagne. Luther a souvent raconté un trait de ce pape. Quand on lui apporta la nouvelle que son armée venait d'être battue par les Français devant Ravennes, il était à réciter ses heures : il jeta le livre contre terre, et dit, en prononçant un horrible jurement : « Eh bien! te voilà devenu Fran« çais... Est-ce ainsi que tu protéges ton Église?... » Puis, se tournant du côté du pays aux armes duquel il pensait à avoir recours : « Saint Suisse! « priez pour nous [1]. » L'ignorance, la légèreté et la dissolution, un esprit profane, le mépris de tout ce qui est sacré, un commerce honteux des choses divines, voilà le spectacle qu'offrait cette

1 Sancte Swizere! ora pro nobis. (L. Opp. (W.) XXII, p. 1314 et 1332.)

malheureuse cité. Cependant le pieux moine demeura quelque temps dans ses illusions.

Arrivé vers l'époque de la fête de Saint-Jean, il entend les Romains répéter autour de lui un proverbe répandu parmi ce peuple: « Bienheu« reuse, disait-on, est la mère dont le fils dit une « messe la veille de la Saint-Jean. » « Oh! que je « voudrais rendre ma mère bienheureuse! » se disait Luther. Le pieux fils de Marguerite chercha donc à dire une messe ce jour-là; mais il ne le put: la presse était trop grande [1].

Fervent et débonnaire, il parcourait toutes les églises et les chapelles; il croyait tous les mensonges qu'on y débitait; il s'acquittait avec dévotion des pratiques de sainteté qui y étaient requises: heureux de pouvoir faire tant d'œuvres pies dont ses compatriotes étaient privés. « Oh! combien je « regrette, se disait à lui-même le pieux Allemand, « que mon père et ma mère vivent encore! que « j'aurais de plaisir à les délivrer du feu du pur« gatoire avec mes messes, mes prières, et tant « d'autres œuvres aussi admirables [2]! » Il avait trouvé la lumière; mais les ténèbres étaient loin d'être entièrement chassées de son entendement. Son cœur était converti; son esprit n'était point encore éclairé; il avait la foi et l'amour, mais il n'avait pas la science. Ce n'était pas peu de chose que de sortir de cette profonde nuit, qui depuis tant de siècles couvrait la terre.

1 L. Opp. (W.) Dédicace du 117 ps. VI[e] vol. L. g.
2 Ibid.

Luther dit plusieurs fois la messe à Rome. Il le fit avec toute l'onction et la dignité qu'une telle action lui semblait requérir. Mais quelle affliction saisit le cœur du moine saxon, en voyant le triste et profane mécanisme des prêtres romains en célébrant le sacrement de l'autel! Les prêtres, de leur côté, riaient de sa simplicité. Un jour qu'il officiait, il se trouva qu'à l'autel voisin on avait déjà lu sept messes avant qu'il n'en eût lu une seule. « Marche, marche! lui cria l'un des prêtres, « renvoie vite à Notre-Dame son fils; » faisant ainsi une allusion impie à la transsubstantiation du pain en corps et en sang de Jésus-Christ. Une autre fois Luther n'en était encore qu'à l'évangile, que le prêtre qui était à côté de lui avait déjà fini sa messe. « Passa, passa! lui cria celui- « ci; dépêche, dépêche! aie donc une fois fini [1]! »

Son étonnement fut plus grand encore, quand il découvrit dans les dignitaires de la papauté ce qu'il avait trouvé dans les simples prêtres. Il avait mieux espéré d'eux.

Il était de bon ton à la cour papale d'attaquer le christianisme, et l'on ne pouvait passer pour un homme comme il faut si l'on n'avait pas sur les dogmes de l'Église quelque opinion erronée ou hérétique [2]. On avait voulu prouver à Érasme, par des passages de Pline, qu'il n'y a aucune dif-

1 L. Opp. (W.), XIX von der Winkelmesse. Mathesius, 6.

2 In quel tempo non pareva fosse galantuomo e buon cortegiano colui che de dogmi della chiesa non aveva qualche opinion erronea ed heretica. (Carraciola Vit. msc. Paul. IV, cité par Ranke.)

férence entre l'âme des hommes et celle des bêtes [1], et de jeunes courtisans du pape prétendaient que la foi orthodoxe était le produit des inventions astucieuses de quelques saints [2].

La qualité d'envoyé des Augustins d'Allemagne qu'avait Luther, le fit inviter à plusieurs réunions d'ecclésiastiques distingués. Un jour, en particulier, il se trouva à table avec divers prélats; ceux-ci se montrèrent ingénument à lui dans leurs mœurs bouffonnes et leurs conversations impies, et ils ne se gênèrent point de faire en sa présence mille plaisanteries, le croyant sans doute du même esprit qu'eux. Ils racontèrent entre autres devant le moine, en riant et en en tirant gloire, comment à l'autel, lorsqu'ils disaient la messe, au lieu des paroles sacramentales qui doivent transformer le pain et le vin en chair et en sang du Sauveur, ils prononçaient sur le pain et le vin ces mots dérisoires : *Panis es et panis manebis, vinum es et vinum manebis* (pain tu es et pain tu resteras, vin tu es et vin tu resteras). Puis, continuaient-ils, nous élevons l'ostensoir, et tout le peuple adore. Luther peut à peine en croire ses oreilles. Son esprit, doué de beaucoup de vivacité et même de gaîté dans la société de ses amis, avait une grande gravité quand il s'agissait de choses saintes. Les plaisanteries de Rome le scandalisaient. « J'étais, dit-il, un jeune moine grave et pieux ;

1 Burigny, Vie d'Érasme, I, 139.

2 E medio Romanæ curiæ, sectam juvenum...... qui asserebant, nostram fidem orthodoxam potius quibusdam sanctorum astutiis subsistere. (Paul Canensius, Vita Pauli II.)

« de telles paroles m'affligeaient vivement. Si l'on « parle ainsi à Rome à table, librement et publi- « quement, pensais-je en moi-même, que serait-ce « si les actions répondaient aux paroles, et si tous, « pape, cardinaux, courtisans, disaient ainsi la « messe! Et moi qui leur en ai entendu lire dévo- « tement un si grand nombre, comme ils m'au- « raient trompé [1]! »

Luther se mêlait souvent aux moines et aux bourgeois de Rome. Si quelques-uns exaltaient le pape et les siens, le plus grand nombre donnaient un libre cours à leurs plaintes et à leurs sarcasmes. Que n'avait-on pas à raconter sur le pape régnant, sur Alexandre VI, et sur tant d'autres! Un jour ses amis romains lui racontaient comment César Borgia, s'étant enfui de Rome, fut pris en Espagne. Comme on allait le juger, il cria miséricorde dans sa prison, et demanda un confesseur. On lui envoya un moine. Il le tua, se couvrit de son capuchon, et s'échappa. « J'ai entendu cela à « Rome; c'est une chose certaine [2], » dit Luther. Un autre jour, passant par une grande rue qui conduisait à l'église de Saint-Pierre, il s'était arrêté tout étonné devant une statue en pierre, représentant un pape sous la figure d'une femme, tenant un sceptre, revêtu du manteau papal et portant un enfant dans ses bras. C'est une fille de Mayence, lui dit-on, que les cardinaux choisirent

1 L. Opp. (W.), XIX von der Winkelmesse.

2 Das habe Ich zu Rom für gewiss gehört. (L. Opp. (W.) XXII, p. 1322.)

pour pape et qui accoucha à cette place. Aussi jamais un pape ne passe dans cette rue. « Je m'é« tonne, dit Luther, de ce que les papes laissent « subsister cette figure[1] ! »

Luther avait cru trouver l'édifice de l'Église entouré de splendeur et de force; mais ses portes étaient enfoncées et ses murailles consumées par le feu. Il voyait les désolations du sanctuaire, et il reculait d'effroi. Il n'avait rêvé que sainteté, il ne découvrait que profanation.

Les désordres hors des temples ne le frappaient pas moins. « La police est à Rome dure et sévère, « disait-il. Le juge ou capitaine parcourt toutes les « nuits la ville à cheval avec trois cents serviteurs; « il arrête quiconque se trouve dans les rues : « rencontre-t-il un homme armé, il le pend ou le « jette dans le Tibre. Et cependant, la ville est « remplie de désordres et de meurtres; tandis que « là où la Parole de Dieu est purement et droi« tement annoncée, on voit régner l'ordre et la « paix, sans qu'il y ait besoin de la loi et de ses « rigueurs[2]. — On ne saurait croire que de péchés « et d'actions infâmes se commettent dans Rome, « dit-il encore; il faut le voir et l'entendre pour « le croire. Aussi a-t-on coutume de dire : S'il y « a un enfer, Rome est bâtie au-dessus; c'est un « abîme d'où sortent tous les péchés[3]. »

1. Es nimmt mich Wunder dass die Päbste solches Bild leiden können. (Ibid., p. 1320.)

2. L. Opp. (W.), XXII, p. 2376.

3. Ist irgend eine Hœlle, so muss Rom darauf gebaut seyn. (Ibid., p. 2377.)

Ce spectacle fit déjà alors une grande impression sur l'esprit de Luther; elle augmenta plus tard. «Plus on approche de Rome, plus on trouve « de mauvais chrétiens, disait-il plusieurs années « après. On dit communément que celui qui va à « Rome, y cherche pour la première fois un fri- « pon; que la seconde fois il le trouve; et que la « troisième fois il l'emporte avec lui au moment « où il en sort. Mais maintenant on est devenu si « habile, que l'on fait les trois voyages en un [1]. » L'un des génies les plus tristement célèbres, mais aussi les plus profonds de l'Italie, Machiavel, qui vivait à Florence quand Luther y passa pour se rendre à Rome, a fait la même remarque: «Le « plus grand symptôme, dit-il, de la ruine pro- « chaine du christianisme (par où il entendait le « catholicisme romain), c'est que plus les peuples « se rapprochent de la capitale de la chrétienté, « moins on trouve en eux d'esprit chrétien. Les « exemples scandaleux et les crimes de la cour « de Rome sont cause que l'Italie a perdu tout « principe de piété et tout sentiment religieux. « Nous autres Italiens, continue le grand histo- « rien, nous devons principalement à l'Église et « aux prêtres d'être devenus des impies et des « scélérats [2].» Luther sentit plus tard tout le prix de ce voyage: «Quand on me donnerait cent mille « florins, disait-il, je ne voudrais pas ne pas avoir « vu Rome [3]!»

1 Adresse à la noblesse chrétienne de la nation allemande.

2 Dissert. sur la prem. déc. de Tite-Live.

3 100,000 Gulden. (L. Opp. (W), XXII, p. 2374.)

Ce voyage lui fut aussi très-avantageux sous le rapport de la science. Comme Reuchlin, Luther sut profiter de son séjour en Italie pour pénétrer plus avant dans l'intelligence de l'Écriture sainte. Il y prit des leçons d'hébreu d'un rabbin célèbre, nommé Élie Lévita. Il acquit en partie à Rome la connaissance de cette Parole divine sous les coups de laquelle Rome devait tomber.

Mais ce voyage fut surtout à un autre égard d'une haute importance pour Luther. Non seulement le voile fut tiré, et le rire sardonique, l'incrédulité bouffonne qui se cachaient derrière les superstitions romaines furent révélés au futur réformateur; mais encore la foi vivante que Dieu avait mise en lui fut alors puissamment fortifiée.

Nous avons vu comment il s'était livré d'abord à toutes les vaines pratiques au prix desquelles l'Église avait mis l'expiation des péchés. Un jour entre autres, voulant gagner une indulgence promise par le pape à quiconque monterait à genoux ce qu'on appelle l'escalier de Pilate, le pauvre moine saxon grimpait humblement ces degrés, qu'on lui disait avoir été miraculeusement transportés de Jérusalem à Rome. Mais, tandis qu'il s'acquittait de cet acte méritoire, il crut entendre comme une voix de tonnerre qui lui criait au fond du cœur, comme à Wittemberg et à Bologne : *Le juste vivra par la foi!* Cette parole, qui déjà à deux reprises l'a frappé comme la voix d'un ange de Dieu, retentit incessamment et avec puissance au-dedans de lui. Il se lève épouvanté, sur les degrés où il traînait son corps; il a horreur de

lui-même; il est honteux de voir jusqu'à quel point la superstition l'a abaissé. Il fuit loin du lieu de sa folie[1].

Ce mot puissant a quelque chose de mystérieux dans la vie de Luther. Ce fut une parole créatrice pour le réformateur et pour la réformation. Ce fut par elle que Dieu dit alors: Que la lumière soit! et la lumière fut.

Il faut souvent qu'une verité soit présentée à plusieurs reprises à notre esprit pour qu'elle produise l'effet qu'elle doit avoir. Luther avait beaucoup étudié l'Épître aux Romains, et cependant jamais la justification par la foi qui s'y trouve enseignée, n'avait été si claire pour lui. Maintenant il comprend cette justice qui seule subsiste devant Dieu; maintenant il reçoit pour lui-même de la main de Christ cette obéissance que Dieu impute gratuitement au pécheur, dès qu'il porte humblement ses regards sur l'Homme-Dieu crucifié. C'est ici l'époque décisive de la vie intérieure de Luther. Cette foi, qui l'a sauvé des terreurs de la mort, devient l'âme de sa théologie, sa forteresse dans tous les périls, la puissance de ses paroles, la force de sa charité, le fondement de sa paix, l'aiguillon de ses travaux, sa consolation dans la vie et dans la mort.

Mais cette grande doctrine d'un salut qui émane de Dieu et non de l'homme, ne fut pas seulement la puissance de Dieu pour sauver l'âme de Luther; elle devint encore la puissance de Dieu pour ré-

1 Seckend, p. 56.

former l'Église : arme efficace que manièrent les apôtres; arme trop longtemps négligée, mais tirée enfin, dans son éclat primitif, de l'arsenal du Dieu fort. Au moment où Luther se releva dans Rome, tout ému et saisi par cette parole que Paul avait adressée quinze siècles auparavant aux habitants de cette métropole, la vérité, jusqu'alors tristement captive et liée dans l'Église, se releva aussi pour ne plus retomber.

Il faut ici l'entendre lui-même : « Quoique je « fusse un moine saint et irréprochable, dit-il, ma « conscience était cependant pleine de troubles et « d'angoisses. Je ne pouvais souffrir cette parole : « Justice de Dieu. Je n'aimais point ce Dieu juste « et saint qui punit les pécheurs. J'étais rempli « contre lui d'une secrète colère; je le haïssais de « ce que, non content de nous épouvanter par la « loi et par les misères de la vie, nous pauvres « créatures déjà perdues par le péché originel, il « augmentait encore notre tourment par l'Évan- « gile... Mais lorsque par l'Esprit de Dieu je com- « pris ces paroles, lorsque j'appris comment la « justification du pécheur provient de la pure mi- « séricorde du Seigneur par le moyen de la foi [1],... « alors je me sentis renaître comme un nouvel « homme, et j'entrai à portes ouvertes dans le pa- « radis même de Dieu [2]. Je vis aussi dès lors la « chère et sainte Écriture avec des yeux tout nou-

1 Qua vos Deus misericors justificat per fidem..... (L. Opp. lat. in præf.)

2 Hic me prorsus renatum esse sensi et apertis portis in ipsum paradisum intrasse. (Ibid.)

« veaux. Je parcourus toute la Bible, je recueillis « un grand nombre de passages qui m'apprenaient « ce qu'était l'œuvre de Dieu. Et comme aupara- « vant j'avais haï de tout mon cœur ce mot : Jus- « tice de Dieu, je commençai dès lors à l'estimer « et à l'aimer, comme le mot le plus doux et le « plus consolant. En vérité, cette parole de Paul « fut pour moi la vraie porte du paradis. »

Aussi, quand il fut appelé, en des occasions solennelles, à confesser cette doctrine, Luther retrouva-t-il toujours son enthousiasme et sa rude énergie. « Je vois, dit-il dans un moment impor- « tant[1], que le diable attaque sans cesse cet article « fondamental par le moyen de ses docteurs, et « qu'il ne peut à cet égard ni cesser ni prendre « aucun repos. Eh bien! moi, le docteur Martin « Luther, indigne évangéliste de notre Seigneur « Jésus-Christ, je confesse cet article, que *la foi « seule justifie devant Dieu sans les œuvres*, et je « déclare que l'empereur des Romains, l'empereur « des Turcs, l'empereur des Tartares, l'empereur « des Perses, le pape, tous les cardinaux, les « évêques, les prêtres, les moines, les nonnes, « les rois, les princes, les seigneurs, tout le monde « et tous les diables, doivent le laisser debout et « permettre qu'il demeure à jamais. Que s'ils veu- « lent entreprendre de combattre cette vérité, ils « attireront sur leur tête les feux de l'enfer. C'est « là le véritable et saint Évangile, et ma déclara- « tion, à moi docteur Luther, selon les lumières

1 Glose sur l'édit impérial, 1531. (L. Opp. (L.), tome XX.)

« du Saint-Esprit... Il n'y a personne, continue-« t-il, qui soit mort pour nos péchés, si ce n'est « Jésus-Christ le Fils de Dieu. Je le dis encore une « fois, dussent le monde et tous les diables s'en-« tre-déchirer et crever de fureur, cela n'en est « pas moins véritable. Et si c'est lui seul qui ôte « les péchés, ce ne peut être nous avec nos œuvres. « Mais les bonnes œuvres suivent la rédemption, « comme les fruits paraissent sur l'arbre. C'est là « notre doctrine, c'est celle que le Saint-Esprit « enseigne avec toute la sainte chrétienté. Nous « la gardons au nom de Dieu. Amen. »

C'est ainsi que Luther trouva ce qui avait manqué, au moins jusqu'à un certain degré, aux docteurs et aux réformateurs, même les plus illustres. Ce fut dans Rome que Dieu lui donna cette vue claire de la doctrine fondamentale du christianisme. Il était venu chercher dans la ville des pontifes la solution de quelques difficultés concernant un ordre monastique ; il en remporta dans son cœur le salut de l'Église.

VII.

Luther quitta Rome et revint à Wittemberg, le cœur rempli de tristesse et d'indignation. Détournant ses regards avec dégoût de la ville pontificale, il les portait avec espérance sur les Saintes-Écritures, et sur cette vie nouvelle que la Parole de Dieu semblait alors promettre au monde. Cette Parole grandit dans son cœur de tout ce qu'y perdit l'Église. Il se détacha de l'une pour se

tourner vers l'autre. Toute la réformation fut dans ce mouvement-là. Elle mit Dieu où était le prêtre.

Staupitz et l'Électeur ne perdaient pas de vue le moine qu'ils avaient appelé à l'université de Wittemberg. Il semble que le vicaire général eut un pressentiment de l'œuvre qu'il y avait à faire dans le monde, et que, la trouvant trop forte pour lui, il voulut y pousser Luther. Rien de plus remarquable et peut-être de plus mystérieux que ce personnage, qui se trouve partout pour précipiter le moine dans le chemin où Dieu l'appelle, et puis qui va lui-même finir tristement ses jours dans un couvent. La prédication du jeune professeur avait fait impression sur le prince; il avait admiré la force de son esprit, le nerf de son éloquence et l'excellence des choses qu'il exposait [1]. L'Électeur et son ami, voulant avancer un homme qui donnait de si grandes espérances, résolurent de lui faire prendre le grade élevé de docteur en théologie. Staupitz se rendit au couvent. Il conduisit Luther dans le jardin du cloître, et là, seul avec lui sous un arbre, que Luther aimait plus tard à montrer à ses disciples [2], le vénérable père lui dit : « Il faut maintenant, mon ami, que vous « deveniez docteur de la sainte Écriture. » Luther recula à cette pensée. Cet honneur éminent l'ef-

1 Vim ingenii, nervos orationis, ac rerum bonitatem expositarum in concionibus admiratus fuerat. (Melancht. Vita Luth.)

2 Unter einem Baum, den er mir und andern gezeigt. (Math. 6.)

frayait : « Cherchez-en un plus digne, répondit-il. « Pour moi, je ne puis y consentir. » Le vicaire général insista : « Le Seigneur Dieu a beaucoup à « faire dans l'Église; il a besoin maintenant de « jeunes et vigoureux docteurs. » Cette parole fut peut-être dite en badinant, ajoute Melanchton; cependant l'événement y répondit; car d'ordinaire beaucoup de présages précèdent les grandes révolutions [1]. Il n'est pas nécessaire de supposer que Melanchton parle ici de prophéties miraculeuses. Le siècle le plus incrédule, celui qui nous a précédés, a vu se vérifier cette sentence. Que de présages annoncèrent, sans qu'il y eût miracle, la révolution qui le termina !

« Mais je suis faible et maladif, reprit Luther; « je n'ai pas longtemps à vivre. Cherchez un « homme fort. » — « Le Seigneur, répondit le vi« caire général, a affaire dans le ciel comme sur « la terre; mort ou vivant, Dieu a besoin de vous « dans son conseil [2]. »

« Il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse créer « un docteur en théologie [3], » s'écria alors le moine toujours plus épouvanté. — « Faites ce que de« mande votre couvent, dit Staupitz, et ce que « moi-même, votre vicaire général, je vous com« mande; car vous avez promis de nous obéir. » — « Mais ma pauvreté? reprit le frère : je n'ai

1 Multa præcedunt mutationes præsagia. (Vita Luth.)

2 Ihr lebet nun oder sterbet, so darff euch Gott in seinem Rathe. (Mathes. 6.)

3 Neminem nisi Spiritum Sanctum creare posse doctorem theologiæ. (Weismanni Hist. Eccl. I, p. 1404.)

« rien pour payer les dépenses qu'une telle pro-« motion entraîne. » — « Ne vous en inquiétez pas, « lui dit son ami : le prince vous fait la grâce de « se charger lui-même de tous les frais. » Pressé de toutes parts, Luther crut devoir se rendre.

C'était vers la fin de l'été de l'an 1512. Luther partit pour Leipzig, afin de recevoir des trésoriers de l'Électeur l'argent nécessaire à sa promotion. Mais, selon les usages des cours, l'argent n'arrivait pas. Le frère impatienté voulait partir ; l'obéissance monacale le retint. Enfin, le 4 octobre, il reçut de Pfeffinger et de Jean Doltzig cinquante florins. Il leur en donna quittance. Il ne prend dans ce reçu d'autre qualité que celle de moine. « Moi « Martin, dit-il, frère de l'ordre des Ermites [1]. » Luther se hâta de retourner à Wittemberg.

André Bodenstein, de la ville de Carlstadt, était alors doyen de la faculté de théologie, et c'est sous le nom de Carlstadt que ce docteur est surtout connu. On l'appelait aussi l'A, B, C. Ce fut Mélanchton qui le désigna d'abord ainsi, à cause des trois initiales de son nom. Bodenstein acquit dans sa patrie les premiers éléments des lettres. Il était d'un caractère grave, sombre, peut-être enclin à la jalousie, et d'un esprit inquiet, mais plein du désir d'apprendre et doué d'une grande capacité. Il parcourut diverses universités pour augmenter ses connaissances, et il étudia la théologie à Rome même. Revenu d'Italie en Allemagne, il s'établit à Wittemberg et y devint docteur en théologie. « A

1 L. Epp. I, p. 11.

« cette époque, dit-il lui-même plus tard, je n'avais « pas encore lu la Sainte-Écriture [1]. » Ce trait donne une idée très-juste de ce qu'était la théologie d'alors. Carlstadt, outre ses fonctions de professeur, était chanoine et archidiacre. Voilà l'homme qui devait plus tard diviser la réformation. Il ne voyait alors dans Luther qu'un inférieur; mais l'Augustin devint bientôt pour lui un objet de jalousie. « Je « ne veux pas être moins grand que Luther [2], » disait-il un jour. Bien éloigné alors de prévoir la grandeur à laquelle était destiné le jeune professeur, Carlstadt conféra à son futur rival la première dignité universitaire.

Le 18 octobre 1512, Luther fut reçu licencié en théologie, et prêta ce serment : « Je jure de défen« dre la vérité évangélique de tout mon pouvoir [3]. » Le jour suivant, Bodenstein lui remit solennellement, en présence d'une nombreuse assemblée, les insignes de docteur en théologie. Il fut fait docteur biblique, et non docteur des sentences, et fut appelé ainsi à se consacrer à l'étude de la Bible et non à celle des traditions humaines [4]. Il prêta alors serment, comme il le rapporte lui-même [5], à sa bien-aimée et sainte Écriture. Il promit de la prêcher fidèlement, de l'enseigner purement, de l'étudier toute sa vie, et de la défendre par ses disputes et par ses écrits contre tous les

1 Weismann, Hist. Eccl. p. 1416.
2 Ibid.
3 Juro me veritatem evangelicam viriliter defensurum.
4 Doctor biblicus, *et non pas* sententiarius. (Melanchton.)
5 L. Opp. (W.) XVI, p. 2061. — Mathesius, p. 7.

faux docteurs, autant que Dieu lui serait en aide.

Ce serment solennel fut pour Luther sa vocation de réformateur. En imposant à sa conscience la sainte obligation de rechercher librement et d'annoncer courageusement la vérité chrétienne, ce serment éleva le nouveau docteur au-dessus des étroites limites où son vœu monastique l'eût peut-être confiné. Appelé par l'université, par son souverain, au nom de la majesté impériale et du siége de Rome lui-même, engagé devant Dieu par le serment le plus sacré, il fut dès lors le héraut intrépide de la Parole de vie. Dans ce jour mémorable, Luther fut armé chevalier de la Bible.

Aussi ce serment prêté à la Sainte-Écriture peut-il être regardé comme l'une des causes du renouvellement de l'Église. L'autorité seule infaillible de la Parole de Dieu, tel fut le premier et fondamental principe de la réformation. Toute réformation de détail opérée plus tard dans la doctrine, dans les mœurs, dans le gouvernement de l'Église et dans le culte, ne fut qu'une conséquence de ce premier principe. On peut à peine s'imaginer maintenant la sensation que dut produire cette vérité élémentaire si simple, mais méconnue pendant tant de siècles. Quelques hommes, d'une vue plus vaste que le vulgaire, en prévirent seuls les immenses conséquences. Bientôt les voix courageuses de tous les réformateurs proclamèrent ce principe puissant, au retentissement duquel Rome s'écroulera : « Les chrétiens ne reçoivent d'autres doctrines que celles qui reposent sur les paroles expresses de Jésus-Christ, des apôtres et des pro-

phètes. Nul homme, nulle assemblée de docteurs, n'ont le droit d'en prescrire de nouvelles. »

La situation de Luther était changée. L'appel qu'il avait reçu devint pour le réformateur comme l'une de ces vocations extraordinaires que le Seigneur adressa aux prophètes sous l'ancienne alliance, et aux apôtres sous la nouvelle. L'engagement solennel qu'il prit fit une si profonde impression sur son âme, que le souvenir de ce serment suffit, dans la suite, pour le consoler au milieu des plus grands dangers et des plus rudes combats. Et lorsqu'il vit toute l'Europe agitée et ébranlée par la parole qu'il avait annoncée; lorsque les accusations de Rome, les reproches de plusieurs hommes pieux, les doutes et les craintes de son propre cœur, si facilement agité, semblaient pouvoir le faire hésiter, craindre et tomber dans le désespoir, il se rappela le serment qu'il avait prêté, et demeura ferme, tranquille et rempli de joie. « Je me suis avancé au nom du Seigneur, « dit-il en une circonstance critique, et je me suis « remis entre ses mains. Que sa volonté s'accom- « plisse! Qui lui a demandé de me créer docteur?.. « Si c'est lui qui m'a créé, qu'il me soutienne! ou « bien, s'il se repent de l'avoir fait, qu'il me desti- « tue!..... Cette tribulation ne m'épouvante donc « point. Je ne cherche qu'une chose, c'est de me « maintenir le Seigneur favorable dans tout ce « qu'il m'appelle à faire avec lui. » Une autre fois il disait : « Celui qui entreprend quelque chose « sans vocation divine, cherche sa propre gloire. « Mais moi, le docteur Martin Luther, j'ai été con-

« traint à devenir docteur. Le papisme a voulu « m'arrêter dans l'acquit de ma charge; mais vous « voyez ce qui lui est arrivé, et il lui arrivera bien « pis encore : ils ne pourront se défendre contre « moi. Je veux, au nom de Dieu, marcher sur les « lions, et fouler aux pieds les dragons et les vi- « pères. Cela se commencera pendant ma vie et « se finira après ma mort [1]. »

Depuis l'heure de son serment, Luther ne chercha plus la vérité seulement pour lui-même : il la chercha pour l'Église. Encore tout plein des souvenirs de Rome, il entrevit confusément devant lui une carrière, dans laquelle il se promit de marcher avec toute l'énergie de son âme. La vie spirituelle, qui jusqu'alors s'était manifestée au dedans de lui, s'étendit au dehors. Ce fut la troisième époque de son développement. L'entrée dans le couvent avait tourné vers Dieu ses pensées; la connaissance de la rémission des péchés et de la justice de la foi avait affranchi son âme; le serment de docteur lui donna ce baptême de feu par lequel il devint réformateur de l'Église.

Les premiers adversaires qu'il attaqua furent ces fameux scolastiques qu'il avait lui-même tant étudiés et qui régnaient alors en souverains dans toutes les académies. Il les accusa de pélagianisme et, s'élevant avec force contre Aristote, le père de l'école, et contre Thomas d'Aquin, il entreprit de les jeter l'un et l'autre à bas du trône d'où ils com-

1 L. Opp. (W.) XXI, 2061.

mandaient, l'un à la philosophie et l'autre à la théologie[1].

« Aristote, Porphyre, les théologiens aux sen-« tences (les scolastiques), écrivait-il à Lange, sont « les études perdues de notre siècle. Je ne désire « rien plus ardemment que de dévoiler à plusieurs « cet histrion qui s'est joué de l'Église en se cou-« vrant d'un masque grec, et de montrer à tous « son ignominie[2]. » Dans toutes les disputes publiques on l'entendait répéter : « Les écrits des « apôtres et des prophètes sont plus certains et plus « sublimes que tous les sophismes et toute la théo-« logie de l'école. » De telles paroles étaient nouvelles; mais peu à peu on s'y habituait. Environ un an après, il put écrire avec triomphe : « Dieu « opère. Notre théologie et saint Augustin avan-« cent admirablement et règnent dans notre uni-« versité. Aristote décline ; il est déjà penché vers « sa ruine prochaine et éternelle. Les leçons sur les « sentences donnent un admirable ennui. Nul ne « peut espérer d'avoir des auditeurs, s'il ne pro-« fesse pas la théologie biblique[3]. » Heureuse l'université dont on peut rendre un tel témoignage!

En même temps que Luther attaquait Aristote, il prenait le parti d'Érasme et de Reuchlin contre leurs ennemis. Il entra en relation avec ces grands hommes et avec d'autres savants, tels que Pirck-

1 Aristotelem in philosophicis, Sanctum Thomam in theologicis, evertendos susceperat. (Pallavicini I, 16.)

2 Perdita studia nostri sæculi. Epp. I, 15. (8 févr. 1516.)

3 Ep. I, 57 (du 18 mai 1517.)

heimer, Mutian, Hütten, qui appartenaient plus ou moins au même parti. Il forma aussi à cette époque une autre amitié qui fut d'une haute importance pour toute sa vie.

Un homme remarquable par sa sagesse et sa candeur se trouvait alors à la cour de l'Électeur: c'était George Spalatin. Né à Spalatus ou Spalt, dans l'évêché d'Eichstadt, il avait d'abord été curé du village de Hohenkirch, près des forêts de la Thuringe. Il fut ensuite choisi par Frédéric-le-Sage pour être son secrétaire, son chapelain et le précepteur de son neveu, Jean Frédéric, qui devait un jour porter la couronne électorale. Spalatin était un homme simple au milieu de la cour; il paraissait craintif en présence des grands événements, circonspect et prudent, comme son maître[1], en face de l'ardent Luther, avec qui il était dans une correspondance journalière. Comme Staupitz, il était fait plutôt pour des temps paisibles. De tels hommes sont nécessaires : ils sont comme ces matières délicates dont on enveloppe les bijoux et les cristaux pour les garantir des secousses du voyage. Elles semblent inutiles; cependant sans elles tous ces joyaux précieux eussent été brisés et perdus. Spalatin n'était pas un homme propre à faire de grandes choses; mais il s'acquittait fidèlement et sans bruit de la tâche qui lui était donnée[2]. Il fut d'abord un des princi-

1 Secundum genium heri sui. (Weismann, Hist. Eccl., I, p. 1434.)

2 Fideliter et sine strepitu fungens. (Ibid.)

paux aides de son maître pour recueillir ces reliques de saints dont Frédéric fut longtemps grand amateur. Mais peu à peu il se tourna avec le prince vers la vérité. La foi, qui reparaissait alors dans l'Église, ne le saisit pas vivement comme Luther : il fut conduit par des voies plus lentes. Il devint l'ami de Luther à la cour, le ministre par lequel passaient toutes les affaires entre le réformateur et les princes, le médiateur entre l'Église et l'État. L'Électeur honorait Spalatin d'une grande intimité; en voyage ils étaient toujours dans la même voiture[1]. Du reste, l'air de la cour étouffait souvent le bon chapelain; il lui prenait de profondes tristesses; il eût voulu laisser tous ces honneurs et redevenir simple pasteur dans les bois de la Thuringe. Mais Luther le consolait et l'exhortait à demeurer ferme à son poste. Spalatin s'acquit l'estime générale. Les princes et les savants de son temps lui témoignaient les plus sincères égards. Érasme disait : « J'inscris le nom de Spa« latin, non-seulement entre ceux de mes princi« paux amis, mais encore entre ceux de mes pro« tecteurs les plus vénérés, et cela, non sur du « papier, mais dans mon propre cœur[2]. »

L'affaire de Reuchlin et des moines faisait alors grand bruit en Allemagne. Les hommes les plus pieux étaient souvent indécis sur le parti qu'ils devaient embrasser; car les moines voulaient dé-

1 Qui cum principe in rheda sive lectico solitus est ferri. (Corpus Reformatorum, I, 33.)

2 Melch. Ad. Vita Spalat., p. 100.

truire des livres judaïques, où se trouvaient des blasphèmes contre le Christ. L'Électeur chargea son chapelain de consulter à cet égard le docteur de Wittemberg, dont la réputation était déjà grande. Voici la réponse de Luther; c'est la première lettre qu'il adressa au prédicateur de la cour :

« Que dirai-je? Ces moines prétendent chasser « Beelzébub, mais ce n'est pas par le doigt de « Dieu. Je ne cesse de m'en plaindre et d'en gémir. « Nous autres chrétiens, nous commençons à « être sages au dehors, et chez nous nous sommes « hors de sens [1]. Il y a sur toutes les places de « Jérusalem des blasphèmes cent fois pires que « ceux des Juifs, et tout y est rempli d'idoles spi- « rituelles. Nous devrions, pleins d'un beau zèle, « enlever et détruire ces ennemis intérieurs. Mais « nous laissons ce qui nous presse, et le diable « lui-même nous persuade d'abandonner ce qui « est à nous, en même temps qu'il nous empêche « de corriger ce qui est aux autres. »

VIII.

Luther ne se perdit point dans cette querelle. La foi vivante en Christ, voilà ce qui remplissait surtout son cœur et sa vie. « Dans mon cœur, « disait-il, règne seule et doit aussi seule régner, « la foi en mon Seigneur Jésus-Christ, qui est « seul le commencement, le milieu et la fin de

1 Foris sapere et domi desipere. (L. Epp. I, p. 8.)

« toutes les pensées qui occupent mon esprit, nuit « et jour [1]. »

Tous ses auditeurs l'entendaient avec admiration parler de cette foi en Jésus-Christ, soit dans sa chaire de professeur, soit dans le temple. Ses enseignements répandaient la lumière. On s'étonnait de n'avoir pas reconnu plus tôt des vérités qui paraissaient si évidentes dans sa bouche. « Le « désir de se justifier soi-même est la source de « toutes les angoisses du cœur, disait-il. Mais ce- « lui qui reçoit Jésus-Christ comme sauveur a la « paix; et non-seulement la paix, mais la pureté du « cœur. Toute sanctification du cœur est un fruit « de la foi. Car la foi est en nous une œuvre di- « vine, qui nous change et nous donne une nais- « sance nouvelle émanant de Dieu même. Elle tue « Adam en nous; et par le Saint-Esprit qu'elle « nous communique, elle nous donne un nouveau « cœur et nous rend des hommes nouveaux. Ce « n'est pas par des spéculations creuses, s'écriait- « il encore, mais c'est par cette voie pratique, « que l'on peut obtenir une connaissance salutaire « de Jésus-Christ [2]. »

Ce fut alors que Luther prêcha sur les dix commandements des discours qui nous ont été conservés sous le titre de *Déclamations populaires*. Sans doute, il s'y trouve encore des erreurs. Luther ne s'éclairait lui-même que peu à peu. *Le sentier des justes est comme la lumière resplen-*

1 Præf. ad Gal.

2 Non per speculationem, sed per hanc viam practicam.

dissante, qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection. Mais, que de vérité dans ces discours, que de simplicité, que d'éloquence! Que l'on comprend bien l'effet que le nouveau prédicateur devait produire sur son auditoire et sur son siècle! Nous ne citerons qu'un passage, pris au commencement.

Luther monte dans la chaire de Wittemberg et lit ces paroles : « *Tu n'auras point d'autres dieux.* » Puis, s'adressant au peuple qui remplit le sanctuaire, il dit : « Tous les fils d'Adam sont « idolâtres et coupables contre ce premier commandement [1]. »

Sans doute cette assertion étrange surprend les auditeurs. Il s'agit de la justifier; l'orateur poursuit : « Il y a deux genres d'idolâtrie, l'une « du dehors, l'autre du dedans.

« Celle du dehors, où l'homme adore le bois, « la pierre, les bêtes, les étoiles.

« Celle du dedans, où l'homme, craignant le « châtiment, ou cherchant ses aises, ne rend pas « de culte à la créature, mais l'aime intérieure- « ment et se confie en elle . . .

« Quelle religion est celle-ci! Vous ne fléchis- « sez pas le genou devant les richesses et les « honneurs, mais vous leur offrez votre cœur, la « partie la plus noble de vous-mêmes... Ah! vous

1 Omnes filii Adæ sunt idololatræ. (Decem præcepta Wittembergensi populo prædicata per R. P. D. Martinum Lutherum Aug. anno 1516.) Ces discours furent prononcés en allemand : nous citons l'édition latine, I, p. 1.

« adorez Dieu du corps, et de l'esprit la créa-
« ture.

« Cette idolâtrie règne en tout homme, jusqu'à « ce qu'il en soit guéri gratuitement par la foi « qui est en Jésus-Christ.

« Et comment cette guérison s'accomplit-elle?

« Le voici. La foi en Christ vous ôte toute con-« fiance en votre sagesse, en votre justice, en « votre force; elle vous apprend que si Christ ne « fût mort pour vous et ne vous eût ainsi sauvés, « ni vous ni aucune créature n'eussiez pu le faire [1]. « Alors, vous apprenez à mépriser toutes ces « choses, qui vous demeuraient inutiles.

« Il ne vous reste plus que Jésus, Jésus seul, « Jésus suffisant pleinement à votre âme. N'espé-« rant plus rien de toutes les créatures, vous « n'avez plus que Christ, duquel vous espérez « tout, et que vous aimez par-dessus tout.

« Or, Jésus est le seul, l'unique, le véritable « Dieu. Quand vous l'avez pour Dieu, vous n'avez « plus d'autres dieux [2]. »

C'est ainsi que Luther montre comment l'âme est ramenée à Dieu, son souverain bien, par l'Évangile, suivant cette parole de Christ : *Je suis le chemin : nul ne vient au Père que par moi.* L'homme qui parle ainsi à son siècle ne veut pas seulement renverser quelques abus; il

1 Nisi ipse pro te mortuus esset, teque servaret, nec tu, nec omnis creatura tibi posset prodesse. (Ib.)

2 At Jesus est verus, unus, solus Deus, quem cùm habes, non habes alienum deum. (Ib.)

veut avant tout établir la religion véritable. Son œuvre n'est pas seulement négative, elle est premièrement positive.

Luther tourne ensuite son discours contre les superstitions qui remplissaient alors la chrétienté, les signes et les caractères mystérieux, les observations de certains jours et de certains mois, les démons familiers, les fantômes, l'influence des astres, les maléfices, les métamorphoses, les incubes et les succubes, le patronage des saints, etc., etc., etc.; il attaque l'une après l'autre ces idoles et jette bas vigoureusement ces faux dieux.

Mais c'était surtout à l'académie, devant une jeunesse éclairée et avide de vérité, que Luther exposait tous les trésors de la Parole de Dieu. « Il expliquait de telle manière les Écritures, dit « son illustre ami Mélanchton, que, d'après le ju« gement de tous les hommes pieux et éclairés, « c'était comme si un jour nouveau se fût levé « sur la doctrine après une longue et profonde « nuit. Il montrait la différence qui existe entre « la Loi et l'Évangile. Il réfutait cette erreur, « dominante alors dans les églises et dans les « écoles, que les hommes méritent par leurs pro« pres œuvres la rémission des péchés, et sont « rendus justes devant Dieu par une discipline « du dehors. Il ramenait ainsi les cœurs des hom« mes au Fils de Dieu [1]. Comme Jean-Baptiste, « il montrait l'Agneau de Dieu qui a porté les

1 Revocavit igitur Lutherus hominum mentes ad Filium Dei. (Melancht. Vit. Luth.)

« péchés du monde; il faisait comprendre que les « péchés sont pardonnés gratuitement à cause du « Fils de Dieu, et que l'homme reçoit ce bienfait « par la foi. Il ne changeait rien dans les céré« monies. La discipline établie n'avait pas, au « contraire, dans son ordre, un observateur et « un défenseur plus fidèle. Mais il s'efforçait de « plus en plus de faire comprendre à tous ces « grandes et essentielles doctrines de la conver« sion, de la rémission des péchés, de la foi, et « des vraies consolations qui se trouvent dans la « croix. Les âmes pieuses étaient saisies et péné« trées de la douceur de cette doctrine; les savants « la recevaient avec joie [1]. On eût dit que Christ, « les apôtres et les prophètes sortaient des téné« bres et d'un cachot impur [2]. »

La fermeté avec laquelle Luther s'appuyait sur l'Écriture donnait à son enseignement une grande autorité. Mais d'autres circonstances ajoutaient encore à sa force. Chez lui la vie répondait aux paroles. On savait que ce n'était pas sur ses lèvres que prenaient naissance ses discours [3]. Ils provenaient du cœur, et étaient mis en pratique dans toutes ses œuvres. Et quand plus tard la réformation éclata, beaucoup d'hommes influents, qui voyaient avec une grande douleur les déchi-

1 Hujus doctrinæ dulcedine pii omnes valde capiebantur, et eruditis gratum erat. (Melancht. Vita. Luth.)

2 Quasi ex tenebris, carcere, squalore educi Christum, prophetas, apostolos. (Ib.)

3 Oratio non in labris nasci, sed in pectore. (Ibid.)

rements de l'Église, gagnés à l'avance par la sainteté des mœurs du réformateur et la beauté de son génie, non-seulement ne s'opposèrent point à lui, mais encore embrassèrent la doctrine à laquelle ses œuvres rendaient témoignage [1]. Plus on aimait les vertus chrétiennes, plus on penchait pour le réformateur. Tous les théologiens honnêtes étaient en sa faveur [2]. Voilà ce que disent ceux qui le connurent, et en particulier l'homme le plus sage de son siècle, Mélanchton, et l'illustre adversaire de Luther, Érasme. L'envie et les préjugés ont osé parler de ses débauches. Wittemberg était changé par cette prédication de la foi. Cette ville était devenue le foyer d'une lumière qui devait éclairer bientôt l'Allemagne et se répandre sur toute l'Église.

Luther, doué d'un cœur affectueux et tendre, désirait voir ceux qu'il aimait en possession de cette lumière qui l'avait guidé aux sentiers de la paix. Il profitait de toutes les occasions qu'il avait, comme professeur, comme prédicateur, comme moine, ainsi que de sa correspondance étendue, pour communiquer à d'autres son trésor. Un de ses anciens frères du couvent d'Erfurt, le moine George Spenlein, se trouvait alors dans le couvent de Memmingen, après avoir peut-être passé quelque temps à Wittemberg. Spenlein avait chargé le docteur de vendre divers objets qu'il lui

1 Eique propter auctoritatem, quam sanctitate morum anteà pepererat, adsenserunt. (Melancht. Vita. Luth.)

2 Puto et hodiè theologos omnes probos favere Luthero. (Erasmi Epp. I, 652.)

avait laissés, une tunique d'étoffe de Bruxelles, un ouvrage d'un docteur d'Isenac, et un capuchon. Luther s'acquitta soigneusement de cette commission. Il a eu, dit-il à Spenlein dans une lettre du 7 avril 1516, un florin pour la tunique, un demi-florin pour le livre, un florin pour le capuchon, et il a remis le tout au père vicaire, à qui Spenlein devait trois florins. Mais Luther passe promptement de ce compte de dépouilles monacales à un sujet plus important.

« Je voudrais bien, dit-il au frère George, savoir « ce que devient ton âme. N'est-elle pas fatiguée « de sa propre justice? ne respire-t-elle pas enfin, « et ne se confie-t-elle pas dans la justice de Christ? « De nos jours, l'orgueil en séduit plusieurs, et « surtout ceux qui s'appliquent de toutes leurs « forces à être justes. Ne comprenant pas la justice « de Dieu qui nous est donnée gratuitement en « Jésus-Christ, ils veulent subsister devant lui avec « leurs mérites. Mais cela ne se peut. Quand tu vi« vais avec nous, tu étais dans cette erreur, et j'y « étais aussi. Je la combats encore sans cesse, et je « n'en ai point entièrement triomphé.

« O mon cher frère, apprends à connaître Christ, « et Christ crucifié. Apprends à lui chanter un nou« veau cantique, à désespérer de toi-même, et à « lui dire : Toi, Seigneur Jésus, tu es ma justice, « et moi je suis ton péché. Tu as pris ce qui est à « moi, et tu m'as donné ce qui est à toi [1]. Ce que

1 Tu, Domine Jesu, es justitia mea; ego autem sum peccatum tuum : tu assumpsisti meum, et dedisti mihi tuum. (L. Epp. I, p. 17.)

« tu n'étais pas, tu l'es devenu, afin que ce que je « n'étais pas, je le devinsse! — Prends garde, ô mon « cher George, de ne pas prétendre à une pureté telle, « que tu ne veuilles plus te reconnaître pécheur. « Car Christ n'habite que dans les pécheurs. Il est « descendu du ciel où il habitait dans les justes, « afin d'habiter aussi dans les pécheurs. Médite « avec soin cet amour de Christ, et tu en savou- « reras l'ineffable consolation. Si nos travaux et nos « afflictions pouvaient nous donner le repos de la « conscience, pourquoi Christ serait-il mort? Tu « ne trouveras la paix qu'en lui, en désespérant « de toi et de tes œuvres, et en apprenant avec « quel amour il t'ouvre les bras, prenant sur lui « tous tes péchés, et te donnant toute sa jus- « tice. »

Ainsi la doctrine puissante qui avait déjà sauvé le monde au temps des apôtres, et qui devait le sauver une seconde fois au temps des réformateurs, était exposée par Luther avec force et avec clarté. Passant par-dessus des siècles nombreux d'ignorance et de superstition, il donnait ici la main à Saint-Paul.

Spenlein ne fut pas le seul qu'il chercha à instruire sur cette doctrine fondamentale. Le peu de vérité qu'il trouvait à cet égard dans les écrits d'Érasme, l'inquiétait. Il importait d'éclairer un homme dont l'autorité était si grande et le génie si admirable. Mais comment faire? Son ami de cour, le chapelain de l'Électeur, était respecté d'Érasme : c'est à lui que Luther s'adresse. « Ce « qui me déplaît dans Érasme, cet homme d'une

« si grande érudition, mon cher Spalatin, lui « écrit-il, c'est que par la justice des œuvres ou « de la loi, dont parle l'apôtre, il entend l'ac« complissement de la loi cérémonielle. La justi« fication de la loi ne consiste pas seulement dans « les cérémonies, mais dans toutes les œuvres du « Décalogue. Quand ces œuvres s'accomplissent « hors de la foi en Christ, elles peuvent, il est « vrai, faire des Fabricius, des Régulus, et d'au« tres hommes parfaitement intègres aux yeux du « monde; mais elles méritent alors aussi peu d'être « nommées *justice*, que le fruit d'un néflier d'être « appelé figue. Car nous ne devenons pas justes, « comme Aristote le prétend, en faisant des œuvres « de justice; mais quand nous sommes devenus « justes, nous faisons de telles œuvres [1]. Il faut « d'abord que la personne soit changée, ensuite « les œuvres. Abel fut d'abord agréable à Dieu, et « puis son sacrifice. » Luther continue : « Je vous « en prie, remplissez le devoir d'un ami et d'un « chrétien, en faisant connaître ces choses à « Érasme. » Cette lettre est datée ainsi : « A la « hâte, du coin de notre couvent, le 19 octobre « 1516. » Elle met sous leur véritable jour les rapports de Luther avec Érasme. Elle montre l'intérêt sincère qu'il portait à ce qu'il croyait être vraiment avantageux à cet illustre écrivain. Sans doute, plus tard, l'opposition d'Érasme à la vérité le força à le combattre ouvertement; mais il ne le fit qu'a-

1 Non enim justa agendo justi efficimur : sed justi fiendo et essendo, operamur justa. (L. Epp. I, p. 22.)

près avoir cherché à éclairer son antagoniste.

On entendait donc enfin exposer des idées à la fois claires et profondes sur la nature du bien. On proclamait donc ce principe, que ce qui fait la bonté réelle d'une œuvre, ce n'est pas sa forme extérieure, mais l'esprit dans lequel elle est accomplie. C'était porter un coup de mort à toutes les observances superstitieuses, qui, depuis des siècles, étouffaient l'Église et empêchaient les vertus chrétiennes d'y croître et d'y prospérer.

« Je lis Érasme, écrit encore Luther, mais il « perd de jour en jour de son crédit auprès de « moi. J'aime à le voir reprendre avec tant de « science et de fermeté les prêtres et les moines, « de leur croupissante ignorance; mais je crains « qu'il ne rende pas de grands services à la doc- « trine de Jésus-Christ. Ce qui est de l'homme lui « tient plus à cœur que ce qui est de Dieu [1]. Nous « vivons dans des temps dangereux. On n'est pas « un bon et judicieux chrétien parce qu'on com- « prend le grec et l'hébreu. Jérôme, qui savait « cinq langues, est inférieur à Augustin qui n'en « comprenait qu'une; bien qu'Érasme pense le « contraire. Je cache avec grand soin mon senti- « ment touchant Érasme, dans la crainte de don- « ner gain de cause à ses adversaires, Peut-être le « Seigneur lui donnera-t-il l'intelligence en son « temps [2]. »

1 Humana prævalent in eo plusquam divina.

2 Dabit ei Dominus intellectum suo fortè tempore. (L. Epp. I, p. 52.)

L'impuissance de l'homme, la toute-puissance de Dieu, telles étaient les deux vérités que Luther voulait rétablir. C'est une triste religion et une triste philosophie que celles qui renvoient l'homme à ses forces naturelles. Les siècles les ont essayées, ces forces si vantées; et tandis que l'homme est parvenu par lui-même à des choses admirables en ce qui concerne son existence terrestre, il n'a jamais pu ni dissiper les ténèbres qui cachent à son esprit la connaissance du vrai Dieu, ni changer un seul penchant de son cœur. Le plus haut degré de sagesse qu'aient atteint des intelligences ambitieuses ou des âmes brûlantes du désir de la perfection, a été de désespérer d'elles-mêmes [1]. C'est donc une doctrine généreuse, consolante, et souverainement vraie que celle qui nous dévoile notre impuissance, pour nous annoncer une puissance de Dieu par laquelle nous pourrons toutes choses. Elle est grande cette réformation qui revendique sur la terre la gloire du ciel, et qui plaide auprès des hommes les droits du Dieu fort.

Mais personne ne connut mieux que Luther l'alliance intime et indissoluble qui unit le salut gratuit de Dieu et les œuvres libres de l'homme. Personne ne montra mieux que lui, que ce n'est qu'en recevant tout de Christ, que l'homme peut beaucoup donner à ses frères. Il présentait tou-

1 Τί οὖν; δυνατὸν ἀναμάρτητον εἶναι ἤδη. Quoi ! est-il possible de ne pas pécher? demande Épictète. (IV, 12, 19.) Ἀμήχανον. Impossible ! répond-il.

jours ces deux actions, celle de Dieu et celle de l'homme, dans le même tableau. C'est ainsi qu'après avoir exposé au frère Spenlein quelle est la justice qui sauve, il ajoute : « Si tu crois fermement ces choses, comme tu le dois (car maudit « est quiconque ne les croit pas), accueille tes « frères encore ignorants et errants comme Jésus-« Christ t'a accueilli toi-même. Supporte-les avec « patience ; fais de leurs péchés les tiens propres ; « et si tu as quelque chose de bon, communique-« le-leur. Recevez-vous les uns les autres, dit l'apô-« tre, comme aussi Christ nous a reçus pour la « gloire de Dieu. C'est une triste justice que celle « qui ne veut pas supporter les autres, parce « qu'elle les trouve mauvais, et qui ne pense qu'à « chercher la solitude du désert, au lieu de leur « faire du bien par la patience, la prière et l'exem-« ple. Si tu es le lis et la rose de Christ, sache que « ta demeure est parmi les épines. Seulement « prends garde que, par ton impatience, tes juge-« ments téméraires et ton orgueil caché, tu ne « deviennes toi-même une épine. Christ règne au « milieu de ses ennemis. S'il n'avait voulu vivre « que parmi les bons, et ne mourir que pour ceux « qui l'aimaient, pour qui, je te le demande, fût-il « mort, et au milieu de qui eût-il vécu ? »

Il est touchant de voir comment Luther mettait lui-même en pratique ces préceptes de charité. Un Augustin d'Erfurt, George Leiffer, était en butte à plusieurs épreuves. Luther l'apprit, et, huit jours après avoir écrit la lettre à Spenlein, il vint à lui avec compassion : « J'apprends que

« vous êtes agité par bien des tempêtes, et q
« votre esprit est poussé çà et là par les flots.
« La croix de Christ est divisée par toute la ter
« et il en revient à chacun sa part. Vous donc,
« rejetez pas celle qui vous est échue. Recevez
« plutôt comme une relique sainte, non dans
« vase d'or ou d'argent, mais, ce qui est bi
« préférable, dans un cœur d'or, dans un cœ
« plein de douceur. Si le bois de la croix a été t
« lement sanctifié par le sang et la chair de Chri
« que nous le considérions comme la relique
« plus auguste, combien plus les injures, les p
« sécutions, les souffrances, la haine des homm
« doivent-elles être pour nous de saintes reliqu
« puisqu'elles n'ont pas été seulement touch
« par la chair de Christ, mais qu'elles ont
« embrassées, baisées, bénies par son immen
« charité [1]. »

IX.

L'enseignement de Luther portait des frui
Plusieurs de ses disciples se sentaient déjà pou
sés à professer publiquement les vérités que l
leçons du maître leur avaient révélées. Parmi s
auditeurs se trouvait un jeune savant, Bernard
Feldkirchen, professeur de la physique d'Aristo
à l'université, et qui, cinq ans plus tard, fut
premier des ecclésiastiques évangéliques qui ent
dans les liens du mariage.

1 .... Sanctissimæ reliquiæ.... deificæ voluntatis suæ cha
tate amplexæ, osculatæ. (L. Epp. I, 18.)

Luther désira que Feldkirchen soutînt, sous sa présidence, des thèses dans lesquelles ses principes étaient exposés. Les doctrines professées par Luther acquéraient ainsi une publicité nouvelle. La dispute eut lieu en 1516.

C'est ici la première attaque de Luther contre le règne des sophistes et contre la papauté, comme il s'exprime lui-même. Quelque faible qu'elle fût, elle lui causa plus d'une inquiétude. « Je permets « qu'on imprime ces propositions, » dit-il, bien des années après, en les publiant dans ses œuvres, « principalement afin que la grandeur de ma cause, « et le succès dont Dieu l'a couronnée, ne m'é« lèvent pas. Car elles manifestent pleinement mon « ignominie, c'est-à-dire, l'infirmité et l'ignorance, « la crainte et le tremblement, avec lesquels je « commençai cette lutte. J'étais seul; je m'étais « jeté imprudemment dans cette affaire. Ne pou« vant reculer, j'accordais au pape plusieurs points « importants, et même je l'adorais [1]. »

Voici quelques-unes de ces propositions [2]:

« Le vieil homme est la vanité des vanités; il est « l'universelle vanité; et il rend vaines les autres « créatures, quelque bonnes qu'elles soient.

« Le vieil homme est appelé *la chair*, non pas « seulement parce qu'il est conduit par la convoi« tise des sens, mais encore parce que, quand « même il serait chaste, prudent et juste, il n'est

1 Sed etiam ultrò adorabam. (L. Opp. lat. I, p. 50.)

2 L. Opp. (L.) XVII, p. 142, et dans les œuvres latines, tom. I, p. 51.

« pas né de nouveau, de Dieu, par l'Esprit.

« Un homme qui est en dehors de la grâce de « Dieu, ne peut observer le commandement de « Dieu, ni se préparer en tout ou en partie à re- « cevoir la grâce; mais il reste nécessairement sous « le péché.

« La volonté de l'homme sans la grâce n'est pas « libre, mais elle est esclave, et elle l'est de son « propre gré.

« Jésus-Christ, notre force, notre justice, celui « qui sonde les cœurs et les reins, est seul scruta- « teur et juge de nos mérites.

« Puisque tout est possible par Christ à celui qui « croit, il est superstitieux de chercher d'autres « secours, soit dans la volonté humaine, soit dans « les saints[1]. »

Cette dispute fit grand bruit, et on l'a considérée comme le commencement de la réformation.

Le moment approchait où cette réformation allait éclater. Dieu se hâtait de préparer l'instrument dont il voulait se servir. L'Électeur ayant bâti à Wittemberg une nouvelle église, à laquelle il donna le nom d'Église de tous les saints, envoya Staupitz dans les Pays-Bas pour y recueillir les reliques dont il voulait orner le nouveau temple. Le vicaire général chargea Luther de le remplacer durant son absence, et en particulier de faire la visite de quarante monastères de la Misnie et de la Thuringe.

1 Cum credenti omnia sint, auctore Christo, possibilia, superstitiosum est, humano arbitrio, aliis sanctis, alia deputari auxilia. (Ibid.)

Luther se rendit d'abord à Grimma et de là à Dresde. Partout il s'efforçait d'établir les vérités qu'il avait reconnues, et d'éclairer les membres de son ordre.—« Ne vous attachez pas à Aristote « ou à d'autres docteurs d'une philosophie trom-« peuse, disait-il aux moines; mais lisez assidû-« ment la Parole de Dieu. Ne cherchez pas votre « salut dans vos forces et vos bonnes œuvres, mais « dans les mérites de Christ et dans la grâce di-« vine[1]. »

Un moine Augustin de Dresde s'était enfui de son couvent, et se trouvait à Mayence, où le prieur des Augustins l'avait reçu. Luther écrivit à ce prieur[2] pour lui redemander cette brebis perdue, et il ajouta ces paroles pleines de vérité et de charité: « Je sais, je sais qu'il est nécessaire que des « scandales arrivent. Ce n'est pas un miracle que « l'homme tombe; mais c'en est un que l'homme « se relève et se tienne debout. Pierre tomba afin « qu'il sût qu'il était homme. On voit aujourd'hui « encore tomber les cèdres du Liban. Les anges « mêmes, ce qui surpasse toute imagination, sont « tombés dans le ciel, et Adam dans le paradis. « Pourquoi donc s'étonner si un roseau est agité « par le tourbillon, et si un lumignon fumant vient « à s'éteindre ? »

De Dresde, Luther se rendit à Erfurt, et reparut, pour remplir les fonctions de vicaire général, dans ce même couvent où, onze ans auparavant,

1 Hilscher's Luther's Anwesenheit in Alt-Dresden. 1728.
2 Premier mai 1516, Epp. I, p. 20.

il avait remonté l'horloge, ouvert la porte et balayé l'église. Il établit prieur du couvent, son ami le bachelier Jean Lange, homme savant et pieux, mais sévère : il l'exhorta à l'affabilité et à la patience. « Revêtez, lui écrivit-il peu après, un es-« prit de douceur envers le prieur de Nuremberg; « cela est convenable, puisque le prieur a revêtu « un esprit âpre et amer. L'amertume ne se chasse « pas par l'amertume, c'est-à-dire, le diable par le « diable; mais le doux dissipe l'amer, c'est-à-dire, « le doigt de Dieu chasse les démons[1]. » Il faut peut-être regretter que Luther ne se soit par souvenu en diverses occasions de cet excellent conseil.

A Neustadt sur Orla il n'y avait que divisions. Les troubles et les querelles régnaient dans le couvent. Tous les moines étaient en guerre avec leur prieur. Ils assaillirent Luther de leurs plaintes. Le prieur, Michel Dressel, ou Tornator, comme l'appelle Luther, en traduisant son nom en latin, exposa de son côté au docteur toutes ses angoisses. « La paix! la paix! » disait-il.—« Vous cherchez la « paix, répondit Luther; mais vous cherchez la « paix du monde et non celle de Christ. Ne savez-« vous donc pas que notre Dieu a placé sa paix au « milieu de la guerre? Il n'a pas la paix, celui que « personne ne trouble. Mais celui qui, troublé par « tous les hommes et par toutes les choses de la « vie, supporte tout tranquillement et avec joie,

1 L. Epp. I, p. 36. Non enim asper asperum, id est non diabolus diabolum, sed suavis asperum, id est digitus Dei ejicit dæmonia.

« celui-là possède la paix véritable. Vous dites avec « Israël : La paix, la paix ! et il n'y a point de paix, « Dites plutôt avec Christ : La croix, la croix ! et « il n'y aura point de croix. Car la croix cesse « d'être croix, dès qu'on dit avec amour : O croix « bénie ! il n'est point de bois semblable au tien[1]. » Revenu à Wittemberg, Luther, voulant mettre fin à ces divisions, permit aux moines d'élire un autre prieur.

Luther fut de retour à Wittemberg, après une absence de six semaines. Il était attristé de tout ce qu'il avait vu ; mais ce voyage lui fit mieux connaître l'Église et le monde, lui donna plus d'assurance dans ses rapports avec les hommes, et lui offrit de nombreuses occasions de fonder des écoles, de presser cette vérité fondamentale que, « l'Écriture sainte seule nous montre le che- « min du ciel, » et d'exhorter les frères à vivre ensemble saintement, chastement et pacifiquement[2]. Nul doute qu'une abondante semence fut répandue dans les divers couvents augustins pendant ce voyage du réformateur. Les ordres monastiques, qui avaient été longtemps l'appui de Rome, firent peut-être plus pour la réformation que contre elle. Cela est vrai surtout de l'ordre des Augustins. Presque tous les hommes pieux, d'un esprit libre et élevé, qui se trouvaient dans les cloîtres, se tournèrent vers l'Évan-

1 Tam cito enim crux cessat esse crux, quam cito lætus dixeris : Crux benedicta ! inter ligna nullum tale. (Epp. I, 27.)

2 Heiliglich, friedlich und züchtig. (Matth., p. 10.)

dans les Pays-Bas une bonne récolte de reliques. Luther en rend compte à Spalatin. C'est une chose singulière que cette affaire de reliques, qui se traite au moment où la réformation va commencer. Certes, les réformateurs savaient peu où ils en devaient venir. Un évêché semblait à l'Électeur être seul une récompense digne du vicaire général. Luther, à qui Spalatin en écrivit, désapprouva fort cette idée. « Il y a bien des choses qui plaisent « à votre prince, répondit-il, et qui pourtant dé« plaisent à Dieu. Je ne nie pas qu'il ne soit ha« bile dans les choses du monde; mais en ce qui « concerne Dieu et le salut des âmes, je le regarde « comme sept fois aveugle, ainsi que Pfeffinger son « conseiller. Je ne dis pas cela par derrière, comme « un calomniateur : ne le leur cachez pas, car je « suis prêt moi-même, et en toute occasion, à « le dire en face à l'un et à l'autre. Pourquoi « voulez-vous, continue-t-il, entourer cet homme « (Staupitz) de tous les tourbillons et de toutes « les tempêtes des soucis épiscopaux[1] ? »

L'Électeur ne prenait pas en mauvaise part la franchise de Luther. « Le prince, lui écrivait Spa« latin, parle souvent de vous et avec beaucoup « d'honneur. » Frédéric envoya au moine de quoi se faire un froc de très-beau drap. « Il serait trop « beau, dit Luther, si ce n'était pas un don de « prince. Je ne suis pas digne qu'aucun homme se « souvienne de moi, bien moins encore un prince,

1 Multa placent principi tuo, quæ Deo displicent. (L. Epp. I, 25.)

« et un si grand prince. Ceux qui me sont le plus « utiles sont ceux qui pensent le plus mal de moi[1]. « Rendez grâces à notre prince de sa faveur; mais « sachez que je désire n'être loué ni de vous, ni « d'aucun homme, toute louange d'homme étant « vaine, et la louange qui vient de Dieu étant « seule vraie. »

L'excellent chapelain ne voulait pas se borner à ses fonctions de cour. Il désirait se rendre utile au peuple; mais, comme plusieurs dans tous les temps, il voulait le faire sans blesser les esprits, sans irriter personne, en se conciliant la faveur générale. « Indiquez-moi, écrivait-il à Luther, « quelque écrit à traduire en langue vulgaire, mais « un écrit qui plaise généralement et qui en même « temps soit utile. » — « Agréable et utile! répon- « dit Luther : cette demande surpasse mes forces. « Plus les choses sont bonnes, moins elles plaisent. « Qu'y a-t-il de plus salutaire que Jésus-Christ? « Et pourtant, il est pour la plupart une odeur de « mort. Vous me direz que vous ne voulez être « utile qu'à ceux qui aiment ce qui est bon. Alors « faites seulement entendre la voix de Jésus-Christ: « vous serez agréable et utile, n'en doutez pas, « mais au très-petit nombre; car les brebis sont « rares dans cette triste région de loups[2]. »

Luther recommanda cependant à son ami les sermons du dominicain Tauler. « Je n'ai jamais

1 Ii mihi maximè prosunt, qui mei pessime meminerint. (L. Epp. I, p. 45.)

2 Quò sunt aliqua salubriora, eò minus placent. (Id., 46.)

« vu, dit-il, ni en latin ni dans notre langue, une « théologie plus saine et plus conforme à l'Évan- « gile. Goûtez donc et voyez combien le Seigneur « est doux, mais lorsque vous aurez d'abord « goûté et vu combien est amer tout ce que nous « sommes[1]. »

Ce fut dans le courant de l'année 1517 que Luther entra en rapport avec le duc George de Saxe. La maison de Saxe avait alors deux chefs. Deux princes, Ernest et Albert, enlevés, dans leur jeunesse, du château d'Altenbourg par Kunz de Kaufungen, étaient devenus, par le traité de Leipsig, les fondateurs des deux maisons qui portent encore leur nom. L'électeur Frédéric, fils d'Ernest, était, à l'époque dont nous écrivons l'histoire, le chef de la branche Ernestine; et son cousin, le duc George, était celui de la branche Albertine. Dresde et Leipsig se trouvaient dans les états du duc, et il résidait dans la première de ces villes. Sa mère, Sidonia, était fille du roi de Bohême, George Podiebrad. La longue lutte que la Bohême avait soutenue avec Rome, depuis les temps de Jean Hus, avait eu quelque influence sur le prince de Saxe. Il s'était souvent montré désireux d'une réformation. « Il l'a sucée au sein de sa mère, di- « sait-on; il est de sa nature ennemi du clergé[2]. » Il tourmentait de plusieurs manières les évêques, les abbés, les chanoines et les moines; et son cousin l'électeur Frédéric dut plus d'une fois in-

1 Quàm amarum est, quicquid nos sumus. (L. Epp. I, p. 46.)
2 L. Opp. (W.) XXII, p. 1849.

tervenir en leur faveur. Il semblait que le duc George dût être le plus chaud partisan d'une réformation. Le dévot Frédéric, au contraire, qui avait naguère revêtu dans le saint sépulcre les éperons de Godefroy, qui avait ceint la grande et pesante épée du conquérant de Jérusalem, et prêté le serment de combattre pour l'Église, comme autrefois le preux chevalier, paraissait devoir être le plus ardent champion de Rome. Mais, quand il s'agit de l'Évangile, toutes les prévisions de la sagesse humaine sont souvent trompées. Le contraire de ce qu'on devait supposer arriva. Le duc eût pris plaisir à humilier l'Église et les gens d'Église, à abaisser des évêques dont le train de princes surpassait beaucoup le sien; mais recevoir dans son cœur la doctrine évangélique qui devait l'humilier, se reconnaître pécheur, coupable, incapable d'être sauvé si ce n'est par grâce, c'était tout autre chose. Il eût volontiers réformé les autres, mais il ne se souciait point de se réformer lui-même. Il eût peut-être mis la main à l'œuvre pour obliger l'évêque de Mayence à se contenter d'un seul évêché, et à n'avoir que quatorze chevaux dans ses écuries, comme il le dit plus d'une fois [1]; mais quand il vit un autre que lui paraître comme réformateur; quand il vit un simple moine entreprendre cette œuvre, et la réformation gagner de nombreux partisans parmi les gens du peuple, l'orgueilleux petit-fils du roi hussite devint

1 L. Opp. (W.) XXII, p. 1849.

le plus violent adversaire de la réforme, dont il s'était montré partisan.

Au mois de juillet 1517, le duc George demanda à Staupitz de lui envoyer un prédicateur savant et éloquent. Celui-ci envoya Luther, le recommandant comme un homme d'une grande science et d'une conduite irréprochable. Le prince l'invita à prêcher à Dresde dans la chapelle du château, le jour de Jacques-le-Majeur.

Ce jour arrivé, le duc et sa cour se rendirent à la chapelle, pour entendre le prédicateur de Wittemberg. Luther saisissait avec joie l'occasion de rendre témoignage à la vérité devant une telle assemblée. Il prit pour texte l'Évangile du jour : *Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de lui avec ses fils*, etc. (Saint Matth., ch. 20, v. 20 à 23.) Il prêcha sur les désirs et les prières insensées des hommes; puis il parla avec force de l'assurance du salut. Il la fit reposer sur ce fondement, que ceux qui entendent la Parole de Dieu avec foi sont les vrais disciples de Jésus-Christ, élus pour la vie éternelle. Ensuite il traita de l'élection gratuite; il montra que cette doctrine, si on la présente dans son union avec l'œuvre de Christ, a une grande force pour dissiper les terreurs de la conscience, en sorte que les hommes, au lieu de s'enfuir loin du Dieu saint, à la vue de leur indignité, sont amenés avec douceur à chercher en lui leur refuge. Enfin il raconta une parabole de trois vierges, dont il tira d'édifiantes instructions.

La Parole de la vérité fit une impression profonde sur les auditeurs. Deux d'entre eux surtout paraissaient faire une attention particulière au discours du moine de Wittemberg. C'était d'abord une dame d'un extérieur respectable, qui se trouvait dans les bancs de la cour, et sur les traits de laquelle on eût pu lire une émotion profonde. Elle se nommait madame de la Sale, et était grande-maîtresse de la duchesse. C'était ensuite un licencié en droit canon, secrétaire et conseiller du duc, Jerôme Emser. Emser était doué de talents et de connaissances étendues. Homme de cour, politique habile, il eût voulu contenter à la fois les deux partis opposés : passer à Rome pour défenseur de la papauté, et en même temps briller en Allemagne parmi les savants du siècle. Mais sous cet esprit flexible se cachait un caractère violent. Ce fut dans la chapelle du château de Dresde que se rencontrèrent pour la première fois Luther et Emser, qui plus tard devaient rompre plus d'une lance.

L'heure du dîner sonna pour les habitants du château, et bientôt la famille ducale et les personnes attachées à la cour furent réunies à table. La conversation tomba naturellement sur le prédicateur du matin. « Comment le sermon vous « a-t-il plu? dit le duc à madame de la Sale. — Si « je pouvais entendre encore un tel discours, ré- « pondit-elle, je mourrais en paix. — Et moi, ré- « pondit George avec colère, je donnerais beau- « coup d'argent pour ne l'avoir pas entendu; car

« de tels discours ne sont bons qu'à faire pécher « les gens avec assurance. »

Le maître ayant ainsi fait connaître son opinion, les courtisans se livrèrent sans gêne à leur mécontentement. Chacun avait sa remarque toute prête. Quelques-uns prétendirent que dans sa parabole des trois vierges, Luther avait eu en vue trois dames de la cour; sur quoi interminables causeries. On plaisante les trois dames que le moine de Wittemberg a ainsi, assure-t-on, publiquement désignées [1]. C'est un ignorant, disent les uns; c'est un moine orgueilleux, disent les autres. Chacun commente le sermon à sa manière et fait dire au prédicateur ce qu'il lui plaît. La vérité était tombée au milieu d'une cour peu préparée à la recevoir. Chacun la déchira à plaisir. Mais tandis que la Parole de Dieu était ainsi une occasion de chute pour plusieurs, elle était pour la grande-maîtresse une pierre de relèvement. Un mois après, elle devint malade; elle embrassa avec confiance la grâce du Sauveur, et elle mourut dans la joie [2].

Quant au duc, ce ne fut peut-être pas en vain qu'il entendit rendre témoignage à la vérité. Quelle qu'ait été son opposition à la réformation pendant sa vie, on sait qu'au moment de sa mort, il déclara n'avoir d'espérance que dans les mérites de Jésus-Christ.

1 Has tres posteà in aula principis a me notatas garrierunt. (L. Epp. I, 85.)

2 Keith, Leb. Luth., p. 32.

Il était naturel qu'Emser fît les honneurs à Luther au nom de son maître. Il l'invita à souper. Luther refusa; mais Emser insista et le contraignit à venir. Luther pensait ne se trouver qu'avec quelques amis; mais il s'aperçut bientôt qu'on lui avait tendu un piége [1]. Un maître-ès-arts de Leipsig et plusieurs Dominicains étaient chez le secrétaire du prince. Le maître-ès-arts, plein d'une haute idée de lui-même et de haine contre Luther, l'aborda d'un air amical et mielleux; mais bientôt il s'emporta et se mit à crier de toutes ses forces [2]. Le combat s'engagea. La dispute roula, dit Luther, sur les niaiseries d'Aristote et de saint Thomas [3]. A la fin, Luther défia le maître-ès-arts de définir avec toute l'érudition des Thomistes, ce que c'était qu'accomplir les commandements de Dieu. Le maître-ès-arts embarrassé fit bonne contenance. « Payez-moi mes honoraires, dit-il, en tendant la main, *da pastum.* » On eût dit qu'il voulait commencer à donner une leçon dans les formes, prenant les convives pour ses écoliers. A cette folle réponse, ajoute le réformateur, nous nous mîmes tous à rire, et puis nous nous quittâmes.

Pendant cette conversation, un Dominicain avait écouté à la porte. Il eût voulu entrer et cracher au visage de Luther [4]. Il se retint néanmoins; mais il s'en vanta plus tard. Emser, charmé de voir ses

1 Inter medias me insidias conjectum. (L. Epp. I, 85.)
2 In me acriter et clamosè invectus est. (Ib.)
3 Super Aristotelis et Thomæ nugis. (Ib.)
4 Ne prodiret et in faciem meam spueret. (Ib.)

hôtes se battre, et de paraître lui-même garder un juste milieu, mit un grand empressement à s'excuser auprès de Luther sur la manière dont la soirée s'était passée [1]. Celui-ci retourna à Wittemberg.

XI.

Il se remit avec zèle au travail. Il préparait six ou sept jeunes théologiens qui devaient incessamment subir un examen pour obtenir la licence d'enseigner. Ce qui le réjouissait le plus, c'est que cette promotion devait être à la honte d'Aristote. « Je voudrais le plus tôt que possible multiplier « ses ennemis [2], » disait-il. A cet effet il publia alors des thèses qui méritent notre attention.

La liberté, tel fut le grand sujet qu'il traita. Il l'avait déjà effleuré dans les thèses de Feldkirchen; il l'approfondit maintenant davantage. Il y a eu, dès le commencement du christianisme, une lutte plus ou moins vive entre les deux doctrines de la liberté de l'homme et de son asservissement. Quelques scolastiques avaient enseigné, comme Pélage et d'autres docteurs, que l'homme possédait de lui-même la liberté, ou la puissance d'aimer Dieu et de faire le bien. Luther nia cette liberté; non pas pour en priver l'homme, mais au contraire pour la lui faire obtenir. La lutte dans cette grande question n'est donc point, comme on

1 Enixe sese excusavit. (L. Epp. I, 85.)

2 Cujus vellem hostes citò quamplurimos fieri. (L. Epp. I, 59.)

le dit ordinairement, entre la liberté et la servitude : elle est entre une liberté provenant de l'homme et une liberté provenant de Dieu. Les uns, qui s'appellent les partisans de la liberté, disent à l'homme : « Tu as le pouvoir de faire le « bien, tu n'as pas besoin d'une liberté plus grande. » Les autres, que l'on a nommés les partisans de la servitude, lui disent au contraire : « La véritable « liberté te manque, et Dieu te l'offre dans l'Évan« gile. » D'un côté, on parle de liberté pour maintenir la servitude; de l'autre, on parle de servitude pour donner la liberté : telle a été la lutte au temps de Saint-Paul, au temps d'Augustin, au temps de Luther. Les uns qui disent : Ne changez rien! sont des champions de servitude. Les autres qui disent : Que vos fers tombent! sont des champions de liberté.

Mais ce serait se tromper que de résumer toute la réformation dans cette question particulière. Elle est l'une des nombreuses doctrines que maintint le docteur de Wittemberg : voilà tout. Ce serait surtout se faire une illusion étrange, que de prétendre que la réformation fut un fatalisme, une opposition à la liberté. Elle fut une magnifique émancipation de l'esprit de l'homme. Rompant les cordes nombreuses dont la hiérarchie avait lié la pensée humaine; réintégrant les idées de liberté, de droit, d'examen, elle affranchit son siècle, nous-mêmes et la plus lointaine postérité. Et que l'on ne dise pas que la réformation affranchit, il est vrai, l'homme de tout despotisme humain, mais qu'elle le rendit esclave, en proclamant

la souveraineté de la grâce. Sans doute, elle voulut ramener la volonté humaine à la volonté divine, la lui soumettre pleinement, la confondre avec elle; mais quel est le philosophe qui ignore que la pleine conformité à la volonté de Dieu est la seule, la souveraine, la parfaite liberté, et que l'homme ne sera vraiment libre que quand la suprême justice et l'éternelle vérité régneront seules en lui?

Voici quelques-unes des 99 propositions que Luther lança dans l'Église contre le rationalisme pélagien de la théologie scolastique :

« Il est vrai que l'homme, qui est devenu un « mauvais arbre, ne peut que vouloir et faire ce « qui est mal.

« Il est faux que la volonté laissée à elle-même « puisse faire le bien comme le mal; car elle n'est « pas libre, mais captive.

« Il n'est pas au pouvoir de la volonté de l'homme « de vouloir ou de ne pas vouloir tout ce qui lui « est offert.

« L'homme ne peut de sa nature vouloir que « Dieu soit Dieu. Il préférerait être lui-même Dieu, « et que Dieu ne fût pas Dieu.

« L'excellente, l'infaillible, l'unique préparation « à la grâce, est l'élection et la prédestination « éternelle de Dieu [1].

[1] Optima et infaillibilis ad gratiam præparatio et unica dispositio, est æterna Dei electio et prædestinatio. (L. Opp. lat. I, 56.)

« Il est faux de dire que si l'homme fait tout ce « qu'il peut, il dissipe les obstacles à la grâce.

« En un mot, la nature ne possède ni une raison « pure, ni une volonté bonne [1].

« Du côté de l'homme il n'y a rien qui devance « la grâce, si ce n'est l'impuissance et même la « rébellion.

« Il n'y a point de vertu morale sans orgueil, « ni sans tristesse, c'est-à-dire sans péché.

« Du commencement jusqu'à la fin, nous ne « sommes pas les maîtres de nos actions, mais « nous en sommes les esclaves.

« Nous ne devenons pas justes en faisant ce qui « est juste; mais étant devenus justes, nous faisons « ce qui est juste.

« Celui qui dit qu'un théologien qui n'est pas « logicien est un hérétique et un aventurier, tient « un propos aventurier et hérétique.

« Il n'y a pas de forme de raisonnement (de « syllogisme) qui s'accorde avec les choses de « Dieu [2].

« Si la forme du syllogisme pouvait s'appliquer « aux choses divines, on saurait l'article de la sainte « Trinité, et on ne le croirait pas.

« En un mot, Aristote est à la théologie comme « les ténèbres à la lumière.

« L'homme est plus ennemi de la grâce de Dieu « qu'il ne l'est de la loi elle-même.

1 Breviter, nec rectum dictamen habet natura, nec bonam voluntatem. (L. Opp. lat. I, 56.)

2 Nulla forma syllogistica tenet in terminis divinis. (Ib.)

« Celui qui est hors de la grâce de Dieu, pèche « sans cesse, quand même il ne tue, ni ne vole, « ni ne commet adultère.

« Il pèche, car il n'accomplit pas la loi spirituel« lement.

« Ne pas tuer, ne pas commettre adultère, exté« rieurement seulement et quant aux actions, c'est « la justice des hypocrites.

« La loi de Dieu et la volonté de l'homme sont « deux adversaires qui, sans la grâce de Dieu, ne « peuvent être mis d'accord [1].

« Ce que la loi veut, la volonté ne le veut ja« mais, à moins que par crainte ou par amour elle « ne fasse semblant de le vouloir.

« La loi est le bourreau de la volonté; mais « celle-ci ne reçoit pour maître que l'Enfant qui « nous est né [2]. (Ésaïe, IX, 6.)

« La loi fait abonder le péché, car elle irrite et « repousse la volonté.

« Mais la grâce de Dieu fait abonder la justice « par Jésus-Christ, qui fait aimer la loi.

« Toute œuvre de la loi paraît bonne au dehors; « mais elle est péché au dedans.

« La volonté, quand elle se tourne vers la loi « sans la grâce de Dieu, ne le fait que pour son « intérêt propre.

« Maudits sont tous ceux qui font les œuvres de « la loi.

1 Lex et voluntas sunt adversarii duo, sine gratia Dei implacabiles. (L. Opp. lat. I, 57.)

2 Lex est exactor voluntatis, qui non superatur nisi per Parvulum qui natus est nobis. (Ib.)

« Bénis sont tous ceux qui font les œuvres de la « grâce de Dieu.

« La loi qui est bonne et dans laquelle on a la « vie, c'est l'amour de Dieu qui est répandu dans « nos cœurs par le Saint-Esprit. (Rom. V, 5.)

« La grâce n'est pas donnée pour que l'œuvre se « fasse plus souvent et plus aisément, mais parce « que sans la grâce il ne peut se faire aucune « œuvre d'amour.

« Aimer Dieu, c'est se haïr soi-même et ne savoir « rien hors de Dieu [1]. »

Ainsi Luther attribue à Dieu tout le bien que l'homme peut faire. Il ne s'agit pas de refaire, de rapiéceter, si l'on peut ainsi dire, la volonté de l'homme; il faut lui en donner une toute neuve. Dieu seul a pu dire cela, parce que Dieu seul peut l'accomplir. Voilà l'une des plus grandes et des plus importantes vérités que l'esprit humain puisse reconnaître.

Mais Luther, en proclamant l'impuissance de l'homme, ne tombait pas dans l'autre extrême. Il dit, dans la thèse huitième : « Il ne résulte pas de « là que la volonté soit de sa nature mauvaise, « c'est-à-dire, que sa nature soit celle du mal « même, comme les Manichéens l'ont enseigné [2]. » La nature de l'homme était originairement essentiellement bonne : elle s'est détournée du bien

1 L. Opp. Lips. XVII, p. 143, et Opp. lat. I.

2 Nec ideo sequitur quod sit naturaliter mala, id est natura mali, secundum Manichæos. (Ib.)

qui est Dieu, et inclinée vers le mal. Cependant son origine sainte et glorieuse demeure, et elle est capable, par la puissance de Dieu, de recouvrer cette origine. L'œuvre du christianisme est de la lui rendre. L'Évangile nous montre, il est vrai, l'homme dans un état d'humiliation et d'impuissance, mais entre deux gloires et deux grandeurs: une gloire passée, dont il a été précipité, et une gloire future, à laquelle il est appelé. C'est là la vérité : l'homme le sait, et pour peu qu'il y pense, il découvre facilement que tout ce qu'on lui dit sur sa pureté, sa puissance et sa gloire actuelles, n'est qu'un mensonge dont on veut bercer et endormir son orgueil.

Luther, dans ses thèses, s'éleva, non-seulement contre la prétendue bonté de la volonté de l'homme, mais encore contre les prétendues lumières de son entendement en ce qui regarde les choses divines. En effet, la scolastique avait exalté la raison aussi bien que la volonté. Cette théologie, telle que l'avaient faite quelques-uns de ses docteurs, n'était dans le fond qu'une espèce de rationalisme. Les propositions que nous avons rapportées l'indiquent. On pourrait les croire dirigées contre le rationalisme de nos jours. Dans les thèses qui furent le signal de la réformation, Luther s'en prit à l'Église et aux superstitions populaires qui avaient ajouté à l'Évangile les indulgences, le purgatoire et tant d'autres abus. Dans celles que nous venons de rapporter, il s'en prit à l'école et au rationalisme qui avaient ôté de ce même Évangile la doctrine de la souveraineté

de Dieu, de sa révélation et de sa grâce. La réformation s'attaqua au rationalisme avant de s'attaquer à la superstition. Elle proclama les droits de Dieu avant de retrancher les excroissances de l'homme. Elle fut positive avant que d'être négative. C'est ce que l'on n'a pas suffisamment reconnu; et cependant, si on ne le remarque, on ne peut parvenir à une juste appréciation de cette révolution religieuse et de sa nature.

Quoi qu'il en soit, c'étaient des vérités bien neuves que celles que Luther venait d'exprimer avec tant d'énergie. Soutenir ces thèses à Wittemberg eût été chose facile. Son influence y dominait. On eût dit qu'il se choisissait un champ de bataille où il savait qu'aucun combattant ne pouvait paraître. En offrant le combat dans une autre université, c'était leur donner une plus grande publicité; et c'est par la publicité que la réformation s'est opérée. Il jeta les yeux sur Erfurt, dont les théologiens s'étaient montrés si irrités contre lui.

Il envoya donc ses thèses à Jean Lange, prieur d'Erfurt, et lui écrivit : « Mon attente de ce que « vous déciderez sur ces paradoxes est grande, « extrême, trop grande peut-être, et pleine d'in- « quiétude. Je soupçonne fort que vos théologiens « considéreront comme paradoxe, et même *kako-* « *doxe*[1], ce qui ne peut être pour moi que très- « orthodoxe. Apprenez-moi donc ce qui en est, le

1 Imo cacodoxa (mauvaise doctrine) videri suspicor. (L. Epp. I, 60.)

« plus tôt que vous le pourrez. Veuillez déclarer « à la faculté de théologie, et à tous, que je suis « prêt à me rendre vers vous, et à soutenir publi« quement ces propositions, soit dans l'université, « soit dans le monastère. » Il ne paraît pas que le défi de Luther fut accepté. Les moines d'Erfurt se contentèrent de lui faire connaître que ses thèses leur avaient hautement déplu.

Mais il voulut les envoyer aussi dans une autre partie de l'Allemagne. Il jeta pour cela les yeux sur un homme qui joue un grand rôle dans l'histoire de la réformation, et qu'il faut apprendre à connaître.

Un professeur distingué, nommé Jean Meyer, enseignait alors à l'université d'Ingolstadt, en Bavière. Il était né à Eck, village de Souabe, et on l'appelait communément le docteur Eck. Il était ami de Luther, qui estimait ses talents et ses connaissances. Plein d'esprit, il avait beaucoup lu, et était doué de beaucoup de mémoire. A l'érudition il joignait l'éloquence. Son geste et sa voix décelaient la vivacité de son génie. Eck était dans le midi de l'Allemagne, sous le rapport du talent, ce que Luther était dans le nord. C'étaient les deux théologiens les plus marquants de l'époque, quoiqu'ayant des tendances bien différentes. Ingolstadt était presque la rivale de Wittemberg. La réputation de ces deux docteurs attirait de toutes parts, dans les universités où ils enseignaient, une foule d'étudiants, avides d'écouter leurs leçons. Leurs qualités personnelles, non moins que leur science, les rendaient chers à leurs disciples. On a attaqué

le caractère du docteur Eck. Un trait de sa vie montrera, qu'à cette époque du moins, son cœur n'était pas fermé à de généreuses impulsions.

Parmi les étudiants que son nom avait attirés à Ingolstadt, se trouvait un jeune homme, nommé Urbain Régius, né sur les bords d'un lac des Alpes. Il avait d'abord étudié à l'université de Fribourg en Brisgau. Arrivé à Ingolstadt, où l'avait attiré le nom du docteur Eck, Urbain y suivit ses cours de philosophie, et se concilia sa faveur. Appelé à pourvoir lui-même à ses besoins, il se vit obligé de se charger de la direction de quelques jeunes nobles. Il devait non-seulement surveiller leur conduite et leurs études, mais encore acheter lui-même les livres et les vêtements dont ils avaient besoin. Ces jeunes gens s'habillaient avec recherche et faisaient bonne chère. Régius, embarrassé, suppliait les parents de rappeler leurs fils. — « Prenez courage, » lui répondait-on. Ses dettes augmentaient; ses créanciers le pressaient : il ne savait que devenir. L'Empereur assemblait alors une armée contre les Turcs. Des recruteurs arrivèrent à Ingolstadt. Dans son désespoir Urbain s'enrôla. Revêtu de l'habit militaire, il parut dans les rangs, au moment où l'on passait la revue du départ. Le docteur Eck arriva justement alors sur la place, avec plusieurs de ses collègues. A sa grande surprise, il reconnut son étudiant au milieu des recrues. « Urbain Régius! lui dit-il en fixant « sur lui un œil perçant. — Me voici, répondit le « conscrit. — Quelle est, je vous prie, la cause de « ce changement? » Le jeune homme raconta son

histoire. — « Je me charge de la chose, » répondit Eck. Puis il lui enleva sa hallebarde et le racheta des mains des recruteurs. Les parents, menacés par le docteur de la disgrâce du prince, envoyèrent l'argent nécessaire pour payer les dépenses de leurs enfants. Urbain Régius fut sauvé, pour devenir plus tard l'un des appuis de la réformation.

Ce fut au docteur Eck que Luther pensa, pour faire connaître dans le midi de l'Empire ses thèses sur le pélagianisme et le rationalisme scolastique. Il ne les envoya pourtant pas directement au professeur d'Ingolstadt, mais il les adressa à leur ami commun, à l'excellent Christophe Scheurl, secrétaire de la ville de Nuremberg, le priant de les envoyer à Eck, à Ingolstadt, ville qui n'est pas très-éloignée de Nuremberg. « Je vous envoie, lui « dit-il, mes propositions entièrement paradoxa- « les, et même kakistodoxales (κακιστόδοξας), com- « me il paraît à plusieurs. Communiquez-les à « notre cher Eck, à cet homme très-érudit et très- « spirituel, afin que j'apprenne et que je sache ce « qu'il en pense [1]. » C'est ainsi que Luther parlait alors du docteur Eck; telle était l'amitié qui les unissait. Ce ne fut pas Luther qui la rompit.

Mais ce n'était pas sur ce champ-là que le combat devait s'engager. Ces thèses roulaient sur des doctrines d'une plus haute importance peut-être que celles qui, deux mois plus tard, vinrent met-

1 Eccio nostro, eruditissimo et ingeniosissimo viro exhibete, ut audiam et videam quid vocet illas. (L. Epp. I, p. 63.)

tre l'Église en flammes; et cependant, malgré les provocations de Luther, elles passèrent inaperçues. On les lut tout au plus dans le giron de l'École, et elles ne firent point de sensation au dehors. C'est qu'il n'y avait ici que des propositions d'université et des doctrines de théologie; tandis que les thèses qui suivirent se rapportaient à un mal qui avait grandi au milieu du peuple, et qui débordait alors de toutes parts en Allemagne. Tant que Luther se contenta de relever des doctrines oubliées, on se tut. Quand il signala des abus qui blessaient tout le monde, chacun prêta l'oreille.

Néanmoins, Luther ne se proposa, dans l'un et l'autre de ces cas, que de susciter une de ces discussions théologiques alors si fréquentes dans les universités. C'était le cercle dans lequel se renfermait sa pensée. Il ne songeait point à devenir réformateur. Il était humble, et son humilité allait jusqu'à la défiance et à l'anxiété. « Je ne mérite, « vu mon ignorance, disait-il, que d'être caché « dans un coin, sans être connu de personne « sous le soleil [1]. » Mais une main puissante le tira de ce coin, où il eût voulu demeurer inconnu du monde. Une circonstance indépendante de la volonté de Luther vint le jeter sur le champ de bataille, et la guerre commença. C'est cette circonstance providentielle que la suite des événements nous appelle à rapporter.

1 L. Opp. (W.) XVIII, 1944.

LIVRE III.

LES INDULGENCES ET LES THÈSES.

1517 — Mai 1518.

I.

UNE grande agitation régnait alors en Allemagne parmi le peuple. L'Église avait ouvert un vaste marché sur la terre. A la foule des chalands, aux cris et aux plaisanteries des vendeurs, on eût dit une foire, mais une foire tenue par des moines. La marchandise qu'ils faisaient valoir et qu'ils offraient au rabais, c'était, disaient-ils, le salut des âmes.

Les marchands parcouraient le pays dans une belle voiture, accompagnés de trois cavaliers, menant grand train et faisant de fortes dépenses. On eût dit quelque Éminence en tournée, avec sa suite et ses officiers, et non un débitant vulgaire ou un moine quêteur. Le cortége approchait-il d'une ville, un député se rendait auprès du magistrat : « La grâce de Dieu et du saint Père est « devant vos portes, » disait l'envoyé. Aussitôt tout était en mouvement dans l'endroit. Le

clergé, les prêtres, les nonnes, le conseil, les maîtres d'école, les écoliers, les corps de métier avec leurs drapeaux, hommes et femmes, jeunes et vieux, allaient à la rencontre des marchands, tenant en main des cierges allumés, s'avançant au son de la musique et de toutes les cloches, « de « manière, dit un historien, que l'on n'eût pu re« cevoir plus grandement Dieu lui-même. » Les salutations faites, tout le cortége se dirigeait vers l'église. La bulle de grâce du pontife était portée en tête sur un coussin de velours, ou sur un drap d'or. Le chef des marchands d'indulgences venait ensuite, tenant en mains une grande croix rouge en bois. Toute la procession cheminait ainsi au milieu des chants, des prières et de la fumée des parfums. Le son des orgues et une musique retentissante recevaient dans le temple le moine débitant et ceux qui l'accompagnaient. La croix qu'il portait était placée devant l'autel : on y suspendait les armes du pape, et pendant tout le temps qu'elle demeurait là, le clergé du lieu, les pénitenciers et les sous-commissaires venaient chaque jour, après les vêpres ou avant le salut, lui rendre honneur, en portant à la main de petits bâtons blancs [1]. Cette grande affaire excitait une vive sensation dans les tranquilles cités germaniques.

Un personnage attirait surtout l'attention des spectateurs dans ces ventes. C'était celui qui por-

1 Mit weissen Stæblein. (Instruction de l'archevêque de Mayence aux sous-commissaires de l'indulgence, etc., art. 8.)

tait la grande croix rouge et qui était chargé du principal rôle. Revêtu de l'habit des Dominicains, il se présentait avec arrogance. Sa voix était retentissante, et il semblait encore plein de force, quoiqu'il eût déjà atteint sa soixante-troisième année[1]. Cet homme, fils d'un orfévre de Leipsig nommé Diez, s'appelait Jean Diezel ou Tezel. Il avait étudié dans sa ville natale, avait été fait bachelier en 1487, et était entré, deux ans après, dans l'ordre des Dominicains. De nombreux honneurs s'étaient accumulés sur sa tête. Bachelier en théologie, prieur des Dominicains, commissaire apostolique, inquisiteur, *hæreticæ pravitatis inquisitor*, il n'avait cessé depuis l'an 1502 de remplir l'office de marchand d'indulgences. L'habileté qu'il avait acquise comme subordonné l'avait bientôt fait nommer commissaire en chef. Il avait quatre-vingts florins par mois; tous ses frais étaient payés; on lui fournissait une voiture et trois chevaux; mais ses gains accessoires, on le comprend sans peine, dépassaient de beaucoup son traitement. En 1507, il gagna en deux jours, à Freiberg, deux mille florins. S'il avait les fonctions d'un charlatan, il en avait aussi les mœurs. Convaincu à Inspruck d'adultère et de conduite déhontée, il fut près d'expier ses vices par sa mort. L'empereur Maximilien avait ordonné qu'il fût mis dans un sac et jeté à la rivière. L'électeur Frédéric de Saxe étant survenu, obtint sa grâce[2].

1 Ingenio ferox et corpore robustus. (Cochl. 5.)

2 Welchen Churfürst Friederich vom Sack zu Inspruck erbeten hatte. (Mathes. 10.)

Mais la leçon qu'il avait reçue ne lui avait pas donné plus de modestie. Il menait avec lui deux de ses enfants. Miltitz, légat du pape, cite ce fait dans une de ses lettres [1]. Il eût été difficile de trouver dans tous les cloîtres de l'Allemagne un homme plus propre que lui au commerce dont on le chargea. A la théologie d'un moine, au zèle et à l'esprit d'un inquisiteur, il unissait la plus grande effronterie; et ce qui lui facilitait surtout sa tâche, c'était l'art d'inventer de ces histoires bizarres par lesquelles on captive l'esprit du peuple. Tout moyen lui était bon pour remplir sa caisse. Enflant la voix et se livrant à une éloquence de tréteaux, il offrait à tout venant ses indulgences, et savait mieux qu'aucun marchand de foire faire valoir sa marchandise [2].

Quand la croix avait été élevée et que les armes du pape y étaient suspendues, Tezel montait en chaire, et d'un ton assuré il se mettait à exalter la valeur des indulgences, en présence de la foule que la cérémonie avait attirée dans le lieu saint. Le peuple l'écoutait, et ouvrait de grands yeux, à l'ouïe des vertus admirables qu'il annonçait. Un historien jésuite dit, en parlant des religieux dominicains que Tezel s'était associés : « Quelques-« uns de ces prédicateurs ne manquèrent pas, « comme d'ordinaire, d'outrer le sujet qu'ils trai-

1 L. Opp. (W.) XV, 862.

2 Circumferuntur venales indulgentiæ in his regionibus a Tecelio Dominicano impudentissimo sycophanta. (Melancht. Vita Luth.)

« taient, et d'exagérer tellement le prix des indul-
« gences, qu'ils donnèrent occasion au peuple de « croire qu'on était assuré de son salut et de la « délivrance des âmes du purgatoire aussitôt qu'on « avait donné l'argent [1]. » Si tels étaient les disciples, on peut penser ce qu'était le maître. Écoutons l'une des harangues qu'il prononça après l'élévation de la croix.

« Les indulgences, dit-il, sont le don le plus « précieux et le plus sublime de Dieu.

« Cette croix (en montrant la croix rouge) a « autant d'efficace que la croix même de Jésus-« Christ [2].

« Venez, et je vous donnerai des lettres munies « de sceaux, par lesquelles les péchés mêmes que « vous auriez envie de faire à l'avenir, vous seront « tous pardonnés.

« Je ne voudrais pas échanger mes priviléges « contre ceux de Saint-Pierre dans le ciel; car j'ai « sauvé plus d'âmes par mes indulgences, que « l'apôtre par ses discours.

« Il n'y a aucun péché si grand que l'indulgence « ne puisse le remettre; et même, si quelqu'un, « ce qui est impossible sans doute, avait fait vio-« lence à la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, « qu'il paye, qu'il paye bien seulement, et cela « lui sera pardonné [3].

1 Hist. du Luthéranisme par le P. Maimbourg, de la compagnie de Jésus, 1681, p. 21.

2 L. Opp. (W.) XXII, p. 1393.

3 Tezel défend et maintient cette assertion dans ses antithèses, publiées la même année. Th. 99, 100 et 101. « Sub

« La repentance n'est même pas nécessaire.

« Mais il y a plus : les indulgences ne sauvent « pas seulement les vivants, elles sauvent aussi les « morts.

« Prêtre! noble! marchand! femme! jeune fille! « jeune homme! entendez vos parents et vos au- « tres amis qui sont morts et qui vous crient du « fond de l'abîme : « Nous endurons un horrible « martyre! Une petite aumône nous délivrerait; « vous pouvez la donner, et vous ne le voulez « pas! »

On frémissait à ces paroles prononcées par la voix formidable du moine charlatan.

« A l'instant même, continuait Tezel, où la pièce « de monnaie retentit au fond du coffre-fort, l'âme « part du purgatoire et s'envole délivrée dans le « ciel [1].

« O gens imbéciles et presque semblables aux « bêtes, qui ne comprenez pas la grâce qui vous « est si richement présentée !... Maintenant le ciel « est partout ouvert!... Refuses-tu à cette heure « d'y entrer? Quand donc y entreras-tu?... Main- « tenant tu peux racheter tant d'âmes!... Homme « dur et inattentif! avec douze gros tu peux tirer « ton père du purgatoire, et tu es assez ingrat

« commissariis insuper ac prædicatoribus veniarum imponere, « ut si quis per impossibile Dei genitricem semper virginem vio- « lasset, quod eumdem indulgentiarum vigore absolvere pos- « sent, luce clarius est. » (Positiones fratris J. Tezelii quibus defendit indulgentias contra Lutherum.)

1 Thèse 56. (Ibid.)

« pour ne pas le sauver! Je serai justifié au jour « du jugement; mais vous, vous serez punis d'au- « tant plus sévèrement, pour avoir négligé un si « grand salut. — Je te le déclare, quand tu n'au- « rais qu'un seul habit, tu serais obligé de l'ôter « et de le vendre, afin d'obtenir cette grâce.... Le « Seigneur notre Dieu n'est plus Dieu. Il a re- « mis tout pouvoir au pape. »

Puis, cherchant à faire usage d'autres armes encore, il ajoutait : « Savez-vous pourquoi notre « très-saint Seigneur distribue une si grande grâce? « Il s'agit de relever l'église détruite de Saint- « Pierre et Saint-Paul, en sorte qu'elle n'ait pas « sa pareille dans l'univers. Cette église contient « les corps des saints apôtres Pierre et Paul et ceux « d'une multitude de martyrs. Ces corps saints, « par l'état actuel de l'édifice, sont maintenant, « hélas!... continuellement battus, inondés, souil- « lés, déshonorés, réduits en pourriture par la pluie, « par la grêle.... Ah! ces cendres sacrées resteront- « elles plus longtemps dans la boue et dans l'op- « probre [1] ? »

Cette peinture ne manquait pas de faire impression sur plusieurs. On brûlait du désir de venir à l'aide du pauvre Léon X, qui n'avait pas de quoi mettre à l'abri de la pluie les corps de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Alors l'orateur s'élevait contre les ergoteurs et les traîtres qui s'opposaient à son œuvre : « Je les « déclare excommuniés! » s'écriait-il.

1 Instruction de l'arch. de Mayence, etc.

Ensuite, s'adressant aux âmes dociles, et faisant un usage impie de l'Écriture : « Bienheureux sont « les yeux qui voient ce que vous voyez, car je « vous dis que plusieurs prophètes et plusieurs rois « ont désiré de voir les choses que vous voyez, et ils « ne les ont pas vues, et d'ouïr les choses que vous « entendez, et ils ne les ont point entendues! » s'écriait-il. Et pour terminer, montrant le coffre-fort où l'on recevait l'argent, il concluait d'ordinaire son pathétique discours, en adressant à trois reprises au peuple cet appel : « Apportez! appor- « tez! apportez! »—« Il criait ces mots avec un si « horrible beuglement, écrit Luther, qu'on eût dit « un bœuf furieux qui fondait sur les gens et les « frappait de ses cornes [1]. » Quand son discours était fini, il descendait de chaire, courait vers la caisse, et, en présence de tout le peuple, y jetait une pièce d'argent, qu'il avait soin de faire sonner bien fort [2].

Tels étaient les discours que l'Allemagne étonnée entendait aux jours où Dieu préparait Luther.

Le discours terminé, l'indulgence était considérée comme « ayant établi son trône en ce lieu « d'une manière solennelle. » Des confessionnaux, ornés des armes du pape, étaient disposés. Les sous-commissaires, et les confesseurs qu'ils choisissaient, étaient censés représenter les pénitenciers apostoliques de Rome dans le temps d'un grand

1 Résolut. sur la thèse 32.

2 Tentzel, Reformationsgesch. —Myconii Ref. Hist.— Instruction de l'archevêque de Mayence aux sous-commissaires de l'indulgence. — Thèses de Luther.

jubilé; et sur chacun de leurs confessionnaux on lisait en grands caractères leurs noms, leurs prénoms et leurs titres[1].

Alors on se pressait en foule vers les confesseurs. On venait, non pas avec des cœurs contrits, mais avec une pièce de monnaie dans la main. Hommes, femmes, petits, pauvres, ceux mêmes qui vivaient d'aumônes, chacun trouvait de l'argent. Les pénitenciers, après avoir exposé de nouveau à chacun en particulier la grandeur de l'indulgence, adressaient aux pénitents cette demande : « De combien d'argent pouvez-vous en « conscience vous priver pour obtenir une si par- « faite rémission ? » Cette demande, dit l'instruction de l'archevêque de Mayence aux commissaires, cette demande doit être faite dans ce moment, afin que les pénitents soient par là mieux disposés à contribuer.

Du reste, c'étaient là toutes les dispositions requises. Dans la bulle du pape, il était au moins question de la repentance du cœur et de la confession de la bouche; mais Tezel et ses compagnons se gardaient bien d'en faire mention : leur bourse fût restée vide. L'instruction archiépiscopale défendait même de parler de conversion ou de contrition. Trois grandes grâces étaient promises; il suffit d'indiquer la première. « La pre- « mière grâce que nous vous annonçons, » disaient les commissaires, d'après la lettre de leur instruction, « est le pardon complet de tous les péchés :

1 Instruction, etc., 5, 69.

« et l'on ne peut rien nommer de plus grand « qu'une telle grâce, puisque l'homme qui vit dans « le péché est privé de la faveur divine, et que, « par ce pardon complet, il obtient de nouveau « la grâce de Dieu [1]... Or, nous déclarons que pour « obtenir ces grâces excellentes, il n'est besoin « que d'acheter une indulgence [2]. Et quant à ceux « qui veulent délivrer des âmes du purgatoire et « leur procurer le pardon de toutes leurs offenses, « qu'ils mettent de l'argent dans la caisse; mais il « n'est pas nécessaire qu'ils aient la contrition du « cœur ou la confession de la bouche [3]. Qu'ils se « hâtent seulement d'apporter leur argent; car ils « feront ainsi une œuvre très-utile aux âmes des « trépassés et à la construction de l'église de Saint-« Pierre. » De plus grands biens ne pouvaient être offerts à plus bas prix.

La confession finie, et c'était bientôt fait, les fidèles se hâtaient de se rendre vers le vendeur. Un seul était chargé de la vente. Il tenait son comptoir près de la croix. Il jetait des regards scrutateurs sur ceux qui s'approchaient de lui. Il examinait leur air, leur port, leurs habits; et il demandait une somme proportionnée à l'apparence de celui qui se présentait. Les rois, les reines, les princes, les archevêques, les évêques,

1 Die erste Gnade ist die vollkommene Vergebung aller Sünden, etc. (Instruction 19.)

2 Nur den Beichtbrief zu kaufen. (Ib. 36.)

3 Auch ist nicht nöthig dass sie in dem Herzen zerknirscht sind, und mit dem Mund gebeichtet haben. (Ibid. 38.)

devaient, selon le règlement, payer pour une indulgence ordinaire vingt-cinq ducats. Les abbés, les comtes, les barons, en payaient dix. Les autres nobles, les recteurs, et tous ceux qui avaient un revenu de cinq cents florins, en payaient six. Ceux qui avaient deux cents florins par an, en payaient un, d'autres seulement un demi. Du reste, si cette taxe ne pouvait être suivie à la lettre, de pleins pouvoirs étaient donnés au commissaire apostolique ; et le tout devait être arrangé d'après les données de la « saine raison » et la générosité du donateur [1]. Pour des péchés particuliers, Tezel avait une taxe particulière. La polygamie se payait six ducats; le vol d'église et le parjure neuf ducats; le meurtre huit ducats; la magie deux ducats. Samson, qui faisait en Suisse le même commerce que Tezel en Allemagne, avait une taxe un peu différente. Il faisait payer pour un infanticide quatre livres tournois; pour un parricide ou un fratricide, un ducat [2].

Les commissaires apostoliques rencontraient quelquefois des difficultés dans leur négoce. Il arrivait souvent, soit dans les villes, soit dans les villages, que les maris étaient opposés à tout ce trafic, et défendaient à leurs femmes de rien porter à ces marchands. Qu'avaient à faire leurs dévotes épouses? « N'avez-vous pas votre dot ou d'autres « biens à votre disposition? » leur disaient les ven-

1 Nach den Sätzen der gesunden Vernunft, nach ihrer Magnificenz und Freigebigkeit. (Instruction, etc.; 26.)

2 Müller's Reliq. III, p. 264.

deurs. « Dans ce cas, vous pouvez en disposer « pour une œuvre si sainte, contre le gré de vos « maris[1]. »

La main qui avait donné l'indulgence ne pouvait pas recevoir l'argent; cela était défendu sous les peines les plus sévères: on avait de bonnes raisons pour craindre que cette main ne fût pas fidèle. Le pénitent devait déposer lui-même le prix de son pardon dans la caisse[2]. On montrait un visage irrité à ceux qui tenaient audacieusement leurs bourses fermées[3].

Si, parmi ceux qui se pressaient dans les confessionnaux, se trouvait quelque homme dont le crime eût été public, sans que les lois civiles l'eussent atteint, il devait faire avant tout pénitence publique. On le conduisait d'abord dans une chapelle ou dans une sacristie; là, on le dépouillait de ses vêtements, on lui ôtait ses souliers et on ne lui laissait que sa chemise. On lui croisait les bras sur la poitrine; on lui plaçait une lumière dans une main, un cierge dans l'autre. Puis, le pénitent marchait en tête de la procession qui se rendait à la croix rouge. Il se mettait à genoux jusqu'à ce que le chant et la collecte fussent terminés. Alors le commissaire entonnait le psaume *Miserere mei!* Les confesseurs s'approchaient aussitôt du pénitent et le conduisaient à travers la station vers le commissaire, qui, prenant la verge de sa main et

1 Instr. 27. Wieder den Willen ihres Mannes.
2 Ib. 87, 90 et 91.
3 Luth. Opp. Leipz. XVII, 79.

l'en frappant à trois reprises doucement sur le dos[1], lui disait : « Que Dieu ait pitié de toi et te par- « donne ton péché ! » Il entonnait ensuite le *Kyrie eleison.* Le pénitent était ramené devant la croix, et le confesseur prononçait sur lui l'absolution apostolique et le déclarait réintégré dans la compagnie des fidèles. Tristes momeries terminées par une parole sainte, qui, dans un tel moment, était une profanation!

Voici l'une des lettres d'absolution. Il vaut la peine de connaître le contenu de ces diplômes qui furent l'occasion de la réforme de l'Église.

« Que notre Seigneur Jésus-Christ ait pitié de « toi, N.N.**, et t'absolve par les mérites de sa « très-sainte passion! Et moi, en vertu de la puis- « sance apostolique qui m'a été confiée, je t'absous « de toutes les censures ecclésiastiques, jugements « et peines que tu as pu mériter; de plus, de tous « les excès, péchés et crimes que tu as pu com- « mettre, quelque grands et énormes qu'ils puis- « sent être et pour quelque cause que ce soit, « fussent-ils même réservés à notre très-saint Père « le Pape et au siége apostolique. J'efface toutes « les taches d'inhabilité et toutes les notes d'infa- « mie que tu aurais pu t'attirer à cette occasion. « Je te remets les peines que tu aurais dû endurer « dans le purgatoire. Je te rends de nouveau par- « ticipant des sacrements de l'Église. Je t'incorpore « derechef dans la communion des saints, et je te « rétablis dans l'innocence et la pureté dans la-

1 Dreimal gelind auf den Rücken. (Instruction.)

« quelle tu as été à l'heure de ton baptême. En « sorte qu'au moment de ta mort, la porte par la-« quelle on entre dans le lieu des tourments et « des peines te sera fermée, et qu'au contraire « la porte qui conduit au paradis de la joie te sera « ouverte. Et si tu ne devais pas bientôt mourir, « cette grâce demeurera immuable pour le temps « de ta fin dernière.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. « Amen.

« Frère JEAN TEZEL, commissaire, l'a signé de « sa propre main. »

Avec quelle habileté des paroles présomptueuses et mensongères sont ici intercalées entre des paroles saintes et chrétiennes!

Tous les fidèles devaient venir se confesser dans le lieu même où la croix rouge était plantée. Il n'y avait d'exception que pour les malades, les vieillards et les femmes enceintes. Si cependant il se trouvait dans le voisinage quelque noble en son château, quelque grand personnage en son palais, il y avait aussi exemption pour lui [1]; car il pouvait ne pas se soucier d'être mêlé à tout ce peuple, et son argent valait bien la peine qu'on allât le chercher dans sa maison.

Y avait-il quelque couvent dont les chefs, opposés au commerce de Tezel, défendissent à leurs moines de visiter les lieux où l'indulgence avait érigé son trône, on trouvait encore moyen de

1 Instr. 9.

remédier au mal en leur envoyant des confesseurs chargés de les absoudre, contre les règles de leur ordre et la volonté de leurs chefs[1]. On ne laissait pas un filet de la mine sans trouver moyen de l'exploiter.

Puis arrivait ce qui était le but et la fin de toute l'affaire : la supputation des deniers. Pour plus de sûreté, le coffre avait trois clefs : l'une était dans les mains de Tezel; la seconde dans celles du trésorier délégué de la maison Fugger d'Augsbourg, à qui l'on avait commis cette vaste entreprise; la troisième était confiée à l'autorité civile. Quand le moment en était venu, les caisses étaient ouvertes en présence d'un notaire public, et le tout était dûment compté et enregistré. Christ ne devait-il pas se lever pour chasser du sanctuaire ces vendeurs profanes?

La mission terminée, les marchands se délassaient de leurs peines. L'instruction du commissaire général leur défendait, il est vrai, de fréquenter les cabarets et les lieux suspects[2]; mais ils se souciaient peu de cette interdiction. Les péchés devaient paraître bien peu redoutables à des gens qui en faisaient un si facile trafic. « Les « quêteurs menaient une mauvaise vie, dit un his- « torien catholique-romain ; ils dépensaient dans « les cabarets, dans les brelans et dans les lieux « infâmes, tout ce que le peuple retranchait de

1 Inst. 69.
2 Ibid. 4.

« ses nécessités [1].» On assure même que lorsqu'ils étaient dans les cabarets, il leur arrivait de jouer aux dés le salut des âmes [2].

II.

Mais voyons à quelles scènes cette vente du pardon des péchés donnait alors lieu en Allemagne. Il est des traits qui à eux tout seuls peignent les temps. Nous aimons à laisser parler les hommes dont nous racontons l'histoire.

A Magdebourg, Tezel refusait d'absoudre une femme riche, à moins, lui disait-il, qu'elle ne lui payât à l'avance cent florins. Elle demanda conseil à son confesseur ordinaire qui était franciscain : « Dieu donne gratuitement la rémission « des péchés, lui répondit cet homme, il ne la « vend pas. » Cependant il la pria de ne point dire à Tezel l'avis qu'elle avait reçu de lui. Mais le marchand ayant pourtant entendu rapporter cette parole si contraire à son intérêt : « Un tel con« seiller, s'écria-t-il, mérite qu'on le chasse ou « qu'on le brûle [3].»

Tezel ne trouvait que rarement des hommes assez éclairés, et plus rarement encore des hommes assez courageux pour lui résister. D'ordinaire, il avait bon marché de la foule superstitieuse. Il avait érigé à Zwickau la croix rouge des indulgences, et les bons paroissiens s'étaient hâtés de faire sonner au fond de la caisse l'argent qui devait les

1 Sarpi, Conc. de Trente, p. 5.
2 Schröck, K. G. v. d. R. I, 116.
3 Scultet Annal. evangel., p. IV.

délivrer. Il s'en allait la bourse pleine. La veille de son départ, les chapelains et leurs acolytes lui demandent un repas d'adieu. La demande était juste. Mais comment faire? l'argent était déjà compté et scellé. Le lendemain matin, il fait sonner la grosse cloche. La foule se précipite dans le temple; chacun pense qu'il est arrivé quelque chose d'extraordinaire, puisque la station était terminée. «J'étais résolu, dit-il, à partir ce matin; « mais la nuit dernière j'ai été réveillé par des « gémissements : j'ai prêté l'oreille.... c'était du « cimetière qu'ils venaient... Hélas! c'est une pau« vre âme qui m'appelle et qui me supplie instam« ment de la délivrer du tourment qui la consume! « Je suis donc resté un jour de plus, afin d'émou« voir à compassion les cœurs chrétiens en faveur « de cette âme malheureuse. Moi-même je veux « être le premier à donner; mais qui ne suivra « pas mon exemple sera digne de la condamna« tion. » Quel cœur n'eût pas répondu à un tel appel? Qui sait, d'ailleurs, quelle est cette âme qui crie dans le cimetière? On donne avec abondance, et Tezel offre aux chapelains et à leurs acolytes un joyeux repas dont les offrandes présentées en faveur de l'âme de Zwickau servent à payer les frais [1].

Les marchands d'indulgences s'étaient établis à Hagenau en 1517. La femme d'un cordonnier, profitant de l'autorisation que donnait l'instruction du commissaire général, s'était procuré,

1 Löschers Ref. Acta, I, 404. L. Opp. XV, 443, etc.

malgré la volonté de son mari, une lettre d'indulgence, et l'avait payée un florin d'or. Elle mourut peu après. Le mari n'ayant pas fait dire de messe pour le repos de son âme, le curé l'accusa de mépris pour la religion, et le juge d'Hagenau le somma de comparaître. Le cordonnier prit en poche l'indulgence de sa femme et se rendit à l'audience. — « Votre femme est-elle morte? » lui demanda le juge.— «Oui,» répondit-il. —«Qu'avez-« vous fait pour elle ?» —«J'ai enseveli son corps et « j'ai recommandé son âme à Dieu.»—« Mais avez-« vous fait dire une messe pour le salut de son âme?» — « Je ne l'ai point fait; c'était inutile; elle est « entrée dans le ciel au moment de sa mort. » — « D'où savez-vous cela ? » — « En voici la preuve. » En disant ces mots, il tire l'indulgence de sa poche, et le juge, en présence du curé, y lit en autant de mots, qu'au moment de sa mort, la femme qui l'a reçue n'ira pas dans le purgatoire, mais entrera tout droit dans le ciel. « Si monsieur le « curé prétend qu'une messe est encore néces-« saire, ajoute-t-il, ma femme a été trompée par « notre très-saint Père le Pape; si elle ne l'a pas « été, c'est alors monsieur le curé qui me trompe.» Il n'y avait rien à répondre; l'accusé fut renvoyé absous. Ainsi le bon sens du peuple faisait justice de ces fraudes pieuses [1].

Un jour que Tezel prêchait à Leipsig, et qu'il mêlait à sa prédication quelques-unes de ces histoires dont nous avons donné un échantillon,

1 Musculi Loci communes, p. 362.

deux étudiants indignés sortirent de l'église, en s'écriant : « Il nous est impossible d'entendre plus « longtemps les facéties et les puérilités de ce « moine [1]. » L'un d'eux, assure-t-on, était le jeune Camérarius, qui fut plus tard l'intime ami de Mélanchton, et qui écrivit sa vie.

Mais celui de tous les jeunes gens de l'époque sur lequel Tezel fit le plus d'impression fut sans doute Myconius, célèbre plus tard comme réformateur et comme historien de la réformation. Il avait reçu une éducation chrétienne. « Mon fils, « lui disait souvent son père, homme pieux de la « Franconie, prie fréquemment; car toutes choses « nous sont données gratuitement de Dieu seul. « Le sang de Christ, ajoutait-il, est la seule rançon « pour les péchés de tout le monde. O mon fils, « quand il n'y aurait que trois hommes qui dus- « sent être sauvés par le sang de Christ, crois, et « crois avec assurance que tu es l'un de ces trois « hommes-là [2]. C'est un affront fait au sang du « Sauveur, que de douter qu'il sauve. » Puis, mettant son fils en garde contre le commerce qui commençait alors à s'établir en Allemagne : « Les « indulgences romaines, lui disait-il encore, sont « des filets à pêcher l'argent, qui servent à tromper « les simples. La rémission des péchés et la vie « éternelle ne s'achètent pas. »

A l'âge de treize ans, Frédéric fut envoyé à

1 Hoffmann's Reformationsgesch. v. Leipz., p. 32.

2 Si tantum tres homines essent salvandi per sanguinem Christi, certo statueret unum se esse ex tribus illis. (Melch. Adam. Vita Mycon.)

l'école d'Annaberg pour terminer ses études. Peu après, Tezel arriva dans cette ville, et y séjourna deux ans. On accourait en foule à ses prédications. « Il n'y a, s'écriait Tezel de sa voix de tonnerre, il « n'y a d'autre moyen d'obtenir la vie éternelle « que la satisfaction des œuvres. Mais cette satis- « faction est impossible à l'homme. Il ne peut « donc que l'acheter du pontife romain [1]. »

Quand Tezel dut quitter Annaberg, ses discours devinrent plus pressants. « Bientôt, s'écriait-il « avec l'accent de la menace, je mettrai bas la « croix, je fermerai la porte du ciel [2], j'éteindrai « l'éclat de ce soleil de grâce qui reluit à vos yeux. » Puis, reprenant la voix tendre de l'exhortation : « Voici le jour du salut, disait-il ; voici le temps « favorable ! » Haussant de nouveau la voix, le Stentor pontifical [3], qui s'adressait aux habitants d'un pays dont les mines faisaient la richesse, s'écriait avec force. : « Apportez, bourgeois d'Anna- « berg ! contribuez largement en faveur des indul- « gences, et vos mines et vos montagnes seront « remplies d'argent pur ! » Enfin, à la Pentecôte, il déclara qu'il distribuerait ses lettres aux pauvres gratuitement et pour l'amour de Dieu.

Le jeune Myconius se trouvait au nombre des auditeurs de Tezel. Il sentit en lui un ardent désir de profiter de cette offre. « Je suis, » dit-il en latin aux commissaires vers lesquels il se rendit,

1 Si nummis redimatur a pontifice romano. (Melch. Adam.)
2 Clausurum januam cœli. (Ib.)
3 Stentor pontificius. (Ib.)

« je suis un pécheur pauvre, et j'ai besoin d'un « pardon gratuit. — Ceux-là seuls, répondirent les « marchands, peuvent avoir part aux mérites de « Christ, qui tendent à l'Église des mains secou« rables, c'est-à-dire, qui donnent de l'argent. — « Que signifient donc, dit Myconius, ces promes« ses de don gratuit affichées aux portes et aux « murs des temples? » — « Donnez au moins un « gros, » disent les gens de Tezel, après avoir en vain intercédé auprès de leur maître en faveur du jeune homme. — « Je ne le puis. » — « Seulement « six deniers. » — « Je ne les ai pas même. » Les Dominicains craignent alors qu'il ne soit venu pour les surprendre. « Écoute, lui disent-ils, nous « voulons te faire cadeau des six deniers. » Alors le jeune homme, élevant la voix avec indignation, répondit : « Je ne veux pas d'indulgences « qu'on achète. Si je voulais en acheter, je n'au« rais qu'à vendre un de mes livres d'école. Je « veux un pardon gratuit et pour l'amour de Dieu « seul. Vous rendrez compte à Dieu d'avoir, pour « six deniers, laissé échapper le salut d'une âme. » — « Qui t'a envoyé pour nous surprendre? » s'écrient les marchands. — « Le désir seul de re« cevoir la grâce de Dieu a pu me faire paraître « devant de si grands seigneurs, » répond le jeune homme, et il se retire.

« J'étais fort attristé, dit-il, d'être ainsi renvoyé « sans pitié. Mais je sentais cependant en moi un « consolateur qui me disait qu'il y avait un Dieu « dans le ciel, qui pardonnait, sans argent et sans « aucun prix, aux âmes repentantes, pour l'amour

« de son Fils Jésus-Christ. Comme je prenais congé « de ces gens, le Saint-Esprit toucha mon cœur. « Je fondis en larmes, et je priai le Seigneur avec « sanglots : O Dieu ! m'écriai-je, puisque ces hom« mes m'ont refusé la rémission de mes péchés, « parce que je manquais d'argent pour la payer, « toi, Seigneur, aie pitié de moi et me les remets « par pure grâce. Je me rendis dans ma chambre, « je pris mon crucifix, qui se trouvait sur mon « pupitre, je le mis sur ma chaise et je me pros« ternai devant lui. Je ne saurais pas décrire ce « que j'éprouvai. Je demandai à Dieu d'être mon « père et de faire de moi tout ce qu'il lui plairait. « Je sentis ma nature changée, convertie, trans« formée. Ce qui me réjouissait auparavant devint « pour moi un objet de dégoût. Vivre avec Dieu « et lui plaire était mon plus ardent, mon unique « désir [1]. »

Ainsi Tezel préparait lui-même la réformation. Par de criants abus il frayait la voie à une doctrine plus pure ; et l'indignation qu'il excitait dans une jeunesse généreuse devait éclater un jour avec puissance. On en peut juger par le trait suivant.

Un gentilhomme saxon, qui avait entendu Tezel à Leipsig, avait été indigné de ses mensonges. Il s'approche du moine et lui demande s'il a le droit de pardonner les péchés qu'on a l'intention de commettre. Assurément, répond Tezel, j'ai reçu

1 Lettre de Mycon. à Eberus dans Hechtii Vita Tezelii, Wittemb., p. 114.

pour cela plein pouvoir du pape. « Eh bien ! re« prend le chevalier, je voudrais exercer sur l'un « de mes ennemis une petite vengeance, sans por« ter atteinte à sa vie. Je vous donne dix écus si « vous voulez me remettre une lettre d'indulgence « qui m'en justifie pleinement. » Tezel fit quelques difficultés : ils tombèrent cependant d'accord de la chose, moyennant trente écus. Bientôt après, le moine part de Leipsig. Le gentilhomme, accompagné de ses valets, l'attendait dans un bois entre Jüterbock et Treblin; il fond sur lui, lui fait donner quelques coups de bâton et enlève la riche caisse des indulgences que l'inquisiteur emportait avec lui. Tezel crie à la violence et porte plainte devant les tribunaux. Mais le gentilhomme montre la lettre que Tezel a signée lui-même, et qui l'exempte à l'avance de toute peine. Le duc George, que cette action avait d'abord fort irrité, ordonna, à la vue de cet écrit, qu'on renvoyât l'accusé absous [1].

Partout ce commerce agitait les esprits, partout on s'en entretenait. C'était le sujet des conversations dans les châteaux, dans les académies, dans les maisons des bourgeois, comme dans les auberges, dans les cabarets et dans tous les lieux de rassemblement du peuple [2]. Les opinions étaient partagées; les uns croyaient, les autres s'indignaient. Quant à la partie saine de la nation,

1 Albinus. Meissn. Chronik. L. W. (W.) XV, 446; etc. Hechtius in Vit. Tezelii.

2 L. Opp. (Leipz.) XVII, p. 111 et 116.

elle rejetait avec dégoût le système des indulgences. Cette doctrine était tellement contraire à l'Écriture sainte et à la morale, que tous les hommes qui avaient quelque connaissance de la Bible ou quelque lumière naturelle, la condamnaient intérieurement et n'attendaient qu'un signal pour s'y opposer. D'un autre côté, les moqueurs trouvaient ample matière de raillerie. Le peuple, que la mauvaise conduite des prêtres irritait depuis bien des années, et que la crainte des punitions retenait seule encore dans un certain respect, se laissait aller à toute sa haine. Partout on entendait des plaintes et des sarcasmes sur l'amour de l'argent qui dévorait le clergé.

On ne s'en tenait pas là. On attaquait la puissance des clefs et l'autorité du souverain pontife. « Pourquoi, disait-on, le pape ne délivre-t-il pas « à la fois toutes les âmes du purgatoire, par une « sainte charité et à cause de la grande misère de « ces âmes, puisqu'il en délivre un si grand nombre « pour l'amour d'un argent périssable et de la cathé« drale de Saint-Pierre ? Pourquoi célèbre-t-on tou« jours les fêtes et les anniversaires pour les morts ? « Pourquoi le pape ne rend-il pas, ou ne permet« il pas que l'on reprenne les bénéfices et les pré« bendes qui ont été fondés en faveur des morts, « puisque maintenant il est inutile et même ré« préhensible de prier pour ceux que les indul« gences ont à jamais délivrés ? Quelle est donc « cette nouvelle sainteté de Dieu et du pape, que, « pour l'amour de l'argent, ils accordent à un « homme impie et ennemi de Dieu, de délivrer

« du purgatoire une âme pieuse et aimée du Sei-
« gneur, plutôt que de la délivrer eux-mêmes gra-
« tuitement par amour, et à cause de sa grande
« misère [1] ? »

On racontait la conduite grossière et immorale des traficants d'indulgences. Pour payer, disait-on, ce qu'ils doivent aux voituriers qui les transportent avec leurs marchandises, aux aubergistes chez lesquels ils logent, ou à quiconque leur rend quelque service, ils donnent une lettre d'indulgence pour quatre âmes, pour cinq âmes, ou pour tel autre nombre d'âmes, selon les cas. Ainsi les brevets de salut avaient cours dans les hôtelleries et sur les marchés, comme des billets de banque ou comme du papier-monnaie. « Apportez! ap-
« portez! disaient les gens du peuple; voilà la
« tête, le ventre, la queue et tout le contenu de
« leur sermon [2]. »

Un mineur de Schneeberg rencontra un vendeur d'indulgences: « Faut-il ajouter foi, lui dit-il, à ce que vous avez souvent dit de la force de l'indulgence et de l'autorité du pape, et croire qu'on peut, en jetant un denier dans la caisse, racheter une âme du purgatoire? » Le marchand d'indulgences l'affirme. « Ah! reprend le mineur, quel homme impitoyable doit donc être le pape, qu'il laisse ainsi, pour un misérable denier, une pauvre âme crier si longtemps dans les flammes! S'il n'a pas d'argent comptant, qu'il amasse quel-

1 Luther, thèses sur les indulgences. Th. 82, 83 et 84.
2 L. Opp. (Leips.) XVII, 79.

que cent milliers d'écus, et qu'il délivre tout d'une fois toutes ces âmes. Nous autres pauvres gens, nous lui en payerions volontiers les intérêts et le capital. »

Ainsi l'Allemagne était lasse du trafic honteux qui se faisait au milieu d'elle. On ne pouvait plus y supporter les impostures de ces maîtres fripons de Rome, comme dit Luther [1]. Cependant aucun évêque, aucun théologien n'osait s'opposer à leur charlatanisme et à leurs fraudes. Les esprits étaient en suspens. On se demandait si Dieu ne susciterait pas quelque homme puissant pour l'œuvre qu'il y avait à faire; mais on ne voyait paraître cet homme nulle part.

III.

Le pape qui occupait alors le trône pontifical, n'était pas un Borgia : c'était Léon X, de l'illustre famille des Médicis. Il était habile, sincère, plein de bonté et de douceur. Son commerce était affable, sa libéralité sans bornes, ses mœurs personnelles supérieures à celles de sa cour; le cardinal Pallavicini reconnaît cependant qu'elles ne furent pas à l'abri de tout reproche. A ce caractère aimable il joignait plusieurs des qualités d'un grand prince. Il se montrait l'ami des sciences et des arts. C'est en sa présence que furent représentées les premières comédies italiennes; il en est

1 Fessi erant Germani omnes, ferendis explicationibus, nundinationibus, et infinitis imposturis Romanensium nebulonum. (L. Opp. lat. in præf.)

peu de celles de son temps qu'il n'ait vu jouer. Il était passionné pour la musique ; chaque jour son palais retentissait du son des instruments et on l'entendait souvent lui-même fredonner les airs qu'on avait exécutés devant lui. Il aimait la magnificence, et il n'épargnait rien quand il s'agissait de fêtes, de jeux, de théâtre, de présents ou de récompenses. Aucune cour ne surpassait en éclat et en plaisirs celle du souverain pontife. Aussi, quand on apprit que Julien Médicis pensait à fixer sa résidence à Rome avec sa jeune épouse : « Loué « soit Dieu ! s'écria le cardinal Bibliena, le plus in« fluent des conseillers de Léon X ; car il ne nous « manquait rien ici qu'une cour de dames [1]. » Une cour de dames était le complément nécessaire de la cour du pape. Mais le sentiment religieux était une chose complétement inconnue à Léon. « Il avait « tant d'agréments dans ses manières, qu'il eût « été un homme accompli, s'il avait eu quelque « connaissance des choses de la religion et un « peu plus d'inclination à la piété, de laquelle il « ne se mit jamais guère en peine, dit Sarpi [2]. »

Léon avait besoin de beaucoup d'argent. Il devait pourvoir à ses vastes dépenses, suffire à toutes ses libéralités, remplir la bourse d'or qu'il jetait chaque jour au peuple, entretenir les spectacles licencieux du Vatican, satisfaire aux nombreuses

1 Ranke, Rœmische Pæbste I, 71.

2 Concile de Trente, p. 4. Pallavicini, en prétendant réfuter Sarpi, confirme et même aggrave son témoignage : Suo plane officio defuit (Leo)..... venationes, facetias, pompas adeo frequentes..... (Conc. Trid. Hist. I, p. 8, 9.)

demandes de ses parents et de ses courtisans adonnés aux voluptés, doter sa sœur, qui avait épousé le prince Cibo, fils naturel du pape Innocent VIII, et suffire aux dépenses occasionnées par son goût pour les lettres, les arts et les plaisirs. Son cousin, le cardinal Pucci, aussi habile dans l'art d'amasser que Léon dans celui de prodiguer, lui conseilla de recourir à la ressource des indulgences. Le pape publia donc une bulle, annonçant une indulgence générale, dont le produit serait destiné, disait-il, à la construction de l'église de Saint-Pierre, ce monument de la magnificence sacerdotale. Dans une lettre donnée à Rome, sous l'anneau du pêcheur, en novembre 1517, Léon demande à son commissaire des indulgences 147 ducats d'or, pour payer un manuscrit du trente-troisième livre de Tite-Live. De tous les usages qu'il fit de l'argent des Germains, ce fut sans doute là le meilleur. Mais encore était-il étrange de délivrer les âmes du purgatoire pour acheter le manuscrit de l'histoire des guerres du peuple romain.

Alors se trouvait en Allemagne un jeune prince qui était, à beaucoup d'égards, une image vivante de Léon X : c'était Albert, frère cadet de l'électeur Joachim de Brandebourg. Ce jeune homme, âgé de vingt-quatre ans, avait été fait archevêque et électeur de Mayence et de Magdebourg ; deux ans plus tard, il fut nommé cardinal. Albert n'avait ni les vertus ni les vices qu'on rencontre souvent chez les hauts dignitaires de l'Église. Jeune, léger, mondain, mais non sans quelques senti-

ments généreux, il voyait fort bien plusieurs des abus de la catholicité, et se souciait peu des moines fanatiques qui l'entouraient. Son équité le portait à reconnaître, au moins en partie, la justice de ce que demandaient les amis de l'Évangile. Dans le secret de son cœur, il n'était pas très-opposé à Luther. Capiton, l'un des réformateurs les plus distingués, fut longtemps son chapelain, son conseiller et son confident intime. Albert assistait régulièrement à ses prédications. « Il ne méprisait pas l'Évangile, dit Capiton; il « l'estimait beaucoup au contraire, et pendant « longtemps il empêcha les moines d'attaquer Lu-« ther. » Mais il eût voulu que celui-ci ne le compromît pas, et que, tout en signalant les erreurs de doctrine et les vices des membres inférieurs du clergé, il se gardât bien de mettre au grand jour les fautes des évêques et des princes. Il craignait par-dessus tout de voir son nom mêlé à cette affaire. « Voyez, » disait plus tard à Luther le confiant Capiton, porté à se faire illusion, comme on l'est souvent dans des situations semblables à la sienne, « voyez l'exemple de Jésus-Christ et « des apôtres : ils ont repris les pharisiens, l'in-« ceste de Corinthe; mais ils n'ont jamais nom-« mé les coupables. Vous ne savez pas ce qui se « passe dans le cœur des évêques. Il s'y trouve « plus de bien que vous ne le pensez peut-être. » Mais l'esprit léger et profane d'Albert devait, encore plus que les susceptibilités et les craintes de son amour-propre, l'éloigner de la réformation. Affable, spirituel, bien fait, somptueux, dissipa-

teur, se plaisant dans les délices de la table, dans les riches équipages, dans la magnificence des édifices, dans les plaisirs licencieux et dans la société des gens de lettres, ce jeune archevêque-électeur était en Allemagne ce que Léon X était à Rome. Sa cour était l'une des plus magnifiques de l'Empire. Il était prêt à sacrifier aux plaisirs et aux grandeurs tous les pressentiments de vérité qui pouvaient s'être glissés dans son cœur. Néanmoins on vit en lui, jusqu'à la fin, une certaine résistance de ses convictions meilleures; plus d'une fois il donna des preuves de sa modération et de son équité.

Albert avait besoin d'argent, comme Léon. De riches négociants d'Augsbourg, les Fugger, lui avaient fait des avances. Il fallait payer ses dettes. En outre, bien qu'il eût su accumuler deux archevêchés et un évêché, il n'avait pas de quoi payer à Rome son pallium. Cet ornement, de laine blanche, semé de croix noires et béni par le pape, qui l'envoyait aux archevêques comme marque de leur dignité, leur coûtait 26,000, quelques-uns disent 30,000 florins. Albert eut tout naturellement l'idée de recourir, pour obtenir de l'argent, aux mêmes moyens que le pape. Il lui demanda la ferme générale des indulgences, ou, comme l'on disait à Rome, des « péchés des Germains. »

Quelquefois les papes les exploitaient eux-mêmes; d'autres fois ils les affermaient, comme quelques gouvernements afferment encore aujourd'hui les maisons de jeu. Albert offrit à Léon de partager avec lui les profits de l'affaire. Léon, en

acceptant le bail, exigea qu'il payât immédiatement le prix du pallium. Albert, qui comptait précisément sur les indulgences pour l'acquitter, s'adressa de nouveau aux Fugger, qui, jugeant l'affaire bonne, firent à certaines conditions l'avance demandée, et furent nommés caissiers de l'entreprise. C'étaient les banquiers des princes de cette époque. Plus tard on les fit comtes, pour les services qu'ils avaient rendus.

Le pape et l'archevêque s'étant ainsi partagé à l'avance les dépouilles des bonnes âmes de l'Allemagne, il s'agissait de trouver ceux qui seraient chargés de réaliser l'affaire. On l'offrit d'abord à l'ordre des Franciscains, et leur gardien fut adjoint à Albert. Mais ces moines ne s'en souciaient pas, parce qu'elle était déjà en mauvaise réputation auprès des honnêtes gens. Les Augustins, parmi lesquels se trouvaient plus de lumières que dans les autres ordres religieux, s'en fussent moins souciés encore. Cependant les Franciscains craignaient de déplaire au pape, qui venait d'envoyer à leur général de Forli le chapeau de cardinal, chapeau qui avait coûté 30,000 florins à ce pauvre ordre mendiant. Le gardien jugea plus prudent de ne pas refuser ouvertement; mais il suscita à Albert toutes sortes de difficultés. Jamais ils ne pouvaient s'entendre; aussi l'Électeur accepta-t-il avec empressement la proposition qui lui fut faite de se charger seul de l'affaire. Les Dominicains, de leur côté, convoitaient une part dans l'exploitation générale qui allait commencer. Tezel, déjà fameux dans le métier, accourut à Mayence pour offrir ses

services à l'Électeur. On se rappelait le talent dont il avait fait preuve en publiant les indulgences pour les chevaliers de l'ordre Teutonique de la Prusse et de la Livonie; on accepta donc ses propositions, et tout ce trafic passa ainsi dans les mains de son ordre [1].

IV.

Luther entendit, autant que nous le savons, parler pour la première fois de Tezel à Grimma, en 1516, au moment où il commençait sa visite des églises. On vint rapporter à Staupitz, qui se trouvait encore avec Luther, qu'il y avait à Würzen un marchand d'indulgences nommé Tezel, qui faisait grand bruit. On cita même quelques-unes de ses paroles extravagantes. Luther s'en indigna et s'écria : « Si Dieu le permet, je ferai un trou à « son tambour [2]. »

Tezel revenait de Berlin, où il avait reçu l'accueil le plus amical de l'électeur Joachim, frère du fermier général, lorsqu'il vint s'établir à Jüterbock. Staupitz, profitant de la confiance qu'avait en lui l'électeur Frédéric, lui avait souvent représenté les abus des indulgences et les scandales des quêteurs [3]. Les princes de Saxe, indignés contre ce commerce honteux, avaient interdit au marchand l'entrée de leurs provinces. Il devait donc demeurer sur les terres de son patron l'archevêque

1 Seckendorf, 42.

2 Lingke, Reisegesch. Luthers, p. 27.

3 Instillans ejus pectori frequentes indulgentiarum abusus. (Cochlœus, 4.)

de Magdebourg; mais il approchait de la Saxe autant qu'il le pouvait : Jüterbock n'était qu'à quatre milles de Wittemberg. « Ce grand batteur de bourses, dit Luther, se mit à battre [1] bravement le « pays, en sorte que l'argent commença à sauter, « à tomber et à sonner dans les caisses. » Le peuple accourut en foule de Wittemberg au marché d'indulgences de Jüterbock.

Luther était encore, à cette époque, rempli de respect pour l'Église et pour le pape. « J'étais alors, « dit-il, un moine, un papiste des plus insensés, « tellement enivré et même tellement noyé dans « les doctrines de Rome, que j'aurais volontiers « aidé, si je l'avais pu, à tuer quiconque eût eu « l'audace de refuser le moins du monde obéis« sance au pape [2]. J'étais un véritable Saul, comme « il en est encore plusieurs. » Mais en même temps son cœur était prêt à s'embraser pour tout ce qu'il reconnaissait être la vérité, et contre tout ce qu'il croyait être l'erreur. « J'étais un jeune docteur « sorti récemment de la forge, ardent et joyeux « dans la Parole du Seigneur [3]. »

Luther était un jour assis dans le confessionnal à Wittemberg. Plusieurs bourgeois de la ville se présentent successivement; ils se confessent coupables de grands désordres. Adultère, libertinage, usure, bien mal acquis, voilà ce dont viennent

1 En allemand, battre en grange, dreschen. Luthers Opp. XVII.

2 In præf. Opp. Witt. I. Monachum, et papistam insanissimum, ita ebrium, imo submersum in dogmatibus papæ, etc.

3 L. Opp. (W.) XXII.

entretenir le ministre de la Parole, ces âmes dont un jour il devra rendre compte. Il reprend, il corrige, il éclaire. Mais quel est son étonnement quand ces gens lui répondent qu'ils ne veulent point abandonner leurs péchés!...Tout épouvanté, le pieux moine leur déclare que puisqu'ils ne veulent point promettre de se convertir, il ne peut leur donner l'absolution. Les malheureux en appellent alors à leurs lettres d'indulgences; ils les exhibent, et ils en revendiquent la vertu. Mais Luther répond qu'il s'embarrasse peu du papier qu'on lui montre, et ajoute : *Si vous ne vous convertissez, vous périrez tous.* On se récrie, on réclame; le docteur est inébranlable : il faut qu'on cesse de mal faire, qu'on apprenne à bien faire; autrement point d'absolution. « Gardez-vous, « ajoute-t-il, de prêter l'oreille aux clameurs des « vendeurs d'indulgences : vous avez de meilleures « choses à faire que d'acheter ces licences qu'ils « vous vendent au prix le plus vil [1]. »

Très-alarmés, ces habitants de Wittemberg se hâtent de retourner vers Tezel; ils lui racontent qu'un moine Augustin ne fait aucun cas de ses lettres. Tezel, à cette nouvelle, rugit de colère. Il crie en chaire, il insulte, il maudit [2]; et pour frapper davantage le peuple de terreur, il fait allumer à plusieurs reprises un feu sur la grande place, et

1 Cœpi dissuadere populis et eos dehortari ne indulgentiariorum clamoribus aurem præberent.... (L. Opp. lat. in præf.)

2 Wütet, schilt und maledeit græulich auf dem Predigtstuhl. (Myconius Reformationsgesch.)

déclare qu'il a reçu du pape l'ordre de brûler les hérétiques qui oseraient s'élever contre ses très-saintes indulgences.

Tel est le fait qui fut, non la cause, mais l'occasion première de la réformation. Un pasteur, voyant les brebis de son troupeau dans une voie où elles doivent se perdre, cherche à les en tirer. Il ne pense point encore à réformer l'Église et le monde. Il a vu Rome et sa corruption; mais il ne s'élève point contre Rome. Il pressent quelques-uns des abus sous lesquels la chrétienté gémit; mais il ne pense pas à corriger ces abus. Il ne veut pas se faire réformateur[1]. Il n'a pas plus un plan pour la réformation de l'Église, qu'il n'en a eu un pour la sienne propre. Dieu veut la réforme, et Luther pour la réforme. Ce même remède, qui s'est montré si efficace pour le guérir de ses propres misères, la main de Dieu l'appliquera par lui aux misères de la chrétienté. Il demeure tranquille dans le cercle qui lui est assigné. Il marche simplement où son maître l'appelle. Il remplit à Wittemberg ses devoirs de professeur, de prédicateur, de pasteur. Il est assis dans le temple où les membres de son église viennent lui ouvrir leur cœur. C'est là, c'est sur ce terrain que le mal vient l'attaquer et que l'erreur vient le chercher elle-même. On veut l'empêcher de s'acquitter de sa charge. Sa conscience liée à la

1 Hæc initia fuerunt hujus controversiæ, in quâ Lutherus, nihil adhuc suspicans aut somnians de futura mutatione rituum. (Melancht. Vita Luth.)

Parole de Dieu se soulève. N'est-ce pas Dieu qui l'appelle? Résister est un devoir : c'est donc aussi un droit. Il doit parler. Ainsi furent ordonnés les événements par ce Dieu qui voulait restaurer la chrétienté par le fils d'un maître de forges, et faire passer par ses fourneaux la doctrine impure de l'Église, afin de la purifier, dit Mathesius[1].

Après cet exposé, il n'est pas nécessaire sans doute de réfuter une imputation mensongère, inventée par quelques-uns des ennemis de Luther, mais seulement après sa mort. Une jalousie d'ordre, a-t-on dit, la douleur de voir un commerce honteux et réprouvé confié aux Dominicains plutôt qu'aux Augustins, qui en avaient joui jusqu'à cette heure, portèrent le docteur de Wittemberg à attaquer Tezel et ses doctrines. Le fait bien établi, que ce trafic avait d'abord été offert aux Franciscains, qui n'en avaient pas voulu, suffit pour réfuter cette fable répétée par des écrivains qui se sont copiés les uns les autres. Le cardinal Pallavicini lui-même affirme que les Augustins n'avaient jamais rempli cette charge[2]. Au reste, nous avons vu le travail de l'âme de Luther. Sa conduite n'a pas besoin d'une autre explication. Il fallait qu'il confessât hautement la doctrine à laquelle il devait son bonheur. Dans le christianisme, quand on a trouvé un bien pour soi-même, on veut aussi le communiquer aux autres. De

1 Die verseurte Lehr durch den Ofen gehen. (p. 10.)

2 Falsum est consuevisse hoc munus injungi Eremitanis S. Augustini..... (p. 14.)

nos jours on a abandonné ces explications qu'on trouve puériles et indignes de la grande révolution du seizième siècle. On prétend qu'il faut un levier plus puissant pour soulever un monde. On soutient que la réformation n'était pas dans Luther seulement, mais que son siècle la devait enfanter.

Luther, que l'obéissance à la vérité de Dieu et la charité envers les hommes appelaient également, monta en chaire. Il prémunit ses auditeurs, comme il le devait[1], ainsi qu'il le dit lui-même. Son prince avait obtenu du pape pour l'église du château à Wittemberg des indulgences particulières. Quelques-uns des coups dont il allait frapper les indulgences de l'inquisiteur pourraient bien tomber sur celles de l'Électeur. N'importe! il s'exposera à sa disgrâce. S'il cherchait à plaire aux hommes, il ne serait pas serviteur de Christ.

« Nul ne peut prouver par l'Écriture, que la « justice de Dieu demande une peine ou une sa« tisfaction au pécheur, » dit le fidèle ministre de la Parole au peuple de Wittemberg. « Le seul « devoir qu'elle lui impose, c'est une vraie re« pentance, une sincère conversion, la résolution « de porter la croix de Jésus-Christ et de s'appli« quer aux bonnes œuvres. C'est une grande er« reur que de prétendre satisfaire soi-même pour « ses péchés à la justice de Dieu; car Dieu les « pardonne toujours gratuitement, par une grâce « inestimable.

« L'Église chrétienne, il est vrai, demande quel-

1 Säuberlich.

« que chose au pécheur, et par conséquent elle « peut le lui remettre. Mais c'est là tout... Et en« core, ces indulgences de l'Église ne sont tolérées « qu'à cause des chrétiens paresseux et imparfaits, « qui ne veulent pas s'exercer avec zèle aux bonnes « œuvres ; car elles n'excitent personne à la sanc« tification, mais elles laissent chacun dans l'im« perfection. »

Puis, abordant le prétexte sous lequel les indulgences sont publiées : « On ferait beaucoup « mieux, continue-t-il, de contribuer pour l'a« mour de Dieu à la construction de l'église de « Saint-Pierre, que d'acheter dans ce but des in« dulgences.... — Mais, dites-vous, n'en achète« rons-nous donc jamais? — Je l'ai déjà dit et je « le répète, mon conseil est que personne n'en « achète. Laissez-les aux chrétiens qui dorment : « mais vous, marchez à part et pour vous-mêmes! « Il faut détourner les fidèles des indulgences et « les exciter aux œuvres qu'ils négligent. »

Enfin, jetant un coup d'œil sur ses adversaires, Luther termine en disant : « Et si quelques-uns « crient que je suis un hérétique (car la vérité « que je prêche est très-nuisible à leur coffre-fort), « je m'inquiète peu de leurs criailleries. Ce sont des « cerveaux sombres et malades, des hommes qui « n'ont jamais senti la Bible, jamais lu la doctrine « chrétienne, jamais compris leurs propres doc« teurs, et qui pourrissent enveloppés dans les « lambeaux troués de leurs vaines opinions [1]....

1 Sondern in ihren löcherichen und zerrissenen Opinien, viel nahe verwesen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 119.)

« Que Dieu leur donne à eux et à nous un sens « droit!... Amen. » Après ces mots le docteur descend de chaire, laissant ses auditeurs tout émus de son hardi langage.

Ce sermon fut imprimé; il fit une profonde impression sur tous ceux qui le lurent. Tezel y répondit, et Luther répliqua; mais ces discussions n'eurent lieu que plus tard, en 1518.

La fête de tous les saints approchait. Des chroniques du temps racontent ici une circonstance qui, bien que peu importante pour l'histoire de cette époque, peut servir cependant à la caractériser. C'est un songe de l'Électeur, dont le fond est sans doute véritable, bien que quelques circonstances puissent avoir été ajoutées par ceux qui l'ont rapporté. Seckendorf en fait mention [1]. La crainte de faire dire aux adversaires que la doctrine de Luther était fondée sur des songes, a peut-être empêché divers historiens d'en parler, remarque ce respectable écrivain.

L'électeur Frédéric de Saxe était à son château de Schweinitz, à six lieues de Wittemberg, disent les chroniques du temps. Le 31 octobre, vers le matin, se trouvant avec son frère le duc Jean, qui était alors co-régent et qui régna seul après

1 Il se trouve aussi dans Löscher, I, 46, etc., Tenzels Anf. und Fortg. der Ref. — Jünkers Erenged. p. 148. — Lehmanns Beschr. d. Meissn. Erzgeb., etc.; et dans un manuscrit des archives de Weimar, écrit d'après le récit de Spalatin. C'est d'après ce manuscrit, publié à l'époque du dernier jubilé de la réformation (1817), que nous rapportons ce songe.

sa mort, et avec son chancelier, l'Électeur dit au duc :

« Il faut, mon frère, que je vous raconte un rêve que j'ai fait cette nuit et dont je voudrais bien savoir la signification. Il m'est si bien gravé dans l'esprit que je ne l'oublierais pas, dussé-je vivre mille ans; car je l'ai eu par trois fois, et toujours avec des circonstances nouvelles.

LE DUC JEAN.

« Est-ce un bon ou un mauvais rêve?

L'ÉLECTEUR.

« Je ne sais : Dieu le sait.

LE DUC JEAN.

« Ne vous en inquiétez pas; mais veuillez me le raconter.

L'ÉLECTEUR.

« M'étant mis au lit hier soir, fatigué et abattu, je m'endormis bientôt après ma prière, et je reposai doucement environ deux heures et demie. M'étant alors réveillé, j'eus jusqu'à minuit toutes sortes de pensées. Je réfléchissais comment je voulais fêter tous les saints, je priais pour les pauvres âmes dans le purgatoire, et je demandais à Dieu de me conduire, moi, mes conseils et mon peuple, selon la vérité. Je m'endormis de nouveau; et alors je rêvai que le Dieu tout-puissant m'envoyait un moine qui était le fils véritable de l'apôtre Saint-Paul. Tous les saints l'accompagnaient, d'après l'ordre de Dieu, afin de lui rendre témoignage auprès de moi, et de déclarer qu'il ne venait point machiner quelque fraude, mais que tout ce qu'il faisait était selon la volonté de Dieu.

Ils me demandèrent de vouloir bien permettre gracieusement qu'il écrivît quelque chose à la porte de l'église du château de Wittemberg, ce que j'accordai par l'organe du chancelier. Là-dessus le moine s'y rendit et se mit à écrire : il le fit en si grosses lettres que je pouvais de Schweinitz lire ce qu'il écrivait. La plume dont il se servait était si grande que l'extrémité atteignait jusqu'à Rome; elle y perçait les oreilles d'un lion qui y était couché [1], et faisait chanceler sur la tête du pape la triple couronne. Tous les cardinaux et les princes, accourant en hâte, s'efforçaient de la soutenir. Moi-même et vous, mon frère, nous voulions aider aussi : j'étendis le bras;... mais en ce moment je me réveillai, le bras en l'air, tout épouvanté et fort en colère contre ce moine qui ne savait pas mieux gouverner sa plume. Je me remis un peu... ce n'était qu'un songe.

« J'étais encore à moitié endormi et je fermai de nouveau les yeux. Le rêve recommença. Le lion, toujours inquiété par la plume, se mit à rugir de toutes ses forces, en sorte que toute la ville de Rome et tous les États du saint Empire accoururent, s'informant de ce que c'était. Le pape demanda qu'on s'opposât à ce moine, et s'adressa surtout à moi, parce que c'était dans mon pays qu'il se trouvait. Je me réveillai encore; je récitai « Notre Père, » je demandai à Dieu de préserver sa Sainteté, et je me rendormis de nouveau....

1 Léon X.

« Alors je rêvai que tous les princes de l'Empire, et nous avec eux, accouraient à Rome, et s'efforçaient les uns après les autres de rompre cette plume; mais plus on faisait d'efforts, plus elle se roidissait; elle craquait comme si elle eût été de fer : nous nous lassâmes enfin. Je fis alors demander au moine (car j'étais tantôt à Rome et tantôt à Wittemberg), d'où il tenait cette plume et pourquoi elle était si forte. « La plume, répondit- « il, a appartenu à une vieille oie de Bohême, âgée « de cent ans[1]. Je la tiens d'un de mes anciens « maîtres d'école. Quant à sa force, elle provient « de ce qu'on ne peut pas lui ôter l'âme ou la « moelle, et j'en suis moi-même tout étonné.... » Tout à coup j'entendis un grand cri : de la longue plume du moine étaient sorties un grand nombre d'autres plumes.... Je me réveillai une troisième fois : il faisait jour....

LE DUC JEAN.

« Monsieur le chancelier, que vous en semble? Que n'avons-nous ici un Joseph ou un Daniel éclairé de Dieu!...

LE CHANCELIER.

« Vos Altesses connaissent le proverbe populaire, que les songes des jeunes filles, des savants et des grands seigneurs ont ordinairement quelque signification cachée. Mais on ne saura celle de ce songe-ci que dans quelque temps, lorsque les cho-

1 Jean Hus. C'est ici une circonstance qu'on a peut-être ajoutée plus tard, pour faire allusion à la parole de Jean Hus que nous avons citée. Voyez le premier livre.

ses auxquelles il a rapport seront arrivées. C'est pourquoi confiez-en l'accomplissement à Dieu, et remettez tout en sa main.

LE DUC JEAN.

« Je pense comme vous, monsieur le chancelier; il n'est pas à propos que nous nous creusions la tête pour découvrir ce que ceci peut signifier. Dieu saura tout diriger pour sa gloire.

L'ÉLECTEUR.

« Que notre Dieu fidèle le fasse! Cependant je n'oublierai jamais ce rêve. J'ai bien pensé à une interprétation.... mais je la garde pour moi. Le temps montrera peut-être si j'ai bien deviné. »

Ainsi se passa, selon le manuscrit de Weimar, la matinée du 31 octobre à Schweinitz : voyons quel en fut le soir à Wittemberg. Nous revenons ici tout à fait sur le terrain de l'histoire.

V.

Les paroles de Luther avaient produit peu d'effet. Tezel, sans se troubler, continuait son commerce et ses discours impies[1]. Luther se résignera-t-il à ces criants abus, et gardera-t-il le silence? Pasteur, il a vivement exhorté ceux qui avaient recours à son ministère; prédicateur, il a fait retentir du haut de la chaire une voix d'avertissement. Il lui reste encore à parler comme théologien; il lui reste à s'adresser, non plus à quelques âmes dans le confessionnal, non plus à l'assemblée

[1] Cujus impiis et nefariis concionibus incitatus Lutherus, studio pietatis ardens, edidit propositiones de indulgentiis. (Melancht. Vita Luth.)

des fidèles de Wittemberg dans le temple, mais à tous ceux qui sont, comme lui, docteurs de la Parole de Dieu. Sa résolution est prise.

Ce n'est pas l'Église qu'il pense attaquer; ce n'est pas le pape qu'il va mettre en cause : au contraire, c'est son respect pour le pape qui ne lui permet pas de se taire plus longtemps sur des prétentions par lesquelles on l'offense. Il faut prendre le parti du pape contre des hommes audacieux qui osent mêler son nom vénérable à leur honteux trafic. Bien loin de penser à une révolution qui renverse la primauté de Rome, Luther croit avoir le pape et la catholicité pour alliés contre des moines impudents[1].

La fête de tous les saints était un jour très-important pour Wittemberg, et surtout pour l'église que l'Électeur y avait construite, et qu'il avait remplie de reliques. On sortait alors ces reliques ornées d'argent, d'or et de pierres précieuses, et on les étalait aux yeux du peuple étonné et ébloui de tant de magnificence[2]. Quiconque visitait ce jour-là cette église et s'y confessait, obtenait une riche indulgence. Aussi dans ce grand jour les pèlerins arrivaient-ils en foule à Wittemberg.

Luther, déjà décidé, s'achemine courageusement, le soir du 31 octobre 1517, vers l'église où se portait la foule superstitieuse des pèlerins,

1 Et in iis certus mihi videbar, me habiturum patronum papam, cujus fiducia tunc fortiter nitebar. (L. Opp. lat. in præf.)

2 .... Quas magnifico apparatu publicè populis ostendi curavit. (Cochlœus, 4.)

et affiche à la porte de ce temple quatre-vingt-quinze thèses ou propositions contre la doctrine des indulgences. Ni l'Électeur, ni Staupitz, ni Spalatin, ni aucun de ses amis, même les plus intimes, n'avaient été instruits de cette démarche[1].

Luther y déclare, dans une espèce de préambule, qu'il a écrit ces thèses dans une véritable charité, et avec le désir exprès d'exposer la vérité au grand jour. Il s'annonce prêt à les défendre le lendemain, à l'université même, envers et contre tous. L'attention qu'elles excitent est grande : on les lit, on se les répète. Bientôt les pèlerins, l'université, toute la ville sont en rumeur.

Voici quelques-unes de ces propositions écrites de la plume du moine et affichées à la porte de l'église de Wittemberg :

1. « Lorsque notre maître et seigneur Jésus-« Christ dit : Repentez-vous, il veut que toute la « vie de ses fidèles sur la terre soit une constante « et continuelle repentance.

2. « Cette parole ne peut être entendue du sacre-« ment de la pénitence (c'est-à-dire de la confession « et de la satisfaction), ainsi qu'il est administré « par le prêtre.

3. « Cependant le Seigneur ne veut pas seule-« ment parler ici de la repentance intérieure : la « repentance intérieure est nulle, si elle ne produit « pas extérieurement toutes sortes de mortifica-« tions de la chair.

1 Cum hujus disputationis nullus etiam intimorum amicorum fuerit conscius. (L. Epp. I, p. 186.)

4. « La repentance et la douleur, c'est-à-dire, la « vraie pénitence, durent aussi longtemps qu'un « homme se déplaît en lui-même, c'est-à-dire, jus« qu'à ce qu'il passe de cette vie dans la vie éter« nelle.

5. « Le pape ne peut, ni ne veut remettre au« cune autre peine que celle qu'il a imposée selon « son bon plaisir, ou conformément aux canons, « c'est-à-dire, aux ordonnances papales.

6. « Le pape ne peut remettre aucune condam« nation, mais seulement déclarer et confirmer la « rémission que Dieu lui-même en a faite ; à moins « qu'il ne le fasse dans les cas qui lui appartien« nent. S'il fait autrement, la condamnation reste « entièrement la même.

8. « Les lois de la pénitence ecclésiastique ne « doivent être imposées qu'aux vivants et ne re« gardent nullement les morts.

21. « Les commissaires d'indulgences se trom« pent quand ils disent que, par l'indulgence du « pape, l'homme est délivré de toute punition et « sauvé.

25. « Le même pouvoir que le pape a sur le pur« gatoire dans toute l'Église, chaque évêque l'a en « particulier dans son diocèse et chaque curé dans « sa paroisse.

27. « Ceux-là prêchent des folies humaines qui « prétendent qu'au moment même où l'argent « sonne dans le coffre-fort, l'âme s'envole du pur« gatoire.

28. « Ceci est sûr, savoir qu'aussitôt que l'ar-

« gent sonne, l'avarice et l'amour du gain arri- « vent, croissent et se multiplient. Mais le secours « et les prières de l'Église ne dépendent que de la « volonté et du bon plaisir de Dieu.

32. « Ceux qui s'imaginent être sûrs de leur sa- « lut par les indulgences, iront au diable avec ceux « qui le leur enseignent.

35. « Ils enseignent des doctrines antichré- « tiennes, ceux qui prétendent que pour délivrer « une âme du purgatoire, ou pour acheter une « indulgence, il n'est besoin ni de tristesse, ni de « repentir.

36. « Chaque chrétien qui éprouve une vraie « repentance pour ses péchés, a une entière ré- « mission de la peine et de la faute, sans qu'il ait « besoin pour cela d'indulgence.

37 « Chaque vrai chrétien, mort ou vivant, a « part à tous les biens de Christ ou de l'Église, « par le don de Dieu et sans lettre d'indulgence.

38. « Cependant il ne faut pas mépriser la dis- « tribution et le pardon du pape ; car son pardon « est une déclaration du pardon de Dieu.

40. « La repentance et la douleur véritables « cherchent et aiment la punition ; mais la douceur « de l'indulgence délie de la punition, et fait que « l'on conçoit de la haine contre elle.

42. « Il faut apprendre aux chrétiens, que le « pape ne pense ni ne veut que l'on compare en « rien l'action d'acheter des indulgences à une œu- « vre quelconque de miséricorde.

43. « Il faut apprendre aux chrétiens, que celui

« qui donne aux pauvres ou qui prête aux néces-
« siteux, fait mieux que celui qui achète une in-
« dulgence.

44. « Car l'œuvre de la charité fait croître la « charité et rend l'homme plus pieux; tandis que « l'indulgence ne le rend pas meilleur, mais seu-« lement plus assuré en lui-même, et mieux à l'a-« bri de la punition.

45. « Il faut apprendre aux chrétiens, que celui « qui voit son prochain dans le besoin, et qui « malgré cela achète une indulgence, n'achète pas « l'indulgence du pape, mais charge sur lui la co-« lère de Dieu.

46. « Il faut apprendre aux chrétiens, que s'ils « n'ont pas du superflu, ils sont obligés de garder « pour leurs maisons de quoi se procurer le né-« cessaire, et ne doivent point le prodiguer en in-« dulgences.

47. « Il faut apprendre aux chrétiens, qu'ache-« ter une indulgence est une chose libre, et non « de commandement.

48. « Il faut apprendre aux chrétiens, que le « pape, ayant plus besoin d'une prière faite avec « foi que d'argent, désire la prière plus que l'ar-« gent, quand il distribue les indulgences.

49. « Il faut apprendre aux chrétiens, que l'in-« dulgence du pape est bonne, si l'on ne met pas « sa confiance en elle; mais qu'il n'y a rien de « plus nuisible, si elle fait perdre la piété.

50. « Il faut apprendre aux chrétiens, que si le « pape connaissait les exactions des prédicateurs « d'indulgences, il aimerait mieux que la métro-

« pole de Saint-Pierre fût brûlée et réduite en cen-
« dres, que de la voir édifiée avec la peau, la chair
« et les os de ses brebis.

51. « Il faut apprendre aux chrétiens, que le « pape, ainsi que c'est son devoir, distribuerait de « son propre argent aux pauvres gens que les « prédicateurs d'indulgences dépouillent mainte« nant de leur dernier sou, dût-il même pour cela « vendre la métropole de Saint-Pierre.

52. « Espérer être sauvé par les indulgences est « une espérance de mensonge et de néant, quand « même le commissaire d'indulgences, et que dis« je? le pape lui-même, voudrait, pour l'assurer, « mettre son âme en gage.

53. « Ils sont les ennemis du pape et de Jésus« Christ ceux qui, à cause de la prédication des « indulgences, défendent de prêcher la Parole de « Dieu.

55. « Le pape ne peut avoir d'autre pensée que « celle-ci : Si l'on célèbre l'indulgence, qui est « moindre, avec une cloche, une pompe et une « cérémonie, il faut, et à bien plus forte raison, « honorer et célébrer l'Évangile, qui est plus « grand, avec cent cloches, cent pompes et cent « cérémonies.

62. « Le véritable et précieux trésor de l'Église « est le saint Évangile de la gloire et de la grâce « de Dieu.

65. « Les trésors de l'Évangile sont des filets « dans lesquels il est arrivé de pêcher autrefois « des gens riches et à leur aise.

66. « Mais les trésors de l'indulgence sont des

« filets avec lesquels on pêche à cette heure les ri-
« chesses des gens.

67. « Il est du devoir des évêques et des pas-
« teurs de recevoir avec tout respect les commis-
« saires des indulgences apostoliques.

68. « Mais il est bien plus encore de leur devoir
« de s'assurer, des yeux et des oreilles, que lesdits
« commissaires ne prêchent pas les rêves de leur
« propre imagination, au lieu des ordres du pape.

71. « Que celui qui parle contre l'indulgence
« du pape, soit maudit.

72. « Mais que celui qui parle contre les pa-
« roles folles et imprudentes des prédicateurs d'in-
« dulgences, soit béni.

76. « L'indulgence du pape ne peut pas ôter le
« moindre péché journalier, pour ce qui regarde
« la coulpe ou l'offense.

79. « Dire que la croix ornée des armes du pape
« est aussi puissante que la croix de Christ, est un
« blasphème.

80. « Les évêques, pasteurs et théologiens qui
« permettent que l'on dise de telles choses au
« peuple, devront en rendre compte.

81. « Cette prédication déhontée, ces éloges
« impudents des indulgences, font qu'il est dif-
« ficile aux savants de défendre la dignité et l'hon-
« neur du pape contre les calomnies des prédica-
« teurs et les questions subtiles et rusées des gens
« du peuple.

86. « Pourquoi, disent-ils, le pape ne bâtit-il
« pas la métropole de Saint-Pierre de son propre
« argent, plutôt que de celui des chrétiens pauvres,

« lui dont la fortune est plus grande que celle du
« plus riche Crassus ?

92. « Puissions-nous donc être débarrassés de « tous les prédicateurs qui disent à l'Église de « Christ : Paix ! paix ! et il n'y a point de paix.

94. « Il faut exhorter les chrétiens à s'appliquer « à suivre Christ, leur chef, à travers les croix, « la mort et l'enfer.

95. « Car il vaut mieux qu'ils entrent par beau« coup de tribulations dans le royaume des cieux, « que d'acquérir une sécurité charnelle par les « consolations d'une fausse paix. »

Voilà donc le commencement de l'œuvre. Les germes de la réformation étaient renfermés dans ces thèses de Luther. Les abus des indulgences y étaient attaqués, et c'est ce qui frappa le plus; mais sous ces attaques se trouvait, en outre, un principe qui, quoique attirant beaucoup moins l'attention de la multitude, devait un jour renverser l'édifice de la papauté. La doctrine évangélique d'une rémission libre et gratuite des péchés y était pour la première fois publiquement professée. Maintenant l'œuvre devait grandir. En effet, il était évident que quiconque aurait cette foi à la rémission des péchés annoncée par le docteur de Wittemberg, que quiconque aurait cette repentance, cette conversion et cette sanctification dont il pressait la nécessité, ne se soucierait plus des ordonnances humaines, échapperait aux langes et aux liens de Rome, et acquerrait la liberté des enfants de Dieu. Toutes les erreurs devaient

tomber devant cette vérité. C'est par elle que la lumière avait commencé à entrer dans l'âme de Luther; c'était de même par elle que la lumière devait se répandre dans l'Église. Une connaissance claire de cette vérité était ce qui avait manqué aux précédents réformateurs. De là la stérilité de leurs efforts. Luther reconnut lui-même, plus tard, qu'en proclamant la justification par la foi, il avait mis la hache à la racine de l'arbre. « C'est « la doctrine que nous attaquons dans les secta- « teurs de la papauté, dit-il. Hus et Wiclef n'ont « attaqué que leur vie; mais en attaquant leur « doctrine, nous saisissons l'oie par la gorge. Tout « dépend de la Parole, que le pape nous a ôtée « et a falsifiée. J'ai vaincu le pape, parce que ma « doctrine est selon Dieu, et que la sienne est se- « lon le diable [1]. »

Nous avons aussi oublié de nos jours cette doctrine capitale de la justification par la foi, quoique en un sens opposé à celui de nos pères. « Du temps de Luther, a dit l'un de nos contem- « porains [2], la rémission des péchés coûtait au « moins de l'argent; mais, de nos jours, chacun « se l'administre gratis à lui-même. » Ces deux travers se ressemblent fort. Il y a même peut-être plus d'oubli de Dieu dans le nôtre que dans celui du seizième siècle. Le principe de la justification par la grâce de Dieu, qui tira l'Église de tant de ténèbres à l'époque de la réformation, peut seul

1 Wenn man die Lehre angreifft, so wird die Gans am Krage gegriffen. (L. Opp. (W.) XXII, p. 1369.)

2 Harms de Kiel.

aussi renouveler notre génération, mettre fin à ses doutes et à ses oscillations, détruire l'égoïsme qui la ronge, établir la moralité et la justice parmi les peuples, en un mot, rattacher à Dieu le monde qui s'en est séparé.

Mais si les thèses de Luther étaient fortes de la force de la vérité qui y était proclamée, elles ne l'étaient pas moins de la foi de celui qui s'en déclarait le défenseur. Il avait tiré avec courage le glaive de la Parole. Il avait fait cet acte dans la foi à la puissance de la vérité. Il avait senti qu'en s'appuyant sur les promesses de Dieu, on pouvait hasarder quelque chose, selon le langage du monde. «Que celui qui veut commencer quelque chose « de bon, dit-il en parlant de cette attaque hardie, « l'entreprenne en se confiant dans la bonté de « cette chose, et non pas, qu'il s'en garde! dans « le secours et la consolation des hommes. De plus, « qu'il ne craigne pas les hommes ni le monde « tout entier. Car cette parole ne mentira pas : *Il « est bon de se confier dans le Seigneur. Et certes, « pas un de ceux qui se confient en toi ne sera « confus*. Mais que celui qui ne veut, ni ne peut « hasarder quelque chose en se confiant en Dieu, « se garde bien de rien entreprendre[1].» Sans doute Luther, après avoir affiché ses thèses à la porte de l'église de tous les saints, se retira dans sa tranquille cellule, rempli de cette paix et de cette joie que donne une action faite au nom du Seigneur et pour la vérité éternelle.

1 L. Opp. Leips. VI, p. 518.

Quelle que soit la hardiesse qui règne dans ces thèses, on y retrouve encore le moine qui refuse d'admettre un seul doute sur l'autorité du siége de Rome. Mais en attaquant la doctrine des indulgences, Luther s'en était pris, sans s'en apercevoir, à plusieurs erreurs, dont la découverte ne pouvait être agréable au pape, vu qu'elle devait conduire tôt ou tard à mettre en question sa suprématie. Luther ne vit pas alors si loin; mais il sentit combien était hardi le pas qu'il venait de faire, et il crut en conséquence devoir en tempérer l'audace, autant que le comportait le respect dû à la vérité. Il ne présenta donc ses thèses que comme des propositions douteuses, sur lesquelles il sollicitait les lumières des savants; et il y joignit, se conformant en cela à un usage établi, une solennelle protestation, par laquelle il déclarait qu'il ne voulait rien dire ou affirmer qui ne fût fondé dans la sainte Écriture, les Pères de l'Église et les droits et décrétales du siége de Rome.

Souvent, dans la suite, Luther, à la vue des conséquences immenses et inattendues de cette courageuse attaque, s'étonna de lui-même, et ne put comprendre qu'il eût osé la faire. C'est qu'une main invisible et plus puissante que la sienne tenait les fils conducteurs, et poussait le héraut de la vérité dans un chemin qu'elle lui cachait encore, et devant les difficultés duquel il eût reculé peut-être, s'il les avait connues et s'il se fût avancé seul et de lui-même. « Je suis, dit-il, entré dans « cette dispute sans propos arrêté, sans le savoir

« ni le vouloir; j'ai été pris entièrement au dé-
« pourvu. J'en prends à témoin le Dieu qui sonde
« tous les cœurs [1]. »

Luther avait appris à connaître la source de ces abus. On lui avait apporté un livret orné des armes de l'archevêque de Mayence et de Magdebourg, qui contenait les règles à suivre dans le débit des indulgences. C'était donc ce jeune prélat, ce prince élégant, qui avait prescrit ou du moins sanctionné tout ce charlatanisme. Luther ne voit en lui qu'un supérieur qu'il doit craindre et vénérer [2]. Ne voulant point battre l'air au hasard, mais plutôt s'adresser à ceux qui ont charge de gouverner l'Église, il lui envoie une lettre remplie à la fois de franchise et d'humilité. C'est le jour même où il affiche ses thèses, que Luther écrit à Albert.

« Pardonnez-moi, très-révérend Père en Christ « et très-illustre Prince, lui dit-il, si moi qui ne « suis què la lie des hommes [3], j'ai la témérité « d'écrire à votre sublime Grandeur. Le Seigneur « Jésus m'est témoin que, sentant combien je suis « petit et méprisable, j'ai longtemps renvoyé de « le faire... Que Votre Altesse cependant laisse « tomber un regard sur un grain de poudre, et, « selon sa douceur épiscopale, reçoive gracieuse- « ment ma requête.

1 Casu enim, non voluntate nec studio, in has turbas incidi; Deum ipsum testor. (L. Opp. lat. in præf.)

2 Domino suo et pastori in Christo venerabiliter metuendo Adresse de la lettre. (Epp. I, p. 68.)

3 Fex hominum. (Ib.)

• « On transporte çà et là dans le pays l'indul-
« gence papale, sous le nom de Votre Grâce. Je « ne veux pas tant accuser les clameurs des pré- « dicateurs, je ne les ai pas entendues, que les « fausses idées des gens simples et grossiers du « peuple, qui, en achetant des indulgences, s'i- « maginent être sûrs de leur salut....

« Grand Dieu ! les âmes confiées à vos soins, « très-excellent Père, sont instruites, non pour la « vie, mais pour la mort. Le compte juste et « sévère qui vous en sera demandé, croît et aug- « mente de jour en jour.... Je n'ai pu me taire « plus longtemps. Non ! l'homme n'est point sau- « vé par l'œuvre ou par l'office de son évêque.... « Le juste même est difficilement sauvé, et le « chemin qui conduit à la vie est étroit. Pourquoi « donc les prédicateurs d'indulgences, par des « fables de néant, remplissent-ils le peuple d'une « sécurité charnelle ?

« L'indulgence seule, à les entendre, doit être « proclamée, doit être exaltée... Eh quoi ! ... le « principal et le seul devoir des évêques n'est-il « pas d'enseigner au peuple l'Évangile et la cha- « rité de Jésus-Christ[1] ? Jésus-Christ lui-même n'a « nulle part ordonné de prêcher l'indulgence; mais « il a commandé avec force de prêcher l'Évangile[2]. « Quelle horreur donc et quel danger pour un « évêque s'il permet qu'on se taise sur l'Évangile,

1 Ut populus Evangelium discat atque charitatem Christi. (Ibid.)

2 Vehementer præcipit. (Ib.)

« et que le bruit des indulgences retentisse seul « et sans cesse aux oreilles de son peuple!...

« Très-digne Père en Dieu, dans l'instruction « des commissaires qui a été publiée sous le nom « de Votre Grâce (sans doute, sans votre savoir), « il est dit que l'indulgence est le plus précieux « trésor, que par elle l'homme est réconcilié avec « Dieu, et que le repentir n'est pas nécessaire à « ceux qui l'achètent.

« Que puis-je et que dois-je donc faire, très-« digne Évêque, sérénissime Prince? Ah! je sup-« plie Votre Altesse par le Seigneur Jésus-Christ, « de porter sur cette affaire le regard d'une pater-« nelle vigilance, de faire entièrement disparaître « ce livre, et d'ordonner aux prédicateurs de tenir « au peuple d'autres discours. Si vous ne le faites, « craignez de voir un jour s'élever quelque voix « qui réfutera ces prédicateurs, à la grande honte « de Votre Altesse sérénissime. »

Luther envoyait en même temps à l'archevêque ses thèses, et l'invitait par post-scriptum à les lire, afin de se convaincre du peu de certitude qu'avait la doctrine des indulgences.

Ainsi tout le désir de Luther était que les sentinelles de l'Église se réveillassent et pensassent enfin à faire cesser les maux qui la désolaient. Rien de plus noble et de plus respectueux que cette lettre d'un moine à l'un des plus grands princes de l'Église et de l'Empire. Jamais on n'agit plus dans l'esprit du précepte de Jésus-Christ : « Rendez à César ce qui appartient à César, et à « Dieu ce qui appartient à Dieu. » Ce n'est pas là

la marche des révolutionnaires fougueux qui méprisent les dominations et qui blâment les dignités. C'est le cri de la conscience d'un chrétien et d'un prêtre qui porte honneur à tous, mais qui avant tout a la crainte de Dieu. Mais toutes les prières et les supplications étaient inutiles. Le jeune Albert, préoccupé de ses plaisirs et de ses desseins ambitieux, ne fit point de réponse à un appel si solennel. L'évêque de Brandebourg, ordinaire de Luther, homme savant et pieux, auquel il envoya aussi ses thèses, répondit qu'il attaquait le pouvoir de l'Église; qu'il s'attirerait à lui-même beaucoup de tracas et de chagrin; que la chose était au-dessus de ses forces, et qu'il lui conseillait fort de demeurer tranquille[1]. Les princes de l'Église fermaient l'oreille à la voix de Dieu qui se manifestait d'une manière si énergique et si touchante par l'organe de Luther. Ils ne voulaient point comprendre les signes du temps; ils étaient frappés de cet aveuglement qui a entraîné déjà la ruine de tant de puissances et de dignités. « Ils pensèrent alors tous deux, dit Luther plus « tard, que le pape serait beaucoup trop fort pour « un misérable mendiant tel que moi. »

Mais Luther pouvait mieux que les évêques juger de l'effet désastreux des indulgences sur les mœurs et la vie du peuple; car il était en rapport direct avec lui. Il voyait constamment et de près ce que les évêques ne connaissaient que par des

1 Er sollte still halten; es wäre eine grosse Sache. (Matth. 13.)

rapports infidèles. Si les évêques lui manquèrent, Dieu ne lui manqua pas. Le Chef de l'Église, qui siége dans le ciel et à qui seul toute puissance a été donnée sur la terre, avait lui-même préparé le terrain et déposé le grain dans la main de son serviteur; il donna des ailes à la semence de la vérité, et il la répandit en un instant sur toute l'étendue de son Église.

Personne ne se présenta le lendemain à l'université pour attaquer les propositions de Luther. Le commerce de Tezel était trop décrié et trop honteux pour qu'un autre que lui-même ou l'un des siens osât relever le gant. Mais ces thèses étaient destinées à retentir ailleurs que sous les voûtes d'une salle académique. A peine avaient-elles été clouées à la porte de l'église du château à Wittemberg, qu'au faible retentissement de ces coups de marteau, succéda, dans toute l'Allemagne, un coup tel qu'il atteignit jusqu'aux fondements de la superbe Rome, menaçant d'une ruine soudaine les murs, les portes et les poteaux de la papauté, étourdissant et épouvantant ses héros, et réveillant en même temps plusieurs milliers d'hommes du sommeil de l'erreur [1].

Ces thèses se répandirent avec la rapidité de l'éclair. Un mois ne s'était pas encore écoulé qu'elles étaient déjà à Rome. « Dans quinze jours, dit un « historien contemporain, elles furent dans toute « l'Allemagne, et dans quatre semaines elles eurent « parcouru à peu près toute la chrétienté, comme

1 Walther, Nachr. v. Luther, p. 45.

« si les anges mêmes en eussent été les messagers « et les eussent portées devant les yeux de tous les « hommes. Personne ne saurait croire le bruit « qu'elles occasionnèrent [1]. » Elles furent plus tard traduites en hollandais et en espagnol, et un voyageur les vendit à Jérusalem. « Chacun, dit Luther, « se plaignait des indulgences, et comme tous les « évêques et les docteurs avaient gardé le silence « et que personne n'avait voulu attacher le grelot, « le pauvre Luther devint un fameux docteur, « parce qu'à la fin pourtant, disait-on, il en était « venu un qui l'avait osé. Mais je n'aimais pas « cette gloire, et le chant me paraissait trop haut « pour les paroles [2]. »

Une partie des pèlerins qui étaient accourus de tous pays à Wittemberg pour la fête de tous les saints, rapportèrent chez eux, au lieu d'indulgences, les fameuses thèses du moine Augustin. Ils contribuèrent ainsi à les répandre. Chacun les lisait, les méditait, les commentait. On s'en occupait dans tous les couvents et dans toutes les universités[3]. Tous les moines pieux, qui étaient entrés au cloître pour sauver leur âme, tous les hommes droits et honnêtes se réjouissaient de cette confession simple et frappante de la vérité, et souhaitaient de tout leur cœur que Luther continuât l'œuvre qu'il avait commencée. « Je re- « marque, » dit à un cardinal un homme très-

1 Myconius, hist. ref., p. 23.
2 Das Lied wollte meiner Stimme zu hoch werden. (L. Opp.)
3 In alle hohe Schulen und Klöster. (Matth. 13.)

digne de foi, l'un des grands rivaux du réformateur, Érasme, « que plus on a des mœurs pures « et une piété évangélique, moins aussi l'on est « opposé à Luther. Sa vie est louée par ceux mêmes qui ne peuvent supporter sa foi. Le monde « était ennuyé d'une doctrine où se trouvaient tant « de fables puériles et d'ordonnances humaines, « et il avait soif de cette eau vive, pure et cachée, « qui sort des veines des évangélistes et des apôtres. Le génie de Luther était fait pour accomplir ces choses, et son zèle devait l'enflammer « pour une entreprise si belle[1]. »

VI.

Il faut suivre ces propositions partout où elles pénétrèrent, dans le cabinet des savants, dans la cellule des moines, dans le palais des princes, pour se faire quelque idée des effets divers, mais prodigieux, qu'elles produisirent en Allemagne.

Reuchlin les reçut. Il était las du rude combat qu'il avait eu à livrer contre les moines. La force que le nouvel athlète déployait dans ses thèses, ranima les esprits abattus du vieux champion des lettres, et rendit la joie à son cœur attristé. « Grâces en soient rendues à Dieu! s'écria-t-il après « les avoir lues, maintenant ils ont trouvé un « homme qui leur donnera tant à faire, qu'ils se-

1 Ad hoc præstandum mihi videbatur ille, et natura compositus et accensus studio. (Erasm. Epp. Campegio Cardinali. I, p. 650.)

« ront bien obligés de laisser ma vieillesse s'ache-
« ver en paix. »

Le prudent Érasme se trouvait dans les Pays-Bas, lorsque les thèses lui parvinrent. Il se réjouit intérieurement de voir ses vœux secrets pour le redressement des abus exprimés avec tant de courage : il approuva leur auteur, l'exhortant seulement à plus de modération et de prudence. Néanmoins, quelques-uns reprochant devant lui à Luther sa violence : « Dieu, dit-il, a donné aux « hommes un médecin qui tranche ainsi dans les « chairs, parce que sans lui la maladie serait de- « venue incurable. » Et plus tard, l'électeur de Saxe lui demandant son avis sur l'affaire de Luther : « Je ne m'étonne pas du tout, répondit-il « en souriant, qu'il ait occasionné tant de bruit; « car il a commis deux fautes impardonnables, qui « sont d'avoir attaqué la tiare du pape et le ventre « des moines [1]. »

Le docteur Flek, prieur du cloître de Steinlausitz, ne lisait plus la messe depuis longtemps, mais il n'en avait dit à personne la véritable cause. Un jour il trouva affichées dans le réfectoire de son couvent les thèses de Luther : il s'approcha, il les lut, et il n'en avait encore parcouru que quelques-unes, que, ne se tenant plus de joie, il s'écria : « Oh ! oh ! il est venu enfin celui que nous « avons si longtemps attendu et qui vous en fera voir, « à vous autres moines !... » Puis, lisant dans l'avenir, dit Mathésius, et jouant sur le sens du mot Wit-

1 Müllers Denkw. IV, 256.

temberg : « Tout le monde, dit-il, viendra chercher la sagesse à cette montagne et l'y trouvera[1]. » Il écrivit au docteur de continuer avec courage ce glorieux combat. Luther l'appelle un homme plein de joie et de consolation.

Alors se trouvait sur l'antique et célèbre siége épiscopal de Würzbourg un homme pieux, honnête et sage, selon le témoignage de ses contemporains, Lorence de Bibra, que nous avons déjà eu occasion de nommer. Lorsqu'un gentilhomme venait lui annoncer qu'il destinait sa fille au cloître : « Donnez-lui plutôt un mari, » lui disait-il. Puis il ajoutait : « Avez-vous besoin d'argent pour « cela ? je vous en prêterai. » L'Empereur et tous les princes avaient pour lui la plus haute estime. Il gémissait sur les désordres de l'Église, et surtout sur ceux des couvents. Les thèses parvinrent aussi dans son palais : il les lut avec grande joie, et déclara publiquement qu'il approuvait Luther. Plus tard, il écrivit à l'électeur Frédéric : « Ne « laissez pas partir le pieux docteur Martin Lu- « ther, car on lui fait tort. » L'Électeur, réjoui de ce témoignage, écrivit de sa propre main au réformateur, pour lui en faire part.

L'empereur Maximilien, prédécesseur de Charles-Quint, lut lui-même avec admiration les thèses du moine de Wittemberg ; il découvrit la portée de cet homme ; il prévit que cet obscur Augustin pourrait bien devenir un puissant allié pour l'Alle-

1 Alle Welt von diesem Weissenberg, Weissheit holen und bekommen. (p. 13.)

magne dans sa lutte avec Rome. Aussi fit-il dire à l'électeur de Saxe par un envoyé : « Gardez avec « soin le moine Luther, car il pourra venir un « temps où l'on aura besoin de lui [1]. » Et peu après, se trouvant en Diète avec Pfeffinger, conseiller intime de l'Électeur : « Eh bien! lui dit-il, « que fait votre Augustin? Vraiment ses proposi- « tions ne sont pas à mépriser! Il en fera voir de « belles aux moines [2]. »

A Rome même, et dans le Vatican, les thèses ne furent pas aussi mal reçues qu'on pourrait le croire. Léon X les jugea en ami des lettres plutôt qu'en pape. Le divertissement qu'elles lui causèrent lui fit oublier les vérités sévères qu'elles contenaient; et comme le maître du sacré palais, qui avait la charge d'examiner les livres, Sylvestre Prierias, l'invitait à traiter Luther en hérétique : « Ce frère Martin Luther, répondit-il, est un très- « beau génie, et tout ce qu'on dit contre lui n'est « que jalousie de moines [3]. »

Il y eut peu d'hommes sur lesquels les thèses de Luther eurent plus d'influence que sur l'écolier d'Annaberg que Tezel avait si impitoyablement repoussé. Myconius était entré dans un couvent. La nuit même de son arrivée, il avait cru voir en songe un champ immense tout couvert d'épis

1 Dass er uns den Munch Luther fleissig beware. (Matth. 15.)

2 Schmidt, Brand. Reformationsgesch., p. 124.

3 Che frate Martino Luthero haveva un bellissimo ingegno, e che coteste erano invidie fratesche. (Brandelli, contemporain de Léon et Dominicain, Hist. trag., pars 3.)

mûrs. « Coupe, » lui avait dit la voix de celui qui le conduisait ; et comme il s'était excusé sur son inhabileté, son guide lui avait montré un moissonneur qui travaillait avec une inconcevable activité. « Suis-le et fais comme lui, » avait dit le guide [1]. Myconius, avide de sainteté comme Luther, se livra dans le couvent aux veilles, aux jeûnes, aux macérations et à toutes les œuvres inventées par les hommes. Mais à la fin il désespéra d'arriver jamais au but de ses efforts. Il abandonna les études et ne se livra plus qu'à des travaux manuels. Tantôt il reliait des livres, tantôt il tournait, tantôt il faisait quelque autre ouvrage. Cette activité extérieure ne pouvait néanmoins apaiser sa conscience troublée. Dieu lui avait parlé, et il ne pouvait retomber dans son ancien sommeil. Cet état d'angoisse dura plusieurs années. On s'imagine quelquefois que les sentiers des réformateurs furent tout à fait faciles, et qu'en rejetant les pratiques de l'Église, il ne leur restait plus qu'agréments et commodités. On ne sait pas qu'ils n'arrivèrent à la vérité que par des luttes intérieures, mille fois plus pénibles que les observances auxquelles se soumettaient facilement des esprits serviles.

Enfin, l'an 1517 arriva ; les thèses de Luther furent publiées ; elles parcoururent la chrétienté, et arrivèrent aussi dans le couvent où se trouvait alors l'écolier d'Annaberg. Il se cacha avec un autre moine, Jean Voit, dans un coin du cloître,

1 Melch. Adami Vita Myconii.

pour les lire tout à son aise [1]. C'était bien là la vérité qu'il avait apprise de son père; ses yeux s'ouvrirent; il sentit en lui une voix qui répondait à celle qui retentissait alors dans toute l'Allemagne, et une grande consolation remplit son cœur. « Je vois bien, dit-il, que Martin Luther est le « moissonneur que j'ai vu en songe, et qui m'a « enseigné à cueillir les épis. » Il se mit aussitôt à professer la doctrine que Luther avait proclamée. Les moines s'effrayèrent en l'entendant : ils le combattirent; ils s'élevèrent contre Luther et contre son couvent. « Ce couvent, répondait My- « conius, est comme le sépulcre du Seigneur : on « voudrait empêcher que Christ n'y ressuscite; « mais on n'y parviendra pas. » Enfin, ses supérieurs, voyant qu'ils ne pouvaient le convaincre, lui interdirent pendant un an et demi tout commerce au dehors, ne lui permettant ni d'écrire, ni de recevoir des lettres, et le menaçant d'une prison éternelle. Cependant l'heure de la délivrance vint aussi pour lui. Nommé plus tard pasteur à Zwickau, il fut le premier qui se prononça contre la papauté dans les églises de la Thuringe. « Alors je pus, dit-il, travailler avec « mon vénérable père Luther, dans la moisson de « l'Évangile. » Jonas l'a nommé un homme qui pouvait ce qu'il voulait [2].

Sans doute il y eut d'autres âmes encore pour

1 Legit tunc cum Joanne Voito, in angulum abditus, libellos Lutheri. (Melch. Adam.)

2 Qui potuit quod voluit.

lesquelles les thèses de Luther furent le signal de la vie. Elles allumèrent une lumière nouvelle dans bien des cellules, des cabanes, des palais. Tandis que ceux qui étaient venus chercher dans les couvents une bonne table, une vie fainéante ou de la considération et des honneurs, dit Mathésius, se mirent à couvrir d'injures le nom de Luther, les religieux qui vivaient dans la prière, le jeûne et les macérations, rendirent grâces à Dieu, dès qu'ils entendirent le cri de cet aigle, que Jean Hus avait annoncé un siècle auparavant [1]. Le peuple même, qui ne comprenait pas trop la question théologique, mais qui savait seulement que cet homme s'élevait contre l'empire des quêteurs et des moines fainéants, l'accueillit avec des éclats de joie. Une sensation immense fut produite en Allemagne par ses propositions hardies. Toutefois, quelques-uns des contemporains du réformateur prévirent les suites graves qu'elles pourraient avoir et les nombreux obstacles qu'elles devaient rencontrer. Ils exprimèrent hautement leurs craintes et ne se réjouirent qu'en tremblant.

« Je crains bien, » écrivait l'excellent chanoine d'Augsbourg, Bernard Adelman, à son ami Pirckheimer, « que le digne homme ne doive enfin « céder à l'avarice et au pouvoir des partisans des « indulgences. Ses représentations ont eu si peu « d'effet, que l'évêque d'Augsbourg, notre primat et « notre métropolitain [2], vient d'ordonner au nom du

1 Darvon Magister Johann Huss geweissaget. (Math. 13.)

2 Totque uxorum vir, ajoute-t-il. (Heumani Documenta litt., p. 167.)

« pape, de nouvelles indulgences pour Saint-Pierre « de Rome. Qu'il se hâte de rechercher le secours « des princes; qu'il se garde de tenter Dieu; car « il faudrait être destitué de sens pour méconnaî- « tre le danger imminent dans lequel il se trouve. » Adelman se réjouit fort quand le bruit se répandit que Henri VIII avait appelé Luther en Angleterre. « Il pourra, pensa-t-il, y enseigner en paix la vé- « rité. » Plusieurs s'imaginèrent ainsi que la doctrine de l'Évangile devait avoir pour appui le pouvoir des princes. Ils ne savaient pas qu'elle marche sans ce pouvoir, et que quand il est avec elle, souvent il l'entrave et il l'affaiblit.

Le fameux historien Albert Kranz se trouvait à Hambourg sur son lit de mort, lorsqu'on lui apporta les thèses de Luther : « Tu as raison, « frère Martin! s'écria le mourant, mais tu n'y « parviendras pas... Pauvre moine ! va dans ta cel- « lule et crie : O Dieu! aie pitié de moi [1] ! »

Un vieux prêtre de Hexter en Westphalie, ayant reçu et lu les thèses dans son presbytère, dit en bas allemand, en branlant la tête : « Cher frère « Martin ! si tu parviens à renverser ce purgatoire « et tous ces marchands de papier, vraiment tu es « un grand monsieur! » Erbénius, qui vivait un siècle plus tard, écrivit ces rimes au-dessous de ces paroles :

1 Frater, abi in cellam, et dic : Miserere mei. (Lindner in Luthers Leben, p. 93.)

« *Quid verò nunc si viveret,*
« *Bonus iste clericus diceret*[1] *?* »

Non-seulement un grand nombre des amis de Luther conçurent des craintes sur sa démarche; plusieurs encore lui témoignèrent leur désapprobation.

L'évêque de Brandebourg, affligé de voir une si importante querelle s'engager dans son diocèse, eût voulu l'étouffer. Il résolut de s'y prendre par la douceur. « Je ne trouve, » fit-il dire à Luther par l'abbé de Lénin, « dans les thèses sur les indul« gences, rien qui soit contraire à la vérité catho« lique; je condamne moi-même ces indiscrètes « proclamations; mais pour l'amour de la paix et « par égard pour votre évêque, cessez d'écrire « sur ce sujet. » Luther fut confus de ce qu'un si grand abbé et un si grand évêque s'adressaient à lui avec tant d'humilité. Touché, entraîné par le premier mouvement de son cœur, il répondit : « J'y consens : j'aime mieux obéir que faire même « des miracles, si cela m'était possible[2]. »

L'Électeur vit avec peine le commencement d'un combat, légitime sans doute, mais dont on ne pouvait prévoir la fin. Nul prince ne désirait plus que Frédéric le maintien de la paix publique. Or, quel immense incendie ce petit feu ne pouvait-il pas allumer? quelles grandes discordes,

1 Que si maintenant il vivait,
Qu'est-ce que le bon clerc dirait?

2 Bene sum contentus : malo obedire quàm miracula facere, etiam si possem. (Epp. I, 71.)

quel déchirement des peuples, cette querelle de moines ne pouvait-elle pas produire? L'Électeur fit donc signifier à plusieurs reprises à Luther toute la peine qu'il ressentait[1].

Dans son ordre même et jusque dans son couvent de Wittemberg, Luther rencontra des désapprobateurs. Le prieur et le sous-prieur furent épouvantés des hauts cris que poussaient Tezel et ses compagnons. Ils se rendirent dans la cellule du frère Martin, émus et tremblants : « De grâce, « lui dirent-ils, ne couvrez pas notre ordre de « honte! Déjà les autres ordres, et surtout les « Dominicains, sautent de joie, de ce qu'ils ne « sont pas seuls à porter l'opprobre. » Luther fut ému de ces paroles; mais se remettant bientôt, il répondit : « Chers Pères! si la chose n'est pas « faite au nom de Dieu, elle tombera; sinon, lais« sez-la marcher. » Le prieur et le sous-prieur se turent. « La chose marche encore maintenant, « ajoute Luther après avoir raconté ce trait, et, « s'il plaît à Dieu, elle ira toujours mieux jusqu'à « la fin. Amen[2]. »

Luther eut encore bien d'autres attaques à soutenir. A Erfurt, on l'accusait de violence et d'orgueil dans la manière dont il condamnait les opinions des autres; c'est le reproche qu'on fait d'ordinaire aux hommes qui ont cette force de conviction que donne la Parole de Dieu. On lui

1 Suumque dolorem sæpè significavit, metuens discordias majores. (Melancht. Vita Luth.)

2 L. Opp. (L.) VI, p. 518.

reprochait aussi de la précipitation et de la légèreté.

« Ils demandent de moi de la modestie, ré« pondit Luther, et ils la foulent eux-mêmes aux « pieds dans le jugement qu'ils portent de moi!... « Nous voyons toujours la paille dans l'œil d'au« trui, et ne remarquons pas la poutre qui est « dans le nôtre.... La vérité ne gagnera pas plus « par ma modestie, qu'elle ne perdra par ma té« mérité. Je désire savoir, continua-t-il, en « s'adressant à Lange, quelles erreurs vous et vos « théologiens avez trouvées dans mes thèses? Qui « ne sait que l'on met rarement en avant une « idée nouvelle, sans avoir une apparence d'orgueil « et sans être accusé de chercher des disputes? « Si l'humilité elle-même voulait entreprendre « quelque chose de nouveau, ceux qui sont d'une « autre opinion crieraient qu'elle est une orgueil« leuse[1]! Pourquoi Christ et tous les martyrs ont« ils été mis à mort? Parce qu'ils ont paru d'or« gueilleux contempteurs de la sagesse du temps, « et qu'ils ont avancé des nouveautés, sans avoir « auparavant pris humblement conseil des organes « de l'ancienne opinion.

« Que les sages d'aujourd'hui n'attendent donc « pas de moi assez d'humilité, ou plutôt d'hypo« crisie, pour demander leur avis, avant que de « publier ce que mon devoir m'appelle à dire. Ce « que je fais ne se fera pas par la prudence des

1 Finge enim ipsam humilitatem nova conari, statim superbiæ subjicietur ab iis qui aliter sapiunt. (L. Epp. I, p. 73.)

« hommes, mais par le conseil de Dieu. Si l'œuvre « est de Dieu, qui l'arrêtera? si elle n'est pas de « lui, qui l'avancera?... Non pas ma volonté, ni la « leur, ni la nôtre, mais ta volonté, ô Père saint, « qui es dans le ciel! » — Quel courage, quel noble enthousiasme, quelle confiance en Dieu, et surtout quelle vérité dans ces paroles, et quelle vérité de tous les temps!

Cependant les reproches et les accusations, qui arrivaient de tous côtés à Luther, ne laissaient pas que de faire quelque impression sur son esprit. Il s'était trompé dans ses espérances. Il s'était attendu à voir les chefs de l'Église, les savants les plus distingués de la nation, s'unir publiquement à lui; mais il en fut autrement. Une parole d'approbation échappée dans un premier moment d'entraînement fut ce que les mieux disposés lui accordèrent; plusieurs de ceux qu'il avait jusqu'alors le plus vénérés, le blâmèrent au contraire hautement. Il se sentit seul dans toute l'Église, seul contre Rome, seul au pied de cet édifice antique et redoutable dont les fondements pénétraient dans les entrailles de la terre, dont les murailles s'élevaient vers les nues, et sur lequel il venait de porter un coup audacieux[1]. Il en fut troublé, abattu. Des doutes qu'il croyait avoir surmontés revinrent dans son esprit avec plus de force. Il tremblait à la pensée qu'il avait contre lui l'autorité de toute l'Église : se soustraire à cette autorité, récuser cette voix à laquelle les peuples

1 Solus primò eram. (L. Opp. lat. in præf.)

et les siècles avaient humblement obéi, se mettre en opposition avec cette Église qu'il avait été accoutumé, dès son enfance, à vénérer comme la mère des fidèles..... lui moine chétif..... c'était un effort au-dessus de la puissance humaine[1]. Aucun pas ne lui coûta plus que celui-là. Aussi fut-ce celui qui décida de la réformation.

Personne ne peut décrire mieux que lui le combat qui se livrait alors dans son âme : « J'ai « commencé cette affaire, dit-il, avec une grande « crainte et un grand tremblement. Qui étais-je « alors, moi pauvre, misérable, méprisable frère, « plus semblable à un cadavre qu'à un homme[2], « qui étais-je pour m'opposer à la majesté du pape, « devant laquelle tremblaient, non-seulement les « rois de la terre et le monde entier, mais encore, « si je puis ainsi dire, le ciel et l'enfer, contraints « d'obéir à un signe de ses yeux?... Personne ne « peut savoir ce que mon cœur a souffert dans ces « deux premières années, et dans quel abattement, « je pourrais dire dans quel désespoir, j'ai souvent « été plongé. Ils ne peuvent s'en faire une idée, « ces esprits orgueilleux qui ont ensuite attaqué « le pape avec une grande hardiesse, bien qu'avec « toute leur habileté ils n'eussent pu lui faire le « moindre mal, si Jésus-Christ ne lui eût déjà fait « par moi, son faible et indigne instrument, une « blessure dont il ne guérira jamais..... Mais, tandis

1 Concilium immanis audaciæ plenum. (Pallavicini I, 17.)

2 Miserrimus tunc fraterculus, cadaveri similior quàm homini. (L. Opp. lat. I, p. 49.)

« qu'ils se contentaient de regarder et me laissaient « seul dans le péril, je n'étais pas si joyeux, si « tranquille et si sûr de l'affaire; car je ne savais « pas alors beaucoup de choses que je sais main- « tenant, grâces à Dieu. Il se trouva, il est vrai, « plusieurs chrétiens pieux à qui mes propositions « plurent fort et qui en firent grand cas; mais je « ne pouvais les reconnaître et les considérer « comme des organes du Saint-Esprit; je ne re- « gardais qu'au pape, aux cardinaux, aux évêques, « aux théologiens, aux jurisconsultes, aux moines, « aux prêtres.... C'était de là que je m'attendais à « voir souffler l'Esprit. Cependant, après être de- « meuré victorieux par l'Écriture de tous les ar- « guments contraires, j'ai enfin surmonté par la « grâce de Christ, avec beaucoup d'angoisse, de « travail, et à grand'peine, le seul argument qui « m'arrêtât encore, savoir, « qu'il faut écouter « l'Église[1]; » car j'honorais, et du fond du cœur, « l'Église du pape comme la véritable Église; et « je le faisais avec bien plus de sincérité et de « vénération que ne le font ces corrupteurs hon- « teux et infâmes, qui, pour s'opposer à moi, la « prônent si fort maintenant. Si j'avais méprisé « le pape, comme le méprisent dans leur cœur « ceux qui le louent tant des lèvres, j'eusse trem- « blé que la terre ne se fût entr'ouverte à l'heure

1 Et cùm omnia argumenta superassem per scripturas, hoc unum cum summa difficultate et angustia, tandem Christo favente, vix superavi, Ecclesiam scilicet esse audiendam. (L. Opp. lat. I, p. 49.)

« même, et ne m'eût englouti tout vivant comme « Coré et tous ceux qui étaient avec lui. »

Combien ces combats honorent Luther! quelle sincérité, quelle droiture ils nous font découvrir dans son âme! et que ces assauts pénibles qu'il eut à soutenir au dedans et au dehors le rendent plus digne de notre respect que n'eût pu le faire une intrépidité sans lutte semblable. Ce travail de son âme nous montre bien la vérité et la divinité de son œuvre. On voit que la cause et le principe en étaient dans le ciel. Qui osera, après tous les traits que nous avons signalés, dire que la réformation fut une affaire de politique? Non certes, elle ne fut pas l'effet de la politique des hommes, mais celui de la puissance de Dieu. Si Luther n'avait été poussé que par des passions humaines, il eût succombé à ses craintes; ses mécomptes, ses scrupules eussent étouffé le feu qui avait été allumé dans son âme, et il n'eût jeté dans l'Église qu'une lueur passagère, comme l'ont fait tant d'hommes zélés et pieux dont les noms sont parvenus jusqu'à nous. Mais maintenant le temps de Dieu était arrivé; l'œuvre ne devait pas s'arrêter; l'affranchissement de l'Église devait être accompli. Luther devait tout au moins préparer ce complet affranchissement et ces vastes développements qui sont promis au règne de Jésus-Christ. Aussi éprouva-t-il la vérité de cette magnifique promesse : *Les jeunes gens d'élite se lassent et se travaillent ; même les jeunes gens tombent sans force : mais ceux qui s'attendent à l'Éternel prennent de nouvelles forces ; les ailes leur reviennent*

comme aux aigles. Cette puissance divine qui remplissait le cœur du docteur de Wittemberg, et qui l'avait jeté dans le combat, lui rendit bientôt toute sa résolution première.

VII.

Les reproches, la timidité ou le silence de ses amis avaient découragé Luther; les attaques de ses ennemis firent sur lui l'effet opposé : c'est ce qui arrive souvent. Les adversaires de la vérité, en croyant par leur violence faire leur œuvre, font celle de Dieu même [1]. Tezel releva, mais d'une main faible, le gant qui lui avait été jeté. Le sermon de Luther, qui avait été pour le peuple ce que les thèses avaient été pour les savants, fut l'objet de sa première réponse. Il réfuta ce discours point par point et à sa manière; puis il annonça qu'il se préparait à combattre plus amplement son adversaire dans des thèses qu'il soutiendrait à l'université de Francfort-sur-l'Oder. « Alors, » dit-il, répondant par ces mots à la conclusion du sermon de Luther, « alors chacun « pourra reconnaître qui est hérésiarque, hérétique, schismatique, erroné, téméraire, calom- « niateur. Alors il paraîtra aux yeux de tous, qui « a une sombre cervelle, qui n'a jamais senti la « Bible, lu les doctrines chrétiennes, compris « ses propres docteurs.... Pour soutenir les pro-

1 Hi furores Tezelii et ejus satellitum imponunt necessitatem Luthero, de rebus iisdem copiosiùs disserendi et tuendæ veritatis. (Melancht. Vita Luth.)

« positions que j'avance, je suis prêt à souffrir « toutes choses, la prison, le bâton, l'eau et le « feu.... »

Une chose frappe en lisant cet écrit de Tezel, c'est la différence qui existe entre l'allemand dont il se sert et celui de Luther. On dirait qu'une distance de quelques siècles les sépare. Un étranger surtout a quelquefois de la peine à comprendre Tezel, tandis que le langage de Luther est presque entièrement celui de nos jours. Il suffit de comparer leurs écrits entre eux, pour voir que Luther est le créateur de la langue allemande. C'est sans doute l'un de ses moindres mérites, mais c'en est un pourtant.

Luther répondit sans nommer Tezel; Tezel ne l'avait point nommé. Mais il n'y avait personne en Allemagne qui ne pût écrire en tête de leurs publications les noms qu'ils jugeaient convenable de taire. Tezel cherchait à confondre la repentance que Dieu demande avec la pénitence que l'Église impose, afin de donner un plus haut prix à ses indulgences. Luther s'attacha à éclaircir ce point.

« Pour éviter beaucoup de mots, » dit-il dans son langage pittoresque, « j'abandonne au vent (qui « d'ailleurs a plus de loisir que moi) ses autres pa- « roles, qui ne sont que des fleurs de papier et des « feuilles sèches, et je me contente d'examiner les « bases de son édifice de glouteron.

« La pénitence que le saint-père impose ne peut « être celle que demande Jésus-Christ; car ce que « le saint-père impose, il peut en dispenser, et si

« ces deux pénitences étaient une seule et même « chose, il s'ensuivrait que le saint-père ôte ce que « Jésus-Christ met, et qu'il déchire le commande- « ment de Dieu... Ah! si bon lui semble, qu'il me « maltraite, continue Luther, après avoir cité d'au- « tres interprétations fausses de Tezel, qu'il m'ap- « pelle hérétique, schismatique, calomniateur, et « tout ce qu'il lui plaira; je ne serai pas pour cela « son ennemi, et je prierai pour lui comme pour « un ami.... Mais il n'est pas possible de souffrir « qu'il traite l'Écriture sainte, notre consolation « (Rom. XV, 4), comme une truie traite un sac « d'avoine [1].... »

Il faut s'accoutumer à voir Luther se servir quelquefois d'expressions acerbes et trop familières pour notre siècle : c'était l'usage du temps; et l'on trouve d'ordinaire sous ces paroles, qui de nos jours choqueraient les convenances du langage, une force et une justesse qui en font pardonner la verdeur. Il continue ainsi :

« Celui qui achète des indulgences, disent en- « core les adversaires, fait mieux que celui qui « donne une aumône à un pauvre qui n'est pas « réduit à l'extrémité. — Maintenant, qu'on nous « apporte la nouvelle que les Turcs profanent nos « églises et nos croix : nous pourrons l'apprendre « sans frémir; car nous avons chez nous des Turcs « cent fois pires, qui profanent et anéantissent le

1 Dass er die Schrift, unsern Trost, nicht anders behandelt wie die Sau einen Habersack.

« seul véritable sanctuaire, la Parole de Dieu, qui « sanctifie toutes choses.... — Que celui qui veut « suivre ce précepte prenne bien garde de ne pas « donner à manger à celui qui a faim, ou de ne « pas vêtir celui qui est nu, avant qu'ils ne rendent « l'âme et n'aient par conséquent plus besoin de « son secours. »

Il est important de comparer ce zèle de Luther pour les bonnes œuvres, avec ce qu'il dit sur la justification par la foi. Au reste, quiconque a quelque expérience et quelque connaissance du christianisme, n'a pas besoin de cette nouvelle preuve d'une vérité dont il a reconnu l'évidence: savoir, que plus on est attaché à la justification par la foi, plus aussi l'on connaît la nécessité des œuvres et l'on est attaché à leur pratique; tandis que le relâchement quant à la doctrine de la foi entraîne nécessairement le relâchement quant aux œuvres. Luther, avant lui Saint-Paul, après lui Howard, sont des preuves de la première assertion. Tous les hommes sans foi, dont le monde est rempli, sont des preuves de la seconde.

Puis Luther, arrivant aux injures de Tezel, les lui rend à sa manière. « A l'ouïe de ces invectives, « il me semble, dit-il, entendre braire un gros âne « contre moi. Je m'en réjouis fort, et je serais bien « triste que de telles gens m'appelassent un bon « chrétien... » Il faut donner Luther tel qu'il est et avec ses faiblesses. Ce penchant à la plaisanterie et à une plaisanterie grossière, en était une. Le réformateur était un grand homme, un homme de

Dieu, sans doute, mais il était homme et non pas ange, et même il n'était pas un homme parfait. Qui a le droit de lui demander la perfection?

« Au reste, ajoute-t-il, en provoquant ses adver-« saires au combat, bien que pour de tels points « il ne soit pas d'usage de brûler les hérétiques, « me voici à Wittemberg, moi, le docteur Martin « Luther! Y a-t-il quelque inquisiteur qui prétende « mâcher du fer et faire sauter en l'air des ro-« chers? je lui fais savoir qu'il a un sauf-conduit « pour s'y rendre, portes ouvertes, table et loge-« ment assurés, le tout par les soins gracieux du « louable prince le duc Frédéric, électeur de Saxe, « qui ne protégera jamais l'hérésie...[1] »

On voit que le courage ne manquait pas à Luther. Il s'appuyait sur la Parole de Dieu; et c'est un rocher qui ne fait jamais défaut dans la tempête. Mais Dieu dans sa fidélité lui accordait aussi d'autres secours. Aux éclats de joie avec lesquels la multitude accueillit les thèses de Luther, avait succédé bientôt un morne silence. Les savants s'étaient retirés timidement à l'ouïe des calomnies et des insultes de Tezel et des Dominicains. Les évêques, qui avaient auparavant blâmé hautement les abus des indulgences, les voyant enfin attaqués, n'avaient pas manqué, par une contradiction dont il n'y a que trop d'exemples, de trouver alors l'attaque inopportune. La plupart des amis du réformateur s'étaient effrayés. Plusieurs s'étaient enfuis. Mais quand la première terreur

1 L. Opp. Leips. XVII, 132.

fut passée, un mouvement contraire s'opéra dans les esprits. Le moine de Wittemberg, qui pendant quelque temps s'était trouvé presque seul au milieu de l'Église, se vit bientôt entouré de nouveau d'un grand nombre d'amis et d'approbateurs.

Il y en eut un qui, quoique timide, lui demeura pourtant fidèle dans toute cette crise, et dont l'amitié fut pour lui une consolation et un appui. C'était Spalatin. Leur correspondance ne discontinua pas. « Je te rends grâces, » lui dit-il, en parlant d'une marque particulière d'amitié qu'il avait reçue de lui ; « mais que ne te dois-je pas [1] ? » C'est le 11 novembre 1517, onze jours après la publication des thèses, et par conséquent dans le moment où la fermentation des esprits était sans doute la plus grande, que Luther aime ainsi à épancher sa reconnaissance dans le cœur de son ami. Il est intéressant de voir, dans cette même lettre à Spalatin, cet homme fort, qui venait de faire l'action la plus courageuse, déclarer d'où la force provient. « Nous ne pouvons rien de nous-« mêmes ; nous pouvons tout par la grâce de Dieu. « Toute ignorance est invincible pour nous : nulle « ignorance n'est invincible pour la grâce de « Dieu. Plus nous nous efforçons de nous-mêmes « de parvenir à la sagesse, plus nous appro-« chons de la folie [2]. Il n'est point vrai que cette

1 Tibi gratias ago : imò quid tibi non debeo ? (L. Epp. I, p. 74.)

2 Quantò magis conamur ex nobis ad sapientiam, tantò amplius appropinquamus insipientiæ. (Ibid.)

« ignorance invincible excuse le pécheur; car au-
« trement il n'y aurait aucun péché dans le
« monde. »

Luther n'avait envoyé ses propositions ni au prince ni à aucun de ses courtisans. Il paraît que le chapelain en témoigna à son ami quelque étonnement : « Je n'ai pas voulu, répond Luther, que « mes thèses parviennent à notre très-illustre « prince, ou à quelqu'un des siens, avant que ceux « qui pensent y être désignés les aient eux-mêmes « reçues, de peur qu'ils ne croient que je les ai « publiées par ordre du prince, ou pour me con- « cilier sa faveur, et par opposition à l'évêque de « Mayence. J'apprends qu'il en est déjà plusieurs « qui rêvent de telles choses. Mais maintenant, je « puis jurer en toute sécurité, que mes thèses ont « été publiées sans la connaissance du duc Fré- « déric [1]. »

Si Spalatin consolait son ami et le soutenait de son influence, Luther de son côté cherchait à répondre aux demandes que lui adressait le modeste chapelain. Entre autres questions, celui-ci lui en fit alors une, qui est encore souvent répétée de nos jours : « Quelle est, lui demanda- « t-il, la meilleure manière d'étudier l'Écriture « sainte ? »

« Jusqu'à présent, répondit Luther, vous ne « m'avez demandé, très-excellent Spalatin, que « des choses qui étaient en mon pouvoir. Mais

1 Sed salvum est nunc etiam jurare, quòd sine scitu ducis Frederici exierint. (L. Epp. I, p. 76.)

« vous diriger dans l'étude des saintes Écritures « est au-dessus de mes forces. Si cependant vous « voulez absolument connaître ma méthode, je ne « vous la cacherai point.

« Il est très-certain qu'on ne peut parvenir à « comprendre les Écritures ni par l'étude, ni par « l'intelligence. Votre premier devoir est donc de « commencer par la prière [1]. Demandez au Sei- « gneur qu'il daigne vous accorder, en sa grande « miséricorde, la véritable intelligence de sa Pa- « role. Il n'y a point d'autre interprète de la Parole « de Dieu que l'auteur même de cette Parole, selon « ce qu'il a dit : *Ils seront tous enseignés de Dieu.* « N'espérez rien de vos travaux, rien de votre « intelligence; confiez-vous uniquement en Dieu « et en l'influence de son Esprit. Croyez-en un « homme qui en a fait l'expérience [2]. » On voit ici comment Luther parvint à la possession de la vérité, dont il fut le prédicateur. Ce ne fut pas, comme le prétendent quelques-uns, en se confiant en une raison orgueilleuse; ce ne fut pas, comme d'autres le soutiennent, en se livrant à des passions haineuses. La source la plus pure, la plus sainte, la plus sublime, Dieu même, interrogé par l'humilité, la confiance et la prière, fut celle où il puisa. Mais il est peu d'hommes de

1 Primùm, id certissimum est, sacras litteras non posse vel studio, vel ingenio penetrari. Ideò primum officium est ut ab oratione incipias.

2 Igitur de tuo studio desperes oportet omninò, simul et ingenio. Deo autem soli confidas et influxui spiritus. Experto crede ista. (L. Epp. I, p. 88, du 18 janvier.)

notre siècle qui l'imitent, et de là vient qu'il en est peu qui le comprennent. Ces mots de Luther sont à eux seuls pour un esprit sérieux une justification de la réforme.

Luther trouva aussi des consolations dans l'amitié de laïques respectables. Christophore Scheurl, l'excellent secrétaire de la ville impériale de Nuremberg, lui donna des marques touchantes de son amitié[1]. On sait combien les témoignages d'intérêt sont doux au cœur de l'homme, quand il se voit attaqué de toutes parts. Le secrétaire de Nuremberg faisait plus encore : il eût voulu gagner à son ami de nombreux amis. Il l'invitait à dédier l'un de ses ouvrages à un jurisconsulte nurembergeois alors célèbre nommé Jérôme Ebner : « Tu « as une haute idée de mes études, lui répond « Luther avec modestie; mais je n'en ai que la « plus abjecte. Néanmoins j'ai voulu me conformer « à tes désirs. J'ai cherché... Mais dans toute ma « provision, que je n'ai jamais trouvée si chétive, « il ne s'est rien offert à moi qui ne me parût « tout à fait indigne d'être dédié à un si grand « homme par un si petit homme que moi. » Touchante humilité! C'est Luther qui parle, et c'est avec le docteur Ebner, dont le nom nous est inconnu, qu'il se compare ainsi. La postérité n'a pas ratifié ce jugement.

Luther, qui n'avait rien fait pour répandre ses

1 Litteræ tuæ, lui écrit Luther le 11 décembre 1517, animum tuum erga meam parvitatem candidum et longè ultrà merita benevolentissimum probaverunt. (L. Epp. I, p. 79.)

thèses, ne les avait pas plus envoyées à Scheurl qu'à l'Électeur et à ses courtisans. Le secrétaire de Nuremberg lui en témoigna son étonnement. « Mon dessein, lui répondit-il, n'avait point été « de donner à mes thèses une telle publicité. Je « voulais seulement conférer sur leur contenu avec « quelques-uns de ceux qui demeurent avec nous « ou près de nous [1]. S'ils les avaient condamnées, « je voulais les détruire. S'ils les avaient approu- « vées, je me proposais de les publier. Mais main- « tenant elles sont imprimées, réimprimées et ré- « pandues bien au-delà de toutes mes espérances; « tellement que je me repens de cette production [2]; « non que je craigne que la vérité soit connue du « peuple, c'est cela seul que j'ai cherché; mais ce « n'est pas là la manière de l'instruire. Il s'y trouve « des questions qui sont encore douteuses pour « moi, et si j'avais pensé que mes thèses fissent « une telle sensation, il est des choses que j'eusse « omises et d'autres que j'eusse affirmées avec une « plus entière assurance. » Luther pensa autrement plus tard. Loin de craindre d'en avoir trop dit, il déclara qu'il aurait dû en dire bien plus encore. Mais les appréhensions que Luther manifeste à Scheurl honorent sa sincérité. Elles montrent qu'il n'y avait en lui ni plan fait à l'avance ni esprit de parti, qu'il n'abondait pas dans son sens

1 Non fuit consilium neque votum eas evulgari, sed cum paucis apud et circùm nos habitantibus primùm super ipsis conferri. (L. Epp. I, p. 95.)

2 Ut me pœniteat hujus fœturæ. (Ibid.)

et qu'il ne cherchait que la vérité. Quand il l'eut pleinement trouvée, il changea de langage : «Vous « trouverez dans mes premiers écrits, dit-il bien « des années après, que j'ai très-humblement ac« cordé au pape beaucoup de choses, et même « de choses importantes, que maintenant je re« garde et je déteste comme abominables et blas« phématoires [1]. »

Scheurl n'était pas le seul laïque considéré qui donnât alors à Luther des marques de son amitié. Le célèbre peintre Albert Durer lui envoya un présent, peut-être était-ce un de ses tableaux, et le docteur lui en fit exprimer toute sa reconnaissance [2].

Ainsi Luther éprouvait alors pour lui-même la vérité de cette parole de la sagesse divine : *L'intime ami aime en tout temps, et il naîtra comme un frère dans la détresse.* Mais il s'en souvenait aussi pour les autres. Il plaidait la cause de tout son peuple. L'Électeur venait de lever un impôt, et on assurait qu'il allait en lever un autre, probablement d'après l'avis de Pfeffinger, conseiller du prince, contre lequel Luther lance souvent des paroles piquantes. Le docteur se mit hardiment à la brèche : « Que Votre Altesse, dit-il, ne méprise « pas la prière d'un pauvre mendiant. Je vous le « demande au nom de Dieu, n'ordonnez pas une

1 Quæ istis temporibus pro summa blasphemia et abominatione habeo et execror. (L. Opp. lat. Wit. in præf.)

2 Accepi.... simul et donum insignis viri Alberti Durer. (L. Epp, I, 95.)

« nouvelle taxe. J'ai eu le cœur brisé, ainsi que « plusieurs de ceux qui vous sont le plus dévoués, « en voyant combien la dernière avait nui à la « bonne renommée et à la popularité dont jouis- « sait Votre Altesse. Il est vrai que Dieu vous a doué « d'une raison élevée, en sorte que vous voyez en « ces choses plus loin que moi, et sans doute que « tous vos sujets. Mais peut-être est-ce la volonté « de Dieu qu'une petite raison en instruise une « grande, afin que personne ne se confie en soi- « même, mais seulement en Dieu notre Seigneur, « lequel daigne garder pour notre bien votre « corps en santé, et votre âme pour la béatitude « éternelle. Amen. » C'est ainsi que l'Évangile, qui fait honorer les rois, fait aussi plaider la cause du peuple. Il prêche à la nation ses devoirs; et les droits qu'elle possède, il les rappelle au prince. La voix d'un chrétien tel que Luther, retentissant dans le cabinet d'un souverain, pourrait souvent tenir lieu de toute une assemblée de législateurs.

Dans cette même lettre, où Luther adresse une sévère leçon à l'Électeur, il ne craint pas de lui faire une demande, ou plutôt de lui rappeler une promesse, celle de lui donner un habit neuf. Cette liberté de Luther, dans un moment où il pouvait craindre d'avoir offensé Frédéric, honore également et le prince et le réformateur. « Mais si « c'est Pfeffinger qui en est chargé, ajoute-t-il, « qu'il me le donne en réalité et non en protesta- « tions d'amitié. Car tisser de bonnes paroles, c'est « ce qu'il sait faire, mais il n'en sort jamais de

« bon drap. » Luther pensait que par les avis fidèles qu'il avait donnés à son prince, il avait bien mérité son habit de cour [1]. Quoi qu'il en soit, deux ans plus tard, il ne l'avait pas reçu, et il le demandait encore [2]. Cela semble indiquer que Frédéric n'était pas autant qu'on l'a dit à la disposition de Luther.

VIII.

Ainsi les esprits étaient peu à peu revenus de leur premier effroi. Luther lui-même était disposé à déclarer que ses paroles n'avaient pas la portée qu'on leur avait attribuée. De nouvelles circonstances pouvaient détourner l'attention générale, et ce coup porté à la doctrine romaine finir par se perdre dans les airs comme tant d'autres. Mais les partisans de Rome empêchèrent que l'affaire n'eût une telle issue. Ils agrandirent la flamme au lieu de l'étouffer.

Tezel et les Dominicains répondirent fièrement à l'attaque qu'on leur avait faite. Brûlant du désir d'écraser le moine audacieux qui était venu troubler leur trafic, et de se concilier la faveur du pontife romain, ils poussèrent un cri de fureur; ils prétendirent qu'attaquer l'indulgence ordonnée par le pape, c'était attaquer le pape lui-même, et ils appelèrent à leur aide tous les moines et les théologiens de leur école [3]. En effet, Tezel sentit

1 Mein Hofkleid verdienen. (Epp. L. I, p. 77 et 78.)

2 Ibid., p. 283.

3 Suum senatum convocat; monachos aliquot et theologos sua sophistica utcunque tinctos. (Melancht. Vita Luth.)

bien qu'un adversaire tel que Luther était trop fort pour lui seul. Tout déconcerté de l'attaque du docteur, mais surtout plein de colère, il quitta les environs de Wittemberg, et se rendit à Francfort-sur-l'Oder, où il arriva déjà au mois de novembre 1517. Conrad Wimpina, homme de beaucoup d'éloquence, et l'un des théologiens les plus distingués de ce temps, était professeur à l'université de cette ville. Wimpina jetait des regards envieux sur le docteur et sur l'université de Wittemberg. Leur réputation l'offusquait. Tezel lui demanda une réponse aux thèses de Luther, et Wimpina écrivit deux séries d'antithèses, ayant pour but de défendre, la première, la doctrine des indulgences, et la seconde, l'autorité du pape.

Le 20 janvier 1518 eut lieu cette dispute préparée longtemps à l'avance, annoncée avec éclat, et sur laquelle Tezel fondait tant d'espérances. Il avait battu le rappel. Des moines avaient été envoyés de tous les cloîtres des environs; ils s'y rencontrèrent au nombre de plus de trois cents. Tezel lut ses thèses. On y retrouvait jusqu'à cette déclaration, « que quiconque dit que l'âme ne s'en« vole pas du purgatoire aussitôt que le denier « sonne au fond du coffre-fort, est dans l'erreur [1].»

Mais surtout il établissait des propositions d'après lesquelles le pape semblait vraiment *assis comme Dieu dans le temple de Dieu*, selon le

1 Quisquis ergò dicit, non citiùs posse animam volare, quàm in fundo cistæ denarius possit tinnire, errat. (Positiones fratris Joh. Tezelii, pos. 56, L. Opp. I, p. 94.)

langage d'un apôtre. Il était commode pour ce marchand effronté de se réfugier avec tous ses désordres et ses scandales sous le manteau du pape.

Voici ce qu'il se déclara prêt à défendre en présence de la nombreuse assemblée qui l'entourait :

3. « Il faut enseigner aux chrétiens, que le pape, « par la grandeur de sa puissance, est au-dessus « de toute l'Église universelle et des conciles, et « que l'on doit obéir à ses ordonnances en toute « soumission.

4. « Il faut enseigner aux chrétiens, que le pape « seul a droit de décider dans les choses de la foi « chrétienne; que seul il a la puissance, et que « personne ne l'a excepté lui, d'expliquer d'après « son sens le sens de l'Écriture sainte, et d'ap« prouver ou condamner toutes paroles ou œuvres « des autres.

5. « Il faut enseigner aux chrétiens, que le juge« ment du pape, dans les choses qui concernent « la foi chrétienne et qui sont nécessaires au salut « du genre humain, ne peut nullement errer.

6. « Il faut enseigner aux chrétiens, que l'on « doit plus s'appuyer et se reposer, dans les choses « de la foi, sur la pensée du pape, telle que ses « jugements la manifestent, que sur la pensée de « tous les hommes sages, telle qu'ils la tirent de « l'Écriture.

8. « Il faut enseigner aux chrétiens, que ceux « qui portent atteinte à l'honneur et à la dignité

« du pape, se rendent coupables du crime de lèse-« majesté et méritent la malédiction.

17. « Il faut enseigner aux chrétiens, qu'il y a « beaucoup de choses que l'Église regarde comme « des articles certains de la vérité universelle, quoi-« qu'elles ne se trouvent ni dans le canon de la « Bible, ni dans les anciens docteurs.

44. « Il faut enseigner aux chrétiens, que l'on « doit tenir pour hérétiques obstinés, ceux qui « déclarent par leurs paroles, leurs actions ou « leurs écrits, qu'ils ne rétracteraient pas leurs « propositions hérétiques, dût-il pleuvoir ou grê-« ler sur eux excommunications sur excommuni-« cations.

48. « Il faut enseigner aux chrétiens, que ceux « qui protégent l'erreur des hérétiques, et qui « empêchent par leur autorité qu'ils ne soient « amenés par-devant le juge qui a le droit de les « entendre, sont excommuniés; que si dans l'es-« pace d'une année ils ne s'abstiennent pas de le « faire, ils seront déclarés infâmes et cruellement « punis de plusieurs châtiments, d'après les rè-« gles du droit et pour l'épouvante de tous les « hommes [1].

50. « Il faut enseigner aux chrétiens, que ceux « qui barbouillent tant de livres et de papier, qui « prêchent ou disputent publiquement et mécham-« ment sur la confession de la bouche, sur la satis-

1 Pro infamibus sunt tenendi, qui etiam per juris capitula terribiliter multis plectentur pœnis in omnium hominum terrorem. (Ibid., p. 98.)

« faction des œuvres, sur les riches et grandes in-
« dulgences de l'évêque de Rome et sur son pou-
« voir; que ceux qui se rangent avec ceux qui
« prêchent ou qui écrivent de telles choses, qui
« prennent plaisir à leurs écrits et qui les répan-
« dent parmi le peuple et dans le monde; que ceux
« enfin qui parlent de ces choses en cachette,
« d'une manière méprisable et sans pudeur, doi-
« vent tous trembler d'encourir les peines que
« nous venons de nommer, et de se précipiter
« eux-mêmes, et d'autres avec eux, au jour à venir,
« dans l'éternelle condamnation, et ici-bas déjà
« dans un grand opprobre. Car chaque bête qui
« touche la montagne sera lapidée. »

On voit que Tezel n'attaquait pas Luther seul. Il avait probablement en vue dans la 48e thèse l'électeur de Saxe. Ces propositions, du reste, sentent bien le Dominicain. Menacer tout contradicteur de châtiments cruels, était un argument d'inquisiteur, auquel il n'y avait guère moyen de répondre. Les trois cents moines que Tezel avait rassemblés, ouvraient tous de grands yeux et admiraient ce qu'il avait dit. Les théologiens de l'université craignaient trop d'être mis au nombre des fauteurs de l'hérésie, ou étaient trop attachés aux principes de Wimpina, pour attaquer franchement les étonnantes thèses qui venaient d'être lues.

Toute cette affaire, dont on avait fait si grand bruit, semblait donc ne devoir être qu'un combat simulé; mais parmi la foule des étudiants qui assistaient à la dispute, était un jeune homme

d'environ vingt ans, nommé Jean Knipstrow. Il avait lu les thèses de Luther et les avait trouvées conformes aux doctrines de l'Écriture. Indigné de voir la vérité foulée publiquement aux pieds, sans que personne se présentât pour la défendre, ce jeune homme éleva la voix, au grand étonnement de toute l'assemblée, et attaqua le présomptueux Tezel. Le pauvre Dominicain, qui n'avait pas compté sur une telle opposition, en fut tout troublé. Après quelques efforts, il abandonna le champ de bataille et céda la place à Wimpina. Celui-ci résista avec plus de vigueur; mais Knipstrow le pressa de telle sorte que, pour mettre fin à une lutte si inconvenante à ses yeux, Wimpina, qui présidait, déclara la discussion close, et passa sans autres à la promotion de Tezel au grade de docteur, récompense de ce glorieux combat. Wimpina, pour se débarrasser du jeune orateur, le fit envoyer dans le couvent de Pyritz en Poméranie, avec ordre de l'y garder sévèrement. Mais cette lumière naissante ne fut enlevée des bords de l'Oder que pour répandre plus tard en Poméranie une grande clarté [1]. Dieu, quand il le trouve bon, emploie des écoliers pour confondre des docteurs.

Tezel, voulant réparer l'échec qu'il avait reçu, eut recours à l'*ultima ratio* de Rome et des inquisiteurs, nous voulons dire au feu. Il fit dresser sur une promenade de l'un des faubourgs de Franc-

1 Spieker, Gesch. Dr. M. Luthers. Beckmani Notitia Univ. Francofurt. VIII, etc.

fort une chaire et un échafaud. Il s'y rendit en procession solennelle avec ses insignes d'inquisiteur de la foi. Il déchaîna du haut de la chaire toute sa fureur. Il lança des foudres, et s'écria de sa puissante voix, que l'hérétique Luther devait être mis à mort par le feu. Puis, plaçant les propositions et le sermon du docteur sur l'échafaud, il les brûla[1]. Il s'entendait mieux à cela qu'à défendre des thèses. Cette fois il ne trouva point de contradicteurs; sa victoire fut complète. L'impudent Dominicain rentra triomphant dans Francfort. Quand les partis puissants sont vaincus, ils ont recours à certaines démonstrations qu'il faut bien leur passer comme une consolation de leur honte.

Les secondes thèses de Tezel forment une époque importante de la réformation. Elles déplacèrent la dispute; elles la transportèrent des marchés d'indulgences dans les salles du Vatican, et la détournèrent de Tezel sur le pape. A ce méprisable courtier que Luther avait pris à bras-le-corps, elles substituèrent la personne sacrée du chef de l'Église. Luther en fut étonné. Il est probable que plus tard il eût fait de lui-même ce pas; mais ses ennemis lui en épargnèrent la peine. Dès lors il ne fut plus seulement question d'un commerce décrié, mais de Rome; et le coup dont

1 Fulmina in Lutherum torquet : vociferatur ubique hunc hereticum igni perdendum esse : propositiones etiam Lutheri et concionem de indulgentiis publicè conjicit in flammas. (Melancht. Vita Luth.)

une main courageuse avait voulu abattre la boutique de Tezel, vint ébranler jusque dans ses bases le trône du pontife-roi.

Les thèses de Tezel ne furent, au reste, que le signal donné à la troupe de Rome. Un cri s'éleva contre Luther parmi les moines, furieux de voir paraître un adversaire plus redoutable que ne l'avaient été Érasme et Reuchlin. Le nom de Luther retentit du haut des chaires des Dominicains. Ils s'adressaient aux passions du peuple; ils appelaient le courageux docteur un insensé, un séducteur, un possédé du démon. Sa doctrine était décriée comme la plus horrible hérésie. « Attendez seulement encore quinze jours, quatre semaines tout « au plus, disaient-ils, et cet hérétique insigne sera « brûlé. » Si cela n'eût dépendu que des Dominicains, le sort de Hus et de Jérôme eût bientôt été celui du docteur saxon; mais Dieu veillait sur lui. Sa vie devait accomplir ce que les cendres de Hus avaient commencé; car chacun sert à l'œuvre de Dieu, l'un par sa vie, l'autre par sa mort. Plusieurs s'écriaient déjà que l'université de Wittemberg tout entière était atteinte d'hérésie, et ils la déclaraient infâme [1]. « Poursuivons ce scélérat et « tous ses partisans! » continuaient-ils. En plusieurs endroits ces cris réussissaient à soulever les passions du peuple. Ceux qui partageaient les opinions du réformateur étaient signalés à l'attention

1 Eò furunt usquè, ut Universitatem Wittembergensem propter me infamem conantur facere et hæreticam. (L. Epp. I, p. 92.)

publique, et partout où les moines se trouvaient les plus forts, les amis de l'Évangile éprouvaient les effets de leur haine. Ainsi commençait à s'accomplir pour la réformation cette prophétie du Sauveur : *On vous injuriera, on vous persécutera, on dira faussement contre vous, à cause de moi, toute sorte de mal.* Cette rétribution du monde ne manque en aucun temps aux disciples décidés de l'Évangile.

Quand Luther eut connaissance des thèses de Tezel, et de l'attaque générale dont elles furent le signal, son courage s'enflamma. Il sentit qu'il fallait résister en face à de tels adversaires; son âme intrépide n'eut pas de peine à s'y résoudre. Mais en même temps leur faiblesse lui révéla sa force, et lui donna le sentiment de ce qu'il était lui-même.

Il ne se laissa pourtant point aller à ces mouvements d'orgueil si naturels au cœur de l'homme. « J'ai plus de peine, écrivait-il alors à Spalatin, à « m'empêcher de mépriser mes adversaires et de « pécher ainsi contre Jésus-Christ, que je n'en « aurais à les vaincre. Ils sont tellement ignorants « des choses divines et humaines, que c'est une « honte que d'avoir à combattre contre eux. Et cependant c'est cette ignorance même qui leur « donne leur inconcevable audace et leur front « d'airain [1]. » Mais ce qui fortifiait surtout son cœur au milieu de ce déchaînement universel, c'était l'intime conviction que sa cause était celle de la

1 Epp. Luth. I, p. 92.

vérité. « Ne vous étonnez pas, écrivait-il à Spa-« latin, au commencement de l'année 1518, de ce « qu'on m'insulte si fort. J'entends avec joie ces « injures. Si l'on ne me maudissait pas, nous ne « pourrions pas croire si fermement que la cause « que j'ai entreprise est celle de Dieu même[1]. « Christ a été mis pour être un signe auquel on « contredira. Je sais, disait-il encore, que la Pa-« role de Dieu a été dès le commencement du « monde d'une nature telle, que quiconque a « voulu la porter dans le monde, a dû, comme « les apôtres, abandonner toutes choses et atten-« dre la mort. S'il n'en était pas ainsi, ce ne se-« rait pas la Parole de Jésus-Christ[2]. » Cette paix au milieu de l'agitation est une chose inconnue aux héros du monde. On voit des hommes qui sont à la tête d'un gouvernement, d'un parti politique, succomber sous leurs travaux et sous leurs peines. Le chrétien acquiert d'ordinaire dans la lutte de nouvelles forces. C'est qu'il connaît une source mystérieuse de repos et de courage qu'ignore celui dont les yeux sont fermés à l'Évangile.

Une chose pourtant agitait quelquefois Luther : c'était la pensée des dissentiments que sa courageuse opposition pourrait produire. Il savait qu'une parole peut suffire pour enflammer tout le monde. Il voyait quelquefois prince contre prince, peut-

1 Nisi maledicerer, non crederem ex Deo esse quæ tracto. (L. Epp. I, 85.)

2 Morte emptum est (verbum Dei), continue-t-il dans un langage plein d'énergie, mortibus vulgatum, mortibus servatum, mortibus quoque servandum aut referendum est.

être peuple contre peuple. Son cœur allemand en était attristé; sa charité chrétienne en était effrayée. Il eût voulu la paix. Cependant il fallait parler. Ainsi le voulait le Seigneur. « Je tremble, « disait-il, je frémis à la pensée que je pourrais « être une cause de discorde entre de si grands « princes [1]. »

Il garda encore le silence sur les propositions de Tezel concernant le pape. Si la passion l'avait emporté, il se serait sans doute jeté aussitôt avec impétuosité sur cette étonnante doctrine à l'abri de laquelle son adversaire prétendait se cacher. Il ne le fit point. Il y a dans son attente, dans sa réserve, dans son silence, quelque chose de grave et de solennel, qui révèle suffisamment l'esprit qui l'animait. Il attendit, mais non par faiblesse; car le coup n'en fut que plus fort.

Tezel, après son auto-da-fé de Francfort-sur-l'Oder, s'était hâté d'envoyer ses thèses en Saxe. Elles y serviront d'antidote, pensait-il, à celles de Luther. Un homme arriva de Halle à Wittemberg, chargé par l'inquisiteur d'y répandre ses propositions. Les étudiants de l'université, encore tout indignés de ce que Tezel avait brûlé les thèses de leur maître, apprirent à peine l'arrivée de son messager, qu'ils le cherchèrent, l'entourèrent, le pressèrent, l'effrayèrent : « Comment oses-tu ap-« porter ici de telles choses? » lui dirent-ils. Quelques-uns lui achetèrent une partie des exemplaires

1 Inter tantos principes dissidii origo esse, valde horreo et timeo. (L. Epp. I, p. 93.)

dont il était muni; d'autres se saisirent du reste; ils s'emparèrent ainsi de toute sa provision, qui montait à huit cents exemplaires; puis, à l'insu de l'Électeur, du sénat, du recteur, de Luther et de tous les professeurs[1], ils affichèrent ces mots aux poteaux de l'université: « Que celui qui a envie d'assister à l'embrasement et aux funérailles « des thèses de Tezel, se trouve à deux heures sur « la place du marché. »

Ils s'y rassemblèrent en foule à cette heure et livrèrent aux flammes les propositions du Dominicain, au milieu de bruyantes acclamations. Un exemplaire échappa à l'incendie. Luther l'envoya plus tard à son ami Lange d'Erfurt. Cette jeunesse généreuse, mais imprudente, suivait le précepte des anciens : *Œil pour œil et dent pour dent*, et non celui de Jésus-Christ. Mais quand les docteurs et les professeurs donnaient un tel exemple à Francfort, faut-il s'étonner que de jeunes étudiants le suivissent à Wittemberg? La nouvelle de cette exécution académique se répandit dans toute l'Allemagne, et y fit grand bruit[2]. Luther en ressentit une vive peine.

« Je m'étonne, écrivit-il à son ancien maître « Jodocus à Erfurt, que vous ayez pu croire que « c'était moi qui avais fait brûler les thèses de « Tezel. Pensez-vous donc que j'aie tellement per- « du l'esprit? Mais que puis-je y faire? Quand il

1 Hæc inscio principe, senatu, rectore, denique omnibus nobis. (L. Epp. I, p. 99.)

2 Fit ex ea re ingens undique fabula. (Ibid.)

« s'agit de moi, tous croient tout de tous [1]. Puis-je « enchaîner les langues du monde entier? Eh bien! « qu'ils disent, qu'ils écoutent, qu'ils voient, qu'ils « prétendent ce qu'il leur plaira. J'agirai tant que « le Seigneur m'en donnera la force, et, Dieu ai- « dant, je ne craindrai jamais rien. » « Ce qu'il en « aviendra, dit-il à Lange, je l'ignore, si ce n'est « que le péril dans lequel je me trouve devient « par cela même beaucoup plus grand [2]. » Cet acte montre combien les cœurs des jeunes gens brûlaient déjà pour la cause que défendait Luther. C'était un signe d'une haute importance; car un mouvement qui a lieu dans la jeunesse est bientôt porté nécessairement dans la nation tout entière.

Les thèses de Tezel et de Wimpina, quoique peu estimées, produisirent un certain effet. Elles agrandissaient la dispute, elles élargissaient la déchirure faite au manteau de l'Église, elles lançaient dans la querelle des questions du plus haut intérêt. Aussi les chefs de l'Église commencèrent-ils à y regarder de plus près, et à se prononcer avec force contre le réformateur. « Je ne sais vraiment « en qui Luther se confie, dit l'évêque de Brande- « bourg, qu'il ose ainsi porter atteinte à la puis- « sance des évêques. » Comprenant que cette nouvelle circonstance demandait de nouvelles démarches, l'évêque vint lui-même à Wittemberg. Mais il trouva Luther animé de cette joie inté-

1 Omnes omnibus omnia credunt de me. (L. Epp. I, p. 109.)
2 L. Epp. I, p. 98.

rieure que donne une bonne conscience, et décidé à livrer le combat. L'évêque sentit que le moine Augustin obéissait à une puissance supérieure à la sienne, et il s'en retourna irrité à Brandebourg. Un jour, c'était encore pendant l'hiver de 1518, étant assis devant son foyer, il dit, en se tournant vers ceux qui l'entouraient : « Je ne veux pas « reposer en paix ma tête, que je n'aie jeté Martin « au feu, comme ce tison ; » et il jeta dans le brasier le tison qu'il tenait. La révolution du seizième siècle ne devait pas plus s'accomplir par les chefs de l'Église, que celle du premier ne l'avait été par le sanhédrin et par la synagogue. Les chefs du clergé furent opposés, au seizième siècle, à Luther, à la réformation, à ses ministres, comme ils l'avaient été à Jésus-Christ, à l'Évangile, à ses apôtres, et comme trop souvent, dans tous les temps, ils le sont à la vérité. — « Les évêques, » dit Luther en parlant de la visite que lui avait faite le prélat de Brandebourg, « commencent à « s'apercevoir qu'ils auraient dû faire ce que je « fais, et ils en sont honteux. Ils m'appellent or« gueilleux, audacieux, et je ne nie pas que je le « sois. Mais ils ne sont pas gens à savoir ce que « Dieu est et ce que nous sommes [1]. »

IX.

Une résistance plus grave que celle de Tezel était déjà opposée à Luther. Rome avait répondu. Une réplique était partie des murailles du sacré

1 Quid vel Deus vel ipsi sumus (L. Epp. I, 224.)

palais. Ce n'était pas Léon X qui s'était avisé de parler théologie : « Querelle de moines, avait-il dit « un jour ; le mieux est de ne pas s'en mêler. » Et une autre fois : « C'est un Allemand ivre qui a écrit « ces thèses ; quand son vin aura passé, il parlera « tout autrement [1]. » Un Dominicain de Rome, Sylvestre Prierias, maître du sacré palais, exerçait les fonctions de censeur. Il fut en cette qualité le premier qui eut connaissance en Italie des thèses du moine saxon.

Un censeur romain et les thèses de Luther, quelle rencontre ! La liberté de la parole, la liberté d'examen, la liberté de la foi viennent heurter, dans la ville de Rome, ce pouvoir qui prétend tenir en ses mains le monopole des intelligences, et ouvrir et fermer, comme il lui plaît, la bouche de la chrétienté. La lutte de la liberté chrétienne, qui produit des enfants de Dieu, avec le despotisme pontifical, qui produit des esclaves de Rome, est comme symbolisée, dès les premiers jours de la réformation, dans la rencontre de Luther et de Prierias.

Le censeur romain, prieur général des Dominicains, chargé de décider ce que la chrétienté doit dire ou taire, et ce qu'elle doit savoir ou ignorer, se hâta de répondre. Il publia un écrit qu'il dédia à Léon X. Il y parlait avec mépris du moine allemand, et déclarait, avec une suffisance toute romaine, « qu'il serait curieux de s'assurer

1 Ein voller trunkener Deutscher. (L. Opp. (W.) XXII, p. 1337.)

« si ce Martin-là avait un nez de fer ou une tête « d'airain, qu'on ne pût le briser[1] !... » Puis, sous la forme du dialogue, il attaquait les thèses de Luther, en employant tour à tour la moquerie, les injures et les menaces.

Ce combat entre l'Augustin de Wittemberg et le Dominicain de Rome se livra sur la question même qui est le principe de la réforme, savoir : « Quelle est pour les chrétiens la seule autorité « infaillible? » Voici le système de l'Église exposé d'après ses organes les plus indépendants[2] :

La lettre de la Parole écrite est morte, sans l'esprit d'interprétation qui seul en fait connaître le sens caché. Or, cet esprit n'est point accordé à chaque chrétien, mais à l'Église, c'est-à-dire aux prêtres. C'est une grande témérité que de prétendre que celui qui a promis à l'Église d'être toujours avec elle jusqu'à la fin du monde, ait pu l'abandonner à la puissance de l'erreur. On dira peut-être que la doctrine et la constitution de l'Église ne sont plus telles qu'on les trouve dans les saints oracles. Sans doute; mais ce changement n'est qu'apparent : il se rapporte à la forme et non au fond. Il y a plus, ce changement est un progrès. La force vivifiante de l'Esprit divin a donné de la réalité à ce qui dans l'Écriture n'était qu'en idée; elle a donné un corps aux es-

1 An ferreum nasum aut caput æneum gerat iste Lutherus, ut effringi non possit. (Sylv. Prieratis Dialogus.)

2 Voyez Joh. Gersonis Propositiones de sensu litterali S. Scripturæ. (Opp. tom. I.)

quisses de la Parole; elle a mis la dernière main à ses ébauches, et elle a achevé l'ouvrage dont la Bible n'avait fourni que les premiers traits. Il faut donc comprendre le sens de la sainte Écriture ainsi que l'a déterminé l'Église, conduite par l'Esprit saint. Ici les docteurs catholiques se divisaient. Les conciles généraux, disaient les uns, et Gerson était de ce nombre, sont les représentants de l'Église. Le pape, disaient les autres, est le dépositaire de l'esprit d'interprétation, et personne n'a le droit de comprendre l'Écriture autrement que l'arrête le pontife romain. C'était l'avis de Prierias.

Telle fut la doctrine que le maître du sacré palais opposa à la réformation naissante. Il avança sur la puissance de l'Église et du pape des propositions dont les flatteurs les plus déhontés de la cour de Rome auraient eux-mêmes rougi. Voici l'un des points qu'il établit en tête de son écrit : « Quiconque ne s'appuie pas sur la doctrine de « l'Église romaine et du pontife romain, comme « sur la règle infaillible de la foi, de laquelle « l'Écriture sainte elle-même tire sa force et son « autorité, est un hérétique [1]. »

Puis, dans un dialogue, dont les interlocuteurs sont Luther et Sylvestre, ce dernier cherche à réfuter les propositions du docteur. Les sentiments du moine saxon étaient chose toute nouvelle pour un censeur romain; aussi Prierias montre-t-i

1 A qua etiam sacra Scriptura robur trahit et auctoritatem, hæreticus est (fondamentum tertium.)

qu'il n'a compris ni les émotions de son cœur, ni les mobiles de sa conduite. Il mesurait le docteur de la vérité à la petite mesure des valets de Rome. « O cher Luther! lui dit-il, si tu reçevais « de notre seigneur le pape un bon évêché et une « indulgence plénière pour la réparation de ton « église, tu filerais plus doux, et tu prônerais « même l'indulgence que maintenant tu te plais à « noircir! » L'Italien, si fier de l'élégance de ses mœurs, prend quelquefois le ton le plus grossier: « Si le propre des chiens est de mordre, dit-il à « Luther, je crains bien que tu n'aies eu un chien « pour père [1]. » Le Dominicain s'étonne presque, à la fin, de la condescendance qu'il a eue de parler au moine rebelle, et il termine en montrant à son adversaire les dents cruelles d'un inquisiteur : « L'Église romaine, dit-il, qui a dans le pape « le faîte de son pouvoir spirituel et temporel, « peut contraindre par le bras séculier ceux qui, « ayant d'abord reçu la foi, s'en écartent. Elle n'est « point tenue d'employer des raisons pour com« battre et pour vaincre les rebelles [2]. »

Ces mots, tracés par la plume de l'un des dignitaires de la cour romaine, avaient un sens très-positif. Elles n'épouvantèrent cependant pas Luther. Il crut, ou feignit de croire, que ce Dialogue n'était point de Prierias, mais d'Ulrich de Hütten, ou de l'un des autres auteurs des *Lettres de quel-*

1 Si mordere canum est proprium, vereor ne tibi pater canis fuerit. (Sylvestri Prieratis Dialog.)

2 Seculari brachio potest eos compescere, nec tenetur rationibus certare ad vincendos protervientes. (Ibid.)

ques hommes obscurs, qui, disait-il, dans sa satirique humeur et pour exciter Luther contre Prierias, avait compilé cet amas de sottises [1]. Toutefois, après avoir gardé quelque temps le silence, ses doutes, s'il en avait, furent dissipés ; il se mit à l'œuvre, et, deux jours après, sa réponse fut prête [2].

La Bible avait formé le réformateur et commencé la réformation. Luther n'avait pas eu besoin du témoignage de l'Église pour croire. Sa foi était venue de la Bible elle-même, du dedans et non du dehors. Il était si intimement convaincu que la doctrine évangélique était inébranlablement fondée sur la Parole de Dieu, que toute autorité extérieure était inutile à ses yeux. Cette expérience que Luther avait faite, ouvrait à l'Église un nouvel avenir. La source vive qui venait de jaillir pour le moine de Wittemberg, devait devenir un fleuve qui désaltérerait les peuples.

Pour comprendre la Parole, il faut que l'Esprit de Dieu en donne l'intelligence, avait dit l'Église ; et elle avait eu raison jusque-là. Mais son erreur avait été de considérer l'Esprit saint comme un monopole accordé à une certaine caste, et de penser qu'il pouvait être renfermé exclusivement dans des assemblées, dans des colléges, dans une ville, dans un conclave. *Le vent souffle où il veut*, avait dit le Fils de Dieu en parlant de l'Esprit de Dieu ;

1 Convenit inter nos, esse personatum aliquem Sylvestrum ex obscuris viris, qui tantas ineptias in hominem luserit ad provocandum me adversùs eum. (Epp. I, p. 87, du 14 janvier.)

2 T. I, Witt. lat., p. 170.

et en une autre occasion : *Ils seront* TOUS *enseignés de Dieu.* La corruption de l'Église, l'ambition des pontifes, les passions des conciles, les querelles du clergé, la pompe des prélats, avaient fait fuir loin des demeures sacerdotales cet Esprit saint, ce souffle d'humilité et de paix. Il avait déserté les assemblées des superbes, les palais des princes de l'Église, et s'était retiré chez de simples chrétiens et de modestes prêtres. Il avait fui une hiérarchie dominatrice, qui faisait souvent jaillir le sang des pauvres, en les foulant aux pieds, un clergé fier et ignorant, dont les chefs savaient se servir, non de la Bible, mais de l'épée; et il se rencontrait tantôt dans des sectes méprisées, tantôt dans les hommes d'intelligence et de savoir. La nuée sainte, qui s'était éloignée des superbes basiliques et des orgueilleuses cathédrales, était descendue sur les lieux obscurs habités par les humbles, ou sur les cabinets, tranquilles témoins d'un consciencieux travail. L'Église, dégradée par son amour du pouvoir et des richesses, déshonorée aux yeux du peuple par l'usage vénal qu'elle faisait de la doctrine de vie, l'Église qui vendait le salut pour remplir les trésors que vidaient son faste et ses débauches, avait perdu toute considération, et les hommes sensés n'ajoutaient plus aucun prix à son témoignage. Méprisant une autorité si avilie, ils se tournaient avec joie vers la Parole divine et son autorité infaillible, comme vers le seul refuge qui leur demeurât en un désordre si général.

Le siècle était donc préparé. Le mouvement

hardi par lequel Luther changea le point d'appui des plus grandes espérances du cœur de l'homme, et d'une main puissante les transporta des murs du Vatican sur le rocher de la Parole de Dieu, fut salué avec enthousiasme. C'est l'œuvre que se proposa le réformateur dans sa réponse à Prierias.

Il laisse de côté les fondements que le Dominicain avait posés en tête de son ouvrage : « Mais, « dit-il, à votre exemple, je vais aussi, moi, poser « quelques fondements.

« Le premier est cette parole de Saint-Paul : « *Si « quelqu'un vous annonce un autre évangile que « celui que nous vous avons annoncé, quand ce « serait nous-mêmes ou un ange du ciel, qu'il soit « anathème.* »

« Le second est ce passage de Saint-Augustin « à Saint-Jérôme : « J'ai appris à ne rendre qu'aux « seuls livres canoniques l'honneur de croire très-« fermement qu'aucun d'eux n'a erré : quant aux « autres, je ne crois pas ce qu'ils disent, par cela « seul qu'ils le disent. »

Luther pose donc ici d'une main ferme les principes essentiels de la réformation : la Parole de Dieu, toute la Parole de Dieu, rien que la Parole de Dieu. « Si vous comprenez bien ces points, « continue-t-il, vous comprendrez aussi que tout « votre Dialogue est renversé de fond en comble; « car vous n'avez fait autre chose que mettre en « avant des mots et des opinions de Saint-Thomas. » Puis, attaquant les axiomes de son adversaire, il déclare franchement qu'il pense que papes et con-

ciles peuvent errer. Il se plaint des flatteries des courtisans romains, qui attribuent au pape l'un et l'autre pouvoir. Il déclare que l'Église n'existe virtuellement qu'en Christ, et représentativement que dans les conciles [1]. En venant ensuite à la supposition que Prierias avait faite : « Sans doute « vous me jugez d'après vous-même, lui dit-il ; mais « si j'aspirais à l'épiscopat, certainement je ne tien- « drais pas ces discours qui sonnent si mal à vos « oreilles. Vous imaginez-vous que j'ignore com- « ment l'on parvient à Rome aux évêchés et au sa- « cerdoce ? Les enfants eux-mêmes ne chantent-ils « pas dans toutes les places de cette cité ces pa- « roles si connues :

« Maintenant, Rome est plus immonde
« Que tout ce qu'on voit dans le monde [2] ? »

C'étaient des chansons qui avaient cours à Rome, avant l'élection de l'un des derniers papes. Néanmoins Luther parle de Léon avec estime : « Je sais, « dit-il, que nous avons en lui comme un Daniel « dans Babylone ; son innocence a déjà souvent « mis sa vie en danger. » Il termine en répondant quelques mots aux menaces de Prierias : « Enfin, « vous dites que le pape est à la fois pontife et « empereur, et qu'il est puissant pour contraindre

1 Ego ecclesiam virtualiter non scio nisi in Christo, repre-sentativè non nisi in concilio. (L. Opp. lat., p. 174.)

2 Quando hanc pueri in omnibus plateis urbis cantant : Denique nunc facta est..... fœdissima Roma. (Ibid., p. 183.)

« par le bras séculier. Avez-vous soif du meurtre?...
« Je vous le déclare : vous ne m'épouvanterez ni
« par vos rodomontades ni par le bruit mena-
« çant de vos paroles. Si l'on me tue, Christ vit,
« Christ mon Seigneur et le Seigneur de tous, béni
« éternellement. Amen [1]. »

Ainsi, Luther élève d'une main ferme, contre l'autel infidèle de la papauté, l'autel de la Parole de Dieu, seule sainte, seule infaillible, devant lequel il veut que tout genou fléchisse, et sur lequel il se déclare prêt à immoler sa vie.

Bientôt un nouvel adversaire se présenta dans la lice; c'était encore un Dominicain. Jacques Hochstraten, inquisiteur à Cologne, que nous avons déjà entendu s'élever contre Reuchlin et les amis des lettres, frémit quand il vit la hardiesse de Luther. Il fallait bien que l'obscurantisme et le fanatisme monacal en vinssent aux mains avec celui qui devait leur donner le coup de mort. Le monachisme s'était formé quand la vérité primitive avait commencé à se perdre. Depuis lors les moines et les erreurs avaient crû de pair. L'homme qui devait hâter leur ruine avait paru; mais ces robustes champions ne pouvaient abandonner le champ de bataille sans lui avoir livré un rude combat. Ils le lui livrèrent pendant toute sa vie; mais c'est dans Hochstraten que ce combat est particulièrement personnifié. Hochstraten et Luther : le chrétien libre et fort, et

1 Si occidor, vivit Christus, Dominus meus et omnium. (L. Opp. lat., p. 186.)

l'esclave fougueux des superstitions monacales! Hochstraten s'irrite, il se déchaîne, il demande à grands cris la mort de l'hérétique.... C'est par les flammes qu'il veut qu'on fasse triompher Rome. « C'est un crime de haute trahison contre l'Église, « s'écrie-t-il, que de laisser vivre une heure de plus « un si horrible hérétique. Qu'on élève à l'instant « même un échafaud pour lui! » Ce conseil de sang ne fut, hélas! que trop bien suivi dans beaucoup de contrées; la voix de bien des martyrs, comme aux premiers temps de l'Église, rendit, au milieu des flammes, témoignage à la vérité. Mais le fer et le feu furent en vain invoqués contre Luther. L'ange de l'Éternel campa continuellement auprès de lui et le garantit.

Luther répondit à Hochstraten en peu de mots, mais avec une grande énergie : « Va, lui dit-il en « finissant, meurtrier en délire, qui ne peux jamais « être rassasié du sang des frères; mon sincère désir « est que tu te gardes bien de m'appeler chrétien et « fidèle, et que tu ne cesses, au contraire, de me « décrier comme un hérétique. Comprends bien « ces choses, homme sanguinaire! ennemi de la « vérité! et si ta rage furibonde te porte à entre- « prendre quelque chose contre moi, prends garde « d'agir avec circonspection, et de bien prendre « ton temps. Dieu sait ce que je me propose s'il « m'accorde la vie....... Mon espérance et mon at- « tente, si Dieu le veut, ne me tromperont pas [1]. » Hochstraten se tut.

1 L. Opp. Leips. XVII, p. 140.

Une attaque plus pénible attendait le réformateur. Le docteur Eck, le célèbre professeur d'Ingolstadt, le libérateur d'Urbain Régius, l'ami de Luther, avait reçu les fameuses thèses. Eck n'était pas homme à défendre les abus des indulgences; mais il était docteur de l'École et non de la Bible, versé dans les scolastiques et non dans la Parole de Dieu. Si Prierias avait représenté Rome, si Hochstraten avait représenté les moines, Eck représentait l'École. L'École, qui depuis environ cinq siècles dominait la chrétienté, loin de céder aux premiers coups du réformateur, se leva avec orgueil pour écraser celui qui osait verser sur elle des flots de mépris. Eck et Luther, l'École et la Parole, en vinrent encore plus d'une fois aux mains; mais c'est alors que le combat s'ouvrit.

Eck dut trouver des erreurs dans plusieurs assertions de Luther. Rien ne nous oblige à mettre en doute la sincérité de ses convictions. Il défendit avec enthousiasme les opinions scolastiques, comme Luther les déclarations de la Parole de Dieu. On peut même supposer qu'il éprouva quelque peine, en se voyant obligé de s'opposer à son ancien ami; cependant, à la manière dont il l'attaqua, il semble que la passion et la jalousie ne furent pas étrangères à sa détermination.

Il donna le nom d'*Obélisques* à ses remarques contre les thèses de Luther. Voulant d'abord sauver les apparences, il ne publia pas son ouvrage, et se contenta de le communiquer confidentiellement à son ordinaire, l'évêque d'Eichstädt. Mais bientôt les *Obélisques* furent partout répandus,

soit que l'indiscrétion vînt de l'évêque, soit qu'elle vînt du docteur. Il en tomba une copie entre les mains de Link, ami de Luther et prédicateur à Nuremberg. Celui-ci se hâta de l'envoyer au réformateur. Eck était un adversaire tout autrement redoutable que Tezel, Prierias et Hochstraten : plus son écrit surpassait les leurs en science et en subtilité, plus il était dangereux. Il prenait un ton de compassion pour son « faible adversaire, » sachant bien que la pitié fait plus de mal que la colère. Il insinuait que les propositions de Luther répandaient le poison bohémien, qu'elles sentaient la Bohême, et, par ces malignes allusions, il faisait tomber sur Luther la défaveur et la haine attachées en Allemagne au nom de Hus et à celui des schismatiques de sa patrie.

La méchanceté qui perçait dans cet écrit indigna Luther; mais la pensée que ce coup venait d'un ancien ami l'affligea encore plus. C'est donc au prix de l'affection des siens qu'il faut défendre la vérité. Luther épancha son cœur et sa tristesse dans une lettre à Egranus, pasteur à Zwickau. « On m'appelle dans les *Obélisques* un homme veni-« meux, lui dit-il, un bohémien, un hérétique, un « séditieux, un insolent, un téméraire.... Je passe « sur les injures plus légères, telles qu'endormi, « imbécile, ignorant, contempteur du souverain « pontife et autres. Ce livre est plein des insultes « les plus noires. Cependant celui qui les a écrites « est un homme distingué, d'un esprit plein de « science, d'une science pleine d'esprit, et, ce qui « me cause le plus de chagrin, un homme qui m'é-

« tait uni par une grande amitié récemment con-
« tractée[1] : c'est Jean Eck, docteur en théologie, « chancelier d'Ingolstadt, homme célèbre et illus-« tre par ses écrits. Si je ne connaissais pas les « pensées de Satan, je m'étonnerais de la fureur « qui a porté cet homme à rompre une amitié si « douce et si nouvelle[2], et cela sans m'avertir, « sans m'écrire, sans me dire un seul mot. »

Mais si Luther a le cœur brisé, son courage n'est point abattu. Il s'anime, au contraire, pour le combat. « Réjouis-toi, mon frère, dit-il à Egra-« nus qu'un violent ennemi avait aussi attaqué, « réjouis-toi, et que toutes ces feuilles volantes « ne t'épouvantent pas! Plus mes adversaires se « livrent à leur furie, plus j'avance. Je laisse les « choses qui sont derrière moi, afin qu'ils aboient « après elles, et je poursuis celles qui sont devant « moi, pour qu'ils aboient contre elles à leur « tour. »

Eck sentit tout ce que sa conduite avait de honteux, et il s'efforça de se justifier dans une lettre à Carlstadt. Il y appelait Luther « leur ami « commun. » Il rejetait toute la faute sur l'évêque d'Eichstädt, à la sollicitation duquel il prétendait avoir écrit son ouvrage. Son intention n'avait pas été de publier les *Obélisques*. Il eût eu sans cela plus égard aux liens d'amitié qui l'unissaient à

1 Et quod magis urit, anteà mihi magna recenterque contracta amicitia conjunctus. (L. Epp. I, p. 100.)

2 Quo furore ille amicitias recentissimas et jucundissimas solveret. (Ibid.)

Luther. Il demandait enfin, qu'au lieu d'en venir publiquement aux mains avec lui, Luther tournât plutôt ses armes contre les théologiens de Francfort. Le professeur d'Ingolstadt, qui n'avait pas craint de porter le premier coup, commençait à craindre, en pensant à la force de l'adversaire auquel il avait eu l'imprudence de s'attaquer. Il eût volontiers éludé la lutte; mais il était trop tard.

Toutes ces belles paroles ne persuadèrent pas Luther; il était cependant disposé à se taire : « J'avalerai en patience, dit-il, ce morceau digne « de Cerbère [1]. » Mais ses amis furent d'un autre avis. Ils le sollicitèrent, ils le contraignirent même. Il répondit donc aux *Obélisques* par ses *Astérisques*, opposant, dit-il en jouant sur ce mot, à la rouille et à la couleur livide des Obélisques du docteur d'Ingolstadt, la lumière et la blancheur éclatante des étoiles du ciel. Dans cet ouvrage il traitait son nouvel adversaire moins durement que ceux qu'il avait eus à combattre avant lui; mais son indignation perçait à travers ses paroles.

Il montrait que dans le chaos des *Obélisques*, ne se trouvait rien des saintes Écritures, rien des Pères de l'Église, rien des canons ecclésiastiques; qu'on n'y rencontrait que gloses scolastiques, opinions, opinions encore et purs songes [2]; en un

1 Volui tamen hanc offam Cerbero dignam absorbere patientia. (L. Epp. I, p. 100.)

2 Omnia scholasticissima, opiniosissima, meraque somnia. (Asterici. Opp. L. lat. I, 145.)

mot, tout cela même que Luther avait attaqué. Les *Astérisques* sont pleins de mouvement et de vie. L'auteur s'indigne des erreurs du livre de son ami; mais il a pitié de l'homme [1]. Il professe de nouveau le principe fondamental qu'il a posé dans sa réponse à Prierias : « Le souverain pon« tife est un homme, et il peut être induit en « erreur; mais Dieu est la vérité et nul ne p ut « le tromper [2]. » Plus loin, usant envers le docteur scolastique d'un argument *ad hominem*, il lui dit : « C'est certes une impudence, si quel« qu'un enseigne dans la philosophie d'Aristote « ce qu'il ne peut prouver par l'autorité de cet « ancien. — Vous l'accordez. — Eh bien, c'est à « plus forte raison la plus impudente de toutes « les témérités, que d'affirmer dans l'Église et « parmi les chrétiens ce que Jésus-Christ n'a pas « lui-même enseigné [3]. Or, que le trésor des « mérites de Christ soit dans les mains du pape, « où cela se trouve-t-il dans la Bible ? »

Il ajoute encore : « Quant au reproche mali« cieux d'hérésie bohémienne, je porte avec pa« tience cet opprobre pour l'amour de Jésus« Christ. Je vis dans une université célèbre, dans « une ville estimée, dans un évêché considérable,

1 Indignor rei et miserеor hominis. (Asterisci. Opp. L. I, p. 150.)

2 Homo est summus pontifex, falli potest. Sed veritas est Deus, qui falli non potest. (Ib. p. 155.)

3 Longè ergò impudentissima omnium temeritas est, aliquid in ecclesia asserere, et inter christianos, quod non docuit Christus. (Ibid. p. 156.)

« dans un puissant duché, où tous sont ortho-
« doxes, et où l'on ne tolérerait pas, sans doute,
« un si méchant hérétique. »

Luther ne publia pas les *Astérisques ;* il ne les communiqua qu'à des amis. Ce ne fut que plus tard qu'ils furent livrés au public [1].

Cette rupture entre le docteur d'Ingolstadt et le docteur de Wittemberg fit sensation en Allemagne. Ils avaient des amis communs. Scheurl surtout, qui paraît avoir été celui par le moyen duquel les deux docteurs s'étaient liés, Scheurl en fut alarmé. Il était de ceux qui désiraient voir la réforme s'opérer dans toute l'étendue de l'Église germanique par le moyen de ses organes les plus distingués. Mais si, dès le principe, les théologiens les plus éminents de l'époque en venaient aux mains; si, tandis que Luther s'avançait avec des choses nouvelles, Eck se faisait le représentant des choses anciennes, quel déchirement n'y avait-il pas à craindre? De nombreux adhérents ne se grouperaient-ils pas autour de chacun de ces deux chefs, et ne verrait-on pas deux camps ennemis se former au sein de l'Empire?

Scheurl s'efforça donc de réconcilier Eck et Luther. Celui-ci déclara qu'il était prêt à tout oublier, qu'il aimait le génie, qu'il admirait la science du docteur Eck [2], et que ce qu'avait fait

1 Cùm privatim dederim Asteriscos meos non fit ei respondendi necessitas. (L. Epp. p. 126.)

2 Diligimus hominis ingenium et admiramur eruditionem. (L. Epp. ad Scheurlum, 15 juin 1518, I, p. 125.)

cet ancien ami lui avait causé plus de douleur que de colère. «Je suis prêt, dit-il à Scheurl, pour « la paix et pour la guerre; mais je préfère la paix. « Mettez-vous donc à l'œuvre; affligez-vous avec « nous de ce que le diable a jeté parmi nous ce « commencement de discorde, et puis réjouissez-« vous de ce que Christ dans sa miséricorde l'a « anéanti. » Il écrivit vers le même temps à Eck une lettre pleine d'affection [1]; mais Eck ne répondit point à la lettre de Luther; il ne lui fit même faire aucun message [2]. Il n'était plus temps de réconcilier les esprits. Le combat s'engagea toujours plus. L'orgueil de Eck et son esprit implacable rompirent bientôt entièrement les derniers fils de cette amitié qui se relâchait toujours plus.

X.

Telles étaient les luttes que le champion de la Parole de Dieu avait à soutenir dès son entrée dans la carrière. Mais ces combats avec les sommités de la société, ces disputes d'académie sont peu de chose pour le chrétien. Les docteurs humains s'imaginent avoir remporté le plus beau des triomphes, s'ils réussissent à remplir du bruit de leurs systèmes quelques journaux et quelques salons. Comme il s'agit chez eux d'une affaire d'amour-propre ou de parti, plus que du bien de l'humanité, ces succès du monde leur suffisent.

1 Quod ad [illegible]tinet, scripsi a[illegible] eum ipsum has, ut vides, amicissi[illegible]nas litteras humanitate ergà eum (Ibi[illegible])

2 Nihil ne[illegible]erarum neque verborum me p[illegible]ticip[illegible] fecit. (Ibid.)

Aussi leurs travaux ne sont-ils qu'une fumée, qui, après avoir aveuglé, passe sans laisser de traces. Ils ont négligé de déposer le feu dans les masses; ils n'ont fait qu'effleurer l'espèce humaine.

Il n'en est pas ainsi du chrétien; il ne s'agit pas pour lui d'un succès de société ou d'académie, mais du salut des âmes. Il néglige donc volontiers l'escrime brillante à laquelle il pourrait se livrer tout à son aise avec les champions du monde, et préfère les travaux obscurs qui apportent la lumière et la vie dans les cabanes des champs et dans les réduits du peuple. C'est ce que fit Luther, ou plutôt, selon le précepte de son maître, *il fit ces choses-ci, sans laisser celles-là.* Tout en combattant les inquisiteurs, les chanceliers d'université, les maîtres du sacré palais, il s'efforça de répandre parmi la multitude des connaissances saines en matière de religion. C'est à ce but que se rapportent divers écrits populaires qu'il publia alors, tels que ses *Discours sur les dix commandements*, prononcés deux ans auparavant dans l'église de Wittemberg, et dont nous avons déjà parlé, et son *Exposition de l'oraison dominicale pour les laïques simples et ignorants*[1]. Qui n'aimerait à savoir comment le réformateur s'adressait alors au peuple? Nous citerons donc quelques-unes des paroles qu'il envoyait « courir le pays, » comme il le dit dans la préface du second de ces écrits.

La prière, cet acte intime du [illegible] sera sans

[1] L. Op. Leips. VII, 1086.

doute toujours un des points par lesquels une réformation de vérité et de vie devra commencer; aussi Luther s'en occupa-t-il sans retard. Il est impossible de rendre son style énergique, et la force de cette langue qui se formait, pour ainsi dire, sous sa plume, à mesure qu'il écrivait; cependant nous essaierons.

« Quand tu pries, dit-il, aie peu de paroles, « mais beaucoup de pensées et d'affections, et « surtout qu'elles soient profondes. Moins tu par- « les, mieux tu pries. Peu de paroles et beaucoup « de pensées, c'est chrétien. Beaucoup de paroles « et peu de pensées, c'est païen....

« La prière d'apparence et du corps, c'est ce « bourdonnement des lèvres, ce babil extérieur « qui se fait sans aucune attention, et qui frappe « les yeux et les oreilles des hommes; mais la « prière en esprit et en vérité, c'est le désir in- « time, le mouvement, les soupirs, qui partent « des profondeurs du cœur. La première est la « prière des hypocrites et de tous ceux qui se « confient en eux-mêmes. La seconde est la priè- « re des enfants de Dieu qui marchent dans sa « crainte.... »

Puis, en venant aux premiers mots de la prière du Seigneur : *Notre Père*, il s'exprime ainsi : « Il « n'y a point de nom entre tous les noms qui « nous dispose mieux à l'égard de Dieu que le « nom de père. Il n'y aurait pas pour nous autant « de bonheur et de consolation à l'appeler Sei- « gneur, ou Dieu, ou Juge.... Par ce nom de Père « les entrailles du Seigneur sont émues; car il n'y

« a pas de voix plus aimable et plus touchante que « ne l'est celle d'un enfant pour son père.

« *Qui es au ciel.* — Celui qui confesse qu'il a un « père qui est dans le ciel, se reconnaît ainsi « comme abandonné sur la terre. De là vient qu'il « y a dans son cœur un désir ardent, comme l'est « celui d'un enfant qui vit hors du pays de son « père, parmi des étrangers, dans la misère et « dans le deuil. C'est comme s'il disait : Hélas! « mon père! tu es dans le ciel, et moi, ton misé-« rable enfant, je suis sur la terre, loin de toi, « dans toutes sortes de dangers, de nécessités et « de deuils.

« *Ton nom soit sanctifié.* — Celui qui est co-« lère, envieux, qui maudit, qui calomnie, désho-« nore le nom de ce Dieu, au nom duquel il a « été baptisé. Employant à des usages impies le « vase que Dieu s'est consacré, il ressemble à un « prêtre qui se servirait de la coupe sainte pour « donner à boire à une truie, ou pour ramasser du « fumier....

« *Ton règne vienne.* — Ceux qui amassent des « biens, qui bâtissent avec magnificence, qui « cherchent tout ce que le monde peut donner, « et prononcent des lèvres cette prière, ressem-« blent à ces grands tuyaux d'orgue qui chantent « et crient de toutes forces et sans cesser dans les « églises, sans avoir ni paroles, ni sentiment, ni « raison.... »

Plus loin Luther attaque l'erreur des pèlerinages si répandue alors : « L'un va à Rome, l'autre à « Saint-Jacques; celui-ci bâtit une chapelle, celui-« là fait une fondation, pour parvenir au règne

« de Dieu; mais tous négligent le point essentiel, « qui est de devenir eux-mêmes son royaume. « Pourquoi vas-tu chercher le règne de Dieu au « delà des mers?... c'est dans ton cœur qu'il doit « s'élever.

« C'est une chose terrible, poursuit-il, que de « nous entendre faire cette prière : *Ta volonté soit « faite!* Où voit-on faire dans l'Église cette volonté « de Dieu?... Un évêque s'élève contre un autre « évêque, une église contre une autre église. Prê« tres, moines, nonnes, querellent, combattent, « guerroient; il n'y a en tout lieu que discorde. « Et cependant chaque parti s'écrie qu'il a une « volonté bonne, une intention droite; et ainsi, à « l'honneur et à la gloire de Dieu, ils font tous « ensemble une œuvre du diable...

« Pourquoi disons-nous *notre pain?* » continue-t-il en expliquant ces paroles : *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* « Parce que nous « ne prions pas pour avoir le pain ordinaire que « les païens mangent et que Dieu donne à tous « les hommes, mais pour notre pain, à nous qui « sommes enfants du Père céleste.

« Et quel est donc ce pain de Dieu?—C'est Jé« sus-Christ notre Seigneur : *Je suis le pain vivant « qui est descendu du ciel et qui donne la vie au « monde.* C'est pourquoi, qu'on ne s'y trompe pas, « tous les sermons et toutes les instructions qui « ne nous représentent pas et ne nous font pas « connaître Jésus-Christ, ne sauraient être le pain « journalier et la nourriture de nos âmes...

« A quoi sert-il qu'un tel pain nous ait été pré-

« paré, s'il ne nous est pas servi, et qu'ainsi nous « ne puissions en goûter?.... C'est comme si l'on « avait préparé un magnifique festin, et qu'il n'y « eût personne pour distribuer le pain, pour ap- « porter les mets, pour verser à boire, en sorte « que les convives dussent se nourrir de la vue et « du parfum... C'est pour cela qu'il faut prêcher « Jésus-Christ seul.

« Mais qu'est-ce donc que connaître Jésus- « Christ, dis-tu, et quel profit en revient-il?..... « Réponse: Apprendre à connaître Jésus-Christ, « c'est comprendre ce que dit l'apôtre : *Christ nous « a été fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, « sanctification et rédemption.* Or, tu comprends « cela, si tu reconnais que toute ta sagesse est « une condamnable folie, ta justice une condam- « nable iniquité, ta sainteté une condamnable « souillure, ta rédemption une misérable con- « damnation; si tu sens que tu es vraiment devant « Dieu et devant toutes les créatures, un fou, un « pécheur, un impur, un homme condamné; et « si tu montres, non-seulement par des paroles, « mais du fond de ton cœur et par tes œuvres, « qu'il ne te reste aucune consolation et aucun « salut si ce n'est Jésus-Christ. Croire n'est autre « chose que manger ce pain du ciel. »

C'est ainsi que Luther demeurait fidèle à sa résolution d'ouvrir les yeux à un peuple aveugle que des prêtres menaient où bon leur semblait. Ses écrits, répandus en peu de temps dans toute l'Allemagne, y faisaient lever un jour nouveau, et répandaient abondamment les semences de la vé-

rité sur une terre bien préparée. Mais en pensant à ceux qui étaient loin, il n'oubliait pas ceux qui étaient près.

Les Dominicains damnaient, du haut de toutes les chaires, l'infâme hérétique. Luther, l'homme du peuple, et qui, s'il l'avait voulu, eût pu, avec quelques paroles en soulever les flots, dédaigna toujours de tels triomphes, et ne songea jamais qu'à instruire ses auditeurs.

Sa réputation, qui s'étendait de plus en plus, le courage avec lequel il élevait la bannière de Christ au milieu de l'Église asservie, faisaient suivre ses prédications avec toujours plus d'intérêt. Jamais l'affluence n'avait été si grande. Luther allait droit au but. Un jour, étant monté dans la chaire de Wittemberg, il entreprit d'établir la doctrine de la repentance, et à cette occasion il prononça un discours qui devint depuis très-célèbre, et dans lequel il posa plusieurs des bases de la doctrine évangélique.

Il oppose d'abord le pardon des hommes au pardon du ciel : « Il y a, dit-il, deux rémissions : « la rémission de la peine et la rémission de la « faute. La première réconcilie extérieurement « l'homme avec l'Église chrétienne. La seconde, qui « est l'indulgence céleste, réconcilie l'homme avec « Dieu. Si un homme ne trouve pas en lui cette « conscience tranquille, ce cœur joyeux que donne « la rémission de Dieu, il n'y a pas d'indulgence « qui puisse l'aider, dût-il acheter toutes celles « qui ont jamais été sur la terre. »

Il continue ensuite ainsi : « Ils veulent faire de

« bonnes œuvres avant que les péchés ne soient « pardonnés, tandis qu'il faut que les péchés soient « pardonnés avant que de bonnes œuvres ne puis- « sent se faire. Ce ne sont pas les œuvres qui chas- « sent le péché; mais chasse le péché et tu auras « les œuvres [1]! Car les bonnes œuvres doivent « être faites avec un cœur joyeux et une bonne « conscience envers Dieu, c'est-à-dire, avec la ré- « mission des péchés. »

Puis, il en vient au but principal de son sermon, et ce but fut aussi celui de toute la réformation. L'Église s'était mise à la place de Dieu et de sa Parole; il la récuse, et fait tout dépendre de la foi à la Parole de Dieu.

« La rémission de la faute, dit-il, n'est au pou- « voir ni du pape, ni de l'évêque, ni du prêtre, « ni de quelque homme que ce soit, mais elle re- « pose uniquement sur la Parole de Christ et sur « ta propre foi. Car Christ n'a pas voulu édifier « notre consolation, notre salut sur une parole ou « sur une œuvre d'homme, mais uniquement sur « lui-même, sur son œuvre et sur sa Parole... Ton « repentir et tes œuvres peuvent te tromper; mais « Christ, ton Dieu, ne te mentira pas, il ne chan- « cellera pas, et le diable ne renversera pas ses « paroles [2].

« Un pape, un évêque n'ont pas plus de pou-

1 Nicht die Werke treiben die Sünde aus; sondern die Austreibung der Sünde thut gute Werke. (L. Opp. (L.) XVII, p. 162.)

2 Christus dein Gott wird dir nicht lügen, noch wanken. (Ibid.)

« voir que le moindre prêtre, quand il s'agit de re« mettre une faute. Et même, s'il n'y a pas de « prêtre, chaque chrétien, fût-ce une femme, fût« ce un enfant[1], peut faire la même chose. Car si « un simple chrétien te dit : « Dieu pardonne le « péché au nom de Jésus-Christ, » et que toi tu « reçoives cette parole avec une foi ferme, et « comme si Dieu lui-même te l'adressait, tu es « absous...

« Si tu ne crois pas que tes péchés te sont par« donnés, tu fais ton Dieu menteur, et tu te dé« clares plus sûr de tes vaines pensées que de « Dieu et de sa Parole....

« Sous l'ancien Testament, ni prêtre, ni roi, « ni prophète n'avaient la puissance d'annoncer « la rémission des péchés. Mais sous le nouveau, « chaque fidèle a ce pouvoir. L'Église est toute « pleine de rémission des péchés[2]! Si un chrétien « pieux console ta conscience par la parole de la « croix, qu'il soit homme ou femme, jeune ou « vieux, reçois cette consolation avec une foi telle « que tu te laisses mettre plusieurs fois à mort, « plutôt que de douter qu'il en soit ainsi devant « Dieu...Repens-toi, fais toutes les œuvres que « tu peux faire; mais que la foi que tu as dans le « pardon de Jésus-Christ tienne le premier rang, « et commande seule sur le champ de bataille[3].»

1 Ob es schon ein Weib oder ein Kind wäre. (Ibid.)

2 Also siehst du dass die ganze Kirche voll von Vergebung der Sünden ist. (Ibid.)

3 Und Hauptmann im Felde bleibe. (Ibid.)

Ainsi parlait Luther à ses auditeurs étonnés et ravis. Tous les échafaudages que des prêtres impudents avaient élevés à leur profit entre Dieu et l'âme de l'homme, étaient abattus, et l'homme était mis face à face de son Dieu. La parole du pardon descendait pure d'en haut, sans passer par mille canaux corrupteurs. Pour que le témoignage de Dieu fût valable, il n'était plus besoin que des hommes y imposassent leur cachet trompeur. Le monopole de la caste sacerdotale était aboli; l'Église était émancipée.

XI.

Cependant, il fallait que le feu qui avait été allumé à Wittemberg le fût aussi ailleurs. Luther, non content d'annoncer la vérité de l'Évangile dans le lieu de sa résidence, soit à la jeunesse académique, soit au peuple, désirait répandre en d'autres lieux les semences de la saine doctrine. L'ordre des Augustins devait tenir, au printemps de l'an 1518, son chapitre général à Heidelberg. Luther y fut convoqué comme l'un des hommes les plus distingués de l'ordre. Ses amis firent tout ce qu'ils purent pour le dissuader d'entreprendre ce voyage. En effet, les moines s'étaient efforcés de rendre le nom de Luther odieux dans tous les lieux qu'il devait traverser. Aux insultes ils ajoutaient les menaces. Il fallait peu de chose pour exciter sur son passage un tumulte populaire dont il pouvait être la victime. « Ou bien, disaient ses amis, « ce qu'ils n'oseront faire par violence, ils le fe-

« ront par embûches et par fraude [1]. » Mais Luther ne se laissa jamais arrêter dans l'accomplissement d'un devoir, par la crainte du danger, même le plus imminent. Il ferma donc l'oreille aux timides discours de ses amis : il leur montra Celui dans lequel était sa confiance et sous la garde duquel il voulait entreprendre ce voyage si redouté. Puis, les fêtes de Pâques étant passées, il se mit tranquillement en route, à pied [2], le 13 avril 1518.

Il avait avec lui un guide, nommé Urbain, qui portait son petit bagage et qui devait l'accompagner jusqu'à Wurzbourg. Que de pensées durent se presser dans le cœur du serviteur du Seigneur pendant ce voyage ! A Weissenfels, le pasteur, qu'il ne connaissait pas, le reconnut aussitôt pour le docteur de Wittemberg, et lui fit bon accueil [3]. A Erfurt, deux autres frères de l'ordre des Augustins se joignirent à lui. A Judenbach, ils rencontrèrent tous trois le conseiller intime de l'Électeur, Degenhard Pfeffinger, qui leur fit les honneurs de l'auberge où ils le trouvèrent. « J'ai eu du plaisir, « écrivit Luther à Spalatin, à rendre ce riche sei- « gneur plus pauvre de quelques gros ; vous savez « combien j'aime en toute occasion faire quelque « brèche aux riches, au profit des pauvres, sur- « tout si les riches sont de mes amis [4]. » Il arriva à Cobourg accablé de fatigue. « Tout va bien par la

1 (L. Epp. I, p. 98.)
2 Pedester veniam. (Ibid.)
3 Ibid., p. 105.
4 Ibid., p. 104.

« grâce de Dieu, écrivit-il, si ce n'est que j'avoue
« avoir péché en entreprenant à pied ce voyage.
« Mais je n'ai pas besoin, je pense, pour ce péché-
« là de la rémission des indulgences; car la con-
« trition est parfaite et la satisfaction est pleine.
« Je suis abîmé de fatigue, et toutes les voitures
« sont remplies. N'est-ce pas assez et même trop
« de pénitence, de contrition et de satisfaction[1]? »

Le réformateur de l'Allemagne, ne trouvant pas une place dans les voitures publiques, ni quelqu'un qui voulût lui céder la sienne, fut obligé, le lendemain matin, malgré sa lassitude, de repartir de Cobourg, modestement à pied. Il arriva à Wurzbourg le second dimanche après Pâques, vers le soir. Là, il renvoya son guide.

C'était dans cette ville que se trouvait l'évêque de Bibra, qui avait accueilli ses thèses avec tant d'approbation. Luther était porteur pour lui d'une lettre de l'électeur de Saxe. L'évêque, tout joyeux de l'occasion qui se présentait de connaître personnellement ce hardi champion de la vérité, se hâta de le faire appeler au palais épiscopal. Il alla à sa rencontre, lui parla avec beaucoup d'affection, et offrit de lui fournir un guide jusqu'à Heidelberg. Mais Luther avait rencontré à Wurzbourg ses deux amis, le vicaire général Staupitz et Lange, le prieur d'Erfurt, qui lui avaient offert une place dans leur voiture. Il remercia donc Bibra de son offre; et le lendemain les trois amis partirent de Wurzbourg. Ils voyagèrent ainsi pen-

1 L. Epp. I, p. 106.

dant trois jours, conversant ensemble. Le 21 avril, ils atteignirent Heidelberg. Luther alla loger au couvent des Augustins.

L'électeur de Saxe lui avait donné une lettre pour le comte palatin Wolfgang, duc de Bavière. Luther se rendit à son superbe château, dont la situation fait encore à cette heure l'admiration des étrangers. Le moine des plaines de la Saxe avait un cœur pour admirer cette position de Heidelberg, où se réunissent les deux belles vallées du Rhin et du Necker. Il remit sa lettre à Jacques Simler, intendant de la cour. Celui-ci l'ayant lue, lui dit : « Vraiment, vous avez là une précieuse lettre de créance [1]. » Le comte palatin reçut Luther avec beaucoup de bienveillance. Il l'invita souvent à sa table, ainsi que Lange et Staupitz. Une réception si amicale était une grande consolation pour Luther. « Nous nous réjouissions et nous divertissions « les uns les autres par une agréable et douce cau« serie, dit-il, mangeant, buvant, passant en « revue toutes les magnificences du palais palatin, « admirant les ornements, les armures, les cui« rasses, enfin tout ce que contient de remarqua« ble ce château illustre et vraiment royal [2]. »

Cependant Luther avait une autre œuvre à faire. Il devait travailler tandis qu'il était jour. Transporté dans une université qui exerçait une grande influence sur l'ouest et sur le sud de l'Al-

1 Ihr habt bei Gott einen köstlichen Credenz. (L. Epp. I, 111.)

2 L. Epp. I, 111.

lemagne, il devait y frapper un coup qui ébranlât les églises de ces contrées. Il se mit donc à écrire des thèses qu'il se proposait de soutenir dans une dispute publique. De telles disputes n'avaient rien que d'ordinaire; mais Luther sentait que pour que celle-ci fût utile, elle devait occuper vivement les esprits. Son caractère le portait d'ailleurs à présenter la vérité sous une forme paradoxale. Les professeurs de l'université ne voulurent pas permettre que la dispute eût lieu dans leur grand auditoire. On fut donc obligé de prendre une salle du couvent des Augustins. Le 26 avril fut fixé pour le jour du combat.

Heidelberg reçut plus tard la parole évangélique : en assistant à la conférence du couvent, on pouvait prévoir déjà qu'elle y porterait des fruits.

La réputation de Luther attira un grand concours d'auditeurs : professeurs, courtisans, bourgeois, étudiants, s'y trouvaient en foule. Voici quelques-uns des *Paradoxes* du docteur : c'est le nom qu'il donna à ses thèses; peut-être le leur donnerait-on encore de nos jours; il serait facile pourtant de traduire ces paradoxes en propositions évidentes:

1. « La loi de Dieu est une doctrine salutaire de « la vie. Néanmoins elle ne peut point aider « l'homme dans la recherche de la justice; au con- « traire, elle lui nuit.

3. « Des œuvres d'homme, quelque belles et « bonnes qu'elles puissent être, ne sont cepen-

« dant, selon toute apparence, que des péchés « mortels.

4. « Des œuvres de Dieu, quelque difformes « et mauvaises qu'elles puissent paraître, ont tou- « tefois un mérite immortel.

7. « Les œuvres des justes eux-mêmes seraient « des péchés mortels, si, remplis d'une sainte ré- « vérence du Seigneur, ils ne craignaient pas que « leurs œuvres ne fussent en effet des péchés mor- « tels[1].

9. « Dire que les œuvres faites sans Christ sont, « il est vrai, mortes, mais ne sont pas mortelles, « est un oubli dangereux de la crainte de Dieu.

13. « Le libre arbitre après la chute de l'homme « n'est plus qu'un simple mot; et si l'homme fait « ce qu'il lui est possible de faire, il pèche mortel- « lement.

16. « Un homme qui s'imagine parvenir à la « grâce en faisant tout ce qu'il lui est possible de « faire, ajoute un péché à un autre péché, et il « est deux fois coupable.

18. « Il est certain que l'homme doit entière- « ment désespérer de lui-même, afin d'être rendu « capable de recevoir la grâce de Christ.

21. « Un théologien d'honneur appelle mal ce « qui est bien, et bien ce qui est mal; mais un « théologien de la croix parle justement de la « chose.

22. « La sagesse qui apprend à connaître les

1 Justorum opera essent mortalia nisi pio Dei timore, ab ipsismet justis, ut mortalia timerentur. (L. Opp. lat. I, 55.)

« perfections invisibles de Dieu dans ses œuvres, « enfle l'homme, l'aveugle et l'endurcit.

23. « La loi excite la colère de Dieu, tue, mau- « dit, accuse, juge et condamne tout ce qui n'est « pas en Christ[1].

24. « Cependant cette sagesse (§ 22) n'est « pas mauvaise, et la loi (§ 23) n'est pas à rejeter; « mais l'homme qui n'étudie pas la science de Dieu « sous la croix, change en mal tout ce qui est « bon.

25. « Celui-là n'est pas justifié qui fait beaucoup « d'œuvres, mais celui qui, sans œuvres, croit beau- « coup en Jésus-Christ.

26. « La loi dit: Fais cela! et ce qu'elle com- « mande n'est jamais fait. La grâce dit: Crois en « celui-ci! et déjà toutes choses sont accomplies[2].

28. « L'amour de Dieu ne trouve rien dans « l'homme; mais il y crée ce qu'il aime. L'amour « de l'homme provient de son bien-aimé[3]. »

Cinq docteurs en théologie attaquèrent ces thèses. Ils les avaient lues avec l'étonnement que la nouveauté excite. Cette théologie leur paraissait fort étrange. Cependant ils disputèrent, d'après le témoignage de Luther lui-même, avec une affabilité qui lui inspira pour eux beaucoup d'estime,

1 Lex iram Dei operatur, occidit, maledicit, reum facit, judicat, damnat, quicquid non est in Christo. (Ibid.)

2 Lex dicit: Fac hoc! et nunquàm fit. Gratia dicit: Crede in hunc! et jàm facta sunt omnia. (Ibid.)

3 Amor Dei non invenit, sed creat suum diligibile; amor hominis fit a suo diligibili. (Ibid.)

mais en même temps avec force et discernement. Luther, de son côté, montra une admirable douceur dans ses réponses, une incomparable patience à écouter les objections de ses adversaires, et toute la vivacité de Saint-Paul à résoudre les difficultés qui lui étaient faites. Ses réponses, courtes, mais pleines de la Parole de Dieu, remplissaient d'admiration tous ceux qui l'entendaient. «Il « est en tout semblable à Érasme, disaient plusieurs; « mais en une chose il le surpasse: c'est qu'il pro- « fesse ouvertement ce qu'Érasme se contente « d'insinuer [1]. »

La dispute approchait de sa fin. Les adversaires de Luther s'étaient retirés avec honneur du champ de bataille; le plus jeune d'entre eux, le docteur George Niger, restait seul aux prises avec le puissant athlète: effrayé des propositions hardies du moine Augustin, et ne sachant plus à quels arguments recourir, il s'écria avec l'accent de la crainte: « Si nos paysans entendaient de telles « choses, ils vous lapideraient et vous tueraient [2] ! » A ces mots, une hilarité générale éclata dans l'auditoire.

Jamais auditeurs n'avaient cependant écouté avec autant d'attention une dispute théologique. Les premières paroles du réformateur avaient réveillé les esprits. Des questions, qui peu auparavant n'eussent trouvé qu'indifférence, étaient, à

1 Bucer, dans Scultetet. Annal. evangel. renovat., p. 22.

2 Si rustici hæc audirent, certè lapidibus vos obruerent et interficerent. (L. Epp. I, p. 111.)

cette heure, pleines d'intérêt. On lisait sur les physionomies de plusieurs des assistants les idées nouvelles que les assertions hardies du docteur saxon faisaient naître dans leur esprit.

Trois jeunes gens surtout étaient vivement émus. L'un d'eux, nommé Martin Bucer, était un Dominicain, âgé de vingt-sept ans, qui, malgré les préjugés de son ordre, paraissait ne pas vouloir perdre une seule des paroles du docteur. Né dans une petite ville de l'Alsace, il était entré à seize ans dans un couvent. Il montra bientôt tant de moyens, que les moines les plus éclairés conçurent de lui de hautes espérances[1]. « Il sera un « jour l'ornement de notre ordre, » disaient-ils. Ses supérieurs l'avaient envoyé à Heidelberg pour qu'il s'y livrât à l'étude de la philosophie, de la théologie, du grec et de l'hébreu. A cette époque Érasme publiait plusieurs de ses ouvrages. Bucer les lut avec avidité.

Bientôt parurent les premiers écrits de Luther. L'étudiant alsacien s'empressa de comparer la doctrine du réformateur avec les saintes Écritures. Quelques soupçons sur la vérité de la religion du pape s'élevèrent dans son esprit[2]. C'est ainsi que la lumière se répandait en ces jours. L'Électeur palatin distingua ce jeune homme. Sa voix forte et sonore, l'agrément de ses manières, l'éloquence

1 Prudentioribus monachis spem de se præclaram excitavit. (Melch. Adam Vit. Buceri, p. 211.)

2 Cùm doctrinam in eis traditam cum sacris litteris contulisset, quædam in pontificia religione suspecta habere cœpit. (Ibid.)

de sa parole, la liberté avec laquelle il attaquait les vices dominants, faisaient de lui un prédicateur distingué. Il fut nommé chapelain de la cour, et il remplissait ces fonctions quand on annonça le voyage de Luther à Heidelberg. Quelle joie pour Bucer! Personne ne se rendit avec plus d'empressement dans la salle du couvent des Augustins. Il s'était muni de papier, de plumes et d'encre : il voulait coucher par écrit tout ce que dirait le docteur. Mais, pendant que sa main traçait avec rapidité les paroles de Luther, la main de Dieu écrivait en caractères plus ineffaçables dans son cœur, les grandes vérités qu'il entendait. Les premières lueurs de la doctrine de la grâce se répandirent dans son âme pendant cette heure mémorable[1]. Le Dominicain fut gagné à Christ.

Non loin de Bucer se trouvait Jean Brenz, ou Brentius, alors âgé de dix-neuf ans. Brenz, fils d'un magistrat d'une ville de la Souabe, avait été inscrit à treize ans sur le rôle des étudiants de Heidelberg. Nul ne montrait tant d'application. Quand minuit avait sonné, Brenz se levait et se mettait à l'ouvrage. Il en contracta tellement l'habitude, que durant toute sa vie il ne put plus dormir après cette heure. Plus tard il consacra ces moments tranquilles à la méditation des Écritures. Brenz fut un des premiers à s'apercevoir de la lumière nouvelle qui paraissait alors en Allemagne. Il l'accueillit avec une âme pleine

1 Primam lucem purioris sententiæ de justificatione in suo pectore sensit. (Ibid.)

d'amour [1]. Il lut avidement les écrits de Luther. Mais quel ne fut pas son bonheur, quand il put l'entendre lui-même à Heidelberg! L'une des propositions du docteur frappa surtout le jeune Brenz; ce fut celle-ci : « Celui-là n'est pas justifié de« vant Dieu qui fait beaucoup d'œuvres, mais « celui qui, sans œuvres, croit beaucoup en Jésus« Christ. »

Une femme pieuse de Heilbronn sur le Necker, épouse d'un sénateur de cette ville, nommé Snepf, avait, à l'exemple d'Anne, consacré au Seigneur son fils premier-né, avec le vif désir de le voir se vouer à la théologie. Ce jeune homme, né en 1495, fit de rapides progrès dans les lettres; mais, soit par goût, soit par ambition, soit pour suivre le désir de son père, il se livra à l'étude de la jurisprudence. La pieuse mère voyait avec douleur son fils, son Ehrhard, suivre une autre carrière que celle à laquelle elle l'avait consacré. Elle l'avertissait, elle le pressait, elle le sommait sans cesse de se souvenir du vœu qu'elle avait fait au jour de sa naissance [2]. Enfin, vaincu par la constance de sa mère, Ehrhard Snepf se rendit. Bientôt il goûta lui-même tellement ses nouvelles études, que rien au monde n'eût pu l'en détourner.

Il était intimement lié avec Bucer et Brenz, et

1 Ingens Dei beneficium lætus Brentius agnovit, et grata mente amplexus est. (Ibid.)

2 Crebris interpellationibus eum voti quod de nato ipso fecerat, admoneret; et a studio juris ad theologiam quasi conviciis avocaret. (Melch. Adami. Snepfii Vita.)

ils demeurèrent amis toute leur vie; « car, dit « l'un de leurs historiens, les amitiés fondées sur « l'amour des lettres et de la vertu ne s'éteignent « jamais. » Il assistait avec ses deux amis à la dispute de Heidelberg. Les paradoxes et la lutte courageuse du docteur de Wittemberg lui imprimèrent un nouvel élan. Rejetant l'opinion vaine des mérites humains, il embrassa la doctrine de la justification gratuite du pécheur.

Le lendemain, Bucer se rendit auprès de Luther. « J'eus avec lui, dit-il, une conversation familière « et sans témoins, le repas le plus exquis, non par « les mets, mais par les vérités qui m'étaient pro- « posées. Quoi que ce fût que j'objectasse, le « docteur répondait à tout et expliquait tout avec « la plus parfaite clarté. Oh! plût à Dieu que « j'eusse le temps de t'en écrire davantage[1] !... » Luther lui-même fut touché des sentiments de Bucer : « C'est le seul frère de son ordre, écrivait- « il à Spalatin, qui ait de la bonne foi; c'est un « jeune homme de grandes espérances. Il m'a re- « çu avec simplicité; il a conversé avec moi avec « avidité. Il est digne de notre confiance et de « notre amour[2]. »

Brenz, Snepf, d'autres encore, pressés par les vérités nouvelles qui commencent à se faire jour dans leur esprit, vont de même voir Luther; ils parlent, ils confèrent avec lui; ils lui demandent des éclaircissements sur ce qu'ils n'ont pas com-

1 Gerdesius, Monument. antiq., etc.
2 L. Epp. I, p. 412.

pris. Le réformateur, appuyé sur la Bible, leur répond. Chacune de ses paroles fait jaillir pour eux une nouvelle lumière. Un nouveau monde s'ouvre devant eux.

Après le départ de Luther, ces hommes généreux commencèrent à enseigner à Heidelberg. Il fallait poursuivre ce que l'homme de Dieu avait commencé, et ne pas laisser s'éteindre le flambeau qu'il avait allumé. Les écoliers parleront, si les docteurs se taisent. Brenz, quoiqu'il fût encore si jeune, expliqua Saint-Matthieu, d'abord dans sa propre chambre; puis, le local devenant trop petit, dans l'auditoire de philosophie. Les théologiens, pleins d'envie à la vue du grand concours d'auditeurs que ce jeune homme attirait, s'irritèrent. Brenz prit alors les ordres, et transporta ses lectures dans le collége des chanoines du Saint-Esprit. Ainsi le feu déjà allumé en Saxe le fut aussi dans Heidelberg. La lumière multipliait ses foyers. Ce fut, comme on l'a dit, le temps des semailles pour le Palatinat.

Mais ce ne fut pas le Palatinat seulement qui recueillit les fruits de la dispute de Heidelberg. Ces amis courageux de la vérité devinrent bientôt de grands flambeaux dans l'Église. Ils occupèrent tous des places éminentes, et prirent part à beaucoup de débats auxquels la réformation donna lieu. Strasbourg, et plus tard l'Angleterre, durent aux travaux de Bucer une connaissance plus pure de la vérité. Snepf la professa d'abord à Marbourg, puis à Stuttgard, à Tubingue et à Iéna. Brenz, après avoir enseigné à Heidelberg, le fit long-

temps à Halle, en Souabe et à Tubingue. Nous retrouverons souvent ces trois hommes.

Cette dispute fit avancer Luther lui-même. Il croissait de jour en jour dans la connaissance de la vérité. « Je suis, disait-il, de ceux qui ont fait « des progrès en écrivant et en instruisant les au- « tres, et non pas de ceux qui de rien deviennent « tout à coup de grands et de savants docteurs. »

Il était plein de joie de voir avec quelle avidité la jeunesse des écoles recevait la vérité naissante, et il se consolait ainsi de ce que les vieux docteurs étaient si fort enracinés dans leurs opinions. « J'ai la magnifique espérance, disait-il, que de « même que Christ, rejeté par les Juifs, est allé « vers les Gentils, nous verrons maintenant aussi « la vraie théologie, que rejettent ces vieillards aux « opinions vaines et fantastiques, accueillie par la « génération nouvelle [1]. »

Le chapitre étant terminé, Luther pensa à retourner à Wittemberg. Le comte palatin lui remit pour l'Électeur une lettre datée du 1er mai, dans laquelle il disait, « que Luther avait montré tant « d'habileté dans la dispute, qu'il en rejaillissait « une grande gloire sur l'université de Wittem- « berg. » On ne voulut point permettre qu'il s'en retournât à pied [2]. Les Augustins de Nuremberg le conduisirent jusqu'à Wurzbourg. De là il alla à Erfurt avec les frères de cette ville. A peine y

1 L. Epp. I, p. 112.

2 Veni autem curru qui ieram pedester. (L. Epp. I, p. 110.)

était-il arrivé, qu'il se rendit à la maison de Jodocus, son ancien maître. Le vieux professeur, très-affecté et très-scandalisé de la route que son disciple avait prise, avait coutume de mettre devant toutes les sentences de Luther un théta, lettre dont se servaient les Grecs pour indiquer la condamnation [1]. Il avait écrit au jeune docteur pour lui adresser des reproches, et celui-ci désirait répondre de bouche à ses lettres. N'ayant pas été reçu, il écrivit à Jodocus : « Toute l'université, à l'exception « d'un seul licencié, pense comme moi. Il y a plus : « le prince, l'évêque, plusieurs autres prélats, et « tout ce que nous avons de citoyens éclairés, dé- « clarent d'une voix unanime que jusqu'à présent « ils n'avaient ni connu ni entendu Jésus-Christ et « son Évangile. Je suis prêt à recevoir vos correc- « tions; et quand même elles seraient dures, elles « me paraîtraient très-douces. Épanchez donc vo- « tre cœur sans crainte ; déchargez votre colère. « Je ne veux ni ne puis être irrité contre vous. « Dieu et ma conscience en sont témoins [2] ! »

Le vieux docteur fut touché des sentiments de son ancien élève. Il voulut voir s'il n'y avait pas moyen d'enlever le théta condamnateur. Ils eurent une explication, mais elle fut sans résultat. « Je « lui ai du moins fait comprendre, dit Luther, que « toutes leurs sentences étaient semblables à cette « bête qui, à ce qu'on dit, se mange elle-même.

1 Omnibus placitis meis nigrum theta præfigit. (L. Epp. I, p. 111.)

2 L. Epp. I, ibid.

« Mais on a beau parler à un sourd. Ces docteurs « s'attachent obstinément à leurs petites distinc« tions, bien qu'ils avouent n'avoir pour les sou« tenir que les lumières de la raison naturelle, « comme ils disent, chaos ténébreux pour nous « qui n'annonçons d'autre lumière que Jésus-Christ, « seule et véritable lumière [1]. »

Luther quitta Erfurt dans la voiture du couvent, qui le conduisit à Eisleben. De là, les Augustins du lieu, fiers d'un docteur qui jetait tant d'éclat sur leur ordre et sur leur ville, où il avait vu le jour, le firent mener à Wittemberg avec leurs propres chevaux, et à leurs frais. Chacun voulait donner une marque d'affection et d'estime à cet homme extraordinaire qui grandissait à chaque pas.

Il arriva le samedi après l'Ascension. Le voyage lui avait fait du bien, et ses amis le trouvèrent plus fort et de meilleure mine qu'avant son départ [2]. Ils se réjouirent de tout ce qu'il leur rapporta. Luther se reposa quelque temps des fatigues de sa course et de la dispute de Heidelberg; mais ce repos ne fut qu'une préparation à de plus rudes travaux.

1 Nisi dictamine rationis naturalis, quod apud nos idem est, quod chaos tenebratum, qui non prædicamus aliam lucem, quàm Christum Jesum lucem veram et solam. (L. Epp. I, p. 111.)

2 Ita ut nonnullis videar factus habitior et corpulentior. L. Epp. I, p. 111.)

LIVRE IV.

LUTHER DEVANT LE LÉGAT.

Mai-décembre 1518.

I.

La vérité avait enfin levé la tête au sein de la chrétienté. Victorieuse des organes inférieurs de la papauté, elle devait entrer en lutte avec son chef même. Nous allons voir Luther aux prises avec Rome.

Ce fut à son retour de Heidelberg qu'il prit cet essor. Ses premières thèses sur les indulgences avaient été mal comprises. Il se décida à en exposer le sens avec plus de clarté. Aux cris qu'une haine aveugle faisait pousser à ses ennemis, il avait reconnu combien il était important de gagner en faveur de la vérité, la partie la plus éclairée de la nation : il résolut d'en appeler à son jugement, en lui présentant les bases sur lesquelles reposaient ses convictions nouvelles. Il fallait bien une fois provoquer les décisions de Rome : il n'hésite pas à y envoyer ses explications. Les présentant d'une main aux hommes impartiaux et éclairés de son peuple, de l'autre il les pose devant le trône du souverain pontife.

Ces explications de ses thèses, qu'il appela

Résolutions[1], étaient écrites avec beaucoup de modération. Luther cherchait à adoucir les passages qui avaient le plus irrité, et il faisait preuve d'une vraie modestie. Mais en même temps il se montrait inébranlable dans ses convictions, et il défendait avec courage toutes les propositions que la vérité l'obligeait à soutenir. Il répétait de nouveau que tout chrétien qui a une vraie repentance possède sans indulgence la rémission des péchés; que le pape, comme le moindre des prêtres, ne peut que déclarer simplement ce que Dieu a déjà pardonné; que le trésor des mérites des saints, administré par le pape, était une chimère; et que l'Écriture sainte était la seule règle de la foi. Mais entendons-le lui-même sur quelques-uns de ces points.

Il commence par établir la nature de la vraie pénitence, et oppose cet acte de Dieu qui renouvelle l'homme aux momeries de l'Église romaine. « Le mot grec μετανοεῖτε, dit-il, signifie : revêtez un « nouvel esprit, un nouveau sentiment, ayez une « nouvelle nature, en sorte que, cessant d'être ter« restres, vous deveniez des hommes du ciel..... « Christ est un docteur de l'esprit et non de la « lettre, et ses paroles sont esprit et vie. Il enseigne « donc une repentance selon l'esprit et la vérité, « et non ces pénitences du dehors dont peuvent « s'acquitter, sans s'humilier, les pécheurs les plus « orgueilleux; il veut une repentance qui puisse « s'accomplir dans toutes les situations de la vie, « sous la pourpre des rois, sous la soutane des

1 L. Opp. Leips. XVII, p. 29 à 113.

« prêtres, sous le chapeau des princes, au milieu « de ces pompes de Babylone où se trouvait un « Daniel, comme sous le froc des moines et sous les « haillons des mendiants[1]. »

Plus loin on trouve ces paroles hardies : « Je « ne m'embarrasse pas de ce qui plaît ou déplaît au « pape. Il est homme comme les autres hommes. « Il y a eu plusieurs papes qui ont aimé, non-seu- « lement des erreurs et des vices, mais encore des « choses plus extraordinaires. J'écoute le pape « comme pape, c'est-à-dire quand il parle dans « les canons, d'après les canons, ou quand il ar- « rête quelque article avec un concile, mais non « quand il parle d'après sa tête. Si je faisais autre- « ment, ne devrais-je pas dire avec ceux qui ne « connaissent pas Jésus-Christ, que les horribles « massacres de chrétiens dont Jules II s'est souillé, « ont été les bienfaits d'un pieux berger envers les « brebis du Seigneur[2] ?...

« Je dois m'étonner, continue-t-il, de la sim- « plicité de ceux qui ont dit que les deux glaives « de l'Évangile représentaient, l'un le pouvoir spi- « rituel, l'autre le pouvoir matériel. Oui, le pape « tient un glaive de fer; et il s'offre ainsi à la chré- « tienté, non comme un tendre père, mais comme « un tyran redoutable. Ah! Dieu irrité nous a « donné le glaive que nous avons voulu, et nous « a retiré celui que nous avons dédaigné. En aucun « lieu du monde il n'y a eu des guerres plus ter- « ribles que parmi les chrétiens... Pourquoi l'esprit

1 Sur la première thèse.
2 Thèse 26.

« habile qui a trouvé ce beau commentaire, n'a-
« t-il pas interprété d'une manière aussi subtile
« l'histoire des deux clefs remises à Saint-Pierre,
« et établi comme dogme de l'Église, que l'une
« sert à ouvrir les trésors du ciel, et l'autre les
« trésors du monde[1] ?

« Il est impossible, dit-il encore, qu'un homme
« soit chrétien sans avoir Christ; et s'il a Christ,
« il a en même temps tout ce qui est à Christ.
« Ce qui donne la paix à nos consciences, c'est que
« par la foi nos péchés ne sont plus à nous, mais
« à Christ, sur qui Dieu les a tous jetés; et que,
« d'autre part, toute la justice de Christ est à
« nous, à qui Dieu l'a donnée. Christ pose sa
« main sur nous et nous sommes guéris. Il jette
« sur nous son manteau, et nous sommes couverts;
« car il est le Sauveur de gloire béni éternelle-
« ment[2]. »

Avec de telles vues de la richesse du salut de Jésus-Christ, il n'y avait plus besoin d'indulgences.

Luther, tout en attaquant la papauté, parle honorablement de Léon X. « Les temps où nous
« sommes sont si mauvais, dit-il, que même les
« plus grands personnages ne peuvent venir au
« secours de l'Église. Nous avons maintenant un
« très-bon pape en Léon X. Sa sincérité, sa science,
« nous remplissent de joie. Mais que peut faire
« seul cet homme si aimable et si agréable? Il

1 Thèse 80.
2 Thèse 37.

« était digne certainement d'être pape dans des « temps meilleurs. Nous ne méritons de nos jours « que des Jules II et des Alexandre VI. »

Il en vient ensuite au fait : « Je veux dire la « chose en peu de mots et hardiment ; l'Église a « besoin d'une réformation. Et ce ne peut être « l'œuvre ni d'un seul homme, comme le pape, ni « de beaucoup d'hommes, comme les cardinaux et « les pères des conciles ; mais ce doit être celle du « monde entier, ou plutôt c'est une œuvre qui ap- « partient à Dieu seul. Quant au temps où une « telle réformation doit commencer, celui-là seul « le sait qui a créé les temps... La digue est en- « foncée, et il n'est plus en notre pouvoir de re- « tenir les flots qui se précipitent avec impé- « tuosité. »

Telles sont quelques-unes des déclarations et des pensées que Luther adressait aux hommes éclairés de sa patrie. La fête de la Pentecôte approchait, et ce fut à cette époque où les apôtres rendirent à Jésus-Christ ressuscité le premier témoignage de leur foi, que Luther, nouvel apôtre, publia ce livre plein de vie, où il appelait de tous ses vœux une résurrection de l'Église. Le samedi, 22 mai 1518, veille de la Pentecôte, il envoya son ouvrage à l'évêque de Brandebourg, son ordinaire, en lui écrivant :

« Très-digne père en Dieu! il y a quelque temps, « lorsqu'une doctrine nouvelle et inouïe touchant « les indulgences apostoliques commença à retentir « en ces contrées, les savants et les ignorants s'en « émurent, et plusieurs personnes qui m'étaient

« les unes connues, les autres inconnues de visage, « me sollicitèrent de publier de vive voix ou par « écrit ce que je pensais de la nouveauté, je ne « veux pas dire de l'impudence de cette doctrine. « Je me tins d'abord silencieux et retiré. Mais enfin « les choses en vinrent à un tel point, que la sain- « teté du pape en fut compromise.

« Que devais-je faire? Je crus ne devoir ni ap- « prouver, ni condamner ces doctrines, mais éta- « blir une dispute sur ce point important, jusqu'à « ce que la sainte Église eût prononcé.

« Personne ne s'étant présenté au combat auquel « j'avais convoqué tout le monde, et mes thèses « ayant été considérées, non comme matière à dis- « cussion, mais comme des propositions arrêtées [1], « je me vois obligé d'en publier une explication. « Daignez donc recevoir ces pauvretés [2] que je « vous présente, très-clément évêque. Et afin que « tout le monde puisse voir que je n'agis point avec « audace, je supplie Votre Révérence de prendre « la plume et l'encre, d'effacer ou même de jeter « au feu et de brûler tout ce qui peut lui déplaire. « Je sais que Jésus-Christ n'a pas besoin de mon « travail et de mes services, et qu'il saura bien sans « moi annoncer à son Église de bonnes nouvelles. « Non que les bulles et les menaces de mes ennemis « m'épouvantent; bien au contraire. S'ils n'étaient « pas si impudents et si déhontés, personne n'en-

1 Non ut disputabilia sed asserta acciperentur. (L. Epp. I, 114.)

2 Ineptias.

« tendrait parler de moi : je me blottirais dans un « coin et j'y étudierais seul pour moi-même. Si cette « affaire n'est pas celle de Dieu, elle ne sera certes « pas non plus la mienne, ni celle d'aucun homme, « mais chose de néant. Que la gloire et l'honneur « soient à Celui auquel seul ils appartiennent ! »

Luther était encore rempli de respect pour le chef de l'Église. Il supposait à Léon de la justice et un amour sincère de la vérité. Il veut donc s'adresser aussi à lui. Huit jours après, le dimanche de la Trinité, 30 mai 1518, il lui écrivit une lettre dont voici quelques fragments :

« Au très-bienheureux Père Léon X, souverain « évêque, le frère Martin Luther, Augustin, sou« haite le salut éternel !

« J'apprends, très-saint Père, que de mauvais « bruits courent à mon égard, et que l'on met « mon nom en mauvaise odeur devant Votre Sain« teté. On m'appelle hérétique, apostat, perfide, « et de mille autres noms injurieux. Ce que je vois « m'étonne, ce que j'entends m'épouvante. Mais « l'unique fondement de ma tranquillité demeure: « c'est une conscience pure et paisible. Veuillez « m'écouter, ô très-saint Père, moi qui ne suis « qu'un enfant et qu'un ignorant. »

Luther raconte l'origine de toute l'affaire, puis il continue ainsi :

« On n'entendait dans toutes les tavernes que « des plaintes sur l'avarice des prêtres, que des « attaques contre la puissance des clefs et du sou« verain évêque. Toute l'Allemagne en est témoin. « A l'ouïe de ces choses, mon zèle s'est ému pour

« la gloire de Christ, me semble-t-il, ou, si l'on « veut l'expliquer autrement, mon sang jeune et « bouillant s'est enflammé.

« J'avertis quelques-uns des princes de l'Église. « Mais les uns se moquèrent de moi, d'autres fi« rent la sourde oreille. La terreur de votre nom « semblait les enchaîner tous. Alors je publiai cette « dispute.

« Et voilà, ô très-saint Père, voilà l'incendie que « l'on dit avoir mis en flammes le monde entier.

« Maintenant que dois-je faire? Je ne puis me « rétracter, et je vois que cette publication attire « sur moi de toutes parts une inconcevable haine. « Je n'aime point à paraître au milieu du monde; « car je suis sans science, sans esprit, et beaucoup « trop petit pour de si grandes choses, surtout « dans ce siècle illustre, où Cicéron lui-même, s'il « vivait, serait obligé de se cacher en un coin « obscur [1]. »

« Mais afin d'apaiser mes adversaires, et de ré« pondre aux sollicitations de plusieurs, voici, je « publie mes pensées. Je les publie, saint Père, afin « d'être d'autant plus en sûreté à l'ombre de vos « ailes. Tous ceux qui le voudront, pourront ainsi « comprendre avec quelle simplicité de cœur j'ai de« mandé à l'autorité ecclésiastique de m'instruire, « et quel respect j'ai témoigné à la puissance des « clefs [2]. Si je n'avais pas mené convenablement

1 Sed cogit necessitas, me anserem strepere inter olores, ajoute-t-il. (L. Epp. I, p. 121.)

2 Quàm purè simpliciterque ecclesiasticam potestatem et reverentiam clavium quæsierim et coluerim. (Ibid.)

« mon affaire, il eût été impossible que le sérénis-
« sime seigneur Frédéric, duc et électeur de Saxe,
« qui brille parmi les amis de la vérité apostolique
« et chrétienne, eût jamais souffert dans son uni-
« versité de Wittemberg un homme aussi dangereux
« qu'on prétend que je le suis.

« C'est pourquoi, très-saint Père, je tombe aux
« pieds de Votre Sainteté, et je me soumets à elle
« avec tout ce que j'ai et tout ce que je suis. Per-
« dez ma cause ou embrassez-la; donnez-moi droit
« ou donnez-moi tort; ôtez-moi la vie ou rendez-
« la-moi, comme il vous plaira. Je reconnaîtrai votre
« voix pour la voix de Jésus-Christ, qui préside et
« qui parle par vous. Si j'ai mérité la mort, je ne
« me refuse pas à mourir[1]; la terre appartient au
« Seigneur avec tout ce qui est en elle. Qu'il soit
« loué dans toute l'éternité! Amen. Qu'il vous main-
« tienne éternellement! Amen.

« Donné au jour de la Sainte-Trinité, l'an 1518.

« Frère MARTIN LUTHER, Augustin. »

Que d'humilité et que de vérité dans cette crainte de Luther, ou plutôt dans cet aveu qu'il fait, que son sang jeune et bouillant s'est peut-être trop vite enflammé! On reconnaît ici l'homme sincère,

1 Quarè, beatissime Pater, prostratum me pedibus tuæ Beatitudinis offero, cum omnibus quæ sum et habeo: vivifica, occide; voca, revoca; approba, reproba, ut placuerit. Vocem tuam, vocem Christi in te præsidentis et loquentis agnoscam. Si mortem merui, mori non recusabo. (Ibid.)

qui, ne présumant point de lui-même, redoute l'influence des passions dans ses actions même les plus conformes à la Parole de Dieu. Il y a loin de ce langage à celui d'un fanatique orgueilleux. On voit dans Luther le désir qui le travaille de gagner Léon à la cause de la vérité, de prévenir tout déchirement, et de faire procéder du faîte de l'Église cette réformation dont il proclame la nécessité. Certes, ce n'est pas lui qu'on peut accuser d'avoir détruit en Occident cette unité que tant de personnes de tous les partis ont plus tard regrettée. Il sacrifia tout pour la maintenir : tout, sauf la vérité. Ce furent ses adversaires et non lui, qui, en refusant de reconnaître la plénitude et la suffisance du salut opéré par Jésus-Christ, déchirèrent, au pied de la croix, la robe du Seigneur.

Après avoir écrit cette lettre, le même jour encore, Luther s'adressa à son ami Staupitz, vicaire général de son ordre. C'était par son entremise qu'il voulait faire parvenir à Léon ses Résolutions et son épître.

« Je vous prie, lui dit-il, d'accepter avec « bienveillance les misères [1] que je vous envoie, « et de les faire parvenir à l'excellent pape Léon X. « Non que je veuille par là vous entraîner dans le « péril où je me trouve ; je veux seul en courir le « danger. Jésus-Christ verra si ce que j'ai dit vient « de lui ou de moi ; Jésus-Christ, sans la volonté « duquel la langue du pape ne peut se mouvoir,

1 Ses Résolutions.

« et le cœur des rois ne peut rien résoudre.
« Quant à ceux qui me menacent, je n'ai rien à « leur répondre, si ce n'est le mot de Reuchlin : « Le « pauvre n'a rien à craindre, car il n'a rien à per- « dre[1]. » Je n'ai ni biens, ni argent, et je n'en de- « mande pas. Si j'ai possédé autrefois quelque hon- « neur et quelque bonne renommée, celui qui a « commencé à me les ravir achève son œuvre. Il ne « me reste que ce misérable corps affaibli par tant « d'épreuves : qu'ils le tuent, par ruse ou par force, « à la gloire de Dieu ! Ils abrégeront peut-être ainsi « d'une heure ou deux le temps de ma vie. Il me « suffit d'avoir un précieux Rédempteur, un puis- « sant Sacrificateur, Jésus-Christ mon Seigneur. « Je le louerai tant que j'aurai un souffle de vie. « Si quelqu'un ne veut pas le louer avec moi, que « m'importe ! »

Ces paroles nous font bien lire dans le cœur de Luther !

Tandis qu'il regardait ainsi vers Rome avec confiance, Rome avait déjà contre lui des pensées de vengeance. Dès le 3 avril, le cardinal Raphaël de Rovere avait écrit à l'électeur Frédéric, au nom du pape, qu'on avait quelques soupçons sur sa foi, et qu'il devait se garder de protéger Luther. « Le cardinal Raphaël, dit celui-ci, aurait eu grand « plaisir à me voir brûler par le duc Frédéric[2]. » Ainsi Rome commençait à aiguiser ses armes contre

1 Qui pauper est nihil timet, nihil potest perdere. (L. Epp. I, p. 118.)

2 L. Opp. (W.) XV, p. 339.

Luther. C'était dans l'esprit de son protecteur qu'elle voulait lui porter le premier coup. Si elle parvenait à détruire cet abri sous lequel reposait le moine de Wittemberg, il devenait pour elle une proie facile.

Les princes allemands tenaient fort à leur réputation de princes chrétiens. Le plus léger soupçon d'hérésie les remplissait de crainte. La cour de Rome avait habilement profité de cette disposition. Frédéric avait d'ailleurs toujours été attaché à la religion de ses pères. La lettre de Raphaël fit sur son esprit une très-vive impression. Mais l'Électeur avait pour principe de ne se hâter en rien. Il savait que la vérité n'était pas toujours du côté du plus fort. Les affaires de l'Empire avec Rome lui avaient appris à se défier des vues intéressées de cette cour. Il avait reconnu que pour être prince chrétien, il n'était pas nécessaire d'être esclave du pape.

« Il n'était pas de ces esprits profanes, dit Mé« lanchton, qui veulent qu'on étouffe tous les « changements, aussitôt qu'on en aperçoit le prin« cipe [1]. Frédéric se soumit à Dieu. Il lut avec soin « les écrits qui paraissaient, et il ne permit pas « qu'on détruisît ce qu'il jugea véritable [2]. » Il en avait la puissance. Maître dans ses États, il jouissait dans l'Empire d'une considération au moins

1 Nec profana judicia sequens quæ tenera initia omnium mutationum celerrimè opprimi jubent. (Melancht. Vit. F.)

2 Deo cessit, et ea quæ vera esse judicavit, deleri non voluit. (Ibid.)

aussi grande que celle qu'on portait à l'Empereur lui-même.

Il est probable que Luther apprit quelque chose de cette lettre du cardinal Raphaël, remise à l'Électeur le 7 juillet. Peut-être fut-ce la perspective de l'excommunication que cette missive romaine semblait présager, qui le porta à monter en chaire à Wittemberg, le 15 du même mois, et à prononcer sur ce sujet un discours qui fit une impression profonde. Il y distingua l'excommunication intérieure de l'excommunication extérieure, la première qui exclut de la communion de Dieu, de la seconde qui n'exclut que des cérémonies de l'Église. « Personne, dit-il, ne peut réconcilier « avec Dieu l'âme déchue, si ce n'est l'Éternel. « Personne ne peut séparer un homme de la « communion avec Dieu, si ce n'est cet homme « lui-même, par ses propres péchés. Bienheu- « reux celui qui meurt dans une injuste excom- « munication! Tandis qu'il endure un grave châ- « timent de la part des hommes, pour l'amour « de la justice, il reçoit de la main de Dieu la « couronne de l'éternelle félicité.... »

Les uns approuvèrent hautement ce langage hardi; d'autres s'en irritèrent encore davantage.

Mais déjà Luther n'était plus seul; et bien que sa foi n'eût besoin d'aucun autre appui que de celui de Dieu, une phalange qui le défendait contre ses ennemis, s'était formée tout autour de lui. Le peuple allemand avait entendu la voix du réformateur. De ses discours, de ses écrits, partaient des éclairs qui réveillaient et illuminaient

ses contemporains. L'énergie de sa foi se précipitait en torrents de feu sur les cœurs engourdis. La vie que Dieu avait mise en cette âme extraordinaire, se communiquait au corps mort de l'Église. La chrétienté, immobile depuis tant de siècles, s'animait d'un religieux enthousiasme. La dévotion du peuple aux superstitions de Rome, diminuait de jour en jour; toujours moins de mains offraient de l'argent pour acheter le pardon [1], et dans le même temps la renommée de Luther ne cessait de croître. On se tournait vers lui, et on le saluait avec amour et avec respect comme l'intrépide défenseur de la vérité et de la liberté [2]. Sans doute tous ne découvraient pas la profondeur des doctrines qu'il annonçait. Il suffisait au grand nombre de savoir que le nouveau docteur s'élevait contre le pape, et qu'à sa puissante parole l'empire des prêtres et des moines s'ébranlait. L'attaque de Luther était pour eux comme un de ces feux allumés sur les montagnes, qui annoncent à toute une nation le moment de briser ses chaînes. Le réformateur ne se doutait pas de ce qu'il avait fait, que déjà tout ce qu'il y avait de généreux parmi son peuple, l'avait par acclamation reconnu pour son chef. Mais, pour un grand nombre, l'apparition de Luther fut davantage encore. La Parole de Dieu,

1 Rarescebant manus largentium. (Cochlœus, 7.)

2 Luthero autem contrà augebatur auctoritas, favor, fides, existimatio, fama : quòd tam liber acerque videretur veritatis assertor. (Ib.)

qu'il maniait avec tant de puissance, pénétra dans les esprits comme une épée à deux tranchants. On vit s'allumer dans beaucoup de cœurs un désir ardent d'obtenir l'assurance du pardon et la vie éternelle. Depuis les premiers siècles, l'Église n'avait pas connu une telle faim et une telle soif de la justice. Si la parole de Pierre l'ermite et de Bernard avait agi sur les peuples du moyen âge pour leur faire prendre une croix périssable, la parole de Luther porta ceux de son temps à embrasser la croix véritable, la vérité qui sauve. L'échafaudage qui pesait alors sur l'Église avait tout étouffé; les formes avaient détruit la vie. La parole puissante donnée à cet homme répandit un souffle vivifiant sur le sol de la chrétienté. Au premier abord, les écrits de Luther entraînèrent également les croyants et les incrédules : les incrédules, parce que les doctrines positives, qui devaient être plus tard établies, n'y étaient pas encore pleinement développées; les croyants, parce qu'elles se trouvaient en germe dans cette foi vivante qui s'y exprimait avec une si grande puissance. Aussi l'influence de ces écrits fut-elle immense; ils remplirent en un instant l'Allemagne et le monde. Partout régnait le sentiment intime qu'on assistait, non à l'établissement d'une secte, mais à une nouvelle naissance de l'Église et de la société. Ceux qui naquirent alors du souffle de l'Esprit de Dieu, se rangèrent autour de celui qui en était l'organe. La chrétienté fut partagée en deux camps : les uns combattirent avec l'esprit con-

tre la forme, et les autres avec la forme contre l'esprit. Du côté de la forme étaient, il est vrai, toutes les apparences de la force et de la grandeur; du côté de l'esprit étaient l'impuissance et la petitesse. Mais la forme, dépourvue de l'esprit, n'est qu'un corps vide que le premier souffle peut abattre. Son apparence de pouvoir ne sert même qu'à irriter contre elle, et à précipiter sa fin. Ainsi la simple Parole de la vérité avait créé à Luther une puissante armée.

II.

Il en était besoin, car les grands commençaient à s'émouvoir, et l'Empire et l'Église unissaient déjà leurs efforts pour écarter ce moine importun. L'empereur Maximilien tenait alors une Diète impériale à Augsbourg. Six électeurs s'étaient rendus en personne à son appel. Tous les États germaniques y étaient représentés. Les rois de France, de Hongrie et de Pologne y avaient leurs ambassadeurs. Ces princes et ces envoyés déployaient tous une grande magnificence. La guerre contre les Turcs était l'un des sujets pour lesquels la Diète était assemblée. On craignait que le sultan Sélim, après avoir empoisonné son père, s'être défait de ses frères et de leurs enfants, et avoir porté ses armes victorieuses en Arménie, en Égypte et en Syrie, ne s'arrêtât pas là, et menaçât l'Italie et la Hongrie; mais la mort vint bientôt mettre un terme à ses victoires. Léon X n'en poursuivit pas moins le projet d'une nouvelle croisade. Son légat exhorta vivement les

États germaniques à se préparer à la guerre. « Que les ecclésiastiques, dit-il, paient la dixième, « les laïques la cinquantième partie de leurs biens; « que chaque maison fournisse la solde d'un sol- « dat; que les riches donnent des contributions « annuelles; alors tout ira bien. » Les États, instruits par le mauvais usage qu'on avait fait auparavant de telles contributions, et sagement conseillés par l'électeur Frédéric, se contentèrent de déclarer qu'ils réfléchiraient à la chose, et produisirent en même temps de nouveaux griefs contre Rome. Un discours latin publié pendant la Diète signalait courageusement aux princes allemands le véritable danger. « Vous voulez, di- « sait l'auteur, mettre le Turc en fuite. C'est très « bien; mais je crains fort que vous ne vous trom- « piez sur sa personne. C'est en Italie et non en « Asie que vous devez le chercher. Chacun de « nos princes possède assez de puissance pour « défendre son pays contre le Turc d'Asie : mais « quant au Turc de Rome, le monde chrétien « tout entier ne suffit pas pour le vaincre. Celui- « là ne nous a fait encore aucun mal; celui-ci « rôde partout, altéré du sang des malheureux [1]! »

Une autre affaire non moins importante devait occuper la Diète. Maximilien désirait faire proclamer roi des Romains et son successeur dans la dignité impériale, son petit-fils Charles, déjà roi d'Espagne et de Naples. Le pape connaissait trop bien ses intérêts pour désirer de voir le trône

1 Schröck, K. Gesch. n. d. R. I, p. 156.

impérial occupé par un prince dont la puissance en Italie pourrait lui devenir redoutable. L'Empereur pensait avoir déjà gagné en sa faveur la plupart des électeurs et des États; mais il trouva une énergique opposition chez Frédéric. En vain le sollicita-t-il; en vain les ministres et les meilleurs amis de l'Électeur joignirent-ils leurs prières à celles de l'Empereur; il fut inébranlable et montra en cette occasion, ainsi qu'on l'a dit, qu'il était d'une fermeté d'âme à ne se départir jamais d'une résolution, quand il en avait une fois reconnu la justice. Le dessein de l'Empereur échoua.

Dès lors ce prince chercha à obtenir la bienveillance du pape, pour le rendre favorable à ses plans; et pour lui donner une preuve particulière de son dévouement, il lui écrivit le 5 août la lettre suivante : « Très-saint Père, nous avons « appris, il y a quelques jours, qu'un frère de « l'ordre des Augustins, nommé Martin Luther, « s'est mis à soutenir diverses propositions sur le « commerce des indulgences; ce qui nous dé« plaît d'autant plus que le dit frère trouve beau« coup de protecteurs, parmi lesquels sont des « personnages puissants [1]. Si Votre Sainteté et « les très-dignes Pères de l'Église (les cardinaux) « n'emploient pas bientôt leur autorité pour met« tre fin à ces scandales, non-seulement ces per« nicieux docteurs séduiront les gens simples, « mais ils entraîneront de grands princes dans

1 Defensores et patronos etiam potentes quos dictus frater consecutus est. (Raynald, ad an. 1518.)

« leur ruine. Nous veillerons à ce que tout ce « que Votre Sainteté arrêtera à cet égard pour la « gloire du Dieu tout-puissant, soit observé par « tous dans notre Empire. »

Cette lettre a dû être écrite à la suite de quelque discussion un peu vive entre Maximilien et Frédéric. Le même jour, l'Électeur écrivit à Raphaël de Rovere. Il avait sans doute appris que l'Empereur s'adressait au pontife romain, et, pour parer le coup, il se mettait lui-même en communication avec Rome.

« Je n'aurai jamais d'autre volonté, dit-il, que « de me montrer soumis à l'Église universelle.

« Aussi n'ai-je jamais défendu les écrits et les « sermons du docteur Martin Luther. J'apprends « d'ailleurs qu'il s'est toujours offert à paraître, « avec un sauf-conduit, devant des juges impar- « tiaux, savants et chrétiens, afin de défendre sa « doctrine et de se soumettre, dans le cas où on « le convaincrait par l'Écriture elle-même [1]. »

Léon X, qui, jusqu'à cette heure, avait laissé l'affaire aller son train, réveillé par les cris des théologiens et des moines, institua à Rome une cour ecclésiastique chargée de juger Luther, et près laquelle Sylvestre Prierias, le grand ennemi du réformateur, était à la fois accusateur et juge. La cause fut bientôt instruite, et la cour somma Luther de comparaître en personne devant elle, dans un délai de soixante jours.

Luther attendait tranquillement à Wittemberg

1 L. Opp. (L.) XVII, p. 169.

le bon effet que la lettre pleine de soumission adressée par lui au pape devait, à ce qu'il pensait, produire, lorsque, le 7 août, deux jours seulement après le départ des lettres de Maximilien et de Frédéric, on lui remit la citation du tribunal romain. « Au moment où j'attendais la « bénédiction, dit-il, je vis fondre sur moi la « foudre. J'étais la brebis qui trouble l'eau du « loup. Tezel échappa, et moi je devais me laisser « manger. »

Cette citation jeta Wittemberg dans la consternation ; car quelque parti que prît Luther, il ne pouvait échapper au danger. S'il se rendait à Rome, il devait y devenir la victime de ses ennemis. S'il refusait d'y aller, il serait, selon l'usage, condamné par contumace, sans pouvoir échapper; car on savait que le légat avait reçu du pape l'ordre de tout faire pour irriter l'Empereur et les princes allemands contre lui. Ses amis étaient consternés. Le docteur de la vérité ira-t-il porter sa vie à cette grande cité *enivrée du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus?* Suffira-t-il qu'une tête s'élève du sein de la chrétienté asservie, pour qu'elle tombe? Cet homme, que Dieu paraît avoir formé pour résister à une puissance à laquelle jusqu'à présent rien n'a pu résister, sera-t-il aussi renversé! Luther lui-même ne voyait que l'Électeur qui pût le sauver; mais il préférait mourir plutôt que de compromettre son prince. Ses amis tombèrent enfin d'accord sur un expédient qui n'exposerait pas Frédéric. Qu'il refuse à Luther un sauf-conduit, et celui-ci

aura une cause légitime pour ne pas comparaître à Rome.

Le 8 août, Luther écrivit à Spalatin pour lui demander que l'Électeur employât son influence pour le faire citer en Allemagne. « Voyez, écrivit-« il aussi à Staupitz, de quelles embûches on use « pour s'approcher de moi, et comment je suis en-« touré d'épines. Mais Christ vit et règne, hier, au-« jourd'hui et éternellement. Ma conscience m'as-« sure que c'est la vérité que j'ai enseignée, bien « qu'elle devienne plus odieuse encore quand « c'est moi qui l'enseigne. L'Église est le ventre « de Rebecca. Il faut que les enfants s'entre-pous-« sent, même jusqu'à mettre la mère en danger [1]. « Au reste, demandez au Seigneur que je n'aie « pas trop de joie dans cette épreuve. Que Dieu « ne leur impute pas ce mal! »

Les amis de Luther ne se bornèrent pas à des consultations et à des plaintes. Spalatin écrivit, de la part de l'Électeur, à Renner, secrétaire de l'Empereur : « Le docteur Martin consent volon-« tiers à avoir pour juges toutes les universités « d'Allemagne, excepté celles d'Erfurt, de Leipsig « et de Francfort-sur-l'Oder, qui se sont rendues « suspectes. Il lui est impossible de paraître à « Rome en personne [2]. »

L'université de Wittemberg écrivit au pape lui-même une lettre d'intercession. « La faiblesse

1 Uterus Rebeccæ est : parvulos in eo collidi necesse est, etiam usquè ad periculum matris. (L. Epp. I, p. 138.)

2 L. Opp. (L.) XVII, p. 173.

« de son corps, disait-elle en parlant de Luther, « et les dangers du voyage lui rendent difficile et « même impossible d'obéir à l'ordre de Votre « Sainteté. Sa peine et ses prières nous portent « à avoir compassion de lui. Nous vous prions « donc, très-saint Père, comme des fils obéis-« sants, de vouloir bien le tenir pour un homme « qui n'a jamais été entaché de doctrines oppo-« sées à l'opinion de l'Église romaine. »

L'université, dans sa sollicitude, s'adressa le même jour à Charles de Miltitz, gentilhomme saxon et camérier du pape, très-aimé de Léon X. Elle rendit à Luther dans cette lettre un témoignage plus fort encore que celui qu'elle avait osé insérer dans la première. « Le digne père Martin « Luther, Augustin, disait-elle, est le plus noble « et le plus honorable membre de notre univer-« sité. Depuis plusieurs années, nous avons vu « et connu son habileté, son savoir, sa haute in-« telligence dans les arts et dans les lettres, ses « mœurs irréprochables et sa conduite toute chré-« tienne [1]. »

Cette active charité de tous ceux qui entouraient Luther, est son plus bel éloge.

Tandis qu'on attendait avec anxiété l'issue de cette affaire, elle se termina plus facilement qu'on n'eût pu l'espérer. Le légat de Vio, humilié de n'avoir pas réussi dans la commission qu'il avait reçue de préparer une guerre générale contre les

1 L. Opp. (lat.) I, 183 et 184. L. Opp. (L.) XVII, 171 et 172.)

Turcs, désirait relever et illustrer son ambassade en Allemagne par quelque autre acte éclatant. Il pensait que s'il éteignait l'hérésie, il reparaîtrait dans Rome avec gloire. Il demanda donc au pape qu'on lui remît cette affaire. Léon, de son côté, savait bon gré à Frédéric de s'être opposé si fortement à l'élection du jeune Charles. Il sentait qu'il pourrait avoir encore besoin de son secours. Sans parler davantage de la citation, il chargea son légat, par un bref daté du 23 août, d'examiner l'affaire en Allemagne. Le pape ne perdait rien à cette manière de procéder; et même, si l'on pouvait amener Luther à une rétractation, on évitait le bruit et le scandale que sa comparution à Rome eût occasionnés.

« Nous vous chargeons, disait-il, de faire com« paraître personnellement devant vous, de pour« suivre et de contraindre sans aucun retard, et « aussitôt que vous aurez reçu cet écrit de nous, « le dit Luther, qui a déjà été déclaré héréti« que par notre cher frère Jérôme, évêque d'As« culan [1]. »

Puis le pape prescrivait contre Luther les mesures les plus sévères :

« Invoquez à cet effet le bras et le secours de « notre très-cher fils en Christ, Maximilien, et « des autres princes de l'Allemagne, de toutes les « communautés, universités et potentats, ecclé« siastiques ou séculiers. Et si vous l'atteignez,

1 Dictum Lutherum hæreticum per prædictum auditorem jàm declaratum. (Breve Leonis X ad Thomam.)

« faites-le garder sûrement, afin qu'il soit amené « devant nous [1]. »

On voit que cette indulgente concession du pape n'était guère qu'une voie plus sûre d'entraîner Luther à Rome. Viennent ensuite les mesures de douceur :

« S'il rentre en lui-même, et demande grâce « pour un tel forfait, de lui-même et sans y être « invité, nous vous donnons le pouvoir de le re- « cevoir dans l'unité de la sainte mère l'Église. »

Le pape en revient bientôt aux malédictions :

« S'il persiste dans son opiniâtreté, et que « vous ne puissiez vous rendre maître de lui, « nous vous donnons le pouvoir de le proscrire « dans tous les lieux de l'Allemagne, de bannir, « de maudire, d'excommunier tous ceux qui lui « sont attachés, et d'ordonner à tous les chré- « tiens de fuir leur présence. »

Cependant ce n'est pas encore assez :

« Et afin, continue le pape, que cette conta- « gion soit d'autant plus facilement extirpée, « vous excommunierez tous les prélats, ordres « religieux, universités, communautés, comtes, « ducs et potentats, excepté l'empereur Maximi- « lien, qui ne saisiraient pas le dit Martin Luther « et ses adhérents, et ne vous les enverraient pas « sous due et bonne garde. — Et si, ce que Dieu « préserve, les dits princes, communautés, uni-

1 Brachio cogas atque compellas, et eo in potestate tua redacto eum sub fideli custodia retineas, ut coràm nobis sistatur. (Ibid.)

« versités et potentats, ou quelqu'un à eux appar« tenant, offraient de quelque manière un asile « au dit Martin et à ses adhérents, lui donnaient « publiquement ou en secret, par eux ou par « d'autres, secours et conseils, nous mettons en « interdit ces princes, communautés, universités « et potentats, avec leurs villes, bourgs, cam« pagnes et villages, aussi bien que les villes, « bourgs, campagnes et villages où le dit Martin « pourrait s'enfuir, aussi longtemps qu'il y de« meurera, et trois jours après qu'il les aura « quittés. »

Cette chaire audacieuse qui prétend représenter sur la terre Celui qui a dit : *Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde, pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui*, continue ses anathèmes ; et, après avoir prononcé les peines contre les ecclésiastiques, elle dit :

« Quant à ce qui regarde les laïques, s'ils « n'obéissent pas aussitôt, sans aucun retard et « aucune opposition, à vos ordres, nous les dé« clarons infâmes, à l'exception du très-digne « Empereur, inhabiles à s'acquitter de toute ac« tion convenable, privés de la sépulture des « chrétiens, et dépouillés de tous fiefs, qu'ils les « tiennent, soit du siége apostolique, soit de « quelque seigneur que ce puisse être [1]. »

Tel était le sort qui attendait Luther. Le mo-

1 Infamiæ et inhabilitatis ad omnes actus legitimos, ecclesiasticæ sepulturæ, privationis quoque feudorum. (Ibid.)

narque de Rome a tout conjuré pour sa perte. Il a tout remué, jusqu'à la paix des tombeaux. Sa ruine semble assurée. Comment échappera-t-il à cette immense conjuration? Mais Rome s'était trompée; le mouvement suscité par l'Esprit de Dieu ne pouvait être dompté par les décrets de sa chancellerie.

On n'avait pas même gardé les apparences d'une enquête juste et impartiale. Luther avait été déclaré hérétique, non-seulement avant d'avoir été entendu, mais encore bien avant la fin du temps qui lui avait été donné pour comparaître. Les passions, et nulle part elles ne se montrent plus fortes que dans les discussions religieuses, font passer par-dessus toutes les formes de la justice. Ce n'est pas seulement dans l'Église romaine, c'est dans les Églises protestantes qui se sont détournées de l'Évangile, c'est partout où n'est pas la vérité, que l'on retrouve à son égard de si étranges procédés. Tout est bon contre l'Évangile. On voit souvent des hommes qui, dans tout autre cas, se feraient scrupule de commettre la moindre injustice, ne pas craindre de fouler aux pieds toutes les règles et tous les droits, dès qu'il s'agit du christianisme et du témoignage qu'on lui rend.

Lorsque plus tard Luther eut connaissance de ce bref, il en exprima son indignation : « Voici, « dit-il, le plus remarquable de l'affaire : le bref « a été donné le 23 août, et moi, j'ai été cité le « 7 août, en sorte qu'entre la citation et le bref « il s'est écoulé seize jours. Or, faites le compte, et

« vous trouverez que monseigneur Jérôme, évê-
« que d'Asculan, a procédé contre moi, a pro-
« noncé le jugement, m'a condamné et déclaré
« hérétique, avant que la citation ne me fût par-
« venue, ou tout au plus seize jours après qu'on me
« l'avait remise. Maintenant je le demande, où sont
« donc les soixante jours qui me sont accordés
« dans la citation? Ils ont commencé le 7 août,
« ils devaient finir le 7 octobre... Est-ce là le style
« et la mode de la cour de Rome, qu'en un même
« jour elle cite, exhorte, accuse, juge, condamne
« et déclare condamné un homme qui est si
« éloigné de Rome, et qui ne sait rien de toutes
« ces choses? Que répondent-ils à tout cela?
« Sans doute qu'ils ont oublié de se purger le
« cerveau avec de l'ellébore, avant de mettre en
« œuvre de tels mensonges[1]. »

Mais en même temps que Rome déposait en cachette ses foudres dans les mains de son légat, elle cherchait, par de douces et flatteuses paroles, à détacher de la cause de Luther le prince dont elle redoutait le plus le pouvoir. Le même jour, 23 août 1518, le pape écrivait à l'électeur de Saxe. Il avait recours aux arts de cette vieille politique que nous avons déjà signalée, et il essayait de flatter l'amour-propre du prince.

« Cher fils, disait le pontife de Rome, quand
« nous pensons à votre noble et louable race, à
« vous qui en êtes le chef et l'ornement; quand
« nous nous rappelons comment vous et vos an-

1 L. Opp. (L.) XVII, p. 176.

« cêtres avez toujours désiré maintenir la foi chré-
« tienne, l'honneur et la dignité du saint-siége,
« nous ne pouvons croire qu'un homme qui aban-
« donne la foi, puisse s'appuyer sur la faveur de
« Votre Altesse, et lâcher hardiment la bride à
« sa méchanceté. Cependant, il nous est rapporté
« de toutes parts, qu'un certain frère Martin Lu-
« ther, ermite de l'ordre de Saint-Augustin, a ou-
« blié, comme enfant de malice et contempteur
« de Dieu, son habit et son ordre, qui consistent
« dans l'humilité et l'obéissance, et qu'il se vante
« de ne craindre ni l'autorité, ni la punition
« d'aucun homme, assuré qu'il est de votre fa-
« veur et de votre protection.

« Mais comme nous savons qu'il se trompe,
« nous avons trouvé bon d'écrire à Votre Altesse
« et de vous exhorter, selon le Seigneur, à veiller
« à l'honneur du nom d'un prince aussi chrétien
« que vous, à vous défendre de ces calomnies,
« vous l'ornement, la gloire et la bonne odeur
« de votre noble race, et à vous garder, non-seu-
« lement d'une faute aussi grave que celle qu'on
« vous impute, mais encore du soupçon même
« que la hardiesse insensée de ce frère tend à
« faire planer sur vous. »

Léon X annonçait en même temps à Frédéric, qu'il avait chargé le cardinal de Saint-Sixte d'examiner la chose, et il lui ordonnait de remettre Luther entre les mains du légat, « de peur, » ajoutait-il en revenant encore à son argument favori, « que des gens pieux de notre temps ou des « temps futurs ne puissent un jour se lamenter et

« dire : La plus pernicieuse hérésie dont ait été « affligée l'Église de Dieu, s'est élevée par le se- « cours et la faveur de cette haute et louable « maison [1]. »

Ainsi Rome avait pris toutes ses mesures. D'une main elle faisait respirer le parfum toujours si enivrant de la louange, et de l'autre elle tenait cachées ses vengeances et ses terreurs.

Toutes les puissances de la terre, empereur, pape, princes et légats, commençaient à s'émouvoir contre cet humble frère d'Erfurt, dont nous avons suivi les combats intérieurs. *Les rois de la terre se trouvent en personne, et les princes consultent ensemble contre le Seigneur et contre son oint.*

III.

Cette lettre et ce bref n'étaient point arrivés en Allemagne, et Luther était encore dans la crainte de se voir obligé de comparaître à Rome, lorsqu'un heureux événement vint consoler son cœur. Il lui fallait un ami dans le sein duquel il pût verser ses peines, et dont l'amour fidèle le consolât à l'heure de l'abattement. Dieu lui fit trouver tout cela dans Mélanchton.

George Schwarzerd était un habile maître armurier de Bretten, petite ville du Palatinat. Le 14 février 1497 il lui naquit un fils qui fut nommé Philippe, et qui s'illustra plus tard sous le nom de Mélanchton. Bien vu des princes pala-

1 L. Opp. (L.) XVII, p. 173.

tins, de ceux de Bavière et de Saxe, George était doué de la plus parfaite droiture. Souvent il refusait des acheteurs le prix qu'ils lui offraient, et s'il apprenait qu'ils étaient pauvres, il les obligeait à reprendre leur argent. Il se levait habituellement à minuit, et faisait alors, à genoux, sa prière. S'il lui arrivait de voir venir le matin sans l'avoir faite, il était mécontent de soi tout le jour. Barbara, femme de Schwarzerd, était fille d'un magistrat honorable nommé Jean Reuter. Elle était d'un caractère tendre, un peu portée à la superstition, du reste pleine de sagesse et de prudence. C'est d'elle que sont ces vieilles rimes allemandes bien connues :

« Faire aumône n'appauvrit pas.
« Être au temple n'empêche pas.
« Graisser le char n'arrête pas.
« Bien mal acquis ne produit pas.
« Livre de Dieu ne trompe pas. »

Et ces autres rimes :

« Qui veut toujours plus dépenser
« Que son champ ne peut rendre,
« Tôt ou tard devra se ruiner,
« Si même il ne s'fait pendre[1]. »

Le jeune Philippe n'avait pas onze ans lorsque son père mourut. Deux jours avant d'expirer, George fit venir son fils près de son lit de mort,

1 Almosen geben armt nicht, etc. Wer mehr will verzehren, etc. (Müller's Reliquien.)

et l'exhorta à avoir toujours présente la pensée de Dieu : « Je prévois, dit l'armurier mourant, « que de terribles tempêtes viendront ébranler le « monde. J'ai vu de grandes choses; mais de plus « grandes se préparent. Que Dieu te conduise et « te dirige ! » Après que Philippe eut reçu la bénédiction paternelle, on l'envoya à Spire pour qu'il ne fût pas témoin de la mort de son père. Il s'éloigna tout en larmes.

L'aïeul du jeune garçon, le digne bailli Reuter, qui lui-même avait un fils, tint lieu de père à Philippe et le prit dans sa maison avec George son frère. Peu de temps après, il donna pour précepteur aux trois jeunes garçons Jean Hungarus, homme excellent, qui plus tard, et jusque dans l'âge le plus avancé, annonça l'Évangile avec une grande force. Il ne passait rien au jeune homme. Il le punissait pour chaque faute, mais avec sagesse : « C'est ainsi, dit Mélanchton en « 1554, qu'il a fait de moi un grammairien. Il « m'aimait comme un fils, je l'aimais comme un « père, et nous nous rencontrerons, je l'espère, « dans la vie éternelle[1]. »

Philippe se distingua par l'excellence de son esprit, par sa facilité à apprendre et à exposer ce qu'il avait appris. Il ne pouvait demeurer dans l'oisiveté, et il cherchait toujours quelqu'un avec qui il pût discuter sur ce qu'il avait entendu[2].

1 Dilexit me ut filium et ego eum ut patrem : et conveniemus, spero, in vita æterna. (Melancht. Explicat. Evang.)

2 Quiescere non poterat, sed quærebat ubique aliquem cum quo de auditis disputaret. (Camerarius, Vit. Melancht., p. 7.)

Il arrivait souvent que des étrangers instruits passaient par Bretten et visitaient Reuter. Aussitôt le petit-fils du bailli les abordait, entrait en conversation avec eux, et les pressait tellement dans la discussion, que les auditeurs en étaient dans l'admiration. A la force du génie il joignait une grande douceur, et il se conciliait ainsi la faveur de tous. Il bégayait; mais, comme l'illustre orateur des Grecs, il s'appliqua avec tant de soin à se corriger de ce défaut, que plus tard on n'en aperçut plus aucune trace.

Son grand-père étant mort, le jeune Philippe fut envoyé avec son frère et son jeune oncle Jean à l'école de Pforzheim. Ces jeunes garçons demeuraient chez une de leurs parentes, sœur du fameux Reuchlin. Avide de connaissances, Philippe fit, sous la conduite de George Simler, de rapides progrès dans les sciences et surtout dans l'étude de la langue grecque, pour laquelle il avait une véritable passion. Reuchlin venait souvent à Pforzheim. Il fit chez sa sœur la connaissance de ses jeunes pensionnaires, et il fut bientôt frappé des réponses de Philippe. Il lui donna une grammaire grecque et une Bible. Ces deux livres devaient faire l'étude de toute sa vie.

Lorsque Reuchlin revint de son second voyage en Italie, son jeune parent, âgé de douze ans, fêta le jour de son arrivée, en jouant devant lui, avec quelques amis, une comédie latine qu'il avait lui-même composée. Reuchlin, ravi du talent du jeune homme, l'embrassa tendrement, l'appela son fils bien-aimé, et lui donna en riant

le chapeau rouge qu'il avait reçu lorsqu'il avait été fait docteur. Ce fut alors que Reuchlin changea son nom de Schwarzerd en celui de Mélanchton. Ces deux mots signifient *terre noire*, l'un en allemand et l'autre en grec. La plupart des savants du temps traduisaient ainsi leur nom en grec ou en latin.

Mélanchton, à douze ans, se rendit à l'université de Heidelberg. Ce fut là qu'il commença à étancher la soif de science qui le consumait. Il fut reçu bachelier à quatorze ans. En 1512, Reuchlin l'appela à Tubingue, où un grand nombre de savants distingués se trouvaient réunis. Il fréquentait à la fois les leçons des théologiens, celles des médecins et celles des jurisconsultes. Il n'y avait aucune connaissance qu'il ne crût devoir rechercher. Ce n'était pas la louange qu'il poursuivait, mais la possession et les fruits de la science.

L'Écriture sainte l'occupait surtout. Ceux qui fréquentaient l'église de Tubingue avaient remarqué qu'il avait souvent en main un livre dont il s'occupait entre les services. Ce volume inconnu paraissait plus grand que les manuels de prières, et l'on répandit le bruit que Philippe lisait alors des ouvrages profanes. Mais il se trouva que le livre objet de leurs soupçons était un exemplaire des Saintes-Écritures, imprimé peu auparavant à Bâle par Jean Frobenius. Il continua toute sa vie cette lecture avec l'application la plus assidue. Toujours il avait sur lui ce volume précieux, et il le portait à toutes les assemblées publiques aux-

quelles il était appelé [1]. Rejetant les vains systèmes des scolastiques, il s'attachait à la simple parole de l'Évangile. « J'ai de Mélanchton, écrivait alors « Érasme à Écolampade, les sentiments les plus dis- « tingués et des espérances magnifiques. Que Christ « fasse seulement que ce jeune homme nous sur- « vive longtemps. Il éclipsera entièrement Éras- « me [2]. » Néanmoins Mélanchton partageait les erreurs de son siècle. « Je frémis, dit-il à une épo- « que avancée de sa vie, quand je pense à l'honneur « que je rendais aux statues, lorsque je me trou- « vais encore dans la papauté [3]. »

En 1514, il fut fait docteur en philosophie, et il commença alors à enseigner. Il avait dix-sept ans. La grâce, l'attrait qu'il savait donner à ses enseignements, faisaient le plus frappant contraste avec la méthode dépourvue de goût, que les docteurs, et surtout les moines, avaient jusqu'alors suivie. Il prit une vive part au combat dans lequel Reuchlin se trouvait engagé avec les obscurants de son siècle. D'une conversation agréable, de mœurs douces et élégantes, aimé de tous ceux qui le connaissaient, il jouit bientôt dans le monde savant d'une grande autorité et d'une solide réputation.

Ce fut alors que l'électeur Frédéric conçut l'idée d'appeler un savant distingué comme pro-

1 Camerar. Vita Philip. Melanchtonis, p. 16.

2 Is prorsùs obscurabit Erasmum. (Er. Epp. I, p. 405.)

3 Cohorresco quandò cogito quomodo ipse accesserim ad statuas in papatu. (Explicat. Evangel.)

fesseur des langues anciennes à son université de Wittemberg. Il s'adressa à Reuchlin, qui lui indiqua Mélanchton. Frédéric comprit tout l'éclat que ce jeune helléniste répandrait sur une institution qui lui était si chère. Reuchlin, ravi de voir un si beau champ s'ouvrir pour son jeune ami, lui écrivit ces paroles de l'Éternel à Abraham: « *Sors de ton pays et d'avec ta parenté et de la* « *maison de ton père, et je rendrai ton nom grand* « *et tu seras béni.* Oui, continue le vieillard, « j'espère qu'il en sera ainsi de toi, mon cher « Philippe, mon œuvre et ma consolation [1]. » Mélanchton reconnut dans cette vocation un appel de Dieu. A son départ, l'université fut dans la douleur; il y avait pourtant des jaloux et des ennemis. Il quitta sa patrie en s'écriant: « Que la « volonté du Seigneur s'accomplisse! » Il avait alors vingt et un ans.

Mélanchton fit le voyage à cheval, dans la compagnie de quelques marchands saxons, comme on se joint à une caravane dans le désert; car, dit Reuchlin, il ne connaissait ni les lieux ni les routes [2]. Il présenta ses hommages à l'Électeur qui se trouvait à Augsbourg. A Nuremberg, il se lia avec l'excellent Pirckheimer; à Leipsig, avec le savant helléniste Mosellanus. L'université donna dans cette dernière ville un festin à son honneur. C'était un repas vraiment académique. Les plats se succédaient en grand nombre, et à cha-

1 Meum opus et meum solatium. (Corp. Ref. I, 33.)
2 Des Wegs und der Orte unbekannt. (Ib. 30.)

que plat nouveau, l'un des professeurs se levait et adressait à Mélanchton un discours latin préparé d'avance. Celui-ci improvisait aussitôt une réponse. A la fin, lassé de tant d'éloquence : « Hommes très-illustres, leur dit-il, permettez-« moi de répondre une fois pour toutes à vos « harangues; car n'étant point préparé, je ne sau-« rais mettre dans mes réponses autant de va-« riété que vous dans vos allocutions. » Dès lors les plats arrivèrent sans l'accompagnement d'un discours [1].

Le jeune parent de Reuchlin arriva à Wittemberg le 25 août 1518, deux jours après que Léon X eût signé le bref adressé à Cajetan et la lettre à l'Électeur.

Les professeurs de Wittemberg ne reçurent pas Mélanchton avec autant de faveur que l'avaient fait ceux de Leipsig. La première impression qu'il produisit sur eux ne répondit pas à leur attente. Ils virent un jeune homme qui semblait plus jeune encore que son âge, d'une stature peu apparente, d'un air faible et timide. Est-ce là cet illustre docteur que les plus grands hommes du temps, Érasme et Reuchlin, élèvent si haut?... Ni Luther, dont il fit d'abord la connaissance, ni ses collègues, ne conçurent de grandes espérances, en voyant sa jeunesse, son embarras et ses manières.

Quatre jours après son arrivée, le 29 août, il prononça son discours d'inauguration. Toute l'u-

1 Camer. Vit. Mel. 26.

niversité était assemblée. Le jeune garçon, comme l'appelle Luther[1], parla en une latinité si élégante, et montra tant de science, un esprit si cultivé, un jugement si sain, que tous ses auditeurs furent dans l'admiration.

Le discours terminé, tous s'empressèrent de le féliciter; mais personne ne ressentait plus de joie que Luther. Il se hâta de communiquer à ses amis les sentiments qui remplissaient son cœur. « Mé« lanchton, écrivit-il à Spalatin le 31 août, a pro« noncé, quatre jours après son arrivée, une si « belle et si savante harangue, que tous l'ont écou« té avec approbation et avec étonnement. Nous « sommes bientôt revenus des préjugés qu'avaient « fait naître sa stature et sa personne; nous louons « et nous admirons ses paroles ; nous rendons « grâces au prince et à vous, pour le service que « vous nous avez rendu. Je ne demande pas d'au« tre maître de grec. Mais je crains que son corps « délicat ne puisse supporter nos aliments, et que « nous ne le gardions pas longtemps, à cause de « la modicité de son traitement. J'apprends que « les gens de Leipsig se vantent déjà de pouvoir « nous l'enlever. O mon cher Spalatin, prenez garde « de ne pas mépriser son âge et sa personne. Cet « homme est digne de tout honneur[2]. »

Mélanchton se mit aussitôt à expliquer Homère et l'Épître de Saint-Paul à Tite. Il était plein d'ar-

1 Puer et adolescentulus, si ætatem consideres. (L. Epp. I, 141.)

2 L. Epp. I, 135.

deur. « Je ferai tous mes efforts, écrivait-il à Spa« latin, pour me concilier à Wittemberg la faveur « de tous ceux qui aiment les lettres et la vertu [1].» Quatre jours après l'inauguration, Luther écrivait encore à Spalatin : « Je vous recommande très« particulièrement le très-savant et très-aimable « grec Philippe. Son auditoire est toujours plein. « Tous les théologiens surtout viennent l'entendre. « Il fait que tous, de haut, de bas et de moyen « étage, se mettent à apprendre le grec [2].»

Mélanchton savait répondre à cette affection de Luther. Il découvrit bientôt en lui une bonté de caractère, une force d'esprit, un courage, une sagesse, qu'il n'avait trouvés jusqu'alors chez aucun homme. Il le vénéra et il l'aima. « S'il est « quelqu'un, disait-il, que j'aime avec force, et que « mon esprit tout entier embrasse, c'est Martin « Luther [3]. »

Ainsi se rencontrèrent Luther et Mélanchton; ils furent amis jusqu'à la mort. On ne peut assez admirer la bonté et la sagesse de Dieu, qui réunissait deux hommes si différents et pourtant si nécessaires l'un à l'autre. Ce que Luther avait en chaleur, en élan, en force, Mélanchton l'avait en clarté, en sagesse, en douceur. Luther animait

1 Ut Wittembergam litteratis ac bonis omnibus conciliem. (Corp. Ref. I, 51.)

2 Summos cum mediis et infimis, studiosos facit græcitatis. (L. Epp. I, 140.)

3 Martinum, si omnino in rebus humanis quidquam, vehementissime diligo et animo integerrimo complector. (Mel. Epp. I, 411.)

Mélanchton, Mélanchton modérait Luther. Ils étaient comme ces couches de matière électrique, l'une en plus, l'autre en moins, qui se tempèrent mutuellement. Si Mélanchton avait manqué à Luther, peut-être le fleuve se fût-il débordé. Lorsque Luther manqua à Mélanchton, Mélanchton hésita, céda même, là où il n'aurait pas dû céder[1]. Luther fit beaucoup avec puissance. Mélanchton ne fit pas moins peut-être en suivant une voie plus lente et plus tranquille. Tous deux étaient droits, ouverts, généreux ; tous deux, pleins d'amour pour la Parole de la vie éternelle, la servirent avec une fidélité et un dévouement qui dominèrent toute leur vie.

Au reste, l'arrivée de Mélanchton opéra une révolution, non-seulement à Wittemberg, mais encore dans toute l'Allemagne et dans tout le monde savant. L'étude qu'il avait faite des classiques grecs et latins et de la philosophie lui avait donné un ordre, une clarté, une précision d'idées, qui répandaient sur tous les sujets qu'il traitait une nouvelle lumière, une inexprimable beauté. Le doux esprit de l'Évangile fécondait, animait ses méditations, et les sciences les plus arides se trouvaient revêtues dans ses expositions d'une grâce infinie qui captivait tous les auditeurs. La stérilité que la scolastique avait répandue sur l'enseignement cessa. Une nouvelle ma-

1 Calvin écrit à Sleidan : Dominus eum fortiore spiritu instruat, ne gravem ex ejus timiditate jacturam sentiat posteritas.

nière d'enseigner et d'étudier commença avec Mélanchton. « Grâces à lui, dit un illustre his- « torien allemand[1], Wittemberg devint l'école de « la nation. »

L'impulsion que Mélanchton donna à Luther pour la traduction de la Bible, est l'une des circonstances les plus remarquables de l'amitié de ces deux grands hommes. Déjà en 1517, Luther avait commencé quelques essais de traduction. Il se procurait autant de livres grecs et latins qu'il pouvait en acquérir. Maintenant, aidé de son cher Philippe, son travail prit un nouvel essor; Luther obligeait Mélanchton à prendre part à ses recherches; il le consultait sur les passages difficiles; et cette œuvre, qui devait être l'un des grands travaux du réformateur, avançait plus sûrement et plus vite.

IV.

Sans doute l'arrivée de Mélanchton procura une douce distraction à Luther, dans un moment si critique pour lui; sans doute, dans les doux épanchements d'une amitié naissante, et au milieu des travaux bibliques auxquels il se livrait avec un nouveau zèle, il oublia quelquefois Rome, Prierias, Léon et la cour ecclésiastique devant laquelle il devait comparaître. Cependant ce n'étaient là que des moments fugitifs, et ses pensées se reportaient toujours sur le tribunal redoutable devant lequel d'implacables ennemis l'avaient fait

1 Plank.

citer. De quelles terreurs cette pensée n'eût-elle pas rempli une âme qui eût cherché autre chose que la vérité ! Mais Luther ne tremblait pas; plein de foi en la fidélité et en la puissance de Dieu, il demeurait ferme, et il était tout prêt à s'exposer seul à la colère d'ennemis plus terribles que ceux qui avaient allumé le bûcher de Jean Hus.

Peu de jours après l'arrivée de Mélanchton, et avant que la résolution du pape qui transportait de Rome à Augsbourg la citation de Luther, ne pût être connue, celui-ci écrivit à Spalatin. «Je « ne demande pas, lui dit-il, que notre souverain « fasse la moindre chose pour la défense de mes « thèses; je veux être livré et jeté seul entre les « mains de tous mes adversaires. Qu'il laisse « tout l'orage éclater sur moi. Ce que j'ai entre- « pris de défendre, j'espère pouvoir le soutenir, « avec le secours de Christ. Quant à la violence, « il faut bien lui céder; néanmoins, sans aban- « donner la vérité[1].»

Le courage de Luther se communiquait; les hommes les plus doux et les plus timides trouvaient, à la vue du danger qui menaçait le témoin de la vérité, des paroles pleines de force et d'indignation. Le prudent, le pacifique Staupitz écrivit à Spalatin, le 7 septembre : « Ne cessez d'exhorter « le prince, votre maître et le mien, à ne pas se « laisser épouvanter par le mugissement des lions. « Qu'il défende la vérité, sans s'inquiéter ni de

1 L. Epp. I, 139.

« Luther, ni de Staupitz, ni de l'ordre. Qu'il y ait « un lieu où l'on puisse parler librement et sans « crainte. Je sais que la peste de Babylone, j'al« lais presque dire de Rome, se déchaîne contre « quiconque attaque les abus de ceux qui vendent « Jésus-Christ. J'ai vu moi-même précipiter de la « chaire un prédicateur qui enseignait la vérité ; « je l'ai vu, bien que ce fût un jour de fête, lier et « traîner dans un cachot. D'autres ont vu des cho« ses plus cruelles encore. C'est pourquoi, ô très« cher, faites en sorte que Son Altesse persiste « dans ses sentiments [1]. »

L'ordre de comparaître à Augsbourg devant le cardinal légat, arriva enfin. C'est à l'un des princes de l'Église de Rome que Luther allait maintenant avoir affaire. Tous ses amis le sollicitèrent de ne point partir [2]. Ils craignaient que déjà pendant le voyage on ne lui tendît des piéges et qu'on n'attentât à sa vie. Quelques-uns s'occupaient à lui chercher un asile. Staupitz lui-même, le craintif Staupitz, se sentit ému à la pensée des dangers auxquels allait être exposé ce frère Martin, qu'il avait tiré de l'obscurité du cloître, et qu'il avait lancé sur cette scène agitée, où maintenant sa vie était en péril. Ah ! n'eût-il pas mieux valu pour le pauvre frère demeurer à jamais inconnu ! Il était trop tard. Du moins il voulait tout faire pour le sauver. Il lui écrivit donc, de son couvent de Salzbourg, le 15 septembre, pour le

1 Jen. Aug. I, p. 384.
2 Contra omnium amicorum consilium comparui.

solliciter de fuir et de chercher un asile auprès de lui. « Il me semble, lui disait-il, que le monde « entier est irrité et coalisé contre la vérité. Jésus « crucifié fut haï de même. Je ne vois pas que vous « ayez autre chose à attendre que la persécution. « Personne ne pourra bientôt, sans la permission « du pape, sonder les Écritures et y chercher « Jésus-Christ, ce que Christ pourtant ordonne. « Vous n'avez que peu d'amis, et plût à Dieu que « la crainte de vos adversaires n'empêchât pas ce « petit nombre de se déclarer en votre faveur! Le « plus sage est que vous abandonniez pour quel- « que temps Wittemberg, et que vous veniez vers « moi. Alors nous vivrons et nous mourrons en- « semble. C'est aussi là l'avis du prince, ajoute « Staupitz[1]. »

De divers côtés, Luther recevait les avis les plus alarmants. Le comte Albert de Mansfeld lui fit dire de se garder de se mettre en route, attendu que quelques grands seigneurs avaient juré de se rendre maîtres de sa personne et de l'étrangler ou de le noyer[2]. Mais rien ne pouvait l'épouvanter. Il ne pensa point à profiter de l'offre du vicaire général. Il n'ira point se cacher dans l'obscurité du couvent de Salzbourg; il demeurera fidèlement sur cette scène orageuse où la main de Dieu l'a placé. C'est en persévérant malgré les adversaires, c'est en proclamant à haute voix la

1 Epp. I, 61.

2 Ut vel stranguler, vel baptizer ad mortem. (L. Epp. I, 129.)

vérité au milieu du monde, que le règne de cette vérité s'avance. Pourquoi donc fuirait-il? Il n'est pas de ceux qui se retirent pour périr, mais de ceux qui gardent la foi pour sauver leur âme. Sans cesse retentit dans son cœur cette parole du maître qu'il veut servir et qu'il aime plus que la vie: *Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon père qui est aux cieux.* On retrouve partout dans Luther et dans la réformation ce courage intrépide, cette haute moralité, cette charité immense, que le premier avénement du christianisme avait déjà fait voir au monde. « Je suis comme Jérémie, dit Luther au « moment dont nous nous occupons, l'homme des « querelles et des discordes; mais plus ils augmen- « tent leurs menaces, plus ils multiplient ma joie. « Ma femme et mes enfants sont bien pourvus; « mes champs, mes maisons et tous mes biens « sont en bon ordre [1]. Ils ont déjà déchiré mon « honneur et ma réputation. Une seule chose me « reste; c'est mon misérable corps: qu'ils le pren- « nent; ils abrégeront ainsi ma vie de quelques « heures. Mais quant à mon âme, ils ne me la « prendront pas. Celui qui veut porter la Parole « de Christ dans le monde, doit s'attendre à cha- « que heure à la mort; car notre époux est un « époux de sang [2]. »

1 Uxor mea et liberi mei provisi sunt. (L. Epp. I, 129.) Il n'avait rien de tout cela.

2 Sic enim sponsus noster, sponsus sanguinum nobis est. (Ibid.) Voyez Exode, IV, 25.

L'Électeur se trouvait alors à Augsbourg. Peu avant de quitter cette ville et la Diète, il promit au légat que Luther se présenterait devant lui. Spalatin écrivit à son ami, de la part du prince, que le pape avait nommé une commission pour l'entendre en Allemagne, que l'Électeur ne permettrait pas qu'on le traînât à Rome, et qu'il devait se préparer à partir pour Augsbourg. Luther résolut d'obéir. L'avis que le comte de Mansfeld lui avait fait parvenir le porta à demander à Frédéric un sauf-conduit. Celui-ci répondit que ce n'était pas nécessaire, et lui envoya seulement des recommandations pour quelques-uns des conseillers les plus distingués d'Augsbourg. Il lui fit remettre quelque argent pour son voyage; et le réformateur, pauvre et sans défense, partit à pied pour venir se mettre entre les mains de ses adversaires [1].

Avec quels sentiments ne dut-il pas quitter Wittemberg et se diriger vers Augsbourg, où le légat du pape l'attendait! Le but de ce voyage n'était pas, comme celui du voyage à Heidelberg, une réunion amicale; il allait comparaître en présence du délégué de Rome sans sauf-conduit; peut-être marchait-il à la mort. Mais sa foi n'était pas seulement une foi d'apparat; elle était une réalité en lui. Aussi lui donna-t-elle la paix, et put-il s'avancer sans crainte, au nom du Dieu des armées, pour rendre témoignage à l'Évangile.

1 Veni igitur pedester et pauper Augustam.... (L. Opp. lat. in præf.)

Il arriva à Weimar le 28 septembre, et logea dans le couvent des Cordeliers. L'un des moines ne pouvait détourner de dessus lui ses regards; c'était Myconius. Il voyait Luther pour la première fois; il voulait s'approcher, lui dire qu'il lui devait la paix de son âme, que tout son désir était de travailler avec lui. Mais Myconius était gardé de près par ses chefs : on ne lui permit point de parler à Luther [1].

L'électeur de Saxe tenait alors sa cour à Weimar, et c'est probablement pour cette cause que les Cordeliers firent accueil au docteur. Le lendemain de son arrivée, on célébrait la fête de saint Michel. Luther dit la messe, et fut même invité à prêcher dans l'église du château. C'était une marque de faveur que son prince aimait à lui donner. Il prêcha d'abondance, en présence de la cour, sur le texte du jour, qui était tiré de l'Évangile selon Saint-Matthieu, chapitre XVIII, versets 1 à 11. Il parla avec force contre les hypocrites et contre ceux qui se vantent de leur propre justice. Mais il ne parla point des anges, quoique ce fût la coutume le jour de la Saint-Michel.

Ce courage du docteur de Wittemberg, qui se rendait tranquillement et à pied à un appel qui, pour tant d'autres avant lui, avait abouti à la mort, étonnait ceux qui le voyaient. L'intérêt, l'admiration, la compassion se succédaient dans

1 Ibi Myconius primùm vidit Lutherum : sed ab accessu et colloquio ejus tunc est prohibitus. (M. Adami, Vita Myconii, p. 176.)

les cœurs. Jean Kestner, proviseur des Cordeliers, frappé d'épouvante à la pensée des dangers qui attendaient son hôte, lui dit : « Mon frère, vous « trouverez à Augsbourg des Italiens, qui sont de « savantes gens, de subtils antagonistes, et qui « vous donneront beaucoup à faire. Je crains que « vous ne puissiez défendre contre eux votre cause. « Ils vous jetteront au feu et leurs flammes vous « consumeront [1]. » Luther répondit avec gravité : « Cher ami, priez notre Seigneur Dieu, qui est « dans le ciel, et présentez-lui un *Pater noster* « pour moi et pour son cher enfant Jésus, dont « ma cause est la cause, afin qu'il use de grâce « envers lui. S'il maintient sa cause, la mienne est « maintenue. Mais s'il ne veut pas la maintenir, « certes ce n'est pas moi qui la maintiendrai, et « c'est lui qui en portera l'opprobre. »

Luther continua à pied son voyage et arriva à Nuremberg. Il allait se présenter devant un prince de l'Église, et il voulait être mis convenablement. L'habit qu'il portait était déjà vieux, et avait d'ailleurs beaucoup souffert dans le voyage. Il emprunta donc un froc à son fidèle ami Wenceslas Link, prédicateur à Nuremberg.

Luther ne se borna pas sans doute à voir Link ; il vit également ses autres amis de Nuremberg, Scheurl, le secrétaire de la ville, l'illustre peintre Albert Durer, auquel Nuremberg élève maintenant une statue, et d'autres encore. Il se fortifia

1 Profectò in ignem te conjicient et flammis exurent. (Melch. Adam. Vit. Myc., p. 176. Myconis ref. hist., p. 30.)

dans le commerce de ces excellents de la terre, tandis que beaucoup de moines et de laïques s'effrayaient de son passage et essayaient de l'ébranler en le conjurant de rebrousser chemin. Des lettres qu'il écrivit de cette ville montrent l'esprit qui l'animait alors : « J'ai rencontré, dit-« il, des hommes pusillanimes qui veulent me « persuader de ne pas me rendre à Augsbourg; « mais je suis déterminé à y aller. Que la volonté « du Seigneur s'accomplisse! Même à Augsbourg, « même au milieu de ses ennemis, Jésus-Christ « règne. Que Christ vive; que Luther meure, et « tout pécheur, selon ce qui est écrit! Que le Dieu « de mon salut soit exalté! Portez-vous bien, per-« sévérez, demeurez ferme; car il est nécessaire « d'être réprouvé ou par les hommes ou par Dieu: « mais Dieu est véritable et l'homme est men-« teur [1]. »

Link et un moine Augustin, nommé Léonard, ne purent se décider à laisser Luther marcher seul à la rencontre des dangers qui le menaçaient. Ils connaissaient son caractère, et savaient que, plein d'abandon et de courage, il aurait peut-être peu de prudence. Ils l'accompagnèrent donc. Comme ils étaient à environ cinq lieues d'Augsbourg, Luther, que la fatigue du voyage et les agitations diverses de son cœur avaient sans doute épuisé, fut saisi de violentes douleurs d'esto-

1 Vivat Christus, moriatur Martinus..... (Weismanni Hist. sacr. novi Test., p. 1465.) Weismann avait lu cette lettre en manuscrit. Elle n'existe pas dans le recueil de M. De Wette.

mac. Il crut en mourir. Ses deux amis, très-inquiets, louèrent un char sur lequel on transporta le docteur. Ils arrivèrent à Augsbourg le vendredi 7 octobre au soir, et descendirent au couvent des Augustins. Luther était très-fatigué. Mais il se remit bientôt; sans doute sa foi et la vivacité de son esprit relevèrent promptement son corps affaibli.

V.

A peine à Augsbourg, et avant même d'y avoir vu personne, Luther, voulant rendre au légat tous les honneurs qui lui étaient dus, pria Wenceslas Link d'aller lui annoncer son arrivée. Link le fit, et déclara humblement au cardinal, de la part du docteur de Wittemberg, que celui-ci était prêt à comparaître devant lui, quand il l'ordonnerait. De Vio se réjouit à cette nouvelle. Il tenait donc enfin le fougueux hérétique; il se promettait bien qu'il ne sortirait pas des murs d'Augsbourg comme il y était entré. En même temps que Link se rendait vers le légat, le moine Léonard partit pour aller annoncer à Staupitz l'arrivée de Luther à Augsbourg. Le vicaire général avait écrit au docteur qu'il viendrait certainement aussitôt qu'il le saurait dans cette ville. Luther ne voulait pas tarder un instant à lui faire connaître sa présence [1].

La Diète était terminée. L'Empereur et les électeurs s'étaient déjà séparés. L'Empereur, il

1 L. Epp, I, p. 144.

est vrai, n'était pas parti; mais il se trouvait à la chasse dans les environs. L'ambassadeur de Rome restait donc seul à Augsbourg. Si Luther y était venu pendant la Diète, il y eût trouvé de puissants défenseurs; mais tout semblait maintenant devoir plier sous le poids de l'autorité papale.

Le nom du juge devant lequel Luther devait comparaître n'était pas propre à le rassurer. Thomas de Vio, surnommé Cajetan, de la ville de Gaëte, dans le royaume de Naples, où il était né en 1469, avait donné dès sa jeunesse de grandes espérances. A seize ans, il était entré dans l'ordre des Dominicains, contre la volonté expresse de ses parents. Plus tard, il était devenu général de son ordre et cardinal de l'Église romaine. Mais ce qui était pis pour Luther, ce savant docteur était l'un des plus zélés défenseurs de cette théologie scolastique que le réformateur avait toujours si impitoyablement traitée. Sa science, la sévérité de son caractère et la pureté de ses mœurs, lui assuraient d'ailleurs en Allemagne une influence et une autorité que d'autres courtisans romains n'auraient pas facilement obtenues. Ce fut sans doute à cette réputation de sainteté qu'il dut sa mission. Rome avait compris qu'elle servirait admirablement ses vues. Ainsi les qualités mêmes de Cajetan le rendaient plus redoutable encore. Du reste, l'affaire dont il était chargé était peu compliquée. Luther était déjà déclaré hérétique. S'il ne voulait pas se rétracter, le légat devait le faire mettre en prison; et s'il lui échappait, il devait frapper d'excommunication

quiconque oserait lui donner asile. Voilà ce qu'avait à faire de la part de Rome le prince de l'Église devant lequel Luther était cité [1].

Luther avait repris des forces pendant la nuit. Le samedi matin, 8 octobre, déjà un peu reposé du voyage, il se mit à considérer son étrange situation. Il était soumis et il attendait que la volonté de Dieu se manifestât par les événements. Il n'eut pas longtemps à attendre. Un personnage, qui lui était inconnu, lui fit dire, comme s'il lui eût été entièrement dévoué, qu'il allait se rendre chez lui, et que Luther devait bien se garder de paraître devant le légat avant de l'avoir vu. Ce message venait d'un courtisan italien, nommé Urbain de Serra-Longa, qui avait été souvent en Allemagne comme envoyé du margrave de Monferrat. Il avait connu l'électeur de Saxe auprès duquel il avait été accrédité, et après la mort du margrave, il s'était attaché au cardinal de Vio.

La finesse et les manières de cet homme formaient le plus frappant contraste avec la noble franchise et la généreuse droiture de Luther. L'Italien arriva bientôt au monastère des Augustins. Le cardinal l'envoyait afin de sonder le réformateur et de le préparer à la rétractation qu'on attendait de lui. Serra-Longa s'imaginait que le séjour qu'il avait fait en Allemagne lui donnait de grands avantages sur les autres courtisans de la suite du légat; il espérait avoir beau jeu de ce moine allemand. Il arriva accompagné de deux domestiques,

1 Bulle du pape. (L. Opp. (L.) XVII, p. 174.)

et se présenta comme venant de son propre mouvement, à cause de l'amitié qu'il portait à un favori de l'électeur de Saxe, et de son attachement à la sainte Église. Après avoir fait à Luther les salutations les plus empressées, le diplomate ajouta affectueusement :

« Je viens vous donner un bon et sage conseil. Rattachez-vous à l'Église. Soumettez-vous sans réserve au cardinal. Rétractez vos injures. Rappelez-vous l'abbé Joachim de Florence : il avait, vous le savez, dit des choses hérétiques, et cependant il fut déclaré non hérétique, parce qu'il rétracta ses erreurs. »

Luther parle alors de se justifier.

SERRA-LONGA.

« Gardez-vous de le faire!... prétendriez-vous combattre comme en un tournoi le légat de Sa Sainteté?...

LUTHER.

« Si l'on me prouve que j'ai enseigné quelque chose de contraire à l'Église romaine, je serai mon propre juge et je me rétracterai aussitôt. Le tout sera de savoir si le légat s'appuie sur saint Thomas plus que la foi ne l'y autorise. S'il le fait, je ne lui céderai pas.

SERRA-LONGA.

« Eh! eh! vous prétendez donc rompre des lances!... »

Puis l'Italien se mit à dire des choses que Luther appelle horribles. Il prétendit que l'on pouvait soutenir des propositions fausses, pourvu qu'elles rapportassent de l'argent et qu'elles remplissent

les coffres-forts; qu'il fallait bien se garder de disputer dans les universités sur l'autorité du pape; qu'on devait maintenir, au contraire, que le pontife peut d'un clin d'œil changer, supprimer des articles de foi; et autres choses semblables [1]. Mais le rusé Italien s'aperçut bientôt qu'il s'oubliait; il en revint aux paroles douces, et s'efforça de persuader à Luther de se soumettre en toutes choses au légat, et de rétracter sa doctrine, ses serments et ses thèses.

Le docteur, qui dans le premier moment avait ajouté quelque foi aux belles protestations de l'orateur Urbain (comme il l'appelle dans ses rapports), se convainquit alors qu'elles se réduisaient à peu de chose, et qu'il était beaucoup plus du côté du légat que du sien. Il devint donc un peu moins communicatif, et il se contenta de dire qu'il était tout disposé à montrer de l'humilité, à faire preuve d'obéissance, et à donner satisfaction dans les choses où il se serait trompé. A ces paroles, Serra-Longa s'écria tout joyeux : « Je cours « chez le légat; vous allez me suivre. Tout ira le « mieux du monde, et ce sera bientôt fini ...[2] »

Il sortit. Le moine saxon, qui avait plus de discernement que le courtisan romain, pensa en lui-même : « Ce rusé Sinon s'est laissé bien mal « dresser et bien mal instruire par ses Grecs [3]. »

1 Et nutu solo omnia abrogare, etiam ea quæ fidei essent. (L. Epp. I, 144.)

2 L. Opp. (L.) XVII, p. 179.

3 Hunc Sinonem, parùm consultè instructum arte pelasga. (L. Epp. I, 144.) Voyez Énéide de Virgile, chant 2.

Luther était suspendu entre l'espérance et la crainte. Cependant l'espérance prit le dessus. La visite et les assertions étranges de Serra-Longa, qu'il appelle plus tard un médiateur maladroit [1], lui firent reprendre courage.

Les conseillers et les autres habitants d'Augsbourg, auxquels l'Électeur avait recommandé Luther, s'empressèrent tous de venir voir le moine dont le nom retentissait déjà dans toute l'Allemagne. Peutinger, conseiller de l'Empire, l'un des patriciens les plus distingués de la ville, qui invita souvent Luther à sa table, le conseiller Langemantel, le docteur Auerbach de Leipsig, les deux frères Adelmann, tous deux chanoines, plusieurs autres encore, se rendirent au couvent des Augustins. Ils abordèrent avec cordialité cet homme extraordinaire qui avait fait un long voyage pour venir se mettre entre les mains des suppôts de Rome. « Avez-vous un sauf-conduit? » lui demandèrent-ils. — « Non, » répondit le moine intrépide. — « Quelle hardiesse! » s'écrièrent-ils alors. « C'était, dit Luther, un mot honnête pour « désigner ma téméraire folie. » Tous, d'une voix unanime, le sollicitèrent de ne pas se rendre chez le légat avant d'avoir obtenu un sauf-conduit de l'Empereur lui-même. Il est probable que le public avait déjà appris quelque chose du bref du pape, dont le légat était porteur.

« Mais, répliqua Luther, je me suis bien

1 Mediator ineptus. (L. Epp. I, 144.)

« rendu sans sauf-conduit à Augsbourg, et j'y « suis arrivé à bon port. »

« L'Électeur vous a recommandé à nous; vous « devez donc nous obéir et faire ce que nous vous « disons, » reprit Langemantel avec affection, mais avec fermeté.

Le docteur Auerbach se joignit à ces représentations. « Nous savons, dit-il, qu'au fond du « cœur le cardinal est irrité au plus haut point « contre vous[1]. On ne peut se fier aux Italiens[2]. »

Le chanoine Adelmann insista de même : « On « vous a envoyé sans défense, et l'on a précisé- « ment oublié de vous pourvoir de ce dont vous « aviez le plus besoin[3]. »

Ces amis se chargèrent d'obtenir de l'Empereur le sauf-conduit nécessaire. Ils dirent ensuite à Luther combien de personnes, même d'un rang élevé, penchaient en sa faveur. « Le ministre de « France lui-même, qui a quitté il y a peu de « jours Augsbourg, a parlé de vous de la manière « la plus honorable[4]. » Ce propos frappa Luther, et il s'en ressouvint plus tard. Ainsi, ce qu'il y avait de plus respectable dans la bourgeoisie de l'une des premières villes de l'Empire, était déjà gagné à la réformation.

On en était là de l'entretien, lorsque Serra-

1 Sciunt enim eum in me exacerbatissimum intus, quicquid simulet foris.... (L. Epp. I, p. 143.)

2 L. Opp. (L.) XVII, p. 201.

3 Ibid., p. 203.

4 Seckend., 144.

Longa reparut. « Venez, dit-il à Luther, le car-
« dinal vous attend. Je vais moi-même vous con-
« duire vers lui. Apprenez comment vous devez
« paraître en sa présence. Quand vous entrerez
« dans la salle où il se trouve, vous vous proster-
« nerez devant lui la face contre terre; quand il
« vous aura dit de vous lever, vous vous mettrez
« à genoux; et pour vous tenir debout, vous at-
« tendrez encore qu'il vous l'ordonne [1]. Rappelez-
« vous que c'est devant un prince de l'Église que
« vous allez comparaître. Du reste, ne craignez
« rien : tout se terminera vite et sans difficulté. »

Luther, qui avait promis à cet Italien de le suivre dès qu'il l'y inviterait, se sentit embarrassé. Cependant il n'hésita pas à lui faire part du conseil de ses amis d'Augsbourg, et il lui parla d'un sauf-conduit.

« Gardez-vous bien d'en demander un, reprit
« aussitôt Serra-Longa; vous n'en avez pas be-
« soin. Le légat est bien disposé et tout prêt à
« finir la chose amicalement. Si vous demandez
« un sauf-conduit, vous gâterez toute votre af-
« faire [2]. »

« Mon gracieux seigneur, l'électeur de Saxe,
« répondit Luther, m'a recommandé en cette ville
« à plusieurs hommes honorables. Ils me con-
« seillent de ne rien entreprendre sans sauf-con-
« duit : je dois suivre leur avis; car si je ne le
« faisais pas et qu'il arrivât quelque chose, ils

1 Seckend., p. 130.
2 (L. Opp. (L.) 179.

« écriraient à l'Électeur mon maître que je n'ai « pas voulu les écouter. »

Luther persista dans sa résolution, et Serra-Longa se vit obligé de retourner vers son chef pour lui annoncer l'écueil qu'avait rencontré sa mission, au moment où il se flattait de la voir couronnée de succès.

Ainsi se terminèrent les conférences de ce jour avec l'orateur de Monferrat.

Une autre invitation fut adressée à Luther, mais dans une intention bien différente. Le prieur des Carmélites, Jean Frosch, était son ancien ami. Il avait soutenu des thèses, deux ans auparavant, comme licencié en théologie, sous la présidence de Luther. Il vint le voir et le pria instamment de venir demeurer chez lui. Il réclamait l'honneur d'avoir pour hôte le docteur de l'Allemagne. Déjà l'on ne craignait pas de lui rendre hommage en présence de Rome; déjà le faible était devenu le plus fort. Luther accepta, et se rendit du couvent des Augustins à celui des Carmélites.

Le jour ne se termina pas sans qu'il fît de sérieuses réflexions. L'empressement de Serra-Longa et les craintes des conseillers lui faisaient également comprendre la position difficile dans laquelle il se trouvait. Néanmoins, il avait pour protecteur le Dieu qui est dans le ciel, et, gardé par lui, il pouvait s'endormir sans frayeur.

Le lendemain était un dimanche[1]: il eut ce

[1] 9 octobre.

jour-là un peu plus de repos. Cependant, il dut endurer un autre genre de fatigue. Il n'était question dans toute la ville que du docteur Luther, et tout le monde désirait voir, comme il l'écrit à Mélanchton, « ce nouvel Érostrate qui avait allumé « un si immense incendie [1]. » On se pressait sur ses pas, et le bon docteur souriait sans doute de ce singulier empressement.

Mais il dut subir encore un autre genre d'importunités. Si l'on était désireux de le voir, on l'était encore plus de l'entendre. De tous côtés on lui demandait de prêcher. Luther n'avait pas de plus grande joie que d'annoncer la Parole. Il eût été doux pour lui de prêcher Jésus-Christ dans cette grande ville et dans les circonstances solennelles où il se trouvait. Mais il montra en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, un sentiment très-juste des convenances et beaucoup de respect pour ses supérieurs. Il refusa de prêcher, dans la crainte que le légat ne pût croire qu'il le faisait pour lui faire de la peine et pour le braver. Cette modération et cette sagesse valaient bien un sermon sans doute.

Cependant les gens du cardinal ne le laissaient pas tranquille. Ils revinrent à la charge. « Le car« dinal, lui dirent-ils, vous fait assurer de toute sa « grâce et sa faveur : pourquoi craignez-vous ? » Ils s'efforçaient, en lui alléguant mille raisons, de le décider à se rendre auprès de lui. « C'est un père

1 Omnes cupiunt videre hominem, tanti incendii Herostratum. (L. Epp. I, p. 146.)

« plein de miséricorde, » lui dit l'un de ces envoyés. Mais un autre s'approchant, lui dit à l'oreille : « Ne « croyez pas ce qu'on vous dit. Il ne tient pas sa « parole [1]. » Luther demeura ferme dans sa résolution.

Le lundi matin, 10 octobre, Serra-Longa revint encore à la charge. Le courtisan s'était fait un point d'honneur de réussir dans sa négociation. A peine arrivé : « Pourquoi, dit-il en latin, ne ve« nez-vous pas chez le cardinal?... Il vous attend « plein d'indulgence. Il ne s'agit pourtant que de « six lettres : Revoca, rétracte. Venez! vous n'avez « rien à craindre. »

Luther pensa en lui-même que c'étaient des lettres importantes que ces six lettres-là; mais sans entrer en discussion sur le fond de la chose, il répondit : « Dès que j'aurai obtenu le sauf-conduit, « je comparaîtrai. »

Serra-Longa s'emporta en entendant ces paroles. Il insista, il fit de nouvelles représentations; mais il trouva Luther inébranlable. Alors s'irritant toujours plus : « Tu t'imagines sans doute, s'écria« t-il, que l'Électeur prendra les armes en ta faveur, « et s'exposera pour toi à perdre les pays qu'il a « reçus de ses pères?

Luther.

« Dieu m'en garde!

Serra-Longa.

« Abandonné de tous, où donc te réfugieras-tu?

1 L. Opp. (L.) XVII, p. 205.

LUTHER, en souriant et en élevant en haut le regard de la foi :

« Sous le ciel[1]. »

Serra-Longa demeura un instant silencieux, frappé de cette réponse sublime à laquelle il ne s'attendait pas; puis il continua ainsi :

« Que ferais-tu si tu avais en tes mains le légat, le pape et tous les cardinaux, comme maintenant ils t'ont dans les leurs?

LUTHER.

« Je leur rendrais tout respect et tout honneur. Mais la Parole de Dieu passe pour moi avant tout.

SERRA-LONGA riant, et agitant un de ses doigts à la manière italienne :

« Hem! hem! tout honneur!.... Je n'en crois rien...»

Puis il sortit, sauta en selle et disparut.

Serra-Longa ne revint plus chez Luther; mais il se rappela longtemps et la résistance qu'il avait trouvée chez le réformateur et celle que son maître dut bientôt éprouver lui-même. Nous le retrouverons plus tard demandant à grands cris le sang de Luther.

Il n'y avait pas longtemps que Serra-Longa avait quitté le docteur, lorsque celui-ci reçut enfin le sauf-conduit qu'il désirait. Ses amis l'avaient obtenu des conseillers de l'Empire. Il est probable que ceux-ci avaient consulté à cet égard l'Empereur, qui n'était pas loin d'Augsbourg. Il paraîtrait même, d'après ce que le cardinal dit plus tard, que ne voulant pas l'offenser, on lui demanda son consentement. Peut-être est-ce pour cela que de

1 Et ubi manebis?...... Respondi : Sub cœlo. (L. Opp. in præf.)

Vio-fit travailler Luther par Serra-Longa; car s'opposer ouvertement à ce qu'on donnât un sauf-conduit, eût été révéler des intentions qu'on voulait tenir cachées. Il était plus sûr de porter Luther lui-même à se désister de sa demande. Mais on s'aperçut bientôt que le moine saxon n'était pas homme à plier.

Luther va comparaître. En demandant un sauf-conduit, il ne s'est pas appuyé sur un bras charnel; car il sait fort bien qu'un sauf-conduit impérial n'a pas sauvé Jean Hus des flammes. Il a seulement voulu faire son devoir en se soumettant aux avis des amis de son maître. L'Éternel en décidera. Si Dieu lui redemande sa vie, il est prêt à la donner joyeusement. En ce moment solennel, il éprouve le besoin de s'entretenir encore avec ses amis, surtout avec ce Mélanchton, déjà si cher à son cœur, et il profite de quelques instants de solitude pour lui écrire.

« Comporte-toi en homme, lui dit-il, comme « d'ailleurs tu le fais. Enseigne à notre chère jeu« nesse ce qui est droit et selon Dieu. Pour moi, « je vais être immolé pour vous et pour elle, si « c'est la volonté du Seigneur [1]. J'aime mieux « mourir, et même, ce qui serait pour moi le plus « grand malheur, être privé éternellement de votre « douce société, que de rétracter ce que j'ai dû « enseigner, et de perdre ainsi, peut-être par ma « faute, les excellentes études auxquelles nous « nous adonnons maintenant.

« L'Italie est plongée, comme autrefois l'Égypte,

1 Ego pro illis et vobis vado immolari..... (L. Epp. I, 146.)

« dans des ténèbres si épaisses qu'on peut les « toucher de la main. Personne n'y sait rien de « Christ, ni de ce qui se rapporte à lui; et ce- « pendant, ils sont nos seigneurs et nos maîtres « pour la foi et pour les mœurs. Ainsi la colère « de Dieu s'accomplit sur nous, comme parle le « prophète : *Je leur donnerai des jeunes gens pour « gouverneurs, et des enfants domineront sur eux.* « Comporte-toi bien selon le Seigneur, mon cher « Philippe, et éloigne la colère de Dieu par des « prières ferventes et pures. »

Le légat, informé que Luther devait comparaître le lendemain devant lui, réunit les Italiens et les Allemands en qui il avait le plus de confiance, afin de considérer avec eux comment il fallait en agir avec le moine saxon. Les avis furent partagés. Il faut, dit l'un, le contraindre à se rétracter. Il faut le saisir, dit un autre, et le mettre en prison. Un troisième pensa qu'il valait mieux s'en défaire. Un quatrième, qu'on devait essayer de le gagner par la bonté et la douceur. Le cardinal paraît s'être arrêté d'abord à ce dernier avis [1].

VI.

Le jour de la conférence arriva enfin [2]. Le légat, sachant que Luther s'était déclaré prêt à rétracter ce qu'on lui prouverait être contraire à la vérité, était plein d'espérance; il ne doutait pas

1 L. Opp. (L.) XVII, p. 183.
2 Mardi 11 octobre.

qu'il ne fût facile à un homme de son rang et de son savoir, de ramener ce moine à l'obéissance envers l'Église.

Luther se rendit chez le légat, accompagné du prieur des Carmélites, son hôte et son ami, de deux frères de ce couvent, du docteur Link et d'un Augustin, probablement celui qui était venu de Nuremberg avec lui. A peine était-il entré dans le palais du légat, que tous les Italiens qui formaient la suite de ce prince de l'Église, accoururent; chacun voulait voir le fameux docteur, et ils se pressaient tellement autour de lui qu'il avait peine à avancer. Luther trouva le nonce apostolique et Serra-Longa dans la salle où l'attendait le cardinal. La réception fut froide, mais honnête, et conforme à l'étiquette romaine. Luther, suivant l'avis que Serra-Longa lui avait donné, se prosterna devant le cardinal; lorsque celui-ci lui dit de se relever, il se mit à genoux; et sur un nouvel ordre du légat, il se releva entièrement. Plusieurs des Italiens les plus distingués attachés au légat pénétrèrent dans la salle pour assister à l'entrevue; ils désiraient surtout voir le moine germain s'humilier devant le représentant du pape.

Le légat garda le silence, pensant que Luther allait chanter la palinodie, dit un contemporain. Luther, de son côté, attendait humblement que le prince lui adressât la parole; mais voyant qu'il n'en faisait rien, il prit son silence pour une invitation à parler le premier, et il le fit en ces mots :

« Très-digne Père, sur la citation de Sa Sainteté

« papale, et sur la demande de mon gracieux sei- « gneur l'électeur de Saxe, je comparais devant « vous comme un fils soumis et obéissant de la « sainte Église chrétienne, et je reconnais que « c'est moi qui ai publié les propositions et les « thèses dont il s'agit. Je suis prêt à écouter en « toute obéissance ce dont on m'accuse, et si je « me suis trompé, à me laisser instruire selon la « vérité. »

Le cardinal, résolu à se donner les airs d'un père tendre et plein de compassion pour un enfant égaré, prit alors le ton le plus amical; il loua l'humilité de Luther; il lui en exprima toute sa joie, et il lui dit : « Mon cher fils, tu as soulevé « toute l'Allemagne par ta dispute sur les indul- « gences. J'apprends que tu es un docteur très- « savant dans les Écritures, et que tu as beaucoup « de disciples. C'est pourquoi, si tu veux être « membre de l'Église, et trouver dans le pape un « seigneur plein de grâce, écoute-moi. »

Après cet exorde, le légat n'hésita pas à lui découvrir d'une seule fois tout ce qu'il attendait de lui, tant sa confiance en sa soumission était grande : « Voici, lui dit-il, trois articles, que d'a- « près l'ordre de notre très-saint Père, le pape « Léon X, je dois te présenter. Il faut première- « ment que tu rentres en toi-même, que tu re- « connaisses tes torts et que tu rétractes tes « erreurs, tes propositions et tes discours; se- « condement, que tu promettes de t'abstenir à « l'avenir de répandre tes opinions, et troisième- « ment, que tu t'engages à être plus modéré et à

« éviter tout ce qui pourrait attrister ou boule-
« verser l'Église. »

LUTHER.

« Je demande, très-digne Père, qu'il me soit donné communication du bref du pape, en vertu duquel vous avez reçu plein pouvoir de traiter cette affaire. »

Serra-Longa et les autres Italiens de la suite du cardinal ouvrirent de grands yeux en entendant une telle demande, et bien que le moine allemand leur eût déjà paru un homme fort étrange, ils ne purent revenir de l'étonnement que leur causa une parole aussi hardie. Les chrétiens, accoutumés aux idées de justice, veulent qu'on procède justement envers les autres et envers eux-mêmes; mais ceux qui agissent habituellement d'une façon arbitraire, sont tout surpris quand on leur demande de procéder selon les règles, les formes et les lois.

DE VIO.

« Cette demande, très-cher fils, ne peut t'être accordée. Tu dois reconnaître tes erreurs, prendre garde à l'avenir à tes paroles, et ne pas manger de nouveau ce que tu auras vomi, en sorte que nous puissions dormir sans trouble et sans soucis; alors, d'après l'ordre et l'autorité de notre très-saint Père le pape, j'arrangerai l'affaire.

LUTHER.

« Veuillez donc me faire connaître en quoi je puis avoir erré. »

A cette nouvelle demande, les courtisans italiens, qui s'étaient attendus à voir le pauvre Al-

lemand crier grâce à genoux, furent frappés d'une surprise plus grande encore. Aucun d'eux n'eût voulu s'abaisser à répondre à une question si impertinente. Mais de Vio, qui regardait comme peu généreux d'écraser ce chétif moine du poids de toute son autorité, et qui se confiait d'ailleurs en sa science pour remporter une victoire facile, consentit à dire à Luther ce dont on l'accusait, et même à entrer en discussion avec lui. Il faut rendre justice à ce général des Dominicains. On doit reconnaître en lui plus d'équité, plus de sentiment des convenances, et moins de passion, qu'on n'en a montré souvent depuis dans des affaires semblables. Il prit un ton de condescendance et il dit :

« Très-cher fils! voici deux propositions que tu « as avancées et que tu dois avant tout rétracter: « 1° Le trésor des indulgences n'est point composé « des mérites et des souffrances de notre Seigneur « Jésus-Christ. 2° L'homme qui reçoit le saint « sacrement doit avoir la foi en la grâce qui lui « est offerte. »

L'une et l'autre de ces propositions portaient, en effet, un coup mortel au négoce romain. Si le pape n'avait pas le pouvoir de disposer à son gré des mérites du Sauveur; si, en recevant les billets que négociaient les courtiers de l'Église, on ne recevait pas une partie de cette justice infinie, ces papiers perdaient toute leur valeur, et on ne devait pas en faire plus de cas que d'un chiffon de papier. Il en était de même pour les sacrements. Les indulgences étaient plus ou moins

une branche extraordinaire du commerce de Rome; les sacrements rentraient dans son commerce habituel. Les revenus qu'ils produisaient n'étaient pas minces. Prétendre que la foi était nécessaire pour qu'ils apportassent à l'âme chrétienne un bienfait véritable, c'était leur ôter tout attrait aux yeux du peuple; car la foi, ce n'est pas le pape qui la donne; elle est hors de son pouvoir; elle ne procède que de Dieu. La déclarer nécessaire, c'était donc enlever des mains de Rome et la spéculation et ses profits. Luther, en attaquant ces deux doctrines, avait imité Jésus-Christ. Dès le commencement de son ministère, il avait renversé les tables des changeurs et chassé les marchands du temple. *Ne faites pas de la maison de mon père un lieu de marché,* avait-il dit.

« Je ne veux point, pour combattre ces erreurs, « continua Cajetan, invoquer l'autorité de saint « Thomas et des autres docteurs scolastiques; je « ne veux m'appuyer que sur la sainte Écriture et « parler avec toi en toute amitié. »

Mais à peine de Vio avait-il commencé à développer ses preuves, qu'il s'écarta de la règle qu'il avait déclaré vouloir suivre [1]. Il combattit la première proposition de Luther par une extravagante [2] du pape Clément, et la seconde par toutes sortes d'opinions des scolastiques. La dispute s'établit d'abord sur cette constitution du pape en faveur des indulgences. Luther, indigné de voir

1 L. Opp. (L.) XVII, p. 180.

2 On nomme ainsi certaines constitutions des papes, recueillies et ajoutées au corps du droit canon.

quelle autorité le légat attribuait à un décret de Rome, s'écria :

« Je ne puis recevoir de telles constitutions comme des preuves suffisantes pour de si grandes choses. Car elles tordent la sainte Écriture et ne la citent jamais à propos.

DE VIO.

« Le pape a autorité et pouvoir sur toutes choses.

LUTHER, vivement.

« Sauf l'Écriture [1] !

DE VIO, se moquant.

« Sauf l'Écriture !... Le pape, ne le sais-tu pas? est au-dessus des conciles; récemment encore il a condamné et puni le concile de Bâle.

LUTHER.

« L'université de Paris en a appelé.

DE VIO.

« Messieurs de Paris en recevront la peine. »

La dispute entre le cardinal et Luther roula ensuite sur le second point, savoir sur la foi que Luther déclarait être nécessaire pour que les sacrements fussent utiles. Luther, suivant son habitude, cita plusieurs passages de l'Écriture en faveur de l'opinion qu'il soutenait; mais le légat les accueillit par des éclats de rire. « C'est de la « foi générale que vous parlez là, » dit-il.—« Non! » répondit Luther. — L'un des Italiens, maître des cérémonies du légat, impatienté de la résistance

1 Salva Scriptura.

de Luther et de ses réponses, brûlait du désir de parler. Il voulait constamment prendre la parole, mais le légat lui imposait silence. A la fin il dut le réprimander si fort, que le maître des cérémonies tout confus quitta la chambre[1].

« Quant aux indulgences, dit Luther au légat, si l'on peut me montrer que je me trompe, je suis prêt à me laisser instruire. On peut passer là-dessus sans être pour cela mauvais chrétien. Mais quant à l'article de la foi, si je cédais quelque chose, ce serait renier Jésus-Christ. Je ne puis donc ni ne veux céder à cet égard, et, avec la grâce de Dieu, je ne céderai jamais.

DE VIO, commençant à s'irriter.

« Que tu veuilles ou que tu ne veuilles pas, il faut qu'aujourd'hui même tu rétractes cet article, ou bien, pour cet article seul, je vais rejeter et condamner toute ta doctrine.

LUTHER.

« Je n'ai pas d'autre volonté que celle du Seigneur. Il fera de moi ce qu'il voudra. Mais quand j'aurais quatre cents têtes, j'aimerais mieux les perdre toutes, que de rétracter le témoignage que j'ai rendu à la sainte foi des chrétiens.

DE VIO.

« Je ne suis point venu ici pour disputer avec toi. Rétracte, ou prépare-toi à souffrir les peines que tu as méritées[2]. »

1 L. Opp. (L.) XVII, 180.
2 L. Opp. (L.) XVII, p. 180, 183, 206, etc.

Luther vit bien qu'il était impossible de terminer la chose dans un entretien. Son adversaire siégeait devant lui comme s'il était le pape lui-même, et prétendait qu'il reçût humblement et avec soumission tout ce qu'il lui disait, tandis qu'il n'accueillait ses réponses, lors même qu'elles étaient fondées sur l'Écriture-Sainte, qu'en haussant les épaules, et en exprimant de toutes manières l'ironie et le mépris. Il crut que le parti le plus sage serait de répondre par écrit au cardinal. Ce moyen, pensait-il, laisse au moins aux opprimés une consolation. D'autres pourront juger de l'affaire, et l'adversaire injuste, qui par ses clameurs reste maître du champ de bataille, peut en être effrayé [1].

Luther ayant témoigné l'intention de se retirer : « Veux-tu, lui dit le légat, que je te donne un « sauf-conduit pour te rendre à Rome ? »

Rien n'eût été plus agréable à Cajetan que l'acceptation de cette offre. Il eût été débarrassé ainsi d'une tâche dont il commençait à comprendre les difficultés, et Luther et son hérésie fussent tombés en des mains qui auraient su y mettre bon ordre. Mais le réformateur, qui voyait tous les dangers dont il était environné, même à Augsbourg, se garda bien d'accepter une proposition qui n'eût abouti qu'à le livrer, pieds et mains liés, à la vengeance de ses ennemis. Il la rejeta chaque fois qu'il plut à de Vio de la renouveler, ce qui arriva souvent. Le légat dissimula la peine que

1 L. Opp. (L.) p. 209.

lui causait le refus de Luther; il s'enveloppa de sa dignité, et congédia le moine avec un sourire de compassion, sous lequel il cherchait à cacher son désappointement, et en même temps avec la politesse d'un homme qui espère mieux réussir une autre fois.

A peine Luther était-il dans la cour du palais, que cet Italien babillard, ce maître des cérémonies, que les réprimandes de son seigneur avaient obligé de quitter la salle de la conférence, joyeux de pouvoir parler, loin du regard de Cajetan, et brûlant du désir de confondre par ses raisons lumineuses cet abominable hérétique, courut après lui et commença, tout en marchant, à lui débiter ses sophismes. Mais Luther, ennuyé de ce sot personnage, lui répondit par une de ces paroles mordantes qu'il avait si fort à commandement, et le pauvre maître des cérémonies, tout confus, lâcha la partie et rentra honteux dans le palais du cardinal.

Luther n'emportait pas une très-haute idée de son adversaire. Il avait entendu de lui, comme il l'écrivit plus tard à Spalatin, des propositions qui étaient tout à fait contraires à la théologie, et qui, dans la bouche d'un autre, auraient été regardées comme archi-hérétiques. Et pourtant, de Vio était estimé comme le plus savant des Dominicains. Le second après lui était Prierias. « On « peut conclure de là, dit Luther, ce que doivent « être ceux qui se trouvent au dixième ou au cen« tième rang[1] ! »

1 L. Epp. I, 173.

D'un autre côté, la manière noble et décidée du docteur de Wittemberg avait fort surpris le cardinal et ses courtisans. Au lieu d'un pauvre moine réclamant son pardon comme une faveur, ils avaient trouvé un homme libre, un chrétien ferme, un docteur éclairé, qui demandait qu'on appuyât des accusations injustes par des preuves, et qui défendait victorieusement sa doctrine. Tout le monde se récriait dans le palais de Cajetan sur l'orgueil, l'obstination et l'effronterie de cet hérétique. Luther et de Vio avaient mutuellement appris à se connaître, et l'un et l'autre se préparaient à leur seconde entrevue.

Une surprise bien agréable attendait Luther à son retour dans le couvent des Carmélites. Le vicaire général de l'ordre des Augustins, son ami, son père, Staupitz, était arrivé à Augsbourg. N'ayant pu empêcher Luther de se rendre en cette ville, Staupitz donnait à son ami une nouvelle et touchante preuve de son attachement en s'y rendant lui-même, dans l'espérance de lui être utile. Cet excellent homme prévoyait que la conférence avec le légat aurait les conséquences les plus graves. Ses craintes et l'amitié qu'il avait pour Luther l'agitaient également. Après une séance aussi pénible, ce fut un rafraîchissement pour le docteur, que de serrer dans ses bras un ami aussi précieux. Il lui raconta comment il lui avait été impossible d'obtenir une réponse de quelque valeur, comment on s'était contenté d'exiger de lui une rétractation, sans avoir essayé de le convaincre. — « Il faut absolument, dit « Staupitz, répondre au légat par écrit. »

D'après ce qu'il venait d'apprendre de la première entrevue, Staupitz n'espérait rien des autres. Il se détermina donc à un acte qu'il crut désormais nécessaire; il résolut de délier Luther de l'obéissance envers son ordre. Staupitz pensait atteindre par là deux buts : si, comme tout le présageait, Luther succombait dans cette affaire, il empêcherait ainsi que la honte de sa condamnation ne rejaillît sur l'ordre entier; et si le cardinal lui ordonnait d'obliger Luther au silence ou à une rétractation, il aurait une excuse pour ne le pas faire [1]. — La cérémonie s'accomplit selon les formes accoutumées. Luther sentit tout ce qu'il devait désormais attendre. Son âme fut vivement émue en voyant rompre des liens qu'il avait formés dans l'enthousiasme de sa jeunesse. L'ordre qu'il a choisi le rejette. Ses protecteurs naturels s'éloignent. Déjà il devient étranger à ses frères. Mais, quoique son cœur soit saisi de tristesse à cette pensée, il retrouve toute sa joie en portant ses regards sur les promesses de ce Dieu fidèle qui a dit : *Je ne te délaisserai point; je ne t'abandonnerai point.*

Les conseillers de l'Empereur ayant fait savoir au légat, par l'évêque de Trente, que Luther était muni d'un sauf-conduit impérial, et lui ayant fait dire en même temps de ne rien entreprendre contre le docteur, de Vio s'emporta et répondit brusquement par ces paroles toutes romaines :

1 Darinn ihn D[r] Staupitz von dem Kloster-Gehorsam absolvirt. (Math. 15.)

« C'est bien; mais je ferai ce que le pape com-
« mande[1]. » Nous savons ce que le pape avait commandé.

VII.

Le lendemain[2], on se prépara de part et d'autre à la seconde entrevue qui paraissait devoir être décisive. Les amis de Luther, résolus à l'accompagner chez le légat, se rendirent au couvent des Carmélites. Le doyen de Trente, Peutinger, l'un et l'autre conseillers de l'Empereur, et Staupitz, y arrivèrent successivement. Peu après, le docteur eut la joie de voir se joindre à eux le chevalier Philippe de Feilitzsch et le docteur Ruhel, conseillers de l'Électeur, qui avaient reçu de leur maître l'ordre d'assister aux conférences et de protéger la liberté de Luther. Ils étaient depuis la veille à Augsbourg. Ils devaient se tenir à ses côtés, dit Mathesius, comme à Constance le chevalier de Chlum se tint aux côtés de Jean Hus. Le docteur prit de plus un notaire et, accompagné de tous ces amis, il se rendit chez le légat.

Dans ce moment Staupitz s'approcha de lui : il comprenait toute la situation de Luther; il savait que si son regard n'était fixé sur le Seigneur, qui est la délivrance de son peuple, il devait succomber : « Mon cher frère, lui dit-il avec gravité, rappelez-« vous constamment que vous avez commencé

1 L. Opp. (L.) XVII, 201.
2 Mercredi 12 octobre.

« ces choses au nom du Seigneur Jésus-Christ[1]. » Ainsi Dieu entourait son humble serviteur de consolations et d'encouragements.

Luther, en arrivant chez le cardinal, y trouva un nouvel adversaire : c'était le prieur des Dominicains d'Augsbourg, qui était assis à côté de son chef. Luther, conformément à la résolution qu'il avait prise, avait écrit sa réponse. Les salutations d'usage étant terminées, il lut d'une voix forte la déclaration suivante :

« Je déclare que j'honore la sainte Église ro-« maine, et que je continuerai à l'honorer. J'ai « cherché la vérité dans des disputes publiques, « et tout ce que j'ai dit, je le regarde, encore à « cette heure, comme juste, véritable et chrétien. « Cependant je suis homme et je puis me trom-« per. Je suis donc disposé à me laisser instruire « et corriger dans les choses où je puis avoir erré. « Je me déclare prêt à répondre de bouche ou par « écrit à toutes les objections et à tous les repro-« ches que peut me faire le seigneur légat. Je me « déclare prêt à soumettre mes thèses aux quatre « universités de Bâle, de Fribourg en Brisgau, de « Louvain et de Paris, et à rétracter ce qu'elles « déclareront erroné. En un mot, je suis prêt à « tout ce qu'on peut exiger d'un chrétien. Mais je « proteste solennellement contre la marche qu'on « a voulu imprimer à cette affaire, et contre la « prétention étrange de me contraindre à me ré-« tracter sans m'avoir réfuté[2]. »

1 Seckend., p. 137.
2 Löscher, 2, 463. L. Opp. (L.) XVII, 181, 209.

Sans doute rien n'était plus équitable que ces propositions de Luther, et elles devaient mettre très-fort dans l'embarras un juge auquel avait été prescrit à l'avance le jugement qu'il devait rendre. Le légat, qui ne s'était pas attendu à cette protestation, chercha à cacher son trouble, en affectant de rire de la chose et en revêtant tous les dehors de la douceur. « Cette protestation, « dit-il à Luther en souriant, n'est point néces-« saire; je ne veux disputer avec toi ni en public « ni en particulier, mais je me propose d'arranger « l'affaire avec bonté et comme un père. » Toute la politique du cardinal consistait à mettre de côté les formes sévères de la justice, qui protégent ceux qui sont poursuivis, et à ne traiter la chose que comme une affaire d'administration entre un supérieur et son inférieur : voie commode en ce qu'elle ouvre à l'arbitraire le champ le plus vaste.

Continuant de l'air le plus affectueux : « Mon « cher ami, dit de Vio, abandonne, je te prie, un « dessein inutile; rentre plutôt en toi-même, re-« connais la vérité, et je suis prêt à te réconcilier « avec l'Église et le souverain évêque... Rétracte, « mon ami, rétracte, telle est la volonté du pape. « Que tu le veuilles ou que tu ne le veuilles pas, « peu importe! Il te serait difficile de regimber « contre l'aiguillon... »

Luther, qui se voyait traité comme s'il était déjà un enfant rebelle et rejeté par l'Église, s'écria : « Je ne puis me rétracter! mais je m'offre à ré-

« pondre, et par écrit. Hier nous avons assez dé-
« battu[1]. »

De Vio fut irrité de cette expression, qui lui rappelait qu'il n'avait pas agi avec assez de prudence; mais il se remit et dit en souriant: « Dé- « battu! mon cher fils; je n'ai pas débattu avec « toi: je ne veux pas non plus débattre; mais je « suis prêt, pour plaire au sérénissime électeur « Frédéric, à t'entendre et à t'exhorter amicale- « ment et paternellement. »

Luther ne comprenait pas que le légat fût si fort scandalisé de l'expression qu'il avait employée; car, pensait-il, si je n'avais pas voulu parler avec politesse, j'aurais dû dire, non débattre, mais disputer et quereller; car c'est vraiment ce que nous avons fait hier.

Cependant, de Vio, qui sentait qu'en présence des témoins respectables qui assistaient à la conférence, il fallait au moins paraître chercher à convaincre Luther, en revint aux deux propositions qu'il lui avait signalées comme des erreurs fondamentales, bien résolu à laisser le réformateur prendre la parole le moins possible. Fort de sa volubilité italienne, il l'accable d'objections, auxquelles il n'attend pas la réponse. Tantôt il plaisante, tantôt il gronde; il déclame avec une chaleur passionnée; il mêle les choses les plus bizarres; il cite saint Thomas et Aristote; il crie et s'emporte contre tous ceux qui pensent autrement

1 Digladiatum, bataillé. (L. Epp. I, p. 181.)

que lui; il apostrophe Luther. Celui-ci plus de dix fois veut prendre la parole; mais le légat l'interrompt aussitôt et l'accable de menaces. Rétractation! rétractation! voilà tout ce qu'il demande de lui; il tonne, il règne, il veut seul parler [1]. Staupitz prend sur lui d'arrêter le légat. « Veuillez « permettre, lui dit-il, que le docteur Martin ait « le temps de vous répondre. » Mais le légat recommence ses discours : il cite les extravagantes et les opinions de saint Thomas; il a pris son parti de pérorer pendant toute l'entrevue. S'il ne peut convaincre et s'il n'ose frapper, il prétend du moins étourdir.

Luther et Staupitz virent clairement qu'il fallait renoncer à l'espérance, non-seulement d'éclairer de Vio par une discussion, mais encore de faire une profession de foi utile. Luther en revint donc à la requête qu'il avait faite au commencement de la séance, et que le cardinal avait alors éludée. Puisqu'il ne lui était pas permis de parler, il demandait qu'il lui fût au moins permis d'écrire et de remettre sa réponse écrite au légat. Staupitz l'appuya; plusieurs autres assistants joignirent leurs instances aux siennes, et Cajetan, malgré toute sa répugnance pour ce qui est écrit, car il se souvenait que les écrits restent, y consentit enfin. On se sépara. L'espérance qu'on avait eue de terminer l'affaire dans cet entretien, était ajournée; il fallait attendre ce qui résulterait de la conférence suivante.

1 (L. Opp. (L.) XVII, p. 181, 209.) Decies ferè cœpi ut loquerer, toties rursùs tonabat et solus regnabat.

La permission que le général des Dominicains avait donnée à Luther de prendre du temps pour répondre, et pour répondre par écrit, sur les deux accusations clairement articulées qu'il lui avait faites touchant les indulgences et la foi, n'était rien de plus que ce que la justice exigeait, et pourtant nous devons en savoir gré à de Vio, comme d'une marque de modération et d'impartialité.

Luther sortit de chez le cardinal, joyeux de ce que sa demande lui était accordée. En allant chez Cajetan, et en en revenant, il était l'objet de l'attention publique. Tous les hommes éclairés s'intéressaient à son affaire, comme s'ils avaient dû être jugés eux-mêmes. On sentait que c'était la cause de l'Évangile, de la justice et de la liberté, qui se plaidait alors à Augsbourg. Le bas peuple seul tenait pour Cajetan, et il en donna sans doute quelques marques significatives au réformateur, car celui-ci s'en aperçut[1].

Il était toujours plus évident que le légat ne voulait entendre de Luther que ces paroles : « Je « rétracte; » et Luther était résolu à ne pas les prononcer. Quelle sera l'issue d'une lutte si inégale? Comment imaginer que toute la puissance de Rome, aux prises avec un seul homme, ne parviendra pas à l'écraser? Luther voit ces choses; il sent le poids de cette main terrible sous laquelle il est venu se placer; il perd l'espérance de retourner jamais à Wittemberg, de revoir son cher Phi-

1 L. Opp. (L.) XVII, 186.

lippe, de se retrouver au milieu de cette jeunesse généreuse dans les cœurs de laquelle il aimait tant à répandre les semences de la vie. Il voit l'excommunication suspendue sur sa tête et il ne doute nullement qu'elle ne vienne bientôt le frapper[1]. Ces prévisions affligent son âme, mais elles ne l'abattent point. Sa confiance en Dieu n'en est pas ébranlée. Dieu peut briser l'instrument qu'il lui a plu d'employer jusqu'à cette heure; mais il maintiendra la vérité. Quoi qu'il arrive, Luther doit la défendre jusqu'à la fin. Il se met donc à préparer la protestation qu'il veut présenter au légat. Il paraît qu'il y consacra une partie de la journée du 13.

VIII.

Le vendredi, 14 octobre, Luther retourna chez le cardinal, accompagné des conseillers de l'Électeur. Les Italiens se pressaient comme à l'ordinaire autour de lui et assistaient en grand nombre à la conférence. Luther s'avança et présenta au légat sa protestation. Les gens du cardinal regardaient avec étonnement cet écrit, si audacieux à leurs yeux. Voici ce que le docteur de Wittemberg y déclarait à leur maître[2] :

« Vous m'attaquez sur deux points. D'abord, « vous m'opposez la constitution du pape Clé- « ment VI, dans laquelle il doit être dit que le tré- « sor des indulgences est le mérite du Seigneur

1 L. Opp. (L.) XVII, 185.
2 L. Opp. (L.) XVII, p. 187.

« Jésus-Christ et des saints, ce que je nie dans « mes thèses. »

« Panormitanus, » (Luther désignait par ce nom Ives, auteur du fameux recueil de droit ecclésiastique intitulé *Panormia*, et évêque de Chartres à la fin du onzième siècle), « Panormitanus déclare « dans son premier livre, qu'en ce qui regarde la « sainte foi, non-seulement un concile général, « mais encore chaque fidèle, est au-dessus du pape, « s'il peut citer des déclarations de l'Écriture et des « raisons meilleures que celles du pape [1]. La voix « de notre Seigneur Jésus-Christ s'élève beaucoup « au-dessus de toutes les voix des hommes, quels « que soient les noms qu'ils portent.

« Ce qui me cause le plus de peine et me « donne le plus à penser, c'est que cette consti- « tution renferme des doctrines tout à fait oppo- « sées à la vérité. Elle déclare que le mérite des « saints est un trésor, tandis que toute l'Écriture « témoigne que Dieu récompense bien plus ri- « chement que nous ne l'avons mérité. Le pro- « phète s'écrie : *Seigneur, n'entre point en juge- « ment avec ton serviteur, car nul homme vivant ne « sera trouvé juste devant toi* [2] ! Malheur aux « hommes, quelque honorable et quelque louable « que leur vie puisse être, dit saint Augustin, s'il

1 ..... Ostendit in materia fidei, non modo generale concilium esse super papam, sed etiam quemlibet fidelium, si melioribus nitatur auctoritate et ratione quàm papa. (L. Opp. lat. I, p. 209.)

2 Psaume 143, 2.

« devait être prononcé sur elle un jugement dont « la miséricorde fût exclue[1] !

« Ainsi les saints ne sont pas sauvés par leurs « mérites, mais uniquement par la miséricorde de « Dieu, comme je l'ai déclaré. Je maintiens ceci et « j'y demeure ferme. Les paroles de l'Écriture « sainte qui déclarent que les saints n'ont pas « assez de mérites, doivent être mises au-dessus « des paroles des hommes qui affirment qu'ils en « ont trop. Car le pape n'est pas au-dessus, mais « au-dessous de la Parole de Dieu. »

Luther ne s'en tient pas là : il montre que si les indulgences ne peuvent être le mérite des saints, elles ne sont pas davantage le mérite de Christ. Il fait voir que les indulgences sont stériles et sans fruit, puisqu'elles n'ont d'autre effet que d'exempter les hommes de faire des bonnes œuvres, telles que la prière et l'aumône. « Non, « s'écrie-t-il, le mérite de Christ n'est pas un « trésor d'indulgences qui exempte du bien, mais « un trésor de grâce qui vivifie. Le mérite de « Christ est appliqué au fidèle sans indulgences, « sans clefs, par le Saint-Esprit seul, et non par « le pape. Si quelqu'un a une opinion mieux fon« dée que la mienne, ajoute-t-il en terminant ce « qui regarde ce premier point, qu'il la fasse con« naître, et alors je me rétracterai.

« J'ai affirmé, dit-il en en venant au second ar« ticle, qu'aucun homme ne peut être justifié de« vant Dieu, si ce n'est par la foi, en sorte qu'il

1 Confess. IX.

« est nécessaire que l'homme croie avec une en-
« tière assurance qu'il a obtenu grâce. Douter de
« cette grâce, c'est la rejeter. La foi du juste est
« sa justice et sa vie [1]. »

Luther prouve sa proposition par une multitude de déclarations de l'Écriture.

« Veuillez donc intercéder pour moi auprès de
« notre très-saint seigneur le pape Léon X, ajoute-
« t-il, afin qu'il ne me traite pas avec tant de dé-
« faveur..... Mon âme cherche la lumière de la
« vérité. Je ne suis pas tellement orgueilleux, tel-
« lement désireux d'une vaine gloire, que j'aie
« honte de me rétracter si j'ai enseigné des choses
« fausses. Ma plus grande joie sera de voir triom-
« pher ce qui est selon Dieu. Seulement qu'on ne
« me force pas à faire quoi que ce soit contre le
« cri de ma conscience. »

Le légat avait pris la déclaration des mains de Luther. Après l'avoir parcourue, il lui dit froidement : « Tu as fait là un verbiage inutile; tu as « écrit beaucoup de paroles vaines; tu as répondu « follement aux deux articles, et tu as noirci ton « papier d'un grand nombre de passages de la « sainte Écriture, qui ne se rapportent point au « sujet. » Puis, d'un air dédaigneux, de Vio jeta la protestation de Luther, comme n'en faisant aucun cas, et recommençant sur le ton qui lui avait assez bien réussi dans la dernière entrevue, il se mit à crier de toutes ses forces que Luther devait

1 Justitia justi et vita ejus, est fides ejus. (L. Opp. lat. I, p. 211.)

se rétracter. Celui-ci fut inébranlable. « Frère! « frère! s'écrie alors de Vio en italien, la dernière fois tu as été très-bon, mais aujourd'hui « tu es tout à fait méchant. » Puis le cardinal commence un long discours, tiré des écrits de saint Thomas; il élève de nouveau de toutes ses forces la constitution de Clément VI; il persiste à soutenir qu'en vertu de cette constitution, ce sont les mérites mêmes de Jésus-Christ qui sont distribués aux fidèles par le moyen des indulgences. Il croit avoir réduit Luther au silence : celui-ci prend quelquefois la parole; mais de Vio gronde, tonne sans cesse, et prétend, comme l'avant-veille, s'agiter seul sur le champ de bataille.

Cette manière avait pu avoir quelque succès une première fois; mais Luther n'était pas homme à la souffrir une seconde. Son indignation éclate à la fin ; c'est à son tour de frapper d'étonnement les spectateurs, qui le croient déjà vaincu par la volubilité du prélat. Il élève sa voix retentissante, il saisit l'objection favorite du cardinal, et lui fait payer cher la témérité qu'il a eue d'entrer en lutte avec lui. « Rétracte! rétracte! » lui répétait de Vio, en lui montrant la constitution du pape. « Eh bien! dit Luther, s'il peut être prouvé « par cette constitution que le trésor des indul« gences est le mérite même de Jésus-Christ, je « consens à rétracter, selon la volonté et le bon « plaisir de Votre Éminence..... »

Les Italiens, qui n'attendaient rien de pareil, ouvrent de grands yeux à ces paroles, et ne peuvent se contenir de joie de voir l'adversaire pris enfin dans

le filet. Pour le cardinal, il est comme hors de lui; il rit tout haut, mais d'un rire auquel se mêlent l'indignation et la colère; il s'élance, il saisit le livre dans lequel est contenue la fameuse constitution; il la cherche, il la trouve, et, tout fier de la victoire dont il se croit sûr, il lit à haute voix, avec fougue et tout haletant [1]. Les Italiens triomphent; les conseillers de l'Électeur sont inquiets et embarrassés; Luther attend son adversaire. Enfin, quand le cardinal en vient à ces paroles: « Le Seigneur Jésus-Christ a acquis ce trésor par « sa souffrance, » Luther l'arrête : « Très-digne « Père, lui dit-il, veuillez bien considérer et mé- « diter avec soin cette parole: *Il a acquis* [2]. Christ « a acquis un trésor par ses mérites; les mérites « ne sont donc pas le trésor; car, pour parler « avec les philosophes, la cause est autre chose « que ce qui en découle. Les mérites de Christ « ont acquis au pape le pouvoir de donner de « telles indulgences au peuple; mais ce ne sont « pas les mérites mêmes du Seigneur que la main « du pontife distribue. Ainsi donc, ma conclusion « est véritable, et cette constitution que vous in- « voquez avec tant de bruit, rend témoignage « avec moi à la vérité que je proclame. »

De Vio tient encore le livre en ses mains; ses regards sont encore arrêtés sur le fatal passage: il n'y a rien à répondre. Le voilà pris lui-même dans le piége qu'il a tendu; et Luther l'y retient

1 Legit fervens et anhelans. (L. Epp. I, p. 145.)
2 Acquisivit. (Ibid.)

d'une main puissante, à l'inexprimable étonnement des courtisans italiens qui l'entourent. Le légat voudrait éluder la difficulté; mais il n'y a pas moyen : il avait abandonné depuis longtemps et les témoignages de l'Écriture et les témoignages des Pères; il s'était réfugié dans cette extravagante de Clément VI, et l'y voilà pris. Cependant il est trop fin pour laisser paraître son embarras. Voulant cacher sa honte, le prince de l'Église change brusquement de sujet, et se jette avec violence sur d'autres articles. Luther, qui s'aperçoit de cette manœuvre habile, ne lui permet pas de s'échapper : il serre et ferme de tous côtés le réseau qu'il a jeté sur le cardinal, et rend l'évasion impossible : « Très-révérend Père, » dit-il avec une ironie revêtue de toutes les apparences du respect, « Votre Éminence ne doit pourtant pas « penser que nous autres Allemands nous ne sa- « chions pas la grammaire : être un trésor et ac- « quérir un trésor sont deux choses très-différen- « tes. »

« Rétracte! lui dit de Vio, rétracte! ou si tu ne « le fais, je t'envoie à Rome pour y comparaître « devant les juges qui ont été chargés de prendre « connaissance de ta cause. Je t'excommunie, toi, « tous tes partisans, tous ceux qui te sont ou te « deviendront favorables, et je les rejette de l'Église. « Tout pouvoir m'a été donné à cet égard par le « saint-siége apostolique [1]. Penses-tu que tes pro- « tecteurs m'arrêtent? T'imagines-tu que le pape

[1] L. Opp. (L.) XVII, p. 197.

« se soucie de l'Allemagne? Le petit doigt du pape « est plus fort que tous les princes allemands ne « le sont [1]. »

« Daignez, répond Luther, envoyer au pape « Léon X, avec mes très-humbles prières, la ré- « ponse que je vous ai remise par écrit. »

Le légat, à ces paroles, tout content de trouver un moment de relâche, s'enveloppe de nouveau dans le sentiment de sa dignité, et dit à Luther avec fierté et colère :

« Rétracte-toi, ou ne reviens pas [2]. »

Cette parole frappe Luther. Cette fois-ci il va répondre autrement que par des discours : il s'incline et il sort. Les conseillers de l'Électeur le suivent. Le cardinal et ses Italiens, demeurés seuls, se regardent, tout confus d'une telle issue du débat.

Luther et de Vio ne se revirent plus; mais le réformateur avait fait sur le légat une impression puissante qui ne s'effaça jamais entièrement. Ce que Luther avait dit sur la foi, ce que de Vio lut dans des écrits postérieurs du docteur de Wittemberg, modifia beaucoup les sentiments du cardinal. Les théologiens de Rome virent avec surprise et mécontentement ce qu'il avança sur la justification, dans son commentaire sur l'Épître aux Romains. La réformation ne recula pas et ne se rétracta pas; mais son juge, celui qui n'avait cessé de s'écrier : Rétracte! changea de vues, et rétracta

1 L. Opp. (W.) XXII, p. 1331.

2 Revoca aut non revertere. (L. Opp. (L.) XVII, p. 202.)

indirectement ses erreurs. Ainsi fut couronnée l'inébranlable fidélité du réformateur.

Luther retourna dans le monastère où il avait trouvé l'hospitalité. Il était demeuré ferme; il avait rendu témoignage à la vérité; il avait fait ce qu'il lui appartenait de faire : Dieu fera le reste! Son cœur était rempli de paix et de joie.

IX.

Cependant les nouvelles qu'on lui annonçait n'étaient pas rassurantes; le bruit courait dans toute la ville, que s'il ne voulait pas se rétracter, on devait le saisir et le plonger dans un cachot. Le vicaire général de l'ordre, Staupitz lui-même, assurait-on, devait y avoir consenti [1]. Luther ne peut croire ce qu'on dit de son ami. Non! Staupitz ne le trahira pas! Quant aux desseins du cardinal, à en juger d'après ses propres paroles, il est difficile d'en douter. Cependant il ne veut pas fuir devant le péril; sa vie, comme la vérité elle-même, est en des mains puissantes, et malgré le danger qui le menace, il se décide à ne pas quitter Augsbourg.

Le légat se repentit bientôt de sa violence; il sentit qu'il était sorti de son rôle, et il voulut tâcher d'y rentrer. A peine Staupitz avait-il terminé son dîner (c'était le matin que l'entrevue avait eu lieu, et l'on dînait à midi), qu'il reçut un message du cardinal, qui l'invitait à se rendre chez lui. Staupitz y alla, accompagné de Wences-

1 L. Opp. (L.) XVII, p. 210.

las Link [1]. Le vicaire général trouva le légat seul avec Serra-Longa. De Vio s'approcha aussitôt de Staupitz et lui adressa les plus douces paroles. « Tâchez donc, lui dit-il, de persuader votre moine « et de l'engager à faire une rétractation. Vraiment, « je suis d'ailleurs content de lui, et il n'a pas de « meilleur ami que moi [2]. »

STAUPITZ.

« Je l'ai déjà fait, et je lui conseillerai encore maintenant de se soumettre en toute humilité à l'Église.

DE VIO.

« Il vous faut répondre aux arguments qu'il tire de la sainte Écriture.

STAUPITZ.

« Je dois vous avouer, Monseigneur, que cela est au-dessus de mes forces; car le docteur Martin m'est supérieur et en esprit et en connaissance des saintes Écritures. »

Le cardinal sourit sans doute à cette franchise du vicaire général. Il savait du reste lui-même à quoi s'en tenir sur la difficulté de convaincre Luther. Il continua et dit à Staupitz et à Link :

« Savez-vous bien que comme partisans d'une doctrine hérétique, vous êtes vous-mêmes exposés aux peines de l'Église?

STAUPITZ.

« Daignez reprendre la conférence avec Luther;

1 L. Opp. (L.) XVII, p. 204.
2 Ibid., p. 185.

instituez une dispute publique sur les points controversés.

DE VIO, frappé d'effroi à cette seule pensée.

« Je ne veux plus disputer avec cette bête; car elle a dans la tête des yeux profonds et d'étonnantes spéculations[1]. »

Staupitz obtint enfin du cardinal qu'il remettrait par écrit à Luther ce qu'il devait rétracter.

Le vicaire général retourna vers Luther. Ébranlé par les représentations du cardinal, il essaya de l'amener à quelque accommodement. « Réfutez « donc, lui dit Luther, les déclarations de l'Écriture « que j'ai avancées. » — « C'est au-dessus de mon « pouvoir, » dit Staupitz. — « Eh bien, reprit « Luther, il est contre ma conscience de me rétrac- « ter, aussi longtemps qu'on n'aura pu m'expli- « quer ces passages de l'Écriture. Quoi! continua- « t-il, le cardinal prétend, à ce que vous m'assu- « rez, qu'il veut arranger ainsi l'affaire, sans qu'il « y ait pour moi ni honte ni désavantage. Ah! ce « sont là des paroles romaines, qui signifient en « bon allemand, que ce serait mon opprobre et « ma ruine éternelle. Qu'a-t-il d'autre à attendre, « celui qui, par crainte des hommes et contre la « voix de sa conscience, renie la vérité[2]? »

Staupitz n'insista pas; il annonça seulement à Luther que le cardinal avait consenti à lui remettre par écrit les points dont il demandait la rétrac-

1 Ego nolo amplius cum hac bestia disputare. Habet enim profundos oculos et mirabiles speculationes in capite suo. (Myconius, p. 33.)

2 L. Opp. (L.) XVII, p. 210.

tation. Puis, sans doute, il lui apprit la résolution où il était de quitter Augsbourg, où il n'avait plus rien à faire. Luther lui communiqua un dessein qu'il avait formé pour consoler et fortifier leurs âmes. Staupitz promit de revenir, et ils se séparèrent pour quelques instants.

Demeuré seul dans sa cellule, Luther tourna ses pensées vers des amis chers à son cœur. Il se transporta à Weimar, à Wittemberg. Il désira informer l'Électeur de ce qui se passait, et craignant d'être indiscret en s'adressant au prince lui-même, il écrivit à Spalatin, et pria le chapelain de faire connaître l'état des choses à son maître. Il lui raconta toute l'affaire, jusqu'à la promesse faite par le légat de donner par écrit les points controversés, et il termina en disant : « C'est là qu'en est la chose; mais je n'ai ni es« pérance ni confiance dans le légat. Je ne veux « pas rétracter une seule syllabe. Je publierai la « réponse que je lui ai remise, afin que s'il en « vient à la violence, il soit couvert de honte dans « toute la chrétienté [1]. »

Puis, le docteur profita de quelques moments qui lui restaient encore, pour donner de ses nouvelles à ses amis de Wittemberg.

« Paix et félicité, écrivit-il au docteur Carlstadt. « Acceptez ce peu de mots comme si c'était une « longue lettre; car le temps et les événements « me pressent. Une autre fois, je vous écrirai à « vous et à d'autres plus longuement. Voilà trois

1 L. Epp. I, 149.

« jours que mon affaire se traite, et les choses « en sont au point, que je n'ai plus aucun espoir « de retourner vers vous, et que je n'ai plus que « l'excommunication à attendre. Le légat ne veut « absolument pas que je dispute ni publique- « ment ni en particulier. Il ne veut pas être pour « moi un juge, dit-il, mais un père; et pourtant « il ne veut entendre de moi que ces paroles : « Je me rétracte, et je reconnais que je me suis « trompé. Et moi, je ne veux pas les dire.

« Les périls de ma cause sont d'autant plus « grands, qu'elle a pour juges, non-seulement des « ennemis implacables, mais encore des hommes « incapables de la comprendre. Cependant le Sei- « gneur Dieu vit et règne : c'est à sa garde que « je me recommande, et je ne doute pas que, « répondant aux prières de quelques âmes pieuses, « il ne m'envoie du secours : je crois sentir que « l'on prie pour moi.

« Ou bien je retournerai vers vous sans qu'on « m'ait fait du mal; ou bien, frappé d'excom- « munication, je devrai chercher ailleurs un re- « fuge.

« Quoi qu'il en soit, comportez-vous vaillam- « ment, tenez ferme, et exaltez Christ intrépide- « ment et avec joie...

« Le cardinal me nomme toujours son cher fils. « Je sais ce qu'il en faut croire. Je suis néanmoins « persuadé que je serais pour lui l'homme le plus « agréable et le plus cher, si je voulais pronon- « cer cette seule parole : *Revoco*, c'est-à-dire, je « me rétracte. Mais je ne deviendrai pas hérétique,

« en rétractant la foi qui m'a fait devenir chré-
« tien. Plutôt être chassé, maudit, brûlé, mis à
« mort....

« Portez-vous bien, mon cher docteur, et mon-
« trez cette lettre à nos théologiens, à Amsdorff,
« à Philippe, à Otten et aux autres, afin que
« vous priiez pour moi, et aussi pour vous; car
« c'est aussi votre affaire qui se traite ici. C'est
« celle de la foi au Seigneur Jésus-Christ et de la
« grâce de Dieu [1]. »

Douce pensée, qui remplit toujours de consolation et de paix ceux qui ont rendu témoignage à Jésus-Christ, à sa divinité et à sa grâce, quand le monde fait pleuvoir sur eux de toutes parts ses jugements, ses exclusions et sa défaveur : « Notre « affaire est celle de la foi au Seigneur! » Et que de douceur aussi dans cette conviction qu'exprime le réformateur : « Je sens que l'on prie pour moi! » La réformation fut l'œuvre de la prière et de la piété. La lutte de Luther et de Vio fut celle de l'élément religieux, qui reparaissait plein de vie, avec les débris expirants de la dialectique raisonneuse du moyen âge.

Ainsi s'entretenait Luther avec ses amis absents. Bientôt Staupitz revint; le docteur Ruhel et le chevalier de Feilitzsch, l'un et l'autre envoyés de l'Électeur, arrivèrent aussi chez Luther, après avoir pris congé du cardinal. Quelques autres amis de l'Évangile se joignirent à eux. Luther, voyant ainsi réunis ces hommes généreux, sur le point de se

1 L. Epp. I, 159.

disperser, et desquels il allait peut-être se séparer lui-même pour toujours, leur proposa de célébrer tous ensemble la cène du Seigneur. Ils acceptent, et ce petit troupeau d'hommes fidèles communie au corps et au sang de Jésus-Christ. Quels sentiments remplissent le cœur de ces amis du réformateur, dans le moment où, célébrant avec lui l'eucharistie, ils pensent que c'est peut-être la dernière fois qu'il lui sera permis de le faire. Quelle joie et quel amour animent le cœur de Luther, en se voyant si gracieusement reçu par son Maître, dans le moment où les hommes le repoussent! Que cette cène dut être solennelle! Que cette soirée dut être sainte [1]!

Le lendemain [2], Luther attendait les articles que le légat devait lui envoyer. Mais, ne recevant de lui aucun message, il pria son ami le docteur Wenceslas Link de se rendre chez le cardinal. De Vio reçut Link de la manière la plus affable, et l'assura qu'il ne voulait agir qu'en ami. « Je ne re-« garde plus, lui dit-il, le docteur Martin Luther « comme un hérétique. Je ne veux point cette « fois-ci l'excommunier, à moins qu'il ne me vienne « d'autres ordres de Rome. J'ai envoyé sa réponse « au pape par un exprès. » Puis, pour faire preuve de ses bonnes dispositions, il ajoute : « Si le doc-« teur Luther voulait seulement rétracter ce qui « regarde les indulgences, l'affaire serait bientôt « finie; car, pour ce qui concerne la foi dans les

1 L. Opp. (L.) XVII, p. 178.
2 Samedi 15 octobre.

sacrements, c'est un article que chacun peut in-« terpréter et entendre à sa manière. » Spalatin, qui rapporte ces paroles, ajoute cette remarque maligne, mais juste : « Il résulte clairement de là « que Rome recherche l'argent plus que la sainte foi et que le salut des âmes[1]. »

Link revint chez Luther : il y trouva Staupitz, et leur rendit compte de sa visite. Lorsqu'il rapporta la concession inattendue du légat : « Il eût « valu la peine, dit Staupitz, que le docteur Wen-« ceslas eût eu avec lui un notaire et des témoins, « pour coucher par écrit cette parole; car si un « tel dessein venait à être connu, cela porterait un « grand préjudice aux Romains. »

Cependant, plus les paroles du prélat devenaient douces, et moins les honnêtes Germains se confiaient en lui. Plusieurs des hommes de bien auxquels Luther avait été recommandé tinrent conseil. « Le légat, dirent-ils, prépare quelque mal-« heur par ce courrier dont il parle, et il est fort « à craindre que vous ne soyez tous ensemble « saisis et jetés en prison. »

Staupitz et Wenceslas se décidèrent donc à quitter la ville : ils embrassèrent Luther, qui persistait à demeurer à Augsbourg, et partirent en toute hâte, par deux routes différentes, pour se rendre à Nuremberg, non sans ressentir bien des inquiétudes sur le sort du témoin courageux qu'ils laissaient derrière eux.

1 L. Opp. (L.) XVII, p. 182.

Le dimanche se passa assez tranquillement. Mais Luther attendait en vain un message du légat : celui-ci ne lui faisait rien dire. Il résolut enfin de lui écrire. Staupitz et Link, avant de partir, l'avaient supplié de témoigner au cardinal toute la condescendance possible. Luther n'a pas encore essayé de Rome et de ses envoyés : il en est à sa première épreuve. Si la condescendance ne réussit pas, il pourra se tenir pour averti. Maintenant du moins il doit en faire l'essai. Pour ce qui le concerne, il n'y a pas de jour qu'il ne se condamne lui-même, qu'il ne gémisse sur la facilité avec laquelle il se laisse entraîner à des expressions dont la force dépasse la mesure convenable : pourquoi n'avouerait-il pas au cardinal ce que tous les jours il avoue à Dieu? Luther avait d'ailleurs un cœur facile à émouvoir et qui ne soupçonnait pas le mal. Il prend donc la plume et, dans le sentiment d'une bienveillance respectueuse, il écrit au cardinal ce qui suit[1] :

«Très-digne père en Dieu, je viens encore une « fois, non de vive voix, mais par écrit, supplier « votre bonté paternelle de m'écouter avec faveur. « Le révérend docteur Staupitz, mon très-cher « père en Christ, m'a invité à m'humilier, à re- « noncer à mon propre sens, et à soumettre mon « opinion au jugement d'hommes pieux et impar- « tiaux. Il a aussi loué votre bonté paternelle et « m'a tout à fait convaincu des sentiments favo-

1 La lettre est datée du 17 octobre.

« rables dont vous êtes animé à mon égard. Cette « nouvelle m'a rempli de joie.

« Maintenant donc, très-digne Père, je confesse, « ainsi que je l'ai déjà fait auparavant, que je n'ai « pas montré, comme on dit, assez de modestie, « assez de douceur, ni assez de respect pour le « nom du souverain-pontife; et bien que l'on m'ait « grandement provoqué, je comprends qu'il eût « été mieux pour moi de traiter l'affaire avec plus « d'humilité, de débonnaireté et de vénération, et « *de ne pas répondre au fou selon sa folie, de peur* « *de lui devenir semblable* (Proverbes, XXVI, 4.)

« Cela m'afflige fort et j'en demande pardon. Je « veux en donner connaissance au peuple du haut « de la chaire, comme au reste je l'ai déjà fait « souvent. Je veux m'appliquer, avec la grâce de « Dieu, à parler autrement. Il y a plus : je suis « prêt à promettre, sans qu'on me le demande, « de ne plus dire un seul mot sur le sujet des in- « dulgences, si cette affaire est arrangée. Mais aussi, « que ceux qui m'ont porté à la commencer, soient « obligés, de leur côté, à se modérer désormais « dans leurs discours ou à se taire.

« Pour ce qui regarde la vérité de ma doctrine, « l'autorité de saint Thomas et des autres docteurs « ne saurait me suffire. Il faut que j'entende, si « j'en suis digne, la voix de l'épouse, qui est l'É- « glise. Car il est certain qu'elle entend la voix de « l'époux, qui est Christ.

« Je prie donc, en toute humilité et soumission, « votre amour paternel de référer toute cette ma-

« tière, si incertaine jusqu'à cette heure, à notre « très-saint seigneur Léon X, afin que l'Église dé« cide, prononce, ordonne, et que l'on puisse se « rétracter avec une bonne conscience ou croire « avec sincérité [1]. »

En lisant cette lettre, une réflexion se présente encore. On voit que Luther n'agissait point par suite d'un système formé à l'avance, mais uniquement en vertu de convictions imprimées successivement dans son esprit et dans son cœur. Bien loin qu'il y eût en lui système arrêté, opposition calculée, il était parfois, sans s'en douter, en contradiction avec lui-même. D'anciennes convictions régnaient encore dans son esprit, bien que des convictions opposées y eussent déjà pris place. Et cependant, c'est dans ces marques de sincérité et de vérité qu'on est allé chercher des armes contre la réforme; c'est parce qu'elle a suivi cette loi obligatoire de progrès, qui est imposée en toutes choses à l'esprit humain, qu'on a écrit l'histoire de ses variations; c'est dans les traits mêmes qui montrent sa sincérité, et qui par conséquent la rendent honorable, que l'un des génies chrétiens les plus éminents a trouvé ses objections les plus puissantes [2]!... Inconcevables aberrations de l'esprit de l'homme!

Luther ne reçut pas de réponse à sa lettre. Cajetan et ses courtisans, après s'être si fort agités, étaient devenus tout à coup immobiles. Quelle

1 L. Opp. (L.) 198.

2 Hist. des variations, de Bossuet. (Livre I, p. 25, etc.)

pouvait en être la raison? Ne serait-ce pas le calme qui précède un orage? Quelques-uns sont de l'avis de Pallavicini : « Le cardinal s'attendait, « remarque-t-il, à ce que le moine orgueilleux, « semblable à un soufflet enflé, perdrait peu à « peu le vent dont il était rempli et deviendrait tout à fait humble[1]. » D'autres, pensant mieux connaître les voies de Rome, se croient assurés que le légat veut se saisir de Luther, mais que, n'osant en venir de lui-même à de telles extrémités, à cause du sauf-conduit impérial, il attend de Rome la réponse à son message. D'autres encore ne peuvent pas admettre que le cardinal veuille attendre si longtemps. L'empereur Maximilien, disent-ils, et ceci pourrait bien être la vérité, ne se fera pas plus scrupule de livrer Luther au jugement de l'Église, malgré le sauf-conduit, que Sigismond ne s'en est fait de livrer Hus au concile de Constance. Le légat est peut-être maintenant en négociation avec l'Empereur. L'autorisation de Maximilien peut arriver à toute heure. Autant il montrait auparavant d'opposition au pape, autant, dans ce moment, et jusqu'à ce que la couronne impériale ceigne la tête de son petit-fils, semble-t-il le flatter. Il n'y a pas un instant à perdre. « Préparez, disent à Luther les hommes généreux « qui l'entourent, préparez un appel au pape, et « quittez Augsbourg sans retard. »

Luther, dont la présence dans cette ville est depuis quatre jours tout à fait inutile, et qui a

1 Ut follis ille ventosa elatione distentus.... (p. 40.)

suffisamment montré, en restant après le départ des conseillers saxons envoyés par l'Électeur pour veiller à sa sûreté, qu'il ne craint rien et qu'il est prêt à répondre à tout, se rend enfin aux vœux de ses amis. Mais auparavant il veut instruire de Vio de son dessein; il lui écrit le mardi, veille de son départ. Cette seconde lettre est plus ferme que la première. Il semble que Luther, voyant que toutes ses avances sont vaines, commence à relever la tête, dans le sentiment de son droit et de l'injustice de ses ennemis.

« Très-digne père en Dieu, écrit-il à de Vio, « votre bonté paternelle a vu, oui vu, dis-je, et « suffisamment reconnu mon obéissance. J'ai en« trepris un si lointain voyage, au milieu de grands « dangers, avec une grande faiblesse de corps, « et malgré mon extrême pauvreté; sur l'ordre de « notre très-saint seigneur Léon X, j'ai comparu « en personne devant Votre Éminence; enfin, je « me suis jeté aux pieds de Sa Sainteté, et j'attends « maintenant ce qui lui semblera bon, prêt à re« connaître son jugement, soit qu'il me condamne, « soit qu'il me justifie. J'ai donc le sentiment de « n'avoir rien omis de ce qui est bienséant à un « fils obéissant de l'Église.

« Je pense en conséquence ne pas devoir pro« longer ici inutilement mon séjour; cela me serait « d'ailleurs impossible; je manque de ressources, et « votre bonté paternelle m'a commandé d'une voix « élevée de ne plus paraître devant ses yeux, si je « ne voulais pas me rétracter.

« Ainsi donc, je pars au nom du Seigneur, « voulant chercher s'il me sera possible de me ren- « dre dans quelque lieu où je puisse vivre en paix. « Divers personnages plus importants que moi « m'ont invité à en appeler de votre bonté pater- « nelle, et même, de notre très-saint seigneur « Léon X, mal informé, à lui-même mieux infor- « mé. Bien que je sache qu'un tel appel sera beau- « coup plus agréable à notre sérénissime Électeur « qu'une rétractation, néanmoins, si je n'avais dû « consulter que moi-même, je ne l'aurais pas fait... « Je n'ai commis aucune faute, je ne dois donc « rien craindre. »

Luther ayant écrit cette lettre, qui ne fut remise au légat qu'après son départ, se disposa à quitter Augsbourg. Dieu l'y avait gardé jusqu'à cette heure, et son cœur en louait le Seigneur; mais il ne devait pas tenter Dieu. Il embrassa ses amis, Peutinger, Langemantel, les Adelman, Auerbach et le prieur des Carmélites, qui lui avait donné une hospitalité si chrétienne. Le mercredi, avant le jour, il était levé et prêt à partir. Ses amis lui avaient recommandé de prendre beaucoup de précautions, de peur que, remarquant son dessein, on n'y mît obstacle. Il suivit autant qu'il le put ces conseils. Un bidet, que Staupitz lui avait laissé, fut amené devant la porte du couvent. Encore une fois il dit adieu à ses frères; puis il monte et part, sans avoir de bride pour son cheval, sans bottes, sans éperons, sans armes. Le magistrat de la ville lui avait donné pour l'accompagner un huissier à cheval, qui connaissait parfai-

tement les chemins. Ce serviteur le conduit, au milieu des ténèbres, par les rues silencieuses d'Augsbourg. Ils se dirigent vers une petite porte pratiquée dans le mur de la ville. L'un des conseillers, Langemantel, avait donné ordre qu'elle lui fût ouverte. Il est encore en la puissance du légat. La main de Rome peut encore s'étendre sur lui. Sans doute si les Italiens savaient que leur proie leur échappe, ils pousseraient un cri de fureur. Qui sait si l'adversaire intrépide de Rome ne sera pas encore saisi et plongé dans un cachot?... Enfin Luther et son guide arrivent à la petite porte : ils la passent. Ils sont hors d'Augsbourg, et bientôt ils lancent leurs chevaux au galop et s'éloignent en toute hâte.

Luther, en partant, avait laissé son appel au pape entre les mains du prieur de Pomesaw. Ses amis n'avaient pas été d'avis de le remettre au légat. Le prieur était chargé de le faire afficher, deux ou trois jours après le départ du docteur, à la porte de la cathédrale, en présence d'un notaire et de témoins. C'est ce qui eut lieu.

Luther, dans cet écrit, déclare qu'il en appelle du très-saint père le pape, mal informé, au très-saint seigneur et père en Christ, Léon Xme du nom, par la grâce de Dieu, mieux informé[1]. Cet appel avait été dressé dans le style et les formes voulues, par le ministère du notaire impérial Gall de Herbrachtingen, en présence des deux moines Augustins, Barthélemy Utzmair et Wenzel Steinbies. Il était daté du 16 octobre.

1 Melius informandum. (L. Opp. lat. I, p. 219.)

Quand le cardinal apprit le départ de Luther, il s'en étonna; et même, à ce qu'il assure dans une lettre à l'Électeur, il s'en effraya et il s'en épouvanta. En effet, il y avait de quoi l'irriter. Ce départ, qui mettait fin d'une manière si brusque à toutes les négociations, déjouait les espérances dont son orgueil s'était si longtemps flatté. Il avait ambitionné l'honneur de guérir les plaies de l'Église, de rétablir en Allemagne l'influence chancelante du pape; et non-seulement l'hérétique lui échappait sans qu'il l'eût puni, mais même sans qu'il fût parvenu à l'humilier. La conférence n'avait servi qu'à mettre dans un plus grand jour, d'un côté la simplicité, la droiture, la fermeté de Luther, et de l'autre, la conduite impérieuse et déraisonnable du pape et de son ambassadeur. Puisque Rome n'y avait rien gagné, elle devait y perdre; son autorité, n'ayant pas été raffermie, devait avoir reçu un nouvel échec. Que va-t-on dire au Vatican? Quels messages vont arriver de Rome? On oubliera les difficultés de sa situation; on imputera à son inhabileté la mauvaise issue de cette affaire. Serra-Longa et les Italiens sont furieux de se voir, eux gens si habiles, déjoués par un moine allemand. De Vio a peine à cacher son irritation. Un tel affront crie vengeance, et nous le verrons bientôt exhaler sa colère dans sa lettre à l'Électeur.

X.

Luther continuait, avec son guide, à fuir loin d'Augsbourg. Il pressait son cheval et le faisait

aller aussi vite que le permettaient les forces du pauvre animal. Il se rappelait la fuite réelle ou supposée de Jean Hus, la manière dont on l'atteignit, et l'assertion de ses adversaires, qui prétendirent, que Hus ayant, par cette fuite, annulé le sauf-conduit de l'Empereur, on avait eu le droit de le condamner aux flammes [1]. Cependant, ces inquiétudes ne firent que traverser le cœur de Luther. Sorti de la ville où il a passé dix jours sous la main terrible de Rome, qui a déjà écrasé tant de milliers de témoins de la vérité et fait rejaillir autour d'elle tant de sang, maintenant qu'il est libre, qu'il respire l'air pur des champs, qu'il traverse les villages et les campagnes, qu'il se voit admirablement délivré par le bras du Seigneur, toute son âme bénit l'Éternel. C'est bien lui qui peut dire à cette heure : *Notre âme est échappée, comme l'oiseau, du filet des oiseleurs. Le filet a été rompu, et nous sommes échappés... Notre aide soit au nom de l'Éternel qui a fait les cieux et la terre* [2] ! Le cœur de Luther est ainsi rempli de joie. Mais ses pensées se reportent aussi sur de Vio : « Le « cardinal, se dit-il, aurait aimé m'avoir entre ses « mains et m'envoyer à Rome. Il est sans doute « chagrin que je lui aie échappé. Il s'imaginait « qu'il était maître de moi à Augsbourg; il croyait « m'avoir : mais il tenait l'anguille par la queue. « N'est-ce pas une honte que ces gens m'estiment « à un si haut prix ? Ils donneraient plusieurs écus

1 Weissmann, Hist. Eccl. I, p. 1237.
2 Ps. 124.

« pour m'avoir, tandis que notre Seigneur Jésus-« Christ a été vendu à peine trente pièces d'argent [1]. »

Luther fit ce premier jour quatorze lieues. Le soir, arrivé à l'auberge où il voulait passer la nuit, il était si fatigué (son cheval avait un trot très-dur, nous dit un historien), que, descendu de cheval, il ne put se tenir debout et il s'étendit sur la paille. Il goûta néanmoins quelque repos. Le lendemain il continua son voyage. Il trouva à Nuremberg Staupitz qui y visitait les couvents de son ordre. Ce fut dans cette ville qu'il vit pour la première fois le bref que le pape avait envoyé à Cajetan à son sujet. Il en fut indigné, et il est bien probable que s'il avait pu lire ce bref avant son départ de Wittemberg, il n'eût jamais comparu devant le cardinal. « Il est impossible de croire, dit-il, que « quelque chose de si monstrueux soit émané « d'un souverain pontife [2]. »

Partout sur la route, Luther était l'objet de l'intérêt général. Il n'avait cédé en rien. Une telle victoire, remportée par un moine mendiant sur un représentant de Rome, remplissait d'admiration tous les cœurs. L'Allemagne semblait vengée des mépris de l'Italie. La Parole éternelle a été plus honorée que la parole du pape. Cette vaste puissance, qui depuis tant de siècles dominait le monde, a reçu un formidable échec. La marche de Luther fut un triomphe. On s'applaudissait de l'opiniâtreté de Rome, dans l'espoir qu'elle amènerait sa

1 L. Opp. (L.) XVII, p. 202.
2 Epp. I, p. 166.

chute. Si elle n'avait pas voulu conserver des gains honteux, si elle avait été assez sage pour ne pas mépriser les Allemands, si elle avait réformé de criants abus, peut-être, selon les vues humaines, tout fût-il rentré dans cet état de mort duquel Luther s'était réveillé. Mais la papauté ne veut pas céder; et le docteur se verra contraint d'amener à la lumière bien d'autres erreurs, et d'avancer dans la connaissance et dans la manifestation de la vérité.

Luther arriva le 26 octobre à Græfenthal, situé à l'extrémité des forêts de la Thuringe. Il y rencontra le comte Albert de Mansfeld, le même qui l'avait si fort dissuadé de se rendre à Augsbourg. Le comte rit beaucoup en voyant son singulier équipage. Il s'empara de lui et l'obligea à devenir son hôte. Bientôt Luther se remit en route.

Il se hâtait, désirant être à Wittemberg le 31 octobre, dans la pensée que l'Électeur s'y trouverait pour la fête de tous les saints, et qu'il pourrait l'y voir. Le bref qu'il avait lu à Nuremberg lui avait révélé tout le danger de sa situation. En effet, déjà condamné à Rome, il ne pouvait espérer ni de demeurer à Wittemberg, ni d'obtenir un asile dans un couvent, ni de se trouver quelque autre part en paix et en sûreté. La protection de l'Électeur pourrait peut-être le défendre; mais il était loin d'en être assuré. Il ne pouvait plus rien attendre des deux amis qu'il avait eus jusqu'alors à la cour de ce prince. Staupitz avait perdu la faveur dont il avait longtemps joui, et quittait la Saxe. Spalatin était aimé de

Frédéric, mais il n'avait pas sur lui une grande influence. L'Électeur lui-même ne connaissait pas assez la doctrine de l'Évangile pour s'exposer, à cause d'elle, à des périls manifestes. Cependant Luther pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que de retourner à Wittemberg, et d'y attendre ce que le Dieu éternel et miséricordieux déciderait de lui. Si, comme c'était la pensée de plusieurs, on le laissait tranquille, il voulait se donner tout entier à l'étude et à l'enseignement de la jeunesse [1].

Luther fut de retour à Wittemberg le 30 octobre. Il s'était hâté inutilement. Ni l'Électeur ni Spalatin n'étaient venus pour la fête. Ses amis furent tout joyeux en le revoyant parmi eux. Il s'empressa d'annoncer le même jour son arrivée à Spalatin : « Je suis revenu aujourd'hui à Wittemberg sain et sauf, par la grâce de Dieu, lui « dit-il; mais combien de temps j'y resterai, c'est « ce que j'ignore... Je suis rempli de joie et de « paix, en sorte que je m'étonne fort que l'épreuve « que j'endure puisse paraître si grande à tant « de grands personnages. »

De Vio n'avait pas attendu longtemps, après le départ de Luther, pour exhaler auprès de l'Électeur toute son indignation. Sa lettre respire la vengeance. Il rend compte à Frédéric de la conférence, avec un air de confiance : « Puisque le « frère Martin, dit-il en terminant, ne peut être « amené par des voies paternelles à reconnaître

1 L. Opp. (L.) XVII, p. 183.

« son erreur et à demeurer fidèle à l'Église ca-
« tholique, je prie Votre Altesse de l'envoyer à
« Rome, ou de le chasser de ses états. Sachez bien
« que cette affaire difficile, méchante et pleine de
« venin, ne peut durer longtemps encore; car dès
« que j'aurai fait connaître à notre très-saint sei-
« gneur tant de ruse et de malice, on en aura
« bientôt fini. » Dans un post-scriptum, écrit de sa propre main, le cardinal sollicite l'Électeur de ne pas souiller honteusement son honneur et celui de ses illustres ancêtres, pour un misérable petit frère[1].

Jamais peut-être l'âme de Luther ne fut remplie d'une plus noble indignation, que lorsqu'il lut la copie de cette lettre que l'Électeur lui envoya. Le sentiment des souffrances qu'il est destiné à endurer, le prix de la vérité pour laquelle il combat, le mépris que lui inspire la conduite du légat de Rome, remplissent à la fois son cœur. Sa réponse, écrite dans cette agitation d'âme, est pleine de ce courage, de cette élévation, de cette foi, qu'on retrouve toujours en lui dans les époques les plus difficiles de sa vie. Il rend compte, à son tour, de la conférence d'Augsbourg; il expose ensuite la conduite du cardinal; puis il continue ainsi :

« Je voudrais répondre au légat à la place de
« l'Électeur :

« Prouve que tu parles avec science, lui dirais-
« je; qu'on couche par écrit toute l'affaire : alors

1 L. Opp. (L.) XVII, p. 203.

« j'enverrai le frère Martin à Rome, ou bien je le « ferai moi-même saisir et mettre à mort. Je pren- « drai soin de ma conscience et de mon honneur, « et je ne permettrai pas qu'aucune tache vienne « souiller ma gloire. Mais aussi longtemps que ta « science certaine fuit la lumière et ne se fait con- « naître que par des clameurs, je ne puis ajouter « foi aux ténèbres.

« C'est ainsi que je voudrais répondre, très- « excellent prince.

« Que le révérend légat, ou le pape lui-même, « spécifient par écrit mes erreurs ; qu'ils exposent « leurs raisons ; qu'ils m'instruisent, moi qui dé- « sire être instruit, qui le demande, qui le veux, « qui l'attends, tellement qu'un Turc même ne « refuserait pas de le faire. Si je ne me rétracte « pas et ne me condamne pas, quand on m'aura « prouvé que les passages que j'ai cités doivent « être compris autrement que je ne l'ai fait, alors, « ô très-excellent Électeur, que Votre Altesse soit « la première à me poursuivre et à me chasser ; « que l'Université me repousse et m'accable de sa « colère.... Il y a plus, et j'en prends à témoin le « ciel et la terre, que le Seigneur Jésus-Christ me « rejette et me condamne!... Les paroles que je « dis ne me sont pas dictées par une présomption « vaine, mais par une inébranlable conviction. Je « veux que le Seigneur Dieu me retire sa grâce, « et que toute créature de Dieu me refuse sa fa- « veur, si, lorsqu'on m'aura montré une meilleure « doctrine, je ne l'embrasse pas.

« S'ils me méprisent trop, à cause de la bassesse

« de mon état, moi pauvre petit frère mendiant, « et s'ils refusent de m'instruire dans le chemin « de la vérité, que Votre Altesse prie le légat de « lui indiquer par écrit en quoi j'ai erré; et s'ils « refusent cette faveur à Votre Altesse même, qu'ils « écrivent leur pensée, soit à sa Majesté impériale, « soit à quelque archevêque de l'Allemagne. Que « dois-je, que puis-je dire de plus?

« Que Votre Altesse écoute la voix de sa con- « science et de son honneur, et ne m'envoie pas à « Rome. Aucun homme ne peut vous le comman- « der; car il est impossible que je sois en sûreté « dans Rome. Le pape lui-même n'y est pas en sû- « reté. Ce serait vous ordonner de trahir le sang « d'un chrétien. Ils y ont du papier, des plumes « et de l'encre; ils y ont aussi des notaires en « nombre infini. Il leur est facile d'écrire en quoi « et pourquoi j'ai erré. Absent, il en coûtera moins « de m'instruire par écrit, que, présent, de me « faire mourir par ruse.

« Je me résigne à l'exil. Mes adversaires me « tendent de tous côtés des piéges, en sorte que « je ne puis nulle part vivre en sûreté. Afin qu'il « ne vous arrive aucun mal à mon sujet, j'aban- « donne, au nom de Dieu, vos états. Je veux aller « où le Dieu éternel et miséricordieux veut m'a- « voir. Qu'il fasse de moi ce qu'il voudra!

« Ainsi donc, sérénissime Électeur, je vous salue « avec vénération; je vous recommande au Dieu « éternel, et je vous rends d'immortelles actions « de grâces pour tous vos bienfaits envers moi. « Quel que soit le peuple au milieu duquel je de-

« meurerai à l'avenir, je me souviendrai éternel-
« lement de vous, et je prierai sans cesse avec
« reconnaissance pour votre bonheur et pour ce-
« lui des vôtres [1].... Je suis encore, grâce à Dieu,
« plein de joie, et je le bénis de ce que Christ, le
« fils de Dieu, me juge digne de souffrir dans une
« cause si sainte. Qu'il garde éternellement Votre
« Altesse illustre! Amen. »

Cette lettre, si pleine de vérité, fit une profonde impression sur l'Électeur. « Il fut ébranlé « par une lettre très-éloquente, » dit Maimbourg. Jamais il n'eût pensé à livrer un innocent entre les mains de Rome; peut-être eût-il invité Luther à se tenir quelque temps caché; mais il ne voulut pas même avoir l'apparence de céder en quelque manière aux menaces du légat. Il écrivit à son conseiller Pfeffinger, qui se trouvait auprès de l'Empereur, de faire connaître à ce prince le véritable état des choses, et de le supplier d'écrire à Rome, qu'on mît fin à cette affaire, ou du moins qu'on la fît juger en Allemagne par des juges impartiaux [2].

Quelques jours après, l'Électeur répondit au légat : « Puisque le docteur Martin a paru devant
« vous à Augsbourg, vous devez être satisfait.
« Nous ne nous étions pas attendu à ce que, sans
« l'avoir convaincu, vous prétendriez le contrain-
« dre à se rétracter. Aucun des savants qui se

1 Ego enim ubicumque ero gentium, illustrissimæ Dominationis tuæ nunquam non ero memor.... (L. Epp. I, 187.)

2 L. Opp. (L.) XVII, p. 244.

« trouvent dans nos principautés ne nous a dit « que la doctrine de Martin fût impie, antichré- « tienne et hérétique. » Le prince refuse ensuite d'envoyer Luther à Rome et de le chasser de ses états.

Cette lettre, qui fut communiquée à Luther, le remplit de joie. « Bon Dieu! écrivit-il à Spalatin, « avec quelle joie je l'ai lue et relue. Je sais quelle « confiance on peut avoir en ces paroles, pleines « à la fois d'une force et d'une modestie si admi- « rables. Je crains que les Romains ne compren- « nent pas tout ce qu'elles signifient; mais ils « comprendront du moins que ce qu'ils croyaient « déjà fini, n'est pas même commencé. Veuillez « présenter au prince mes actions de grâces. Il « est étrange que celui (de Vio) qui, il y a peu « de temps encore, était moine mendiant comme « moi, ne craigne pas d'aborder sans respect les « princes les plus puissants, de les interpeller, « de les menacer, de leur commander et de les « traiter avec un inconcevable orgueil. Qu'il ap- « prenne que la puissance temporelle est de Dieu, « et qu'il n'est pas permis d'en fouler aux pieds la « gloire[1]. »

Ce qui avait sans doute encouragé Frédéric à répondre au légat sur un ton auquel celui-ci ne s'était pas attendu, c'était une lettre que l'université de Wittemberg lui avait adressée. Elle avait de bonnes raisons pour se prononcer en faveur du docteur; car elle florissait de plus en plus, et

1 L. Epp. I, p. 198.

elle éclipsait toutes les autres écoles. Une foule d'étudiants y accouraient de toutes les parties de l'Allemagne, pour entendre cet homme extraordinaire, dont les enseignements paraissaient ouvrir à la religion et à la science une ère nouvelle. Ces jeunes gens, venus de toutes les provinces, s'arrêtaient au moment où ils découvraient dans le lointain les clochers de Wittemberg ; ils élevaient alors leurs mains vers le ciel, et ils louaient Dieu de ce qu'il faisait luire de cette ville, comme autrefois de Sion, la lumière de la vérité, et l'envoyait jusqu'aux contrées les plus éloignées [1]. Une vie, une activité inconnue jusque-là, animait l'université. « On s'excite ici à l'étude à la manière des « fourmis, » écrivait Luther [2].

XI.

Luther, pensant qu'il pouvait être bientôt chassé de l'Allemagne, s'occupait de la publication des actes de la conférence d'Augsbourg. Il voulait que ces actes demeurassent comme un témoignage de la lutte entre Rome et lui. Il voyait l'orage près d'éclater, mais il ne le craignait pas. Il attendait de jour en jour les malédictions de Rome ; et il disposait et ordonnait tout, afin d'être prêt lorsqu'elles arriveraient. « Ayant retroussé ma robe et « ceint mes reins, disait-il, je suis prêt à partir « comme Abraham, sans savoir où j'irai ; ou plu-

1 Scultet. Annal. I, p. 17.

2 Studium nostrum more formicarum fervet. (L. Epp. I, p. 193.)

« tôt sachant bien où, puisque Dieu est toutes « parts [1]. » Il avait le dessein de laisser derrière lui une lettre d'adieu. « Aie alors le courage, écri- « vait-il à Spalatin, de lire la lettre d'un homme « maudit et excommunié. »

Ses amis étaient remplis pour lui de crainte et de sollicitude. Ils le suppliaient de se constituer prisonnier entre les mains de l'Électeur, afin que ce prince le fît garder sûrement quelque part [2].

Ses ennemis ne pouvaient comprendre ce qui lui donnait tant d'assurance. Un jour, on s'entretenait de lui à la cour de l'évêque de Brandebourg, et l'on demandait sur quel appui il pouvait se fonder. « C'est Érasme, disait-on, c'est Capiton, « ce sont d'autres hommes savants qui sont sa « confiance.— Non, non, reprit l'évêque, le pape « s'inquiéterait fort peu de ces gens-là. C'est sur « l'université de Wittemberg et sur le duc de Saxe « qu'il se repose..... » Ainsi les uns et les autres ignoraient quelle était la forteresse où s'était réfugié le réformateur.

Des pensées de départ traversaient l'esprit de Luther. Ce n'était pas la crainte des dangers qui les faisait naître, mais la prévision des obstacles sans cesse renaissants que trouverait en Allemagne la libre profession de la vérité. « Si je demeure ici, « disait-il, la liberté de dire et d'écrire bien des « choses me sera ravie. Si je pars, j'épancherai li-

1 Quia Deus ubique. (L. Epp. I, p. 188.)
2 Ut principi me in captivitatem darem. (Ibid., p. 189.)

« brement les pensées de mon cœur, et j'offrirai « ma vie à Jésus-Christ[1]. »

La France était le pays où Luther espérait pouvoir annoncer la vérité sans entraves. La liberté dont jouissaient les docteurs et l'université de Paris, lui paraissait digne d'envie. Il était d'ailleurs d'accord avec eux sur beaucoup de points. Que fût-il arrivé s'il eût été transporté de Wittemberg en France? La réformation s'y fût-elle établie comme en Allemagne? La puissance de Rome y eût-elle été détrônée, et la France, qui était destinée à voir les principes hiérarchiques de Rome et les principes destructifs d'une philosophie irréligieuse se combattre longtemps dans son sein, fût-elle devenue un grand foyer de lumière évangélique? Il est inutile de faire à ce sujet de vaines suppositions; mais peut-être Luther à Paris eût-il changé beaucoup aux destinées de l'Europe et de la France.

L'âme de Luther était vivement émue. Il prêchait souvent dans l'église de la ville, à la place de Simon Heyns Pontanus, pasteur de Wittemberg, qui était presque toujours malade. Il crut devoir, à toute aventure, prendre congé de ce peuple auquel il avait si souvent annoncé le salut. « Je suis, dit-il un jour en chaire, un prédicateur « bien peu stable et bien incertain. Que de fois « déjà ne suis-je pas parti tout à coup sans vous « avoir salués?... Si ce cas se représentait encore

1 Si iero totum effundam et vitam offeram Christo. (L. Epp. I, p. 190.)

« et que je ne dusse pas revenir, recevez ici mes « adieux. » Puis, ayant ajouté quelques autres mots, il finit en disant avec modération et avec douceur : « Je vous avertis, enfin, de ne pas vous « laisser épouvanter, si les censures papales se « déchaînent sur moi avec furie. Ne l'imputez « pas au pape, et n'en veuillez de mal, ni à lui, « ni à quelque mortel que ce soit ; mais remettez « toute la chose à Dieu [1]. »

Le moment parut enfin arrivé. Le prince fit entendre à Luther qu'il désirait le voir s'éloigner de Wittemberg. Les volontés de l'Électeur lui étaient trop sacrées pour qu'il ne s'empressât pas de s'y conformer. Il fit donc ses préparatifs de départ, sans trop savoir de quel côté il dirigerait ses pas. Il voulut pourtant réunir une dernière fois ses amis, et il leur prépara, dans ce dessein, un repas d'adieu. Assis avec eux à la même table, il jouit encore de leur douce conversation, de leur tendre et craintive amitié. On lui apporte une lettre.... Elle vient de la cour. Il l'ouvre et la lit ; son cœur se serre : elle renferme un nouvel ordre de départ. Le prince lui demande « pourquoi il tarde si long-« temps à s'éloigner. » Son âme fut accablée de tristesse. Cependant il reprit courage, et relevant la tête, il dit avec fermeté et avec joie, en portant ses regards sur ceux qui l'entouraient : « Père « et mère m'abandonnent, mais le Seigneur me « recueille [2]. » Il fallait partir. Ses amis étaient

1 Deo rem committerent. (Luth. Epp. I, 191.)

2 Vater und Mutter verlassen mich, aber der Herr nimmt mich auf.

émus. — Qu'allait-il devenir? Si le protecteur de Luther le rejette, qui voudra le recevoir? Et l'Évangile, et la vérité, et cette œuvre admirable... tout sans doute va tomber avec l'illustre témoin. La réformation semble ne plus tenir qu'à un fil, et au moment où Luther quittera les murs de Wittemberg, ce fil ne se rompra-t-il pas? Luther et ses amis parlaient peu. Frappés du coup qui atteignait leur frère, des larmes coulaient de leurs yeux. Mais, quelques instants après, un second message arrive. Luther ouvre la lettre, ne doutant point d'y trouver une sommation nouvelle. Mais, ô main puissante du Seigneur! pour le moment il est sauvé. Tout a changé d'aspect. « Comme le « nouvel envoyé du pape espère, lui écrit-on, que « tout pourra s'arranger au moyen d'un colloque, « restez encore [1]. » Que cette heure fut importante! et que fût-il arrivé si Luther, toujours empressé à obéir à la volonté de son prince, eût quitté Wittemberg aussitôt après sa première lettre? Jamais Luther et l'œuvre de la réformation ne furent plus bas que dans ce moment-là. C'en était fait, semblait-il, de leurs destinées : un instant suffit pour les changer. Parvenu au plus bas degré de sa carrière, le docteur de Wittemberg remonta rapidement, et son influence dès lors ne cessa de croître. L'Éternel commande, selon le langage d'un prophète, et ses serviteurs descendent aux abîmes et remontent aux cieux.

Spalatin fit appeler Luther à Lichtemberg pour

1 L. Opp. XV, 824.

avoir, d'après les ordres de Frédéric, une entrevue avec lui. Ils y parlèrent longtemps de la situation des choses. « Si les censures de Rome arrivent, « certainement, dit Luther, je ne demeurerai pas « à Wittemberg. »—« Gardez-vous, reprit Spalatin, « de trop précipiter votre voyage en France [1]!... » Il le quitta en lui disant d'attendre ses avis. « Recom- « mandez seulement mon âme à Christ, disait « Luther à ses amis. Je vois que mes adversaires « s'affermissent dans le dessein de me perdre; mais « Christ m'affermit en même temps dans celui de « ne pas leur céder [2]. »

Luther publia alors les *Actes de la conférence d'Augsbourg*. Spalatin lui avait écrit, de la part de l'Électeur, de ne point le faire; mais il était trop tard. Le prince, une fois la publication faite, y donna son approbation : « Grand Dieu! disait Lu- « ther dans la préface, quel nouveau, quel éton- « nant crime, que de chercher la lumière et la « vérité!... et surtout dans l'Église, c'est-à-dire, « dans le royaume de la vérité. » — « Je t'envoie « mes *Actes*, écrivit-il à Link : ils sont plus tran- « chants que le seigneur légat ne l'a sans doute « espéré; mais ma plume est prête à enfanter de « bien plus grandes choses. Je ne sais moi-même « d'où me viennent ces pensées. A mon avis, l'af- « faire n'est pas même commencée [3], tant il s'en

1 Ne tam cito in Galliam irem. (L. Epp. I, p. 195.)

2 Firmat Christus propositum non cedendi in me. (Ib.)

3 Res ista necdum habet initium suum meo judicio. (Ib., p. 193.)

« faut que les grands de Rome puissent déjà « en espérer la fin. Je t'enverrai ce que j'ai écrit, « afin que tu voies si j'ai bien deviné en croyant « que l'Antechrist dont parle Saint-Paul, règne « maintenant dans la cour de Rome. Je crois pou- « voir démontrer qu'il est pire aujourd'hui que les « Turcs eux-mêmes. »

De partout revenaient à Luther de sinistres rumeurs. Un de ses amis lui écrivit que le nouvel envoyé de Rome avait reçu l'ordre de se saisir de lui et de le livrer au pape. Un autre lui rapporta, qu'étant en voyage il s'était rencontré quelque part avec un courtisan, et que la conversation s'étant engagée sur les affaires qui préoccupaient alors l'Allemagne, celui-ci lui avait déclaré avoir pris l'engagement de remettre Luther entre les mains du souverain pontife. « Mais plus leur furie et leur violence augmentent, « écrivait le réformateur, moins je tremble[1]. »

On était à Rome très-mécontent de Cajetan. Le dépit qu'on éprouvait de voir échouer cette affaire, se porta d'abord sur lui. Les courtisans romains se crurent en droit de lui reprocher d'avoir manqué de cette prudence et de cette finesse qui, à les en croire, devaient être les premières qualités d'un légat, et de n'avoir pas su faire plier, dans une occasion si importante, la roideur de sa théologie scolastique. C'est à lui qu'est toute la faute, disait-on. Sa lourde pédan-

1 Quo illi magis furunt, et vi affectant viam, eo minus ego terreor. (L. Epp. I, p. 191.)

terie a tout gâté. Pourquoi avoir irrité Luther par des injures et des menaces, au lieu de le ramener par la promesse d'un bon évêché, ou même d'un chapeau de cardinal[1]? Ces mercenaires jugeaient du réformateur d'après eux-mêmes. Cependant il fallait réparer cette faute. D'un côté, Rome devait se prononcer; de l'autre, elle devait ménager l'Électeur, qui pouvait lui être très-utile pour le choix qu'on allait bientôt être appelé à faire d'un empereur. Comme il était impossible à des ecclésiastiques romains de soupçonner ce qui faisait la force et le courage de Luther, ils s'imaginaient que l'Électeur était beaucoup plus impliqué dans l'affaire qu'il ne l'était réellement. Le pape résolut donc de suivre une autre ligne de conduite. Il fit publier en Allemagne, par son légat, une bulle dans laquelle il confirmait la doctrine des indulgences, précisément dans les points attaqués, mais où il ne parlait ni de l'Électeur, ni de Luther. Comme le réformateur avait toujours dit qu'il se soumettrait à la décision de l'Église romaine, le pape pensait qu'il devait maintenant, ou tenir sa parole, ou se montrer ouvertement perturbateur de la paix de l'Église et contempteur du saint-siége apostolique. Dans l'un et dans l'autre cas, le pape semblait n'avoir qu'à gagner; mais on ne gagne rien à s'opposer avec obstination à la vérité. En vain le pape avait-il menacé de l'excommunication quiconque enseignerait autrement qu'il ne l'ordonnait; la lumière ne s'arrête pas à

1 Sarpi. Concile de Trente, p. 8.

de tels ordres. Il eût été plus sage de tempérer par certaines restrictions les prétentions des vendeurs d'indulgences. Ce décret de Rome fut donc une nouvelle faute. En légalisant des erreurs criantes, il irrita tous les hommes sages et il rendit impossible le retour de Luther. « On crut, « dit un historien catholique, grand ennemi de la « réformation [1], que cette bulle n'avait été faite « que pour l'intérêt du pape et des quêteurs, qui « commençaient à ne plus trouver personne qui « leur voulût rien donner pour ces indulgences. »

Le cardinal de Vio publia le décret à Lintz en Autriche, le 13 décembre 1518; mais déjà Luther s'était mis à l'abri de ses atteintes. Le 28 novembre, il en avait appelé, dans la chapelle du Corps de Christ à Wittemberg, du pape à un concile général de l'Église. Il prévoyait l'orage qui allait fondre sur lui; il savait que Dieu seul pouvait le conjurer; mais ce qu'il était lui-même appelé à faire, il le fit. Il devait sans doute quitter Wittemberg, ne fût-ce même qu'à cause de l'Électeur, aussitôt que les malédictions romaines y seraient arrivées; toutefois il ne voulait pas abandonner la Saxe et l'Allemagne sans une éclatante protestation. Il la rédigea donc, et afin qu'elle fût prête à être répandue au moment où l'atteindraient les fureurs de Rome, comme il s'exprime, il la fit imprimer, sous la condition expresse que le libraire en déposerait chez lui tous les exemplaires. Mais cet homme, avide de gain, les vendit presque tous,

1 Maimbourg, p. 38.

tandis que Luther en attendait tranquillement le dépôt. Luther s'en fâcha; mais la chose était faite. Cette protestation hardie se répandit partout. Luther y déclarait de nouveau qu'il n'avait l'intention de rien dire contre la sainte Église, ni contre l'autorité du siége apostolique et du pape bien conseillé. « Mais, continue-t-il, attendu que le « pape, qui est le vicaire de Dieu sur la terre, peut, « comme tout autre homme, errer, pécher, mentir, et que l'appel à un concile général est le « seul moyen de salut contre des actions injustes « auxquelles il est impossible de résister, je me « vois obligé d'y avoir recours[1]. »

Voilà donc la réformation lancée sur un terrain nouveau. Ce n'est plus du pape et de ses résolutions qu'on la fait dépendre, c'est d'un concile universel. Luther s'adresse à toute l'Église, et la voix qui part de la chapelle du Corps de Christ doit parcourir tous les troupeaux du Seigneur. Ce n'est pas le courage qui manque au réformateur; il en donne une preuve nouvelle. Dieu lui manquera-t-il? c'est ce que nous apprendront les périodes diverses de la réformation qui doivent encore se dérouler sous nos yeux.

1 Löscher, Ref. Act.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

ÉTAT DES CHOSES AVANT LA RÉFORMATION.

I.

II.

III.

IV.

LIVRE II.

JEUNESSE, CONVERSION ET PREMIERS TRAVAUX DE LUTHER.

1483 — 1517.

LIVRE IV.

LUTHER DEVANT LE LÉGAT.

Mai — décembre 1518.

